

E. III. 14

L

T  
D  
A

Second  
non

Chez  
Gran

AVE



# LETTRES

SUR

TOUTES SORTES  
DE SUJETS;

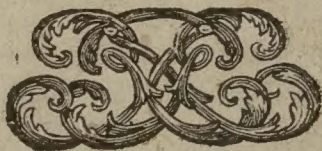
AVEC DES AVIS

SUR

La maniere de les écrire.

*Seconde Edition , augmentée d'un grand  
nombre de preceptes & de Lettres.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez JEAN GUIGNARD, à l'entrée de la  
Grand' Salle du Palais, à l'Image S. Jean.

M. DC. LXXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROT.

*Ermitan Camaldulens.*

*F Tobias*

LETRES

DE

TOUS LES

DE SUJETS

AVEC DES VAIS

DE

La suite de la suite

La suite de la suite

TOME SECOND



DE

La suite de la suite

DE

La suite de la suite



T

DE S

Conten

LETT

Avis

A MA

Peinture

A la mêm

Relations

17

A la mêm

les beaux

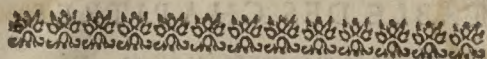
A Monsieur

LETT

Avis

LETT





# TABLE

## DES CHAPITRES

Contenus au second Volume des  
Lettres.

---

### LETTRES DE SCIENCE & de curiositez.

*Avis sur la maniere de les écrire. p. 4.*

<b>A</b> MADAME.....	sujet du Carnaval de	
touchant la	Venise.	39
Peinture. 7	<b>A Madame de....</b> tou-	
<b>A la même</b> , sur les	chant la Secte des	
Relations de voïages.	Quietistes. 56	
17	<b>A la même</b> , de l'ori-	
<b>A la même</b> , touchant	gine des Cardinaux.	
les beaux Arts. 28	69	
<b>A Monsieur de ...</b> au		

---

### LETTRES GALANTES & enjouées.

*Avis sur la maniere de les écrire. 34.*

---

### LETTRES DE NOUVELLES & de Recits.

## TABLE DES CHAPITRES.

*Avis sur la maniere de les écrire.* 118.

<b>D</b> ESCRPTION	d'Ambassadeur.	135
d'une feste,	Nouvelles de quartier.	121
<i>Avanture.</i>		122
		149
<i>Recit de ce qui se passe</i>	<i>Historiettes.</i>	152
aux funerailles des	<i>Curiosité pour les nou-</i>	
Indiens.	velles generales.	157
<i>Recit d'une Entrée</i>		

## LETTRES TENDRES

& passionnées.

*Avis sur la maniere de les écrire.* 161. & suiv.

## LETTRES D'AFFAIRES

& d'instruction.

*Avis sur la maniere de les écrire.* 209.

## REFLEXIONS SUR LES RE'PON-

ses, & sur la maniere de les faire. 242.

## RE'PONSES SUR TOUTES

sortes de sujets.

<b>R</b> E'PONSE pour le	écrite d'une maniere	
caractere tendre,	noble.	246
<sup>244</sup>		
<i>Réponse à un homme</i>	<i>Réponse à une person-</i>	
d'un grand merite.	ne enjouée.	247
<sup>245</sup>	Autres Réponses sur	
<i>Réponse à une Lettre</i>	toutes sortes de su-	
	jets, jusqu'à la fin.	

*Fin de la Table des Chapitres du II. Volume.*





# LETTRES

S U R

TOUTES SORTES

DE SUJETS.

AVEC DES AVIS SUR  
la manière de les écrire.

---

SECONDE PARTIE.

**L**E ne doute pas que la plupart des Dames & des Cavaliers ne désapprouvent la manière dont j'ai divisé le premier Volume de cet Ouvrage. Ils voudront renvoyer à l'Université les *Genres Démonstratif, Deliberatif & Judiciaire*. Ils les traiteront même de mots barbares,

II. Partie.

A

2 *Lettres sur toutes sortes*

moins propres à instruire qu'à faire peur: Mais ce sentiment ne sera pas général, & peut-être se trouvera-t-il des gens qui ne condamneront pas l'ordre que je me suis prescrit, avant que d'examiner l'intention qui me l'a fait suivre. Mon dessein donc n'a été que de soulager l'imagination, en donnant des bornes à des idées, qui paroissent trop vastes; ainsi on ne sera pas surpris si j'ai rangé les sujets des Lettres sous les Genres que l'on assigne aux matières des Harangues. On s'étonnera bien plus si l'on me voit rejeter, comme trop rudes, les termes que les Maîtres d'éloquence nous ont laissez pour nôtre instruction, & il me semble qu'il vaudroit mieux que l'oreille s'y accoutumât par l'usage, & qu'on les rendît utiles par des avis intelligibles. J'ai tâché de le faire, & s'il y a des personnes qui haïssent trop l'art pour approuver les soins que j'ai pris, ils n'auront qu'à lire uniquement les Lettres, & à ne jetter les yeux que sur ce qui leur plaît.

Les Lettres dont cette seconde Partie est composée, sont divisées en cinq especes qui sont précédées de preceptes ou d'avis sur la maniere de les faire: ceux qui ne les trouveront pas à leur

gode  
son  
ceux  
que l  
posen  
expos  
les c  
dont  
faire  
mieu  
de c  
les  
tron  
vell  
dres  
reg  
que  
l'on  
fatis  
aur  
la f  
& o  
de c  
tag  
che  
exp  
tim  
tes  
Ell  
tien

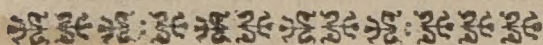


*de sujets.*

3

goût , pourront les laisser à part ; ce sont des avis generaux dont se serviront ceux qui croiront en pouvoir tirer quelque secours , en cela on ne pretend imposer aucune loi : il ne reste plus qu'à exposer en peu de mots de quoi traitent les cinq différentes sortes de Lettres dont on vient de parler ; & pour le faire avec ordre on verra dans la premiere espece , les Lettres de science & de curiosité : La seconde renfermera les Lettres galantes & enjouées : on trouvera ensuite celles qui sont de nouvelles & de recits ; puis les Lettres tendres & passionnées , enfin celles qui regardent les affaires. En un mot de quelque âge , état ou temperament que l'on soit , on en trouvera qui pourront satisfaire. Les savans & les curieux auront le plaisir de lire des Lettres où la science n'est point herissée d'épines , & où tout plaît par l'agréable mélange de ces curiositez qu'il est toujours avantageux de savoir : Les jeunes gens qui cherchent à se faire distinguer par une expression fine & delicate de leurs sentimens , trouveront des Lettres galantes & enjouées , tendres & passionnées : Elles leur fourniront une ample matiere pour lier ou entretenir un com-

merce honneste avec les personnes du sexe : Pour ce qui est de ceux qui cherchent à developper les mysteres du cabinet , ils apprendront dans les Lettres de nouvelles & d'affaires du tems , en quelle situation se trouve à present l'Europe , les differentes revolutions qui y sont arrivées depuis peu : Enfin on donne ici des Réponses sur toutes sortes de sujets , parce qu'il auroit été inutile d'enseigner l'art de bien écrire , si après cela on ne donnoit l'art de répondre juste.



## LETTRES DE SCIENCES ET DE CURIOSITEZ.

*Avis sur la maniere de les écrire.*



'HOMME dans son berceau est une créature qui est sans savoir ce qu'elle est, d'où elle est , par qui elle est , & pour quelle fin elle est. Il est vrai que la nature lui donne en naissant pour partage le desir de connoître la premiere verité,



*& de curiosité.*

& d'acquérir l'habitude de la science,  
& c'est l'heritage naturel & commun  
à tous les hommes : car depuis le com-  
mencement du monde jusqu'à present,  
l'esprit humain a toujours travaillé à  
decouvrir les routes les plus faciles  
pour dissiper les tenebres de l'entende-  
ment ; mais la verité qui est cachée  
dans un puits, selon Pythagore, ne s'est  
pas toujours renduë visible à la raison  
humaine : Elle s'est présentée à elle sous  
le voile épais de mille erreurs, & pour  
les dissiper elle a été obligée de refuter  
les unes & de confondre les autres ;  
encore après cela , n'a-t-elle pas été  
heureuse dans ses recherches ; il a falu  
que la curiosité soit venuë à son aide ,  
& que par son moïen cette même rai-  
son humaine, piquée du motif de sça-  
voir, & soutenue du dessein de s'instrui-  
re , ait penetré jusqu'à la source des  
Sciences & des Arts , comme on verra  
plus amplement dans les dissertations  
suivantes traitées en forme de Lettres :  
mais avant que d'en venir là , il est à  
propos de savoir à quelles personnes  
on peut écrire ces sortes de Lettres , &  
quel doit être leur stile ; examinons  
donc ces deux points en peu de mots.

Il semble que pour les Lettres de

science & de curiosité , on n'en doit écrire qu'à des personnes à qui on croiroit faire plaisir : En traitant ces matieres , on doit éviter d'affecter un stile concis , de peur d'ajouter de l'obscurité à des choses qui ne sont que trop obscures d'elles mêmes. Lors qu'on les adresse à des personnes polies , mais sans étude , il faut adoucir ce qu'il y a de plus rude dans les termes qui sont particuliers aux Arts , & étendre les expressions pour faire comprendre ce qui pourroit être moins intelligible ; mais on est dispensé de suivre ces regles en écrivant à quelque savant de profession , & loin de chercher un grand circuit de paroles pour se faire entendre clairement , on doit se servir des manieres de parler qui conviennent aux sciences ; ce qui est un temoignage combien on estime habiles ceux à qui on s'explique si brièvement. Il semble encore qu'il est à propos de choisir les sciences selon le goût des personnes ; car il n'y auroit pas moins de ridicule à proposer des questions de Philosophie , des Problemes de Geometrie ou d'Algebre à une jeune Demoiselle, que de demander à un vieux Docteur la difference qu'il y a entre une chaconne

& un  
Dan  
dans  
nous  
que  
dans  
des  
avan  
tres  
conc  
la p  
est c

J  
pour  
l'éc  
mai  
envo  
Feli  
vous  
mar  
que  
cor  
fair  
ne  
anc



*& de curiositez.*

7

& une sarabande : on doit parler à une Dame de ce qu'il y a de plus instructif dans la morale , de ce que l'Histoire nous fournit de plus agreable , & de ce que nous trouvons de plus divertissant dans les Relations qui nous viennent des païs étrangers ; c'est pourquoi avant que d'écrire de ces sortes de Lettres , il est necessaire de considerer la condition , le sexe , l'humeur , l'âge & la profession de la personne à qui on est obligé d'écrire.

---

*A Madame....*

**J**E ne sçai , M A D A M E , si je vous pourrai donner sur la Peinture tout l'éclaircissement que vous souhaitez , mais en attendant que je vous puisse envoyer ce qu'en a écrit Monsieur *Felibien* , vous vous contenterez , s'il vous plaît , des particularitez que je remarquai l'autre jour dans un Discours que l'on me donna à lire. Je vis qu'encore que la Peinture ne soit pas necessaire pour la commodité de la vie , elle ne laisse pas d'avoir une origine tres-ancienne. Les Egyptiens se vantent de

A iij

l'avoir inventée plusieurs siècles avant que les Grecs en eussent connoissance; mais ce qu'il y a de plus certain, est, que ces derniers porterent ce bel Art à un point de perfection que l'on a de la peine à s'imaginer. D'abord on s'avisa seulement de tracer des lignes autour de l'ombre d'un homme, & l'on dit que le premier qui en usa ainsi, fut un Egyptien appelé *Philocle*. D'autres veulent que l'on doive ce commencement à un Grec de Corinthe, nommé *Cleanthe*; mais pour moi j'aimerois mieux suivre l'opinion commune, qui attribue cette origine à l'Amour. J'ai ouï dire qu'un Amant qui étoit sur le point de faire un long voyage, traça le profil du visage de sa Maîtresse sur celui de son ombre pour conserver quelque image de ses traits, qui pût adoucir le chagrin de son absence. Dans la suite on commença à peindre, mais ce fut avec une seule couleur, puis on en employa plusieurs, & l'on trouva enfin les couleurs rompuës, les divers tons de couleurs, les reflets, l'harmonie, l'effet des lumieres & des ombres, les attitudes, le contraste, & l'accord des parties avec leur tout.

On rapporte qu'un Peintre, appelé

*Simon*  
prof  
tête,  
jointu  
invent  
rie &  
nomm  
hasard  
de Ma  
y fair  
des A  
fut le  
mais  
& att  
Cepen  
lice c  
porta  
de vo  
peint  
turels  
les b  
delica  
lui-m  
qui é  
à se  
avoit  
hom  
là,  
imm  
ce fa



& de curiositez.

9

*Simon* , fut le premier qui peignit de profil , qui exprima les differens airs de tête , qui divisa les membres par des jointures qui marqua les veines , & qui inventa le moien de jeter une drapperie & d'en disposer les plis. Un autre , nommé *Pancus* , fut plus hardi ; il se hasarda de peindre la fameuse bataille de Marathon , & fut assez heureux pour y faire remarquer les principaux chefs des Atheniens & des Perses. *Apollodore* fut le plus sçavant Peintre de son tems , mais *Zeuxis* le surpassa bien-tôt après , & attira l'admiration de toute la Grece : Cependant *Parasius* osa bien entrer en lice contre lui , & l'on dit qu'il remporta le prix d'une maniere qui merite de vous être racontée. *Zeuxis* avoit peint des raisins , qui paroissoient si naturels , que les oiseaux y voloient pour les becqueter ; mais *Parasius* peignit si delicatement un rideau , que *Zeuxis* lui-même le voulut tirer pour voir ce qui étoit derriere. C'est ce qui l'obligea à se confesser vaincu , & à dire qu'il y avoit bien plus de gloire à tromper les hommes que les animaux. Après ceulà , *Appelles* acquit une reputation immortelle. *Alexandre* visitoit souvent ce fameux Peintre. Il prenoit plaisir à le

voir travailler , & ce fut à lui seul qu'il permit de faire son portrait. Appelles faisoit ressembler de telle sorte , qu'un sçavant Physionomiste n'avoit qu'à voir ces Portraits pour parler juste des personnes qu'ils representoient. Vous savez sans doute , MADAME , ce que l'on disoit autrefois d'un Portrait d'Alexandre qu'avoit fait Appelles , *qu'il y avoit deux Alexandres , & que si l'Alexandre de Philippe étoit invincible, celui d'Appelles étoit inimitable.* Enfin , les productions de la Peinture sont une espece de création , & si les choses qu'elle nous fait voir , sont insensibles & inanimées, nous pouvons dire qu'elles ont quelquefois plus d'agrément que celles qui vivent , & qui respirent. Je pourrois vous citer encore plusieurs Grecs que la Peinture a rendu celebres; mais il vaut mieux vous entretenir du progrès qu'a fait ce bel Art dans l'Italie ancienne & moderne. J'ai lû qu'un grand personnage de l'illustre famille des Fabiens tint à honneur de porter le surnom de *Peintre* , & qu'il peignit même le Temple du Salut, l'an quatre cens cinquante de la fondition de Rome. Les plus grands Hommes de cetems-là s'adonnoient à la Peinture ,

& cel  
Emp  
qui n'  
choses  
que te  
parmi  
autres  
temps  
paroi  
Ange  
core c  
rhiqu  
loin o  
génér  
dell  
acqu  
chel-  
qu'il  
en bie  
avoit  
toute  
pable  
plus  
Pierr  
finim  
Jules  
Vine  
Ver  
que  
en q

& cela dura jusques sous les premiers Empereurs. Mais par une revolution qui n'est que trop ordinaire aux belles choses, la Peinture fut negligée quelque tems après, & demeura ensevelie parmi les ruines des autres Arts, & des autres sciences. Ce ne fut que longtemps après qu'elle recommença de paroître en Italie. Le Maître de Michel-Ange contribua fort à la rétablir, encore que sa maniere fût seiche & gothique; mais son Eleve le laissa bien loin derriere-lui, & acquit une estime générale. Il excelloit sur tout dans le dessein. Cependant Raphaël d'Urbain acquit encore plus de gloire que Michel-Ange, & il porta si loin son Art, qu'il semble qu'il a surpassé la nature en bien des choses. On remarque qu'il avoit le talent de donner à ses figures toutes les graces dont elles étoient capables, & plus on voit ses ouvrages, plus on les admire. Il eut pour Maître Pierre Perugin, mais le Disciple fut infiniment plus habile que le Maître. Jules Romain, Polidore, Leonard de Vinci, le Georgion, le Titien, Paul Veronese, & Tintoret, parurent presque en même tems. Ils ont tous excellé en quelques parties de la Peinture, &



quelques-uns d'entr'eux n'y ont presque rien ignoré Jules Romain est celui de tous les Disciples de Raphaël qui a le mieux réussi. Ses imaginations étoient nobles & élevées. Il avoit le goût pur & net ; il étoit grand imitateur des Anciens , & avoit en vue de les faire servir de modele. Son élction des attitudes étoit admirable. Pollidore dessinoit fort bien, & rencontroit parfaitement dans les Groupes. Leonard de Vinci étoit tres-profond dans la Peinture. Son merite est assez établi par une seule circonstance de sa vie , qui est que François premier le fit venir d'Italie , & qu'après avoir travaillé quelque-tems en France , il mourut à Fontainebleau entre les bras de ce Monarque qui honora de ses larmes la mort de cet habile Peintre. Le Georgion étoit pour les Portraits & pour les grands Ouvrages. Il entendoit admirablement les figures , & traitoit son sujet avec toute la grandeur , & la convenance possible. Le Titien fut le plus grand Coloriste qui ait jamais été. Il a parfaitement entendu les masses , l'union & la disposition du tout ensemble. Il peignoit tout-à-fait bien les femmes & les enfans , & il leur inspiroit un cer-

tain air  
étoit in  
Païssage  
chaque  
toient  
Toutes  
rent le  
tres-con  
les-Qui  
Cour de  
de la ja  
le Titie  
roit ja  
n'auroi  
ronefe  
la beau  
aux ma  
airs de  
& il dis  
toret a  
Peintur  
mais il  
dans le  
ture.  
Il y a  
tres en  
rains o  
de for  
rege ,  
Guide

tain air doux , mignon & tendre qui étoit inimitable. Ses Portraits , & ses Païssages sont merveilleux. Il donnoit à chaque chose les touches qui leur étoient convenables & particulieres. Toutes ces grandes qualitez lui acquirent le nom de *Divin* , avec des biens tres-considerables & l'amitié de Charles-Quint. On dit que les Grands de la Cour de cet Empereur aïant témoigné de la jalousie de ce qu'il leur preferoit le Titien ; il leur dit , *qu'il ne manqueroit jamais de Courtisans , mais qu'il n'auroit pas toujours un Titien*. Paul Veronese n'étoit pas bien correct , mais la beauté de son Coloris servoit de fard aux manquemens de son dessein. Ses airs de femmes étoient tres-gracieux , & il diversifioit fort ses Draperies. Tintoret avoit beaucoup de genie pour la Peinture. Il a fait d'excellens Tableaux , mais il est principalement admirable dans le coloris qui est l'ame de la Peinture.

Il y a eû encore d'autres fameux Peintres en Italie qui ont été ou contemporains de ceux-là , ou qui les ont suivis de fort près , comme les Bassans, le Corregge , le Parmesan , les Carraches , le Guide , l'Albane , le Dominicain , le



Poussin , & quelques autres. Les Bas-  
sans ont fort bien peint les animaux, &  
avoient un tres-bon goût de couleurs.  
Le Corrège peignoit avec agrément &  
avec facilité. Il méloit une douceur &  
une vivacité de couleurs qui faisoit pa-  
roître ses Tableaux d'un caractere sin-  
gulier , & par la savante distribution  
des lumieres & des ombres , il avoit le  
secrèt de donner beaucoup de rondeur ,  
de force & de relief à ses figures. Il sa-  
voit conduire & finir un Tableau d'une  
maniere admirable , & on y remarque  
tant d'union , que ses plus grands ou-  
vrages paroissent avoir été faits d'une  
même palette de couleurs. Le Parmesan  
colorioit fort bien , il inventoit & dessi-  
noit en perfection. Les graces ne le  
quittoient jamais , & l'on peut dire qu'il  
avoit toutes les qualitez d'un grand  
Peintre. Les Carraches ont été aussi des  
hommes célèbres dans leur profession.  
Louis Carrache excelloit dans le dessein  
& dans le choix des couleurs. Annibal  
Carrache possédoit toutes les parties de  
la Peinture , & ses ouvrages avoient un  
air de grandeur où peu d'autres sont  
arrivés. Augustin Carrache ne le ce-  
doit guere en habileré à son frere Anni-  
bal , & il eut un fils naturel nommé

Antoin  
passer  
remett  
d'Albe  
& plus  
grande  
& qui l  
par son  
tion q  
rendit  
a fait  
plus b  
savoir  
les be  
dans l  
bres e  
Out  
fleuri  
tres-h  
rope.  
Holbe  
en Fla  
tous le  
lumièr  
sions d  
étoit  
galant  
grand  
le non  
Cep

*Antoine* qui s'y prit d'une maniere à les passer tous s'il eût vécu. Le Guide en remettant à sa maniere les Tableaux d'Albert Durer, a plus gagné d'argent, & plus acquis de reputation, qu'une grande partie de ceux qui l'ont précédé, & qui l'ont suivi. Le Dominicain repara par son grand travail le peu de disposition qu'il avoit à la Peinture, & s'y rendit tres-savant. Le fameux Poussin a fait revivre dans ses Tableaux les plus belles Statuës de l'antiquité; il savoit qu'elles sont une regle sûre pour les beaux ouvrages, il excelloit aussi dans le Païlage, & la touche de ses arbres est admirable.

Outre ces grands Peintres qui ont fleuri en Italie, il y en avoit d'autres tres-habiles en divers endroits de l'Europe. Albert Durer en Allemagne, Holbens en Suisse, Lucas en Hollande, en Flandre Rubens, le plus habile de tous les Peintres dans la distribution des lumieres, dans l'art d'exprimer les passions de l'ame. Vandeix son Disciple étoit fort entendu dans les Tableaux galants & curieux, & il y a eu d'autres grands Peintres dont on peut dire que le nom ne mourra jamais.

Cependant cet Art admirable qui



donne la vie à des choses mortes, est  
 présentement negligé par tout, excepté  
 en France. Il semble qu'il s'est retiré  
 parmi nous avec les autres Arts & les  
 autres sciences sous la protection du  
 plus grand Roi de la terre. Monsieur le  
 Brun l'a mis dans une si grande perfe-  
 ction, que peut-être égalerons-nous  
 l'ancienne Grece & l'Italie moderne.  
 Vous savez en quelle estime sont les  
 Tableaux : Vous en avez vû aussi de  
 Monsieur Mignard, & je ne doute point  
 que les Curieux qui vous les ont mon-  
 trez, ne vous en aient mieux fait con-  
 noître le prix que je ne ferois. Ainsi,  
 MADAME, je ne vous en parlerai  
 point, & je finirai une Lettre qui n'est  
 déjà que trop longue. Avoïez que vous  
 m'en feriez des reproches si vous ne  
 m'aviez engagé à m'étendre sur cette  
 matiere, & que d'ailleurs je ne fusse  
 pas aussi absolument vôtre serviteur  
 tres-humble, que je le suis.

*A la*

M

Vou  
 vant d  
 conseil  
 fois co  
 dire q  
 l'on vo  
 que c'  
 puisqu  
 les par  
 l'Envo  
 ou troi  
 vous en  
 nez vo  
 vous m  
 vous d  
 vous a  
 rez au  
 je justifi  
 ner en  
 M A D A M E  
 Ville tr  
 deserte  
 environ  
 II.

*A la même.*

MADAME,

Vous avez été plus habile que le Savant de votre voisinage , & je ne lui conseillerois pas de gager une autre fois contre vous. Vous avez raison de dire que ce n'est pas à la Méque que l'on voit le tombeau de Mahomet , & que c'est à Medine. Mais, MADAME, puisque vous êtes bien-aîsée de savoir les particularitez que j'ai apprises de l'Envoïé d'Alger , qui a demeuré deux ou trois ans à la Méque , je consens à vous en faire part. Cependant , souvenez vous , s'il vous plaît , de ce que vous m'avez dit , que la longueur ne vous déplaît pas dans les Lettres que vous appelez *instructives* , & considérez aussi que de mon côté il est bon que je justifie le jugement que je vais donner en votre faveur. Je vous dirai donc, MADAME , que la Méque est une Ville tres-ancienne située dans l'Arabie deserte , grande comme Marseille & environnée de hautes montagnes. Les

Extrait  
d'un re-  
cit qu'en  
a fait M.  
de Vizé.

II. Partie.

B



C'est à  
dire bien  
croïans  
ou file-  
les.

Mahometans l'ont en une si grande vénération, qu'ils croient que ceux qui ne sont pas de leur secte, sont indignes d'y entrer. Aussi ne leur permettent-ils pas même d'en approcher de quelques journées, & si un Chrétien étoit surpris sur cette terre qu'ils estiment sainte, ce seroit un sacrilège qui ne pourroit être expié que par le feu. Une infinité de Musulmans vont en pelerinage à la Méque, les uns par zele de Religion, les autres pour trafiquer avec des Marchands qui y abordent de tous côtez, & il y en a aussi qui ne font ce voyage que pour être absous des crimes qu'ils ont commis; car vous saurez, MADAME, que quelque coupable qu'on soit, on ne peut plus être recherché dès que l'on a été à la Méque. Il y a tous les ans cinq Caravannes qui y vont. Celle du Caire est la première, & même la principale; car outre les Egyptiens dont elle est composée, on y voit aussi ceux de Constantinople, & des Païs voisins. Celle de Damas comprend les Pelerins de Syrie. La troisième mene ceux de Barbarie, de Fez & de Maroc. La quatrième est celle de Perse, & la cinquième celle des Indes ou du Mogol. Dans le tems que la Caravanne du Caire doit

partir  
met  
sens q  
les an  
du Ca  
& on  
grand  
ou Ch  
tous l  
mène  
Il y en  
des,  
pour  
car il  
ains  
qui ne  
l'on re  
en pe  
été de  
Ville  
campe  
harno  
tin cr  
lettres  
paville  
pomm  
autres  
presen  
von d  
cramo

partir , on descend la Veste de Mahomet , c'est ainsi qu'on appelle les presens que le Grand Seigneur envoie tous les ans à la Méque. C'est au Château du Caire que l'on travaille ces presens , & on les porte ensuite par la Ville en grande pompe à la maison de l'Emir , ou Chef de la Caravanne. Cet Emir fait tous les ans le voiage de la Méque , & mène environ quinze cens Chameaux. Il y en a une partie pour porter ses hardes , les autres sont pour vendre ou pour louer à ceux qui en manquent , car il en meurt beaucoup par les chemins , & il y en a sur tout cinq cens qui ne servent qu'à porter de l'eau que l'on renouvelle toutes les fois qu'on en peut trouver. Quand les presens ont été deux jours chez l'Emir , il sort de la Ville avec magnificence pour aller camper. Un Chameau paré d'un riche harnois porte un grand pavillon de satin cramoisi brodé d'or avec de grosses lettres Arabes en même broderie. Ce pavillon est fait en clocher , il a une pomme dorée à la pointe , & quatre autres à l'entour. Il sert à couvrir les presens du Grand Seigneur , où l'on voit d'ordinaire quatre pieces de velours cramoisi fort longues , & toutes bor-

dées de grosses lettres arabes d'or ; les Pelerins se pressent pour baiser , ou du moins pour toucher ce Pavillon , & le regardent avec autant de vénération que nous en avons pour les Reliques des Saints. On passe plusieurs jours sous des tentes , & l'on va camper en suite près d'un étang appelé *la Birque*. C'est le rendez-vous général de toute la Caravanne , qui est bien souvent composée de cent mille Pelerins. On ne marche que de nuit , parce que la chaleur est insupportable en ce pais-là. Il y a trente-sept journées du Caire à la Méque , & tout ce chemin se fait par des Déserts. Comme on n'y trouve aucun rafraîchissement on ne peut manger que ce que l'on porte. Il y a peu d'eau , encore est-elle mauvaise , & ce qui est encore plus fâcheux , ce sont des vents chauds qui ôtent la respiration , & qui même peuvent faire mourir en peu d'heures. Cependant il ne se passe point d'années qu'il n'y ait des femmes & des enfans qui font ce voiage , & après leur retour ils sont respectez toute leur vie. Durant cette longue marche la plupart des Pelerins chantent des versets de l'Alcoran , & c'est quelquefois avec tant de vehemence ,

qu'il y  
leurs  
chantan  
river à  
presque  
sandal  
qu'ils c  
huit jou  
regulan  
des , fi  
pensez  
milieu  
dire , m  
qu'il a  
Adam  
durant  
des eau  
bâtit en  
modele  
ont un  
Temple  
mée A  
main d  
qu'elle  
pechez  
che lor  
Abraha  
ce Patr  
maison  
à la vo



qu'il y en a plusieurs qui tombent de leurs Chameaux & meurent en les chantant. Deux jours avant que d'arriver à la Méque chacun se dépouille presque nud par respect, & prend des sandales pour ne pas fouler une terre qu'ils croient sainte. Ils demeurent ainsi huit jours, & vivent dans la plus étroite régularité. Les Pelerins qui sont malades, font des aumônes pour être dispensés de se dépouiller. On voit au milieu de la Ville le Kiaabe, c'est-à-dire, *maison de Dieu*. Les Turcs disent qu'il a été bâti par les Anges, visité par Adam, & transporté au sixième Ciel durant le deluge, afin qu'il fût préservé des eaux. Ils ajoutent qu'Abraham rebâtit ensuite celui que l'on voit, sur le modele qui lui fut envoyé du Ciel. Ils ont une grande vénération pour ce Temple, & pour une pierre noire nommée *Aliette*, qui est près de la porte à main droite en entrant. Ils s'imaginent qu'elle n'est devenue noire que par les pechez des hommes. Qu'elle étoit blanche lorsque l'Ange Gabriel l'apporta à Abraham; qu'elle servoit d'échaffaut à ce Patriarche, quand il bâtissoit cette maison, & qu'elle se haussait & baissait à sa volonté. Le seuil de ce petit Tem-

ple est fort élevé de terre , & la porte est d'argent massif. Elle s'ouvre en deux, sa largeur est d'une brassée , & sa hauteur d'une brassée & demie. On y monte avec une échelle que soutiennent quatre roües , afin qu'on la puisse approcher de la muraille quand on veut entrer dans le Temple. Trois colonnes de figure octogone soutiennent cette maison. Elles sont de bois d'Aloës de la grosseur d'un homme , & chacune n'est que d'une piece. Le dedans est tapissé d'étoffe de soie rouge & blanche , & le dehors d'une espece de damas noir. Il y a tout autour une muraille qui en empêche l'abord, avec un espace entre la muraille & la maison. Deux ceintures d'or ceignent ce petit Temple, l'une en haut , l'autre en bas. On void d'un côté de la terrasse qui le couvre une goutiere d'or massif qui avance dehors de la longueur d'une brassée. Les Pelérins étant arrivez à la Méque y passent trois jours , & celui qui peut baisser le premier la pierre noire dont je vous ai parlé, est tenu pour Saint. Mais il faut qu'il le fasse après qu'on a fini une priere du Vendredi qui se rencontre dans ces trois jours. On se jette d'abord aux pieds de ce Turc pour les

lui bais  
Pelérins  
sur le ch  
qui l'en  
ce tems  
assez lo  
Un Ima  
enseigne  
le mond  
ter dans  
cement  
il court  
en renu  
zare &  
marche  
ensuite  
les vie  
Temple  
Ces ét  
Grand  
ram ou  
Vendre  
aux Mo  
servent  
Bairam  
Vendre  
tienne  
mande  
ensuite  
fort ch

lui baiser , & il arrive souvent que ce Pelerin que l'on croit si heureux, meurt sur le champ étouffé de la grande foule qui l'environne. On est obligé pendant ce tems-là de faire sept fois un chemin assez long , qui va autour du Temple. Un Iman , ou Prestre , va devant , & enseigne comme il le faut faire. Tout le monde a les yeux sur lui pour l'imiter dans ses actions. Il va d'abord doucement , & marmote des prieres. Puis il court & saute à de certains intervalles en remuant les épaules d'une façon bizarre & ridicule. Il recommence après à marcher tout doucement , & continue ensuite à sauter. Tous les ans on ôte les vieilles étoffes qui entourent le Temple pour y en mettre de neuves. Ces étoffes qu'on ôte , sont pour le Grand Seigneur , lorsque le petit Baïram ou Pasque d'immolation arrive le Vendredi. Il en donne des morceaux aux Mosquées neuves , & ces morceaux servent de Dedicace. Lorsque le petit Baïram arrive un autre jour que le Vendredi , ces vieilles étoffes appartiennent au Sultan Scherif qui commande-là. Il en ôte l'or , & les coupe ensuite par petits morceaux qu'il vend fort cher.



Quand les Pelerins ont demeuré trois jours à la Méque, ils vont coucher à un lieu nommé *Mimmet*, où ils arrivent précisément la veille du petit Baïram, & le lendemain ils immolent des moutons, chacun selon son pouvoir. La plus-part les distribüent aux pauvres. Ce jour-là même ils reprennent leurs habits, & se remettent dans l'état où ils étoient huit jours auparavant. Ils vont ensuite au Mont Arafat, & s'y arrêtent trois jours aussi. Le premier ils prient quelque-tems au pied de cette montagne, & jettent sept pierres. Le second ils en jettent quatorze, & le troisième vingt-une. Ils disent qu'ils jettent toutes ces pierres à la tête du Diable qui vint tenter Abraham en cet endroit-là, lorsqu'il étoit prest à sacrifier son fils Ismaël; car ils prétendent que c'est sur cette montagne qu'Abraham mena son fils pour le sacrifier, & que ce fils étoit Ismaël & non pas Isaac. Ils disent encore qu'Adam & Eve aiant été separez par punition de leur peché, se chercherent deux cens vingt ans sur cette montagne. Que l'un y montoit pendant que l'autre en descendoit de l'autre côté, & qu'enfin après un si grand nombre d'années il se rencontrerent

tems in  
Grecs  
sicles  
pense  
sons de  
trophé  
l'Arch  
Pline  
colom  
comm  
tres v  
model  
de Co  
avoir  
pierre  
tuile  
mode  
fort a  
qu'un  
tierer  
que l'  
comm  
Nept  
d'une  
parle  
d'Arc  
M A  
depu  
çois  
Ce r

tems inculte & grossiere, puisque les Grecs mêmes ont bâti durant plusieurs siècles sans regle & sans symmetrie. Je pense que la coûtume d'orner les maisons des Triomphateurs, d'armes & de trophées donna lieu aux ornemens de l'Architecture & aux arcs de triomphe. Pline dit que l'invention d'orner les colonnes de vases & de chapiteaux commença au Temple d'Ephese. D'autres veulent que Callimaque en prit le modele sur le tombeau d'une jeune fille de Corinthe. La nourrice de cette fille avoit ramassé sur sa sepulture quelques pierres qu'elle couvrit d'une grande tuile pour dresser un petit tombeau à la mode du pais, & ce monument parut fort agreable le Printems ensuite, parce qu'une racine d'Acante le couvrit entierement de ses feuilles. C'est de là que l'ordre Corinthien a pris son nom, comme le Dorique de Dorus fils de Neptune pour avoir bâti un Temple d'une nouvelle invention. Je ne vous parlerai point des autres Ordonnances d'Architecture. Vous savez sans doute, MADAME, qu'il y en a cinq, & que depuis peu on y a ajoûté l'ordre François, comme l'on a banni le Gothique. Ce n'est pas que ce dernier n'eût

magnificence, mais il avoit des irrégularitez, que le bon sens ne pouvoit souffrir. Vous demeurerez d'accord de l'un & de l'autre, si vous n'avez pas oublié ce que je vous fis remarquer au Portail de Nôtre-Dame. On voit, à la voûte des portes, une infinité de petites statues de Saints qui n'ont nul rapport à la grande masse du bâtiment, & qui ne peuvent se tenir en l'air que par un miracle continuel. L'Architecture Grecque est plus sage, elle plante ses figures sur leurs pieds, ou les appuie d'une manière naturelle; mais graces au Ciel le mauvais goût ne regnera non plus en bâtimens que dans les autres Arts sous un Prince qui a une délicatesse admirable, & qui se connoît parfaitement en toutes choses. Les curieux demeurent d'accord que le Louvre & le Château de Versailles sont des Palais enchantez, & que la France ne doit point céder aux Nations les plus polies en matière de bâtimens. L'Architecture s'est donc toujours perfectionnée. Si les premiers hommes en sont les inventeurs, les Rois l'ont embellie, & selon la fable, les Dieux même s'y sont appliquez. Apollon & Neptune bâtirent la Ville de Rome, Minerve prit plaisir à élever des

*Ipsa col*

Vous  
vous pla  
a point  
mieux o  
gnificer  
où la  
C'est co  
sté d'un  
ment d  
Romain  
Pline  
étant E  
soixant  
huit p  
qui ne  
on av  
l'indus  
structu  
des ja  
y emp  
mes d  
chose  
Colos  
ter O  
les se  
gypte



*Pallas, quas condidit arces,  
Ipsa colat.*

Vous entendez ce Latin, ajoûtons, s'il vous plaît, que de tous les Arts il n'y en a point de plus nécessaire, ni qui merite mieux d'être embelli. C'est-là où la magnificence est dignement employée, & où la profusion semble être permise. C'est ce qui fait l'ornement & la majesté d'un Empire. On parle avec étonnement de la dépense que les premiers Romains faisoient dans leurs bâtimens. Pline rapporte que Marcius Scaurus, étant Edile, fit venir à Rome trois cens soixante colonnes de marbre de trente-huit pieds de hauteur pour un theatre qui ne devoit servir qu'un mois. Mais on avoit admiré long tems auparavant l'industrie, & la magnificence dans la structure des murailles de Babylone, & des jardins de Semiramis. Cette Reine y employa plus de trois cens mille hommes durant plusieurs années. C'est une chose assez remarquable qu'excepté le Colosse de Rhodes, & la Statue de Jupiter Olympien, on doive à l'Architecture les sept merveilles du monde, & que l'Egypte ait été le plus beau Theatre

ses miracles. Son labyrinthe qui servit de modele à Dedale pour bâtir celui de Crete , contenoit seize appartemens magnifiques pour loger les seize Gouverneurs de l'Egypte , & on y rencontra tant de chemins & tant de détours qu'à peine en pouvoit-on sortir. L'Architecture ne parut pas moins superbe dans les Pyramides & les Obelisques des Rois d'Egypte. Une seule fut l'ouvrage de six cens mille hommes pendant vingt années. Herodote , Diodore , & Pline parlent de trois Pyramides admirables , & Strabon fait un conte singulier du sujet qui fit bâtir la troisième. Il dit qu'une Courtisane nommée *Rodope*, étant dans le bain , une aigle enleva un de ses souliers des mains de sa Suivante , & le porta dans le sein du Roi. Ce Prince étonné de cette merveille fit chercher cette femme, la trouva charmante , l'épousa , & l'aima avec tant de tendresse , qu'après sa mort il fit élever cette Pyramide pour l'amour d'elle. Vous avez ouï dire sans doute, M A D A M E, que le mot de Pyramide , vient du mot Grec *Pyr*, qui veut dire feu, à cause que ces bâtimens s'élevoient comme le feu s'éleve continuellement. Il peut être aussi , parce qu'ils étoient

construit  
que re  
les tach  
étoient  
point ce  
parlant  
qu'il att  
pense q  
Courtis  
point n  
Nembr  
que l'A  
moins  
étoit t  
dire un  
du ton  
deux ch  
chitect  
ans à b  
le plan  
Les plu  
rent le  
rendire  
Art, q  
Templ  
ment r  
cence,  
excell  
Prince  
teriaux

construits de pierres qui avoient quelque ressemblance avec cet élément par les taches rouges dont j'ai dit qu'elles étoient marquées. Je n'ajouterai point certain conte que nous fait Pline parlant de l'origine des Obelisques, qu'il attribué à Mitrés Roi d'Egypte, je pense qu'il suffit que je vous aie cité la Courtisane Rodope. Je ne vous parlerai point non plus de la Tour fameuse de Nembrot, vous jugez bien, MADAME, que l'Architecture n'en devoit pas être moins irreguliere, que l'entreprise étoit téméraire. Mais encore faut-il dire un mot du Temple d'Ephese, & du tombeau de Mausole, qui furent deux chefs-d'œuvres de l'ancienne Architecture. On mit plus de quatre cens ans à bâtir le premier, Stesiphon en fit le plan, & acquit une gloire immortelle. Les plus fameux Architectes entreprirent le tombeau de Mausole, & ne se rendirent pas moins célèbres par leur Art, qu'Artemise par ses larmes. Le Temple de Salomon n'étoit pas seulement recommandable par la magnificence, mais aussi par une Architecture excellente & tres-reguliere. Ce sage Prince avoit ramassé les plus riches matériaux, & cherché les plus habiles



Ouvriers. Cependant soit que l'Architecture se soit perfectionnée dans la suite des siècles, ou que la vanité ait fait agir l'Empereur Justinien ; on dit qu'il fit mettre dans le Temple de sainte Sophie qu'il avoit bâti, une Statue de Salomon qui se cachoit de honte de voir ce Temple-là plus superbe & plus magnifique que le sien. Voila, MADAME, jusqu'où l'Architecture s'est élevée, & ce qui est surprenant, est que les Grecs qui l'ont portée si loin, ne nous en ont laissé aucune instruction. Il y a eu quelques Auteurs Romains qui en ont traité, & ensuite un assez grand nombre d'Italiens ; mais il est inutile que je vous les cite, & que je consulte leurs Ouvrages, pour m'étendre sur une matière dont les personnes de votre sexe ne demandent pas à être instruites trop exactement. J'apprehende même de m'être trop étendu sur cette matière, je vous en demande pardon, & je suis.



Vo  
tres-ch  
le Carn  
trouve  
avez ter  
ne vous  
cles qu  
qu'un M  
Contar  
dans le  
a dit, e  
& il y  
l'assure  
dirai p  
pour le  
gué, &  
galez d  
terai e  
pillerie  
loges a  
qui y a  
à la pl  
l'on en  
Scene  
Canari

*A Monsieur de \* \* \**

**V**ous ne sauriez mieux faire, mon tres-cher Monsieur, que d'aller passer le Carnaval à Venise; puisque vous vous trouvez en Provence, & que vous y avez terminé toutes vos affaires. Mais ne vous attendez pas à voir des spectacles qui pussent approcher de celui qu'un Noble Venitien de la Maison de Contarini donna dans une terre qu'il a dans le Padoüan. Tout ce que l'on en a dit, est vrai sans être vraisemblable, & il y a des personnes à la Cour qui l'assurent pour l'avoir vû. Je ne vous dirai point qu'il y avoit cent loges pour les spectateurs d'un rang distingué, & que ces spectateurs furent regalez de collations dignes d'eux. J'ajouterai encore moins qu'on laissa les tapisseries, & les autres meubles des cent loges aux gens des personnes de qualité qui y avoient été placées. Mais venons à la plus étonnante particularité que l'on en raconte. Vous saurez que la Scene de l'Opera étoit dans les Isles Canaries ou fortunées, & que l'on y

voioit la Reine des Amazones suivie de soixante de ses principales Officières, toutes richement parées, toutes armées magnifiquement, & montées sur des chevaux superbes qu'elles menaient avec une adresse admirable. Considérez, je vous prie, la prodigieuse dépense qu'a dû faire en cela un Citoyen de Venise, & si vous n'en êtes pas assez surpris, apprenez qu'il y avoit encore trois cens Amazones qui campoient sous des tentes de toile d'or. Après cela jugez, s'il vous plaît, du nombre des Acteurs, mais n'attendez pas que j'entre dans un détail que l'on ne m'a pas fait. Il suffit de croire que toutes les parties d'un si grand corps avoient une juste proportion entre elles. Pour ce qui regarde les Opera ordinaires que l'on représente à Venise, je ne vous en puis dire les circonstances que vous demandez que par le secours des personnes qui les ont vûs. Voici ce que j'en ai appris dans une relation que l'on me montra ces jours passez.

Extrait  
d'une  
Lettre  
écrite  
par Mr  
de Chaf-  
sebras  
à Mr de  
Molles.

Le Carnaval de Venise dont on parle tant par toute l'Europe, est à proprement parler un assemblage de plusieurs divertissemens que l'on ne permet en Public que dans ce temps-là, à moins qu'il

qu'il n  
jouiss  
semen  
Opera  
Courtes  
seurs d  
leurs &  
de d'all  
me en  
rémoni

Autr  
dès le  
core m  
des Cal  
il est a  
sonnes  
vilege  
leurs e  
Magist  
Festes  
qu'il é  
mence  
pourqu  
la per  
tems a  
Rédui  
vant l'  
quelqu  
dies &  
dre n'  
II.

qu'il n'arrive quelque sujet d'une ré-  
joissance extraordinaire. Ces divertis-  
semens consistent en Comedies , en  
Opera , Réduits , Bals & festins. En  
Courfes , Combats de Taureaux , Dan-  
seurs de cordes, Marionnettes, Bâ-  
teurs & Farceurs. Liberté à tout le mon-  
de d'aller masqué en plein jour , & mê-  
me en la presence du Doge dans la cé-  
rémonie qui se fait le Jeudi gras.

Autrefois le Carnaval commençoit  
dés le lendemain de Noël , & il est en-  
core marqué de la sorte dans la plupart  
des Calendriers nouveaux; mais comme  
il est arrivé plusieurs fois que des per-  
sonnes masquées se sont servies du pri-  
vilege de cette saison pour se venger de  
leurs ennemis sans qu'on les connût , les  
Magistrats qui sont préposez pour les  
Festes & les divertissemens , ont crû  
qu'il étoit de la sûreté publique de com-  
mencer le Carnaval plus tard. C'est  
pourquoi l'on n'accorde presentement  
la permission de se masquer que long-  
tems après , quoique l'on souffre les  
Réduits dès le lendemain de Noël , sui-  
vant l'ancien usage , & que l'on tolere  
quelques mois auparavant , les Comedies  
& les Opera , parce que ce desor-  
dre n'y est pas à craindre.



42 *Lettres de sciences*

Il y a dans Venise huit Theatres publics qui prennent le nom des Eglises les plus proches des lieux où ils sont dressez. Ils appartiennent presque tous à de Nobles Venitiens qui les ont fait bâtir, ou qui les ont eus par succession. Les petits se loient à des troupes de Comediens qui se rendent à Venise dès le mois de Novembre, & les grands sont destineez pour les Opera que ces Nobles ou d'autres font faire & composer à leurs frais. Mais c'est plutôt pour leur divertissement particulier que pour le profit, car ils n'en retirent pas pour fournir à la moitié de la dépense. Ces Theatres sont pour la plupart beaucoup plus grands, & plus élevez que ceux de Paris, aiant cinq ou six rangs de loges qu'on appelle *Pâles* en ce païs. Ces rangs sont les uns sur les autres, & chacun a trente ou trente cinq loges : celles du premier rang qui se trouvent de plein pied au Theatre, sont les moins estimées, parce que l'on est trop près des personnes du Parterre, & que les manches des Theorbes qui sont à l'Orquestre cachent toujours quelque chose à la veüe. Les *Pâles* du second rang sont ordinairement les plus recherchez, & on prefere ceux du fond qui regar-

dent le T  
coup d  
le Carna  
qui les f  
dans, ce  
ornemen  
mode, q  
sieges pl  
en mani  
à son ail  
tre.

Avan  
Comed  
je croi  
ner une  
Comed  
des Ital  
y a touj  
quin, u  
& les p  
des far  
dre &  
plus lib

Il est  
mes &  
Comed  
que l'  
mais c  
avant l  
est pas

dent le Theatre en face. Comme beaucoup de personnes loient ces loges pour le Carnaval entier, il y en a quantité qui les font peindre & tapisser en dedans, ce qui ne sert pas d'un mediocre ornement. Le Parterre a cela de commode, qu'il est presque tout rempli de sieges plians, avec des bras & des dos en maniere de fauteuils, où l'on est fort à son aise sans s'incommoder l'un l'autre.

Avant que d'entrer dans le détail des Comedies & des Opera de cette année, je croi qu'il est à propos de vous donner une idée générale de ces pieces. Les Comedies ne different pas beaucoup des Italiennes qui se jouent à Paris. Il y a toujours pour personnages un Arlequin, un Docteur, un Pantalon, &c. & les pieces ne sont ordinairement que des farces & des bouffonneries sans ordre & sans suite. On y est beaucoup plus libre en paroles qu'en France.

Il est permis en tout tems aux hommes & aux femmes d'aller masquez aux Comedies, aux Opera, & aux Réduits que l'on ne commence qu'à la nuit; mais on n'ose paroître ainsi de jour avant le tems de la permission. Il n'en est pas de même des Opera, où la plus

grande partie des loges sont remplies de personnes de qualité, & où les pieces, étant serieuses, ne blessent point la pudeur. Les Decorations que l'on nomme *Scenes*, y sont nobles, belles, de bon goût, & ont toujours quelque chose de grand & de magnifique.

Tous les changemens se font également au haut du Theatre & aux deux côtez, de sorte que l'on ne voit jamais une chambre qui ne soit plafonnée. Les Galleries, & les grandes Salles y sont voutées, & les moindres Cabinets y paroissent lambrissés.

Lorsqu'un Empereur ou un Roi entre sur le Theatre il est ordinairement accompagné de quarante ou cinquante Gardes, dont les uns sont autour de sa personne, & les autres se rendent maîtres des portes & des avenues de son Palais. Il en est de même des Reines & des Princesses. Elles ont à leur suite quantité de Dames, d'Officiers & de Pages selon leur qualité.

Les Chanteurs sont appelez par honneur *Virtuosi*. Les Italiens aiment extrêmement les voix de dessus, & goûtent beaucoup moins les basses.

Les Venitiens font chercher en Italie & ailleurs les meilleures voix d'hom-

mes & c.  
Ils pr  
partien  
venir, &  
gnent p  
qu'elle  
ment un  
ou trois  
pistolet  
voiage  
trois c  
sont cl  
Il n'y  
Les fe  
perfec  
ment.  
de tre  
dences  
condui  
une c  
qu'ell  
qu'ell  
une in  
tes le  
ra ! j  
d'aut  
comp  
nette  
comp  
merv

mes & de femmes qu'on puisse trouver, Ils prient même les Princes à qui appartiennent ces Musiciens de les laisser venir, & dans ces occasions ils ne craignent point la dépense, quelque forte qu'elle puisse être. Il y en a présentement un à qui on donne pour les deux ou trois mois de Carnaval quatre cens pistoles d'Espagne, sans les frais de son voiage, & je sai que l'on en a promis trois cens à plusieurs autres. Les voix sont claires, nettes, fermes & assurées. Il n'y a rien de gêné ni de contraint. Les femmes y entendent la Musique en perfection, & ménagent admirablement leurs voix. Elles ont une maniere de tremblement, de roulemens, de cadences & d'écos, qu'elles varient & conduisent comme elles veulent. C'est une chose plaisante que du moment qu'elles ont fini quelque grand air, ou qu'elles sortent du theatre, on entend une infinité de gens qui s'écrient de toutes leurs forces *viva bella, viva, ah carra! si benedicta*. D'autres leur donnent d'autres loüanges. La Simphonie est composée de plusieurs Claveffins, Epinettes, Theorbes & Violons qui accompagnent les voix avec une justesse merveilleuse. On ne voit point de



chœurs dans les Opera, & non seulement les entrées de balet y sont rares, mais il s'en faut bien qu'elles soient executées comme en France. L'un & l'autre n'est pas sans fondement, à ce que l'on dit ici, car à l'égard des chœurs de voix, il est inutile d'en remplir les Opera dans une Ville où l'on est accoutumé d'en avoir presque tous les jours dans quelque Eglise. Toutes les Fêtes & les Dimanches de l'année on chante Vespres en Musique dans quatre Communautés avec de grands chœurs de voix, Theorbes, Violons, petites Orgues, & Claveffins, & ces Musiques sont conduites par quatre des meilleurs Maîtres de Venise. Pour les Balets on n'y prend aucun plaisir ici, & on ne les met dans les Opera que pour remplir quelque entre-Acte. Les filles même, n'apprennent point à danser, car pour l'ordinaire on ne fait que marcher & se promener dans le Bal.

Mais pour revenir aux huit Theatres dont je vous ai parlé, je vous dirai qu'ils ont été tous remplis cette année en même-tems. Il y en a deux de Comédiens, & six d'Opera. Ceux d'Opera doivent donner deux différentes pieces chacun avant la fin du Carnaval, & les deux

Theatres  
sont ce  
saint Sam  
grand, &  
de loges  
& trente  
theatres  
diens qu  
les jours  
mediem  
lards, &  
ne s'épa  
plessé.

Des  
aux Op  
de sain  
c'est ce  
est en e  
où sont  
de cinq  
ges à c  
rées &  
re. Elle  
de vase  
muffle  
rons,  
chiffre  
figures  
blanc  
nature

Theatres qui servent à la Comedie, sont celui de saint Moïse, & celui de saint Samuël. Le premier n'est pas fort grand, & ne contient que deux rangs de loges, mais le second en a six rangs, & trente-cinq loges à chaque rang. Ces theatres sont tous peints, & les Comediens qui les occupent, changent tous les jours de Comedie. Les jeunes Comediennes y font des contes assez gail-lards, & les Arlequins & les Pantalons ne s'épargnent point en tours de sou-pleffe.

Des six autres theatres qui servent aux Opera, je commencerai par celui de saint Jean Chrysostome, parce que c'est celui dont on parle le plus, & qui est en effet le plus magnifique. La salle où sont les Spectateurs est environnée de cinq rangs de loges, à trente-une loges à chaque rang. Ces loges sont dorées & enrichies d'ornemens de sculpture. Elles representent différentes sortes de vases antiques, de coquillages, de mufles, de roses, de rosettes, de fleurons, de feuillages, & d'autres enrichissemens. Au dessous sont autant de figures humaines peintes en marbre blanc, en relief, & grandes comme le naturel, soutenant les pilliers qui font

la separation des loges. Ce sont des hommes avec des ~~mas~~ masqués, des esclaves, des termes de l'un & del'autre sexe, & des groupes de petits enfans, le tout disposé de maniere que les choses les plus pesantes & plus massives sont audessous comme les plus legeres audessus. Le plat. fond de la salle est peint d'une architecture en forme de gallerie, où l'on voit, du côté du theatre, une gloire avec quantité de petits enfans aîlez qui accommodent des guirlandes de fleurs.

Le theatre a treize toises & trois pieds de longueur, sur dix toises & deux pieds de largeur. Il est élevé à proportion, & ouvert par un grand portique de la hauteur de la salle, dans l'épaisseur duquel sont encore quatre loges de chaque costé de même symmetrie que les autres, mais beaucoup mieux ornées & plus enrichies. Dans la voute deux Renommées avec leurs trompettes paroissent suspendûes en l'air, & l'on voit au milieu une Venus qu'un petit Amour caresse. Une heure avant l'ouverture du theatre le tableau de cette Venus se retire, & par l'ouverture qu'il laisse, on voit descendre une espece de lustre à quatre branches d'étoffe d'or & d'argent, de douze à quatorze pieds de hauteur.

hauteur  
carton  
mani, M  
ronne d  
montez  
quatre  
cire bla  
meuren  
ve la to  
theatre  
que la  
roît de  
d'ateur  
fortir  
Pour c  
traite l  
ne cher  
plaire  
de la r  
l'Histo  
loin de  
les Ma  
ment c  
vous e  
qu'à  
pour l  
quel c  
titre,  
Ce pe  
d'Itali

hauteur. Le corps du lustre est un grand cartouche des Armes de Messieurs Grimani, Maîtres du lieu, avec une couronne de fleurs de lys, & de raions surmontez de perles. Ce chandelier porte quatre grands flambeaux de poing, de cire blanche qui éclairent la sale, & demeurent allumez jusques à ce qu'on leve la toile. Alors le tout s'évanouit, & le theatre revient à son premier état. Dès que la piece est finie cette machine paroît de nouveau pour éclairer les spectateurs, & pour leur donner lieu de sortir sans confusion, & à leur aise. Pour ce qui regarde la maniere dont on traite les sujets, je vous dirai que l'on ne cherche ici que ce qui peut servir à plaire & à surprendre. On se moque de la regularité; on ne s'attache ni à l'Histoire, ni à la Chronologie, bien loin de s'assujettir aux trois unitez que les Maîtres de l'Art observent si exactement dans les pieces de theatre. Pour vous en faire demeurer d'accord, je n'ai qu'à vous parler de l'Opera qui passe pour le plus beau & le mieux conduit que l'on ait représenté. Il porte pour titre, *le Roi Infant*, ou le jeune Roi. Ce petit Prince appellé Flavius est Roi d'Italie sous la tutelle d'un oncle nom-



mé Rodoalde ; & vous ferez bien surpris quand je vous dirai qu'on le marie avec la Princesse Anne de Bretagne épouse de Charles VIII. & de Louis XII. Jugez, s'il vous plaît, de quelle façon on dispose des personnes généralement connuës, & des événemens que l'on ne peut ignorer, quand même on ne les auroit pas vûs dans l'Histoire. Cependant Flavius & Anne de Bretagne se voient, s'aiment & se marient malgré les obstacles qu'y peut apporter Rodoalde, dont l'on fait dépendre l'un & l'autre.

Ce qu'il y a d'agréable dans le Rôle d'Anne de Bretagne, est, qu'une jeune fille de Venise qui n'est âgée que de dix à douze ans, fait ce personnage avec tout le succès que l'on en peut désirer. Elle a l'air joli, & les manieres belles & fines. Elle est suivie de douze Demoiselles de même âge coëffées de fleurs, & vêtues de magnifiques manteaux à la Françoisé, de différentes couleurs, & de différente broderie. Outre le grand nombre d'Officiers qui accompagnent la Princesse de Bretagne, il y a douze Pages de même âge que les Demoiselles, habillés de toile d'or, avec du ruban en confusion, & des plumes

blanch  
peaux,  
François  
& les d

Il n'  
voix de  
je n'ai  
stance  
une ce  
le la A  
ne forc  
c'est d  
se, &  
delire  
sous se  
l'engle  
Rome  
de ses  
rent p  
Tromp  
Tamb  
ment  
ferent  
gité  
ment  
s'imag  
guerr  
que s  
Enc  
que r

blanches & couleur de feu à leurs chapeaux. On voit ensuite un Bal à la Françoisé entre les douze petites filles & les douze Pages.

Il n'y a rien d'admirable comme les voix des Chanteuses & des Chanteurs, je n'ai qu'à vous en dire une circonstance pour vous le faire avoüer. Il y a une celebre Chanteuse que l'on appelle *la Margarita*, qui joue un Rôle d'une force & d'une beauté inconcevable, c'est dans un tems qu'elle paroît furieuse, & qu'elle entre dans une espece de delire. Elle croit voir que la terre abîme sous ses pieds, que l'Enfer s'ouvre pour l'engloutir, & que toute la Ville de Rome paroît en armes pour la punir de ses crimes. Les Démonz l'épouvantent par leurs cris, elle entend des Trompettes, des Tymballes & des Tambours dans les airs, & non seulement elle exprime par son chant les différentes manieres dont son esprit est agité, mais elle imite même si parfaitement le son des Trompettes que l'on s' imagine entendre ces instrumens de guerre, lors même que l'on n'entend que sa voix.

Encore que cette Lettre ne soit déjà que trop longue, je ne saurois la finir

52 *Lettres de sciences*

sans vous dire quelques particularitez des décorations & des machines. Il y en a de surprenantes dans l'Opera du Roi Infant. A l'ouverture du theatre, il paroît au fond de la sale un grand Globe terrestre, monté sur une Base fort élevée, & à quelques paroles que prononce un Magicien, ce Globe se brise en deux, & se change en un grand perron de plusieurs degrez qui occupe toute la largeur du theatre. Cet escalier conduit dans un grand Palais doré tout brillant de lumiere, d'où l'on voit accourir les principales Nations de la terre au nombre de quarante ou cinquante qui descendent & viennent environner le Magicien. Elles se montrent prêtes à lui obeïr, & peu de tems après elles s'envolent de tous les côtez du theatre au commandement qu'il leur en fait. Alors le Globe retourne en son entier, & la salle se trouve comme auparavant. Il y a une décoration qui represente une longue gallerie dont l'Architecture est composée d'esclaves Mores qui portent des figures dorées habillées à la Romaine. Elles servent à soutenir la corniche, & le tout est accompagné des faisceaux de verges, de haches, de guidons, d'enseignes,

de trom  
tres i  
la galler  
pointe  
plus ap  
viues da  
berceau  
des col  
allée a  
de calc  
en voit  
Elle re  
on voit  
de Tou  
magni  
où une  
l'arrivé  
c'est air  
Bucen  
sieurs r  
ques g  
pées. L  
res, un  
sième  
par de  
nieres  
rez, je  
qu'il y  
sant re  
qui attr

de trompettes, de tambours, & d'autres instrumens de guerre. La voûte de la gallerie est toute dorée & taillée en pointe de diamant. Cependant une des plus agréables décorations que j'aie vues dans cet Opera, est une treille ou berceau de citronniers que soutiennent des colonnes de marbre, faisant une allée à perte de vue avec une infinité de cascades. Si cette décoration plaît on en voit bien tôt une autre qui surprend. Elle represente le port du Tibre, dont on voit la Rive chargée de Châteaux, de Tours & de Palais, avec des Balcons magnifiques parez de riches tapis, & où une infinité de personnes attendent l'arrivée d'un jeune Prince. Ergiste, c'est ainsi qu'on l'appelle, vient dans un Bucentaure tout doré conduit par plusieurs rameurs, & précédé de six Barques galamment & differemment équipées. L'une est conduite par des Mores, une autre par des Turcs, la troisième par des Espagnols, la quatrième par des Hollandois, & les deux dernieres par d'autres Nations. Considerer, je vous prie, le nombre d'Acteurs qu'il y doit avoir dans cet Opera, faisant reflexion sur la quantité du monde qui attend Ergiste, sur les Rameurs qui



conduisent les sept petits bâtimens, & sur dix ou douze hommes qui sont dans chaque Navire.

Encore que ces décorations soient tres-magnifiques & fort surprenantes, on n'a pas laissé d'en ajoûter d'autres dans la suite des representations. On a environné le Trône du jeune Flavius de quatre-vingts personnes habillées différemment pour représenter les Nations qui étoient tributaires de Rome. Six Elephans soutenoient sur leur dos la prodigieuse machine où étoit une si grande abondance de monde, & l'apportoient jusques au milieu du theatre. Là ils s'enfonçoient insensiblement, & dispaçoient tout à-fait lors que le marche pied du Trône égaloit le plancher du theatre. Comme s'il y avoit trop peu de monde à l'arrivée d'Ergiste, on y a ajoûté un combat à coups de poing entre quatre-vingts ou cent hommes en camisole & en bonnet. Ce combat se fait sur un grand pont sans parapets, de sorte que dans la chaleur & l'animosité, les combattans se renversent les uns & les autres dans le fleuve, la tête en bas, sur le côté & de toutes sortes de manieres. Il y a bien quarante ou cinquante personnes sur la rive pour

les rega  
qui el  
la fin de  
mariage  
tagne,  
une pro  
taire de  
mande  
pour fo  
fession  
brise e  
ces qui  
morces  
Venus  
les Gu  
montr  
pas en  
& que  
songer  
Je n  
décri  
ration  
J'ajou  
pris à  
ble,  
vous  
un O  
de R  
des g  
mem

les regarder, outre la suite de Rodoalde qui est aussi spectateur du combat. Sur la fin de la piece après la conclusion du mariage de Flavius & d'Anne de Bretagne, on voit marcher sur le theatre une prodigieuse tortuë. Le Genie militaire de Rome est audeffus, & commande que des Guerriers paroissent pour former le jeune Roi dans la profession des armes. D'abord la tortuë se brise en soixante ou quatre-vingts pieces qui sont autant de Soldats à qui les morceaux d'écaille servent de bouclier. Venus paroît dans le Ciel, & empêche les Guerriers de se chamailler. Elle remontre au Genie de Rome qu'il n'est pas encore tems de songer à se battre, & que dans un jour de nôces il ne faut songer qu'à la joie.

Je n'aurois jamais fait si je voulois décrire les autres theatres, & les décorations & machines que j'ai admirées. J'ajouterai seulement que je fus si surpris à la veüe d'un fantôme épouvantable, que je ne me puis empêcher de vous le décrire en peu de mots. Dans un Opera intitulé *Sylla*, ce Dictateur de Rome veut faire ruiner les tombeaux des gens qu'il avoit pros crits afin que la memoire s'en perde. L'ame de Sulpicius

qui avoit été proscrit, sort d'un de ces sepulchres, & se fait voir de la hauteur de tout le theatre en la forme d'un homme affreux & effroiable, aiant le maniment des mains & des bras aussi libre qu'une personne vivante. Il reproche à Sylla sa cruauté & sa tyrannie, & ensuite il se racourcit, se replie en l'air, & se met en un petit peloton de quatre pieds, qui se va perdre dans les nuës avec un mouvement si prompt qu'il paroît s'anéantir entierement. En voila assez, s'il vous plaît, mon cher Monsieur. Je souhaite que la longueur de cette Lettre ne vous dégoute point de nôtre commerce. Pour moi je le continuerai toujours avec plaisir, comme je ferai toujours tout à vous.

---

*A Madame de \*\*\**

**V**ous étonnez-vous, MADAME, de ce que l'on vous a dit, & trouvez-vous étrange qu'il s'élève de tems en tems de nouvelles Sectes ? Celle des Quietistes dont on vous a parlé avoit pour chef un Docteur appelé Michel Molinos. C'étoit un Prestre Espagnol

fort sen  
son le  
me il n'a  
d'occasi  
tion do  
Auteur  
d'accor  
ce qu'il  
qu'il a  
choses  
vie déli  
femme  
les lui f  
avec p  
suadée  
pour le  
de len  
ses soie  
mes de  
mer de  
preven  
font c  
ceux  
s'imag  
quis  
appan  
l'on n  
Aiant  
cutio  
insinu

fort sensuel, & aimant plus que de raison les personnes de vôtre sexe. Comme il n'avoit ni assez d'argent, ni assez d'occasions pour contenter son inclination dominante, il resolut de se faire Auteur d'une Secte pour avoir moyen d'accorder à son penchant naturel tout ce qu'il lui pourroit demander. Il vit qu'il auroit en abondance toutes les choses qui seroient necessaires à une vie délicieuse, & que la liberalité des femmes devotes ne manqueroit pas de les lui fournir. Il savoit qu'elles donnent avec profusion, quand elles sont persuadées que leurs presens sont employez pour leur salut ou pour le soulagement de leurs Directeurs. Molinos mit tous ses soins à s'acquérir beaucoup de Dames de ce caractère, & à se faire estimer des gens de bien. Il tâchoit de les prévenir par ces dehors trompeurs qui font croire qu'il y a de la vertu dans ceux qui dissimulent avec adresse. Il s'imaginoit que lors que l'on s'est acquis de la reputation par ces fausses apparences, il y a peu d'impietez que l'on ne puisse commettre impunément. Aiant jetté ces fondemens pour l'exécution de son dessein, il commença à insinuer ses Dogmes à ses Devotes. Il



disoit qu'il se faut anéantir pour s'unir à Dieu, & demeurer ensuite dans un profond repos comme un corps sans vie. Il pretendoit que ce premier acte, que je puis appeller négatif, annulloit toutes les puissances de l'ame, & qu'aucun acte positif n'étoit méritoire, se trouvant contraire à l'aneantissement où l'homme étoit. Cependant en excluant de la sorte tout ce qu'il y a de bonnes œuvres, il donnoit une entière ouverture au dérèglement, faisant connoître que l'ame n'y prenoit aucune part pour ne point sortir de son repos, & pour demeurer au contraire toujours unie à son Dieu sans s'inquieter de ce que faisoit le corps. C'est de là. MADAME, que ses Sectateurs avoient pris le nom de Quietistes. Vous savez qu'il suffit qu'une chose soit nouvelle pour attirer les yeux & les oreilles du Peuple. Comme elle attache d'abord, pour peu qu'elle plaise dans la suite, on est encore plus aise de l'écouter. C'est pourquoi les Novateurs qui veulent faire suivre leurs opinions, proposent toujours des choses beaucoup plus faciles que ce que la véritable Religion nous enseigne. Ces opinions surprennent sans rebuter, & dans le tems mê-

rine qu'o  
teroit p  
de dispo  
étant inf  
qu'il ave  
ses Dog  
fir où la  
comme  
tiereme  
tems de  
suader  
ce plaif  
qu'au l  
veulen  
remen  
à app  
ner sa  
sensuel  
faire o  
Loix &  
reté d  
ces du  
esprit  
& la  
mes  
de M  
donn  
à bi  
que l  
assez

me qu'on les croit fausses, on souhaiteroit qu'elles fussent vraies, tant on a de disposition à les embrasser. Molinos étant insinuant ne douta point que l'art qu'il avoit de persuader ne fust recevoir ses Dogmes. Il proposa d'abord le plaisir où la nature le portoit le plus, mais comme il vit qu'il ne réussiroit pas entièrement par là, il donna en même-tems des prétendus raisons pour persuader qu'il y avoit de l'innocence dans ce plaisir. De sorte que l'on peut dire qu'au lieu que toutes les Religions veulent que le mal soit défendu sévèrement, la doctrine de Molinos alloit à approuver qu'on se peut abandonner sans reserve aux appetits les plus sensuels. Qu'il n'y avoit aucun crime à faire ce qui nous est défendu par les Loix & par l'Eglise. L'apparente sainteté de ce Docteur, les douces amorces du plaisir, la foiblesse de certains esprits trop credules, le peu de savoir & la simplicité de beaucoup de femmes, & enfin les manieres insinuantes de Molinos échauffé d'une passion qui donne du feu & de l'esprit, firent croire à bien des personnes de vôtre sexe, que les Dogmes de ce Prêtre étoient assez bien fondez pour être suivis. Ils

l'ont été aussi par des hommes qui prétendoient vivre avec leurs devotes comme Molinos vivoit avec les siennes. Des commerces si libres ont duré longtemps, même parmi les personnes qui reconnoissoient la fausseté de ces opinions. Mais on n'en doit pas être surpris, puisque les plaisirs ne lassent point, & que l'austérité de la pénitence porte peu de monde à les quitter. Je n'entre point dans le détail des propositions de ce faux Docteur. On dit qu'il y en a soixante-huit si contraires au bon sens, & tellement hors de toute vrai-semblance, que quand la Religion ne s'y opposeroit point, elles ne laisseroient pas d'être rejetées de ceux qui voudroient vivre moralement bien. On en fit l'examen dès que l'on eut découvert les erreurs qu'insinuoit Molinos, & il y eut un Decret donné dans la Congregation générale de l'Inquisition Romaine & universelle. On tint cette Congregation dans le Palais Apostolique du Mont Quirinal, & ce fut en présence du Pape, des Cardinaux, des Inquisiteurs généraux deputez particulièrement du saint Siege contre les erreurs des hérésies. Peut être ne serez vous pas fâchée que je vous envoie

une copie  
duction  
riginal e  
Le dev  
veulent a  
la permie  
qui n'a  
parties a  
ames. Il  
la prud  
Chaire  
Hérétique  
efforts q  
leurs f  
veritez  
sainte  
toute l  
sorte q  
certain  
avoit d  
tant de  
les avo  
a vu a  
de quie  
doctrin  
Peres d  
qu'ils  
Religi  
nocent  
faire q

une copie du Decret. En voici la traduction , car vous jugez bien que l'original est en Latin.

*Le devoir & la vigilance Apostolique veulent qu'on use de rigueur pour abolir la perniciose dépravation de l'hérésie qui n'a eû que trop de force en plusieurs parties du monde au grand detrimement des ames. Il faut que par l'autorité & par la prudence de celui qui est assis dans la Chaire de saint Pierre , la malice des Hérétiques soit arrêtée dans les premiers efforts qu'ils emploient pour faire recevoir leurs faussetez , & que la lumiere des veritez Catholiques brillant dans la sainte Eglise , la fasse voir purgée de toute l'exécration des faux dogmes. De sorte que sur ce que l'on a appris qu'un certain Michel Molinos fils de perdition avoit enseigné des opinions perverses , tant de bouche que par écrit , & qu'il les avoit reduites en pratique ; Que l'on a vû aussi que les preceptes de l'Oraison de quietude dudit Molinos sont contre la doctrine & l'usage reçu par les Saints Peres dès le commencement de l'Eglise, & qu'ils détournent les fideles de la vraie Religion : Nôtre saint Pere le Pape Innocent XI. qui ne cherche rien tant qu'à faire que les ames des fideles dont Dieu*



lui a commis le soin , étant purgées du venin des opinions dangereuses , puissent arriver sûrement au port souhaité de salut , après avoir entendu plusieurs fois dans une affaire de cette importance , les éminens Cardinaux , les Inquisiteurs Généraux dans toute la Republique Chrétienne , & plusieurs Docteurs de la sacrée Théologie , & avoir pris leurs avis tant de vive voix que par écrit , & les avoir sérieusement examinez : Après avoir aussi imploré l'assistance du Saint Esprit pour venir à la condamnation des soixante-huit propositions , cy-après écrites , du même Michel Molinos , duquel elles ont été reconnues pour siennes , desquelles il a été lui-même convaincu , qu'il a avouées comme aiant été dictées & écrites , communiquées , & crûes par lui.

On voit ensuite les soixante-huit propositions qu'il n'est pas nécessaire que je vous envoie ; mais puisque j'ai commencé de vous envoyer la copie du Decret , je croi que vous ne ferez pas fâchée que je l'acheve , en voici la continuation.

Lesquelles soixante-huit propositions comme étant des propositions hérétiques , suspectes , erronées , scandalieuses , blasphématoires , séditiones , qui offensent les

oreilles ,  
renvoyer  
ble tout  
mé sur  
condamn  
voir à t  
l'avenir  
quelque  
écrire ,  
retenir ,  
en prati  
cette dé  
petitité  
grez ,  
Les de  
les lie  
cun au  
main ne  
l'article  
supprime  
toutes l  
linos ,  
dangue  
aussi t  
avoir  
rang ,  
même  
partic  
imprim  
quelqu

oreilles , & qui servent à relâcher , & à renverser la discipline Chrétienne , ensemble tout ce qui a été dit , écrit ou imprimé sur cette matiere , nôtre saint Pere condamne , défend , abolit , & ôte le pouvoir à tous & à chacun d'en parler à l'avenir ou d'autres choses semblables en quelque façon que ce puisse être , d'en écrire , d'en disputer , d'y croire , de les retenir , de les enseigner , ou de les reduire en pratique. Ceux qui contreviendront à cette défense , sa Sainteté les prive à perpétuité de toutes sortes de dignitez , de grâces , honneurs , Benefices , & Charges : Les declare inhabiles à toutes choses , & les lie de ce lien d'anathême duquel aucun autre que le Souverain Pontife Romain ne les puisse absoudre , si ce n'est à l'article de la mort. Deplus sa Sainteté supprime & condamne tous les Livres , & toutes les œuvres du même Michel Molinos , en quelque lieu , & en quelques langues qu'elles soient imprimées , comme aussi tous les manuscrits qu'on en peut avoir , & défend qu'aucun de quelque rang , condition ou état qu'il soit , quand même il seroit digne d'une distinction particuliere , ose les imprimer ou les faire imprimer sous quelque pretexte ou en quelque langue que ce puisse être , soit

dans les mêmes termes, soit en semblables ou équivalens, soit sans nom, soit sous un nom feint ou étranger, ni les lire ou retenir chez soi, imprimez ou manuscrits; mais ordonne sous les mêmes peines cy-dessus marquées, de les porter incontinent & les remettre aux Ordinaires des lieux & Inquisiteurs de l'hérésie, lesquels Ordinaires ou Inquisiteurs les brûleront ou les feront brûler aussi-tôt. Cette Sentence renduë contre Molinos par la Congregation de l'Inquisition, fut prononcée, & comme elle portoit que Molinos feroit abjuration publique de toutes les propositions que l'on avoit condamnées dans ses écrits, il fut amené le lendemain troisiéme de Septembre en carrosse à l'Eglise des Dominicains où le sacré College étoit assemblé. Il y avoit plusieurs Princes, Princesses, & Dames de la premiere qualité, sans conter un nombre infini de personnes de toutes sortes d'états. On avoit préparé un échaffaut, afin qu'il fût vû de toute l'assemblée, & que son procès que l'on y devoit lire tout entier, fût mieux entendu. On l'y fit monter, il n'étoit vêtu que de sa seule soutane, & avoit les mains liées; un Sbirre luy ayant mis son manteau, & donné

donné u  
Cardi  
quoit au  
procès d  
par quat  
soient de  
re, chac  
tour, &  
tout ce  
mes &  
rempli,  
fit crier  
brûlez.  
des pro  
soucriv  
rance.  
luë. Ell  
melle &  
remissio  
fesser q  
ques;  
tous les  
roit tou  
tres, &  
Le Pte  
l'absolu  
jaune  
une de  
peniten  
porter  
II.

donné un cierge allumé , il salua les Cardinaux avec un visage qui ne marquoit aucune alteration. La lecture du procès dura deux heures , elle fut faite par quatre Dominicains qui se reposerent de quart d'heure en quart d'heure , chacun recommençant à lire à son tour , & il demeura debout pendant tout ce tems. Le grand nombre de crimes & d'impietez dont ce procès étoit rempli, & que le coupable avoit avoué, fit crier dans toute l'Eglise, *le feu, le feu, brûlez-le vif.* Il fit ensuite abjuration des propositions condamnées , & la souscrivit toujours avec la même assurance. Après cela sa Sentence lui fut lue. Elle portoit une prison étroite, formelle & perpetuelle , sans esperance de remission. Qu'il seroit obligé de se confesser quatre fois l'année , savoir à Pâques , à la Pentecoste , à la Feste de tous les Saints & à Noël. Qu'il reciteroit tous les jours le Symbole des Apôtres , & la troisième partie du Rosaire. Le President de l'Inquisition lui donna l'absolution , & lui mit un Scapulaire jaune avec une Croix rouge devant & une derriere. Cet habit est appelé de *penitence* , & Molinos est obligé de le porter jusqu'à la mort. Cette fonction



dura trois heures & demie , & il fut mené à une heure de nuit , au Palais de l'Inquisition dans un carrosse fermé & environné de Gardes. Plus de mille personnes le suivirent en criant tous-jours , *le feu , le feu , qu'on le brûle vif.* Il dit sans s'ébranler de ces cris , *il faut les laisser dire , voici un jour de Fête pour eux.* En passant le Pont saint Ange , si la Soldatesque ne fût accouruë , il courroit risque d'expier ses crimes dans la riviere. Etant arrivé au Palais , à peine lui eût-on délié les mains , qu'il prit un éventail & se fit du vent pour se rafraîchir. Il salua d'une maniere libre & riante tous ceux qui étoient dans la salle. Ne doutez point , MADAME , qu'il ne connût ses impietez & ses erreurs. Ceux qui établissent des sectes ont la plupart des motifs d'ambition , d'interêt ou de plaisir , & trop d'esprit pour y croire. Molinos avoit dit à ses sectateurs , persuadé de la punition dont il étoit digne , qu'ils eussent courage , & qu'ils tinssent ferme dans sa Doctrine , parce qu'il devoit être fait prisonnier du saint Office , & y souffrir le martyre. Quoi-qu'il crût en échapper , il avoit sa politique pour parler de la sorte. En témoignant mé-

priser la  
sûre ,  
gnoit ri  
a fait v  
ne le co  
Partisan  
mort M  
pour un  
dit aux  
aux aut  
duit un  
doir , &  
truire l  
Molinos  
pluspar  
son pa  
sa conv  
mêmes.  
tre Espa  
gon , à  
au dess  
sage q  
avoit v  
doctrin  
tout le  
Saint.  
persua  
ceux d  
chang  
leurs a

priser la mort, qu'il feignoit de croire sûre, il vouloit persuader qu'il n'enseignoit rien qui ne fût à suivre. Mais on a fait voir beaucoup de prudence en ne le condamnant point à mourir. Ses Partisans auroient pû dire qu'il seroit mort Martyr, & même le prendre pour un Prophete, parce qu'il l'avoit dit aux uns, & qu'il l'avoit écrit aux autres. Ce pardon a encore produit un autre effet qu'on en attendoit, & qui achevera sans doute de détruire la secte des Quietistes. C'est que *Molinos* s'est repenti tout de bon, & la plupart de ceux qu'il avoit attirés dans son parti, persuadés de la sincérité de sa conversion, se sont détrompez eux-mêmes. Cet Hérésiarque estoit un Prêtre Espagnol, né au Roïaume d'Arragon, âgé de soixante ans, d'une taille au dessous de la mediocre, & d'un visage qui marquoit de la gaieté. Il y avoit vingt-deux ans qu'il répandoit sa doctrine à Rome où il étoit estimé de tout le monde, & regardé comme un Saint. Il avoit dans ses discours l'art de persuader, & venoit à bout de tous ceux qu'il entreprenoit de séduire. Il changeoit de figure, & donnoit des couleurs à ses faux Dogmes selon la quali-

té des personnes. Il a reconnu qu'il y avoit douze ans qu'il ne s'étoit confessé, & il ne laissoit pas de dire la Messe. Il avoit en argent & en autres choses tout ce qu'on peut désirer pour la commodité de la vie. On lui a trouvé environ quatre mille pistoles; & douze à treize mille Lettres qui ont fait connoître le nombre & la qualité de ses sectateurs. Voilà, MADAME, les particularitez que j'ay apprises de la nouvelle Secte des Quietistes, si l'on m'en dit d'autres circonstances qui soient dignes de vôtre curiosité, je ne manquerai pas de vous les faire savoir. Je suis de tout mon cœur,

Vôtre, &c.

---

*A la même.*

J'ENE sai, MADAME, si vous êtes satisfaite des éclaircissémens que je vous donne; mais je sais bien que la récompense que j'en reçois est audessus de ce que j'en pouvois esperer. Quoi, MADAME, vous m'appellez vôtre esprit. C'est me faire bien grand tout d'un coup; mais à vous parler franchement,

c'est m'engager aussi à une peine terrible si je pretens soutenir le titre que vous me donnez. Il me semble qu'après m'avoir fait cet honneur, vous ne me deviez pas exposer à le perdre, & me consulter de la part de trois ou quatre curieux. Si je ne me tire pas assez bien d'affaires pour les contenter entièrement, je ne laisserai pas de faire une réponse assez ample sur les matieres qu'ils vous ont proposées; car je vous l'ai déjà dit, M A D A M E, quand on veut écrire des Lettres de la nature de celles que vous demandez, c'est un grand avantage que d'être à Paris; c'est-à-dire, dans une Ville pourvue de Livres & d'habiles gens. Je vous dirai donc pour satisfaire Monsieur l'Abbé de\*\*\* vôte cousin ce que j'ai remarqué dans une Lettre qui fut écrite de Rome à un des plus grands Seigneurs de la Cour sur ce qui regarde l'origine des Cardinaux, la grandeur de leur dignité, & la maniere dont se fait leur élection. Vous saurez, M A D A M E, qu'encore que les Papes soient établis de Dieu chefs de tout le Peuple Chrétien, ils ont toujours retenu pour eux l'Evêché de Rome comme le premier du monde, & comme le lieu particu-

Par Mr  
de Chastellain  
sebras de  
Cramail-  
les.



lier de leur résidence. De sorte que ne pouvant entrer eux-mêmes dans le détail du gouvernement de leur Diocèse pendant qu'ils avoient à régler le spirituel de toute la terre, ils ont fait choix d'un certain nombre d'Evêques, de Prêtres, & de Diacres pour en être soulagez comme d'autant de Coadjuteurs & de Vicaires. Les premiers faisoient la fonction d'Evêque dans le détroit de Rome à la place du Pape, & avoient chacun leur Eglise Episcopale dans l'enceinte du Diocèse. Les Prêtres étoient Titulaires des Paroisses de la Ville, & prenoient la conduite des Ames comme font aujourd'hui les Curez. Les Diacres avoient le soin de quelques Eglises ou Chapelles de devotion qu'ils tenoient en Diaconies, & devoient assister le Pape quand il officioit publiquement. Ces trois ordres eurent le titre de Cardinaux pour faire voir qu'ils étoient les premiers, & que c'étoit sur leur conduite que rouloient toutes les affaires du Diocèse ; car vous saurez, MADAME, que le mot *Cardines* d'où vient celui de Cardinal veut dire principaux ; ainsi nous disons *Vertus Cardinales*. Il signifie aussi *Gonds*, c'est-à-dire, ce qui

soutient  
chose  
ne porte  
de quel  
dans la  
se distin  
toient i  
rent qu  
choisiro  
roient p  
exacte

La c  
tres-co  
qui n'  
d'un n  
blemen  
dinaux  
Charge  
rangs d  
gregat  
affaires  
furent  
porel  
rent p  
seil.  
peu  
voion  
Clerg  
dans  
soient

soutient , & sur quoi roule quelque chose , la comparaison étant tirée d'une porte. Comme il y eut des Prêtres de quelques autres Villes qui prirent dans la suite le nom de Cardinal pour se distinguer des Prêtres qui leur étoient inférieurs , les Papes ordonnèrent qu'il n'y auroit que ceux qu'ils choisiroient pour ce titre qui le pourroient porter , ce qui a été observé tres-exactement.

La dignité de Cardinal s'est rendue tres-considérable , parce que les Papes qui n'en honoroient que des personnes d'un merite singulier , prirent insensiblement une entiere confiance aux Cardinaux. Ils les revêtirent des principales Charges , leur donnerent les premiers rangs dans les Tribunaux & les Congregations . & leur mirent en main les affaires les plus importantes. Ils les firent Conseillers d'Etat pour le temporel & pour le spirituel , & ne reglerent presque plus rien que par leur conseil. C'est pourquoi ils sont montez peu à peu à la gloire où nous les voyons , & se trouvent les premiers du Clergé. Enfin , M A D A M E , ils sont dans l'Etat Ecclesiastique ce que faisoient autrefois les Senateurs dans l'an-

cienne Rome ; mais ce qui donne encore un plus grand éclat à leur dignité , & qui les met au dessus des Evêques & des Patriarches ; c'est la puissance absolüe qu'ils ont dans l'Eglise durant le Siège vacant ; c'est le droit d'élire un nouveau Pape , & l'avantage d'être les seuls sur qui peut tomber cette élection. Aussi ont ils acquis le titre de Princes de l'Eglise universelle , & en cette qualité ils prétendent aller du pair avec les têtes couronnées. Je sai du moins qu'il y a peu de Princes en Italie qui leur disputent le pas. Il a fallu que dans une si grande élévation , ils eussent des marques exterieures qui fissent connoître l'éclat de leur dignité , tellement que les Souverains Pontifes ont trouvé bon qu'ils fussent toujours vêtus de pourpre. Innocent IV. leur donna le Chapeau Rouge , c'étoit la couleur dont les Papes s'habilloient alors. Boniface VIII. permit aux Cardinaux seculiers de porter l'habit rouge , parce que les Papes commencerent à s'habiller de blanc , & Paul III. leur accorda le bonnet rouge. Je croi que ce fut Gregoire XIV. qui permit aux Cardinaux Religieux de porter aussi le bonnet rouge , quoiqu'il voulût qu'ils continuassent

continua  
de leur  
tes ont le  
de blanc  
vie doit  
autres C  
sans tach  
re de fair  
donnée  
faire sou  
jours pr  
il s'agit  
Fos. Si l  
tenu la  
habits,  
témoign  
chie re  
bien l'ac  
les plus  
tendre l  
nombre  
qu'il n'  
qu'ils n'  
premier  
divisée  
étoient  
pour n  
des pre  
parler  
claire &

continuaissent à s'habiller de la couleur de leurs Ordres. Ces couleurs différentes ont leurs raisons. Le Pape est vêtu de blanc pour faire connoître que sa vie doit être plus pure que celle des autres Chrétiens, & qu'il faut être sans tache pour s'asseoir dans la Chaire de saint Pierre. La pourpre n'a été donnée aux Cardinaux, que pour les faire souvenir qu'ils doivent être toujours prêts à répandre leur sang quand il s'agit de soutenir les interêts de la Fos. Si les Cardinaux Religieux ont retenu la couleur de leur Ordre sur leurs habits, c'est que les Papes ont voulu témoigner qu'ils estimoient la Hierarchie reguliere, puisqu'ils vouloient bien l'admettre, avec la seculiere dans les plus grands honneurs où puisse prétendre le Clergé. Pour ce qui regarde le nombre des Cardinaux, on pretend qu'il n'a pas toujours été le même; qu'ils n'étoient que vingt-cinq dans les premiers siècles, parce que Rome étoit divisée en vingt-cinq Paroisses dont ils étoient les Curez. Mais, M<sup>ADAME</sup>, pour ne pas remonter dans l'obscurité des premiers siècles, nous n'avons qu'à parler de ceux où l'Histoire paroît plus claire & moins embarrassée. Nous trou-



verons que le nombre des Cardinaux a été long-tems fixé à cinquante-trois. Il y en avoit sept Evêques , vingt-huit Prêtres & dix-huit Diacres.

Les Evêques étoient les Coadjuteurs du Pape dans le Diocèse de Rome , & présidoient sur le Clergé de l'Eglise de saint Jean de Latran , qui est la principale des cinq Patriarcales de la Ville, & qui est reconnuë pour la premiere & la plus ancienne du monde. Ces Evêques ne laissoient pas d'avoir leurs Eglises Episcopales aux environs de Rome. Les vingt-huit Prêtres étoient distribués dans les quatre autres Eglises Patriarcales, saint Pierre, saint Paul, sainte Marie Majeure & saint Laurent. Ils étoient sept dans chacune de ces Eglises, & y exerçoient l'Office de Vicaires du Pape l'un après l'autre. Des dix-huit Diacres, il y en avoit quatorze dans les quatorze quartiers, & les quatre autres devoient toujours se tenir auprès du Pape.

Depuis quelques siècles le nombre des Cardinaux a été fort altéré. On l'a vû diminuer quand les Papes ont négligé de pourvoir aux places vacantes, & l'on a remarqué le contraire quand on a fait de nouvelles élections. Quand

Nicolas  
que h  
& les D  
d'Alexa  
quatre  
soixante  
de Pie I  
cause q  
soixante  
dix Viei  
criture.  
Evêque  
cinqua  
& ce m  
établi.

La m  
naux a  
mencem  
tant de  
ceux qu  
& les m  
Eglises  
a pas é  
le Pape  
velle p  
Constit  
dre son  
Cardin  
étoit à  
Colleg

Nicolas III. fut fait Pape, il n'y avoit que huit Cardinaux parmi les Prêtres & les Diacres. Un peu avant la mort d'Alexandre IV. il ne s'en trouva que quatre, & l'on en conta jusques à soixante & quatorze sous le Pontificat de Pie I V. Cette grande diversité fut cause que Sixte V. en fixa le nombre à soixante dix, en mémoire des soixante-dix Vieillards dont il est parlé dans l'Ecriture. Il ordonna qu'il y en auroit six Evêques, y aiant deux Evêchez réunis, cinquante Prêtres & quatorze Diacres, & ce nombre subsiste comme il a été établi.

La maniere dont s'élisent les Cardinaux a été aussi fort différente. Au commencement les Papes n'y faisoient pas tant de façons. Ils envoioient querir ceux qu'ils vouloient faire Cardinaux, & les mettoient en possession de leurs Eglises sans autres cérémonies. Il n'en a pas été de même dans la suite. Quand le Pape avoit resolu de faire une nouvelle promotion, il convoquoit un Consistoire secret, & y faisoit entendre son dessein. Il examinoit avec les Cardinaux le nombre des places qu'il étoit à propos de remplir dans le sacré College; il leur nommoit les personnes

sur qui il avoit jetté les yeux avec ceux qui avoient été proposez par les Couronnes, & leur laissoit huit ou dix jours pour y penser. Après ce tems-là il faisoit assembler un autre Consistoire secret, où il écoutoit les sentimens des Cardinaux sur les sujets proposez. Chacun avoit une entiere liberté de donner sa voix pour ou contre, & le Pape ne créoit les Cardinaux qu'à la pluralité des suffrages. Il rejettoit ceux qui n'avoient pas eu du moins la moitié des voix, & cet ordre étoit gardé si exactement que les Cardinaux infirmes qui ne pouvoient assister au Consistoire, envoioient leurs avis par écrit ou par député.

Depuis ce tems-là les Papes ont retranché la pluspart de ces cérémonies, & ont voulu faire voir qu'ils ont une puissance absolue dans ces élections. Ils ont jugé même que ces formalitez bien loin d'être utiles, pouvoient apporter un grand préjudice à l'Eglise, & beaucoup de scandale au Public par les cabales qui se faisoient ouvertement dans l'entre-tems des deux Consistoires. Quelques-uns prétendent que Leon X. fut le premier qui se rendit maître absolu des promotions. Il créa de son pro-

pre mo  
tout à la  
à penser  
terer. L  
en ont u  
quoiqu'  
sorte qu  
délibéré  
naux, il  
personn  
peut. Il  
secrer,  
& expé  
Cardin  
leur do  
mande  
qui leur  
Cardin  
tout le  
n'appro  
fait le  
tête ou  
suite, p  
ge la li  
la sorti  
quelqu  
faire u  
route l  
de pass  
égard à

pre mouvement trente-un Cardinaux tout-à la fois ; ce qui donna beaucoup à penser à tous ceux qui y prenoient intérêt. Les Papes qui ont suivi Leon X. en ont usé presque de même maniere, quoiqu'ils eussent d'autres veües. De sorte qu'aujourd'hui quand le Pape a délibéré de faire de nouveaux Cardinaux, il ne communique son dessein à personne, & le tient caché autant qu'il peut. Il prend le jour d'un Consistoire secret, & après avoir donné audience & expédié les affaires, il témoigne aux Cardinaux qu'il est dans le dessein de leur donner des Confreres. Il leur demande ensuite selon l'ancien usage, ce qui leur en semble, & le Doyen des Cardinaux parle ordinairement pour tout le Corps. Ce n'est pas que chacun n'approuve séparément le choix qu'a fait le Pape, soit par quelque signe de tête ou autrement. Le Pape les crée ensuite, puis il s'en va, & laisse sur un siege la liste de leurs noms qui se publie à la sortie du Consistoire. S'il se trouve quelque Cardinal qui veuille parler ou faire une remontrance, il le peut en toute liberté; mais le Pape ne laisse pas de passer outre pour l'ordinaire, & n'a égard à ce qu'on lui presente qu'au-



tant qu'il le trouve bon.

Je pense, MADAME, que je vous en ai assez dit pour vous donner une idée générale des Cardinaux. J'ajouterai seulement quelques particularitez qui regardent la dernière promotion qui a été faite. Vous savez que le Pape nomma vingt-sept Cardinaux; mais je vous dirai que de ce grand nombre, il ne s'en trouva que dix à la Cour de Rome, les autres étant la plupart ou étrangers ou dans les Nonciatures. Dès que les nouveaux Cardinaux furent as-  
sés de leur élection, ils firent distribuer des aumônes, & passèrent la moitié du jour à recevoir les complimens de leurs parens & de leurs amis. A leur première sortie ils allèrent saluer le Pape & recevoir le Bonnet de ses mains. Un Maître des Cérémonies les introduisit l'un après l'autre auprès du Pape. Sa Sainteté étoit dans un fauteuil sur une estrade, & sous un riche *Baldaquin*, ou *Dais*. Il avoit une soutane blanche, le rochet de toile fine, & le *Camauro* rouge. Ce mot capable de vous effraier veut dire seulement un grand bonnet ou grande calotte qui couvre toute la tête, & descend un peu sur les temples & au dessous des oreilles, comme

vous l'avez  
traits de

Les C  
xions, M  
au milie  
me en al  
se miren  
sur la têt  
de ses C  
une toir  
gent. L  
mit le C  
les Car  
ners ba  
puis ils  
le Pape  
Après  
de peti  
l'Audien  
tirent e  
lerent  
meure  
vous sa  
de Ca  
on allu  
on mit  
aux f  
domina  
Palais  
partic

vous l'avez pû remarquer dans les Portraits des Papes.

Les Cardinaux firent trois genuflections, la première à la porte, l'autre au milieu de la chambre, & la troisième en abordant sa Sainteté. Après ils se mirent à genoux, & le Pape leur mit sur la tête un bonnet carré rouge, qu'un de ses Cameriers lui avoit présenté sur une toilette dans un grand bassin d'argent. Le Maître des Cérémonies leur mit le Camail violet sur les épaules, & les Cardinaux ôtant d'abord leurs bonnets baisèrent les pieds de sa Sainteté, puis ils lui baisèrent la main, & ensuite le Pape les embrassa, & les fit relever. Après cette cérémonie on leur donna de petits sieges, & ils furent reçus à l'Audience assis & couverts. Ils en sortirent en faisant deux reverences, & allèrent visiter le Cardinal Cibo qui demeure dans le Palais, & fait, comme vous savez apparemment, la fonction de Cardinal Ministre & Patron. Le soir on alluma des feux dans toutes les rues, on mit des lanternes & des flambeaux aux fenestres & aux balcons, & l'on donna du vin aux passans dans plusieurs Palais, & dans beaucoup de maisons particulieres. Trois jours après le Pape

leur donna le Chapeau dans un Consistoire public , où ils se rendirent dans leurs carosses de cérémonie , accompagnés d'un grand Cortège de Prélats & de Noblesses. Ils étoient en soutane rouge , en Rochet avec la Mantelette & le Camail rouge par dessus. Les avenues & la porte étoient gardées par les Suisses du Pape & par deux Massiers qui tenoient deux grosses masses d'argent. Tout étoit tapissé de damas rouge avec des franges & du galon d'or ; mais le Trône qu'on appelle ici *Soglio*, étoit de damas blanc sous un ciel de broderie aux armes de sa Sainteté & du Pape Alexandre VII. Les trois Cardinaux Chefs d'Ordre ; c'est-à-dire , le plus ancien des Evêques , le plus ancien des Prêtres , & le plus ancien des Diacres firent prêter le serment aux nouveaux Cardinaux sur l'Autel de la Chapelle avec le Cardinal Altieri Camerlingue de la sainte Eglise, & le Cardinal Crescentio Camerlingue du Consistoire. Le Pape se rendit au Consistoire vêtu Pontificalement en Chappe & en Mitre d'étoffe d'or. Sa queue étoit portée par le Prince Colonne Chevalier de la Toison , & Connétable du Roiaume de Naples. Un Auditeur de Rote

marchoit  
triarcale  
deux évê  
chez à d  
pe donna  
dés qu'il  
le mond  
venoit ,  
naux. A  
est inuti  
naux se  
& le Pa  
sur la té  
Livre c  
fistans.  
suite ,  
prendre  
le Pape  
ordre q  
né enco  
Cardin  
leurs P  
ble &  
un Ca  
audeff  
Cardin  
damas  
soie e  
clinqu  
visite a

marchoit devant tenant la Croix Patriarcale, & deux Officiers portoitent deux évantails de plumes de Paon attachez à de grands bâtons dorez. Le Pape donna la bénédiction en entrant; & dès qu'il fut sur le Trône, & que tout le monde eut pris la place qui lui convenoit, il reçût l'obédience des Cardinaux. Après d'autres cérémonies qu'il est inutile de vous raconter, les Cardinaux se mirent à genoux sur le Trône, & le Pape leur mit un Chapeau rouge sur la tête en disant des prieres dans un Livre que tenoit un des Patriarches assistans. Les Cardinaux se releverent ensuite, firent une révérence, & allerent prendre place parmi les Anciens. Pour le Pape, il s'en retourna dans le même ordre qu'il étoit venu, après avoir donné encore la bénédiction. Les nouveaux Cardinaux trouverent à leur retour leurs Palais parez d'une maniere agréable & galante. Il y avoit sur la porte un Cartouche aux Armes du Pape; & audeffous un autre de celles de chaque Cardinal. Toute la face étoit tendue de damas, de satin, ou d'autres étoffes de soie enjolivées de gazes d'argent & de clinquant. Ils rendirent leur premiere visite au Cardinal Ludovisio Doyen du



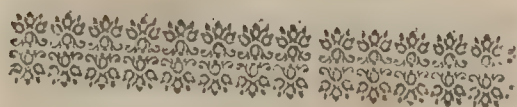
facré College, & furent ensuite salüer la Reine de Suede. Quand ils arriverent chez elle, le grand Chambellan de cette Princesse les vint recevoir au haut de l'escalier, & les introduisit. Sa Majesté vint au devant d'eux jusqu'à la porte de sa chambre, & après qu'ils eurent fait leurs complimens, elle s'alla mettre sous un dais dans un fauteuil de velours garni de galon & de franges d'or. Les Cardinaux se placerent aussi dans des fauteuils de même étoffe, & demurerent assis & couverts durant l'Audience qu'ils eurent. Ils sortirent avec la même cérémonie, c'est-à-dire, que la Reine les laissa à l'endroit où elle les avoit reçus, & son grand Chambellan les reconduisit de même jusques au haut de l'escalier. Quelques jours après le Pape fit la cérémonie de fermer la bouche aux nouveaux Cardinaux, & quinze jours ensuite, il fit celle de la leur ouvrir. L'une & l'autre cérémonie se fait dans des Consistoires secrets. La premiere impose silence & empêche d'opiner, & l'autre en donne la permission.

Je ne sai, MADAME, si je ne suis pas entré dans un trop grand détail, cependant j'ay passé pardessus bien des

cérémoni  
peut-être  
tion que  
hende de  
par une r  
nonce à v  
quoique  
je sois ab

cérémonies que d'autres vous auroient  
peut-être racontées. Mais dans l'inten-  
tion que j'ai de vous divertir j'appre-  
hende de telle sorte de vous fatiguer  
par une trop longue lecture que je re-  
nonce à vous écrire de grandes Lettres,  
quoique vous m'en demandiez, & que  
je sois absolument à vous.





# LETTRES GALANTES ET ENJOUE'ES.

*Avis sur la maniere de les écrire.*

**U**N E Lettre galante demande que le style soit aisé sans bassesse, & que les expressions soient nobles sans s'élever jusqu'au sublime : Elle veut qu'il y ait de la nouveauté dans les pensées, & de la finesse dans le tour ; elle aime que l'esprit se joue, que l'imagination brille avec une entière liberté ; enfin elle ne s'accommode point d'un jugement trop austere. **VOITURE** qui est un excellent maître en ce genre, mêle heureusement des badineries ingénieuses à des sujets sérieux & importans : S'il laisse quelques negligences dans son style, il les repare par mille agrémens qu'il se-

Lettr  
me dans  
loüe, qu  
petites av  
amies con  
secret de  
Fai passé  
faudroit b  
ces deux  
que j'ai p  
que je v  
verte c  
ne deve  
liens de  
la vie d

H  
est une  
je vous  
discrette  
verité i  
entrant  
libertez  
rapport  
même  
surpris  
yeux de

*Lettres galantes & enjôlées. 85*

me dans tout ce qu'il écrit ; soit qu'il loüe , qu'il flatte ou qu'il invente de petites aventures ; soit qu'il parle à des amies comme à des maîtresses , il a le secret de plaire. En voici un exemple : *J'ai passé le Rhin & le Danube , mais il faudroit bien d'autres eaux que celles de ces deux Fleuves pour refroidir la passion que j'ai pour vous. Ne vous étonnez pas que je vous fasse une declaration si ouverte & si hardie. Il me semble que vous ne devez pas faire trembler , à cinq cent lieues de vous , des gens qui sont fiers à la vue de cent mille Turcs , &c.*

---

*A Monsieur de \* \* \**

**H**A ! mon cher , que vôtre Nièce est une dangereuse personne , & que je vous trouve heureux , si elle est assez discrète pour égargner ses parens. En verité je fus ébloui de son éclat , & si en entrant chez elle j'avois eu cinquante libertez à perdre , je n'en aurois pas rapporté une en sortant. Je vous ferai même un aveu dont vous serez bien surpris. C'est que je n'ai pû fermer les yeux de toute la nuit , tant j'étois appli-



qué à une idée brillante qui remplissoit mon imagination ; & de tout le jour je ne les ai point ouverts , ne voulant rien voir après avoir vû la plus belle personne du monde. Ne vous avisez pas de lui rendre conte de cet effet de ses charmes , elle vous répondroit que je ne suis qu'un rieur , sans songer qu'elle m'a mis hors d'état de l'être. Cependant, mon cher Monsieur, ne laissez pas de me venir prendre pour me remener chez elle. Je me fais un plaisir de croire que pour en être moins touché , il est bon que je la voie souvent, & que je m'accoutume à ses yeux. L'autre jour pour soulager la douleur que vous aviez à un doigt que vous vous étiez brûlé , vous ne trouvâtes pas de meilleur remede que de l'approcher du feu ; souffrez que je fasse la même expérience pour mon cœur. J'y veux éteindre une ardeur qui lui plaît déjà trop pour ne le pas incommoder dans la suite ; & si je n'ai pas toute la sagesse que mon âge me devrait donner , je ne veux pas du moins tomber dans les folies de la jeunesse. Ne me refusez pas le secours dont j'ai besoin , je vous promets le mien pour une pareille occasion.

Ouy  
donne à  
après dir  
mantelo  
amie. V  
pour mo  
berté se  
dans l'i  
dire que  
autant c  
à craind  
ce sera p  
ma gloi  
meté. J  
ché des  
se que  
roisse q  
manqua  
ne le b

---

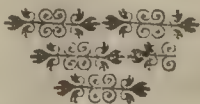
*A Madame de \*\*\**

O Uy, MADAME, je m'abandonne à votre conduite. J'irai cette après-dînée avec vous chez votre charmante sœur, ou chez votre admirable amie. Vous n'avez qu'à choisir, car pour moi il m'importe peu que ma liberté se perde à la place Royale, ou dans l'isle Nôtre-Dame. J'ose même dire que vous me verrez marcher avec autant d'assurance que s'il n'y avoit rien à craindre pour moi. Mais, MADAME, ce sera plutôt pour vos interêts que pour ma gloire, que je montrerai cette fermeté. Je suis d'un âge à n'être plus touché des vanitez de ce monde, & je pense que vous ne serez pas fâché qu'il paroisse qu'un homme qui est à vous, ne manque point de courage. Je vous donne le bon jour, & je suis, &c.



*A Madame la Marquise de \*\*\**

**I**L est vrai, MADAME, que je ne me porte pas bien aujourd'hui, mais j'ai honte de ne me pas trouver plus mal, puisque vous devez partir demain. Si j'étois plus jeune, j'en mourrois; mais la bien-séance ne permet pas qu'un homme de mon âge fasse une galanterie de cette force. Il faut me résoudre à vivre pour attendre vôtre retour. Revenez donc le plutôt que vous pourrez. Si vous demeurez plus d'un mois à la campagne, je ne vous réponds pas que le chagrin ne l'emporte sur la bien-séance. Après ce que je viens de dire, je verrai de quelle manière vous agirez pour connoître celle dont je suis dans vôtre esprit, car pour vôtre cœur, je n'ai pas assez de présomption pour y prétendre une place.



*A Monsieur*

Que  
vous fai  
faites si  
vriez pas  
priez d  
seule fa  
reste m  
qu'il fa  
voir av  
avez si  
pour vo  
tirer un  
pour m  
rendrai  
loûiez d  
c'est vo  
ner des  
ne m'e  
mes qu

*A Monsieur de \*\*\**

**Q**uel dommage, MONSIEUR, que vous fassiez si rarement ce que vous faites si bien, & que vous ne m'écriviez pas plus souvent ! Quand vous me priez de corriger vos Lettres, c'est la seule faute que vous y faites. Tout le reste m'y paroît si spirituel & si galant, qu'il faut que je vous aime bien, pour voir avec plaisir les avantages que vous avez sur moi. Je n'ai pris la plume que pour vous faire cet aveu, & pour m'attirer une réponse. Mais point d'éloge pour moi, je vous prie, autrement je rendrai suspecte vôtre intention. Vous loûiez d'une maniere si ingénieuse, que c'est vous faire plus d'honneur à donner des loüanges de ce tour-là, que vous ne m'en faites à me loüer en des termes que je ne merite point.





*A Madame de \* \* \**

**V**ous avez beau faire, M A D A M E, vous nous viendrez voir. Oiii, M A D A M E, vous viendrez à notre hermitage avec Mademoiselle de \* \* \* quoi-que vous vous en soiez défendûe opiniâtrément. Vous nous connoissiez bien peu quand vous refusâtes de faire ce petit voiage. Apprenez que lorsque nos prieres ne peuvent rien, nous avons des ressources bien plus sûres. Vous en tomberez d'accord si je vous confie un secret important que l'on m'a découvert depuis une heure. Vous saurez donc, M A D A M E, que Monsieur le Marquis de \* \* \* s'étant apperçû que c'étoit inutilement qu'il avoit employé plusieurs moiens de vous attirer chez lui, s'avisa d'une chose que l'on croit infallible dans ce pais. Vo'ci ce que c'est, & de quelle maniere on m'en a instruit. Mercredy dernier, sur les neuf heures ou neuf heures & demie du soir, Monsieur l'Abbé de \* \* \* & moi cherchâmes par tout ce pauvre Marquis pour aller prendre le frais avec lui dans

un petit b  
pas de se  
impossible  
son Valet  
nieres &  
me decla  
fermé dan  
ger. Qu'  
puis dou  
étoient s  
plus bes  
char-hü  
venir bi  
Paris, c  
site à so  
particul  
dire. Je  
êtes trop  
cret de c  
me que  
que vou  
partir a  
Lettre.

*A Mo*

**S**Ach  
ami, qu

un petit bois qui n'est qu'à cinq cens pas de son Château. Comme il nous fut impossible de le trouver , j'interrogeai son Valet de chambre de tant de manieres & si opiniâtrément , qu'enfin il me declara que son Maître étoit enfermé dans une cave avec un vieux Berger. Qu'ils travailloient tous deux depuis douze nuits à un charme , & qu'ils étoient sur le point de l'achever, n'ayant plus besoin pour cela que du cœur d'un chat-hüant. Qu'après cela on verroit venir bien vîte deux belles Dames de Paris , qui avoient refusé de rendre visite à son Maître , & me dit encore des particularitez que je ne voudrois pas dire. Je pense , M A D A M E , que vous êtes trop discrete pour reveler un secret de cette consequence. J'espère même que vous n'en aurez pas le tems , & que vous vous sentirez contrainte de partir avant que vous receviez cette Lettre.

---

*A Monsieur le Marquis de M \*\*\**

Sachez , M O N S I E U R , que mon ami , que vous appelez *grand Babylone*

nien, est moins attaché à sa Babilone que vous ne pensez. Ne dites plus qu'il se refoudroit plutôt d'aller prendre Bruxelles que de sortir de Paris, il en partira demain sans repugnance : mais il faut tout dire ; c'est parce que vous n'y êtes pas, & qu'il vous veut voir. Nous irons passer quinze jours avec vous dans votre délicieuse vallée, & si après ce temps-là, nous pouvions vous ramener, nous ferions plaisir à bien du monde. Trois ou quatre belles personnes de mon quartier redoubleraient leurs révérences sans me dire pourquoi ; mais je verrois bien que ce ne seroit pas pour mes beaux yeux. Je n'oublirai rien pour m'attirer ces marques de leur reconnoissance, comme je ferai toujours toutes choses pour vous témoigner que je suis, &c.

---

*A Monsieur de \* \* \**

**J**E consens avec plaisir à amener votre Chevalier à l'Hôtel de D. & je ne doute pas qu'on ne le trouve bien fait. Il a même fort bon air malgré le long séjour qu'il a fait à Malthe, mais entre

nous il  
gâte  
grande  
celle d'  
lix & t  
vigation  
æconon  
si souv  
quand  
cher,  
terre,  
être m  
sur la  
fendez  
conno  
fois la  
guere  
appelle  
la perso  
Enfin  
Monfi  
long-t  
faire é

**J**E sa  
vous é

nous il faut qu'il parle peu , & qu'il ne gâte pas tout , en s'enfonçant dans une grande conversation. Il me parut dans celle d'hier au soir , honnêtement prolix & tres-abondant en termes de navigation : Je voudrois qu'il en fût plus œconome , & qu'il ne les prodigât pas si souvent. Qu'il ne s'avise donc pas quand il voudra faire arrêter vôte Cocher , de lui dire qu'il veut prendre terre , & qu'il se souvienne qu'il doit être moins Pilote à la place Roïale, que sur la Mer mediterrannée. Sur tout défendez-lui les descriptions. Faites-lui connoître que des gens qui ont vû cent fois la Ménagerie de Versailles , n'ont guere d'envie de savoir si les poules qu'il appelle *Poules de Pharaon*, ont la moitié de la personne mouchetée de blanc & de noir. Enfin , mon cher , je ferois d'avis que Monsieur vôte frere vous écoutât long-tems avant que de pretendre à se faire écouter par les autres.

---

*A Mademoiselle de \*\*\**

**J**E sai , **MADemoisELLE** , que vous êtes la plus belle de mon quartier ,



& de toutes celles que j'appelle mes filles. J'ajouterais, s'il le faut, qu'à dix-sept ans on ne peut avoir plus de charmes dans la conversation. Je vous ai dit cent fois que vous aviez de l'esprit à revendre, & je vous ai conseillé que si l'on alloit chez vous pour en acheter, vous feriez fort bien de le vendre à l'aune plutôt qu'à la livre. Vous y trouveriez votre compte, car personne n'a l'esprit plus étendu ni moins pesant. Cependant si je ne vous rends pas d'aussi fréquentes visites qu'il semble que vous le desiriez; c'est, Mademoiselle ma fille, que je vous crois assez friponne pour ne me sentir pas trop en sûreté près de vous. Je serois bien en état de vous morigener, si vous veniez à ne m'épargner non plus que les autres, & que la paternité ne pût défendre mon cœur contre vous. Ne vous attendez pas d'ajouter cette conquête à celles que vous faites tous les jours. Je veux conserver mon autorité toute entière, & vous faire voir que je suis votre pere au lieu de vous protester que je suis votre tres-humble serviteur.

A Ma

JE vous  
vez de m  
dire ce  
me l'ou  
obéir en  
ne fai si  
beïllant  
occasio  
vers fal  
meur d  
sans pr  
niere n  
leurs B  
& quel  
Après s  
ennemi  
vant ell  
vec sou  
dre une  
ration  
d'acco  
Vers le  
liers av  
avoûre  
person

*A Madame la Comtesse de \* \* \**

**J**E vous envoie les vers que vous m'avez demandez, je consens même à vous dire ce que j'en pense, puisque vous me l'ordonnez, & que je vous dois obéir en tout. Mais, MADAME, je ne sai si vous serez fort satisfaite de l'obéissance que je vous rendrai dans cette occasion, & si vous trouverez que ces vers fassent beaucoup d'honneur à l'honneur des Dames. Examinons la chose sans prévention. Voions de quelle manière nos jeunes Guerriers en usent avec leurs Belles au retour de la campagne, & quel traitement ils en reçoivent. Après s'être signalez & avoir battu les ennemis, bien loin de paroître fiers devant elles ils ne s'en approchent qu'avec soumission, & que pour leur rendre une espece d'hommage de la réputation qu'ils ont acquise. Je demeure d'accord avec vous, que dans ces petits Vers les Dames répondent aux Cavaliers avec beaucoup d'esprit, mais vous avouerez que c'est moins en honnêtes personnes qui considerent le merite,

qu'en franches coquettes qui ne songent qu'à leurs propres interêts. Vous n'avez qu'à voir de quelle manière elles parlent.

*Favoris de la Victoire.*

*Vous nous offrez à genoux*

*Vos lauriers & votre gloire.*

*Mais nous vous revoions tous*

*Sans nez, sans mains, sans mâchoire,*

*Que savons nous si c'est vous ?*

*Aurions-nous tant de mémoire ?*

*Allez vivre dans l'histoire,*

*Car vous êtes morts pour nous.*

Cet tour est joli, ces expressions me plaisent; mais trouvez-vous que ces belles aient des sentimens généreux? Voiez combien de choses veut dire ce petit Vers.

*Sans nez, sans mains, sans mâchoire.*

*Sans nez.* Avoïez, M A D A M E, que Messieurs les Amans n'ont qu'à prendre leurs mesures sur ce peu de mots, & voir les divers jugemens que l'on fera de leur bravoure. S'ils ont quelques blessures au visage, un honnête homme trouve je ne sai quoi de plus grand dans leur

leur min  
marque  
dit qu'il  
pas reçue  
mis, Une  
ré bien d  
ves sont  
vent plu  
mors qu'  
c'est, sans  
ces belle  
termes.  
fait une  
équipag  
à-dire  
& que  
faire des  
adieu, re  
aussi ce  
c'est que  
de votre  
qu'on le  
ne souff  
mâchoir  
sans festi  
je trou  
font de  
a un gra  
sonnes  
services

leur mine. Il se réjouit avec eux de ces marques d'honneur qu'ils portent , & dit qu'il paroît bien qu'ils ne les ont pas reçues en tournant le dos aux ennemis. Une Coquette parle d'une manière bien différente , elle dit que ces Braves sont si défigurez qu'elles ne les peuvent plus connoître. Mais venons aux mots qu'il faut encore plus condamner ; c'est, *sans mains*. Ne semble-t-il pas que ces belles parlent à leurs Amans en ces termes. *Quoi , Messieurs , vous avez fait une grosse dépense à l'armée , votre équipage est perdu ou fort delàbré ; c'est-à-dire , que vous n'avez plus de mains , & que vous n'êtes plus en état de nous faire des presens : vous êtes des misérables , adieu , retirez-vous*. Vous entendez bien aussi ce que veut dire *sans mâchoire* ; c'est que toutes les Dames ne sont pas de votre humeur. La plupart veulent qu'on les regale continuellement , & ne souffrent non plus les Amans sans mâchoire que sans mains , c'est-à-dire , sans festins que sans presens. Ce que je trouve de plaisant est l'aveu qu'elles font de n'avoir point de mémoire. Il y a un grand avantage à servir les personnes qui ne se souviennent pas des services qu'on leur rend. Mais , MA-



DAME, ne croiez pas. que ce défaut de memoire soit une marque de leur jugement. La maniere dont elles parlent, montre assez qu'elles en manquent aussi. Je suis fâché que ces veritez ne soient pas à l'honneur d'un sexe où vous estes comprise, & à qui j'ai veritablement de l'obligation. Il me fournit les jolies personnes que je reçois au nombre de mes femmes & de mes filles, & vous savez que les cérémonies que nous observons dans ces receptions, ne servent pas moins à nous divertir qu'à augmenter ma famille. Si j'ai parlé d'une maniere qui convient si peu à mon humeur, ce n'est que parce que vous l'avez ordonné de la sorte, & que je suis à vous avec toute la soumission possible.

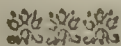
---

*A Monsieur de \*\*\**

R Eprochez-moi ma gayeté tant qu'il vous plaira, passez plus avant, dites que je suis fou, parce que je me divertis au lieu de m'affliger encore de la chicane que l'on me fit l'année passée, & de l'indisposition dont je suis guéri

depuis q  
de garde  
comme  
dans la t  
& que vo  
le trouve  
meurs ;  
modons  
qu'il y a  
penla v  
cipice,  
craigne  
de mon  
passez c  
que je  
chagrin  
qu'ils ne  
je suis tr  
mon âge  
estes trop  
homme.  
la solitu  
être, &  
gnies o  
moi. M  
vôtre h  
vous est

depuis quatre mois. Je ne laisserai pas de garder ma joie que vous regardez comme une folie, & vous demeurerez dans la tristesse que vous aimez tant, & que vous nommerez prudence si vous le trouvez à propos. Gardons nos humeurs, puisque nous nous en accommodons si bien; tremblez encore de ce qu'il y a trois ans que vôtre Cocher pensa vous verser sur le bord d'un précipice, & n'allez plus en carosse si vous craignez le danger. Mais souffrez que de mon côté, je ne considère mes maux, passez que comme des biens presens, & que je ne me souvienné qu'ils m'ont chagriné, que pour me réjouir de ce qu'ils ne me chagrinent plus. Dites que je suis trop enjoiué pour un homme de mon âge, je vous répondrai que vous estes trop mélancolique pour un jeune homme. Après cela, confinez-vous dans la solitude où vous croiez que je devrois être, & je continuerai à voir les compagnies où vous seriez mieux reçu que moi. Mais pour cela il faut humaniser vôtre humeur, & profiter d'un avis qui vous est donné par vôtre, &c.



---

*A Monsieur de V \* \* \**

**V**ous serez surpris que je vous demande une grace dans la premiere de mes Lettres ; mais peut-être n'en serez-vous pas fâché. La faveur que je voudrois obtenir est de peu d'importance , & vous fera rendre des remercimens de grand prix. Madame de . . . qui vous presente ma Lettre , a un fils qui vient de se signaler , & d'être blessé sur le bord du Rhin. Il est Lieutenant dans le Regiment de . . . & je souhaiterois obtenir une Compagnie qui y vaque. Je me serois adressé à mon neveu de Val . . . s'il étoit aussi galant que vous , & qu'il eût même pouvoir ; mais j'ai mieux aimé que Madame de . . . allât chez vous , afin que vous pussiez aller ensuite chez elle. Vous y verrez deux Demoiselles que vous serez bien aise d'avoir obligées , l'une est sœur , l'autre cousine de l'Officier , & je ne doute pas que vous ne les trouviez toutes deux fort aimables. Elles sont mes voisines , mais je ne profite pas de cet avantage. Je les crains , & vous jugez bien

qu'il n'e  
liberté.  
re , les b  
der autan  
recevoir  
fir , que  
verrai bi  
quartier  
cordiez  
&c.

**J**E suis  
trouve a  
envoiai  
te que v  
vous en  
puisque  
pas que  
notre an  
tement  
vers ser

Vou  
De n  
Prop  
Anss

*& enjouées.* 101

qu'il n'est plus tems que j'expose ma liberté. Pour vous c'est une autre affaire, les belles vous peuvent apprehender autant qu'elles sont à craindre, & recevoir vos visites avec autant de plaisir, que vous en avez à les rendre. J'en verrai bien-tôt des preuves dans mon quartier, ne doutant pas que vous n'accordiez ce que vous demande vôtre, &c.

---

*A Madame de \*\*\**

**J**E suis bien-aïse que Madame de \*\*\* trouve à son gré le Madrigal que je lui envoie le jour de sa Fête; mais je doute que vous en soiez aussi satisfaite. Je vous en envoie pourtant une copie; puisque vous l'avez demandée. Ce n'est pas que les loüanges que j'y donne à notre amie, ne lui conviennent parfaitement, mais je ne sai si le tour des vers sera tout-à-fait de vôtre goût.

*Vous avez un brillant amas,  
De mille differens appas,  
Propres à faire une conquête;  
Aussi gagnez-vous plus de cœurs*



*Qu'aujourd'hui jour de vôtre Fête  
On ne vous donnera de fleurs.*

Mais M A D A M E, voici une petite fuite qui vous plaira davantage. Vous saurez que je n'ai pas païé cette année la rente d'un Madrigal que je dois à Madame de S. M. De sorte qu'elle s'en plaignit l'autre jour à mon fils de Mont. dont vous connoissez l'esprit. Le Cavalier fut du côté de la Dame, comme de raison; il fronda son pere, & dit qu'il étoit bien mal-honnête à lui de ne pas païer ses dettes. Nôtre Amie ne fut pas entierement satisfaite de cette complaisance, & répondit, que ce n'étoit pas assez, & qu'il falloit qu'un fils acquitât son pere. Monsieur de Mont. se soumit à cette loy, & envoya ces petits vers le lendemain au matin.

*Quoi laisser passer vôtre Fête.  
Sans vous donner un Madrigal,  
Ce procedé n'est pas honnête,  
Je le repare bien ou mal.  
Vos yeux peuvent charmer & vôtre esprit  
sait plaire.  
Amour met tout sous vôtre loy,  
Mon pere l'eût dit mieux que moi,*

*Mais*

Ne trou-  
que dans  
je ne sai  
qui sent  
busez-mo  
souffrez  
vous n'ir  
qui sont

J  
E n'ai  
tre cred  
qu'un  
rer jusqu  
femmes  
sont pêt  
pleurent  
leur pla  
agrême  
& sur le  
der pou  
vous po  
sément  
declare

*Mais je le sens mieux que mon pere.*

Ne trouvez-vous pas , MADAME ,  
que dans les deux derniers Vers , il y a  
je ne sai quoi de badin & de spirituel  
qui sent le caractere de Sarasin. Désa-  
busez-moi , si je me trompe , & ne  
souffrez pas que l'on vous reproche que  
vous n'instruisez pas bien les personnes  
qui sont à vous.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**J**E n'ai pû m'empêcher de rire de vô-  
tre credulité , & je ne comprends pas  
qu'un Coquet de profession puisse igno-  
rer jusques où va la dissimulation des  
femmes. Ne savez-vous pas qu'elles  
sont pêtries d'artifice , & qu'elles rient,  
pleurent, ou sont en colere selon qu'il  
leur plaît. Comme votre belle a mille  
agréments dans l'esprit , dans l'humeur  
& sur le visage , j'ay lieu d'apprehen-  
der pour vous. Deffendez-vous comme  
vous pourrez. Je vous en avertis serieu-  
sement , mais ne vous avisez pas de lui  
declarer le conseil que je vous donne ,

I iij

elle ne me pardonneroit jamais de m'être opposé au progrès de ses conquêtes. Ce n'est pas que les jeunes blondins qu'elle assujettit, ne lui puissent plaire plus que vous, mais je ne sai si elle ne trouveroit pas plus de gloire à mener en triomphe un esclave à cheveux gris, qui lui fourniroit continuellement des Madrigaux & des Chançonnettes. Encore une fois prenez-y garde, & n'engagez pas une liberté dont vos amis se trouvent si bien.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**J**E fus ravi hier au soir de votre enthousiasme, mais parlons franchement; Apollon vous inspireroit-il seul, & Bacchus n'avoit-il pas quelque part dans l'agréable fureur dont vous étiez transporté? Ne vous offensez pas de ce que je vous dis, nôtre ami B... disoit l'autre jour qu'il ne valoit rien à jeun, mais qu'il parloit comme quatre, quand il avoit deux bouteilles de vin de Champagne dans le corps, & une à la tête. Il m'en faudroit encore davantage pour m'irriter contre R... C'est un médi-

sant don  
freht la  
lire sans é  
il a remp  
naire. J  
que les b  
vous me  
être en su  
ne sauro  
vous m'  
vous qu  
pour lu  
tant pas  
vous fa  
s'en me  
pas reül  
souhaite  
sero's pl  
rois fai  
du peu

**D**E  
des inj  
moi : l  
venir i  
œil, &  
vienn

fant dont tant d'honnêtes gens souffrent la malignité, que j'ai résolu de lire sans émotion toutes les satyres dont il a rempli ses Lettres & son Dictionnaire. J'apprehende moins sa plume que les beaux yeux de la personne que vous me fistes voir hier. Croiez-vous être en sûreté près d'elle; pour moi, je ne saurois me l'imaginer, quoi-que vous m'aiez assuré qu'il ne tient qu'à vous que vous ne deveniez blondin pour lui plaire. Je ne voudrois pourtant pas que cette envie vous portât à vous faire refondre. Les fondeurs qui s'en mêleroient, pourroient bien ne pas réussir aussi heureusement que je le souhaiterois, & vous jugez bien que je serois plus affligé de la perte que j'aurois faite, qu'ils ne seroient étonnez du peu de succès qu'ils auroient eû.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**D**E quoi vous avisez-vous de dire des injures aux Astres pour l'amour de moi? Ne craignez-vous point qu'à l'avenir ils ne vous regardent de mauvais œil, & que leurs aspects ne vous deviennent funestes? Reconciliez-vous.



avec eux, quand ce ne seroit que vous faites de beaux vers, & que les Anciens disoient que les Poetes étoient les étoiles de leur siècle. Rien ne m'a tant plu durant ma maladie que le transport de colere que vous aviez contre les influences que vous regardiez comme la cause de mon indisposition, & je vous suis bien moins obligé des confitures & des gélées que vous venez de m'envoyer. Mais entre nous, ne vous laissez-vous point de m'envoyer des présents ? Pour moi je me lasse d'en recevoir, & ma reconnoissance en est honteuse. Depuis cinq ou six jours que j'ai envoyé promener ma fièvre, l'on m'apporte de vôtre part, sirops, biscuits, marmelades, poulets & perdreaux. Vous m'en regalez de telle sorte que je suis comme accablé d'obligations. Si cela dure, vous me ferez regretter ma maladie. Croiez-vous qu'il n'y a qu'à donner & à satisfaire vôtre humeur ? Corrigez-vous, quand ce ne seroit que pour mon honneur. Que dira-t-on d'un malade chez qui on voit entrer tant de friandises ? Ne croira-t-on pas que mes maux viennent de mes excès ? Aiez soin de ma reputation, si vous voulez que je continue d'être vôtre, &c.

Votre  
trouve le  
a un défa  
d'un cara  
tendre m  
Prenez  
mieux c  
ce que l  
pretend  
gue par  
de ce q  
abuserie  
y a de  
sées. C  
vôtre tr

A M

E St.  
person  
un hor  
Cheva

---

*A Madame de \* \* \**

**V**otre billet est plein d'esprit. Je le trouve le plus joli du monde , mais il y a un défaut que je ne puis souffrir. Il est d'un caractère galant , & le caractère tendre me plaît infiniment davantage. Prenez vos mesures là-dessus , j'aime mieux ce que le cœur inspire que tout ce que l'esprit peut suggerer. Mais ne pretendez pas me tromper , je distingue parfaitement ce qui part de l'un de ce que l'autre fait dire. Vous vous abuseriez si vous pensiez paier ce qu'il y a de passionné dans mes sentimens par l'agrément qui brille dans vos pensées. Cela se pourroit , si je n'étois que votre tres-humble serviteur.

---

*A Madame la Comtesse de \* \* \**

**E**st-il possible , M A D A M E , qu'une personne aussi sage que vous , ait rendu un homme aussi fou que l'est devenu le Chevalier de \* \* \*. Depuis que je l'ai

mené chez vous , il est dans une continuelle agitation. Il vous cherche en cent lieux , où il n'y a aucune apparence qu'on vous puisse trouver ; & ce qui me divertit le plus dans ses extravagances , est qu'il mêle à tout moment des Vers dans ce qu'il dit. N'en estes-vous pas surprise , & ne regardez-vous pas cet effet de son amour , comme ce que produit la fièvre chaude quand elle fait dire des mots Latins à des malades qui n'entendent pas ce qu'ils disent. Votre Chevalier me vint voir Mercredi à six heures du matin pour me parler de vous , & son entretien fut un torrent que rien ne put arrêter. Il le commença par un Vers de Madame de la Suze , & me dit après m'avoir embrassé ,

*J'ai bien plus à te dire aujourd'hui que  
jamais.*

Continuant après avec un transport accompagné d'un soupir. Que notre Comtesse est charmante , ajouta-t-il. Quels yeux ! quelle bouche ! quel teint ! quelle taille ! Vous en tenez , Chevalier , lui répondis-je froidement. Vous en étonnez vous , me repliqua-t-il ?

Ses y  
con

Il entra  
ce que v  
personne  
je n'ai ga  
Ce sero  
vous dé  
que je f  
je le trou  
qu'il qui  
étoit ,  
parlant  
frir qu'  
sent les  
à la ren  
Cour, &

Tout  
ress

Enfin  
plaisir  
& si vo  
vertire  
à contr  
son en

*Ses yeux font leur devoir , & mon  
cœur fait le sien.*

Il entra ensuite dans le détail de tout ce que vous avez d'agrémens en votre personne & dans la conversation ; mais je n'ai garde de vous en rendre compte. Ce seroit l'endroit de ma Lettre qui vous déplairoit le plus. Il vaut mieux que je finisse , après vous avoir dit que je le trouvai hier au soir aux Tuilleries , qu'il quitta d'abord les gens avec qui il étoit , qu'il vint à moi , & qu'en me parlant de vous , il ne pouvoit souffrir qu'il y eût des Dames qui attirassent les regards. Il se tourna vers moi à la rencontre de quelques-unes de la Cour , & me dit ce Vers :

*Tout m'en fait souvenir , & rien ne lui  
ressemble.*

Enfin , M A D A M E , vous avez le plaisir de voir un fou de votre façon , & si vous me croiez , vous vous en divertirez sans vous picquer de sévérité à contre-tems ; je vous en dirai la raison en Vers.



*Que vous importe qu'il soit fon ,  
Iris en êtes-vous moins sage ?*

J'ajouterai, s'il vous plaît, en Prose qu'il est bon de ménager un homme de ce temperament, après lui avoir broüillé la cervelle ; car si une fois la fureur se méloit à son amour, vous auriez moins sujet de rire que de craindre. Profitez de l'avis que vous donne vôtre, &c.

---

*A la même.*

**J**E demeure d'accord avec vous, MADAME, que les Vers que l'on cite peuvent donner quelque agrément à un discours ; mais ne vous étonnez pas que les Lettres mêlées de Vers & de Prose ne soient plus de nôtre goût. Ce changement est fondé sur la raison. Vous savez, MADAME, que le stile des Lettres doit approcher de la conversation ordinaire, & vous jugez bien qu'il n'est pas vrai-semblable que l'on fasse des Vers sur le champ dans un entretien familier. Il est encore moins ne-

cessaire  
Vers l  
Prose d  
naturelle  
fin, don  
quefois  
là ; mais  
nie heur  
ment ,  
peur, qu  
d'écrire  
serviroie  
à plain  
vres, j  
envoien  
la com  
vertir  
j'accom  
nous pe

Qu'o  
be  
De c  
On l  
re  
Emp  
Qu'  
Que  
Dér  
laa

ceffaire de chercher à exprimer en Vers les choses que l'on peut dire en Prose d'une maniere plus aisée & plus naturelle. J'avoüe avec vous que Sarasin, dont je suis charmé, s'est joié quelquefois en écrivant de cette maniere-là ; mais , M A D A M E , c'étoit un genie heureux , qui badinoit si agréablement , & à qui les Vers coutoient si peu , qu'il pouvoit plaire dans un genre d'écrire dont la pluspart des gens se serviroient sans succès. Je vous trouve à plaindre de n'avoir pas vû ses œuvres , je ne manquerai pas de vous les envoyer , & en attendant que j'en aie la commodité , je consens à vous divertir par une Lettre de sa façon que j'accomoderai aux circonstances qui nous peuvent convenir.

*Qu'on ne me parle point des superbes  
beaux ,  
De ces grands Palais enchantez ,  
Où l'amoureuse Armide & l'amou-  
reuse Alcine ,  
Empriõnerent leurs Blondins ,  
Qu'on ne vante plus ces jardins ,  
Que malgré Falerine  
Détruisit le plus fier de tous les Pa-  
ladins ;*

*Lettres galantes*

*Tout cela quoi qu'en venillent dire  
Les gens qui nous en ont conté ,  
Est moins beau que le lien d'où je vous  
ai datté ,  
Et d'où je pretens vous écrire ,  
En stile de Roman la pure verité.*

Le bruit que les Zephirs excitent parmi les feuilles des bocages au point que la nuit va couvrir la terre, agitoit doucement la Forest de la F. V. lors que dans une grande route , une Nymphe suivie de trois ou quatre autres, apparut & me commanda de m'arrêter. Ne croiez pas qu'elles fussent de ces Nymphes des bois , qui selon les Poëtes n'ont pour habits & pour maisons que l'écorce des arbres. Celles dont je parle , étoient magnifiquement habillées , & portoient des capelines couvertes de plumes. Un chariot superbe paré d'un velours cramoisi, bordé d'une crespine d'or , marchoit à leur suite tiré par six chevaux gris qui auroient fait honte à ceux du Soleil. Cette troupe divine s'étant arrêtée à deux pas de moi , la plus illustre des Nymphes m'adressa la parole en ces termes :

*Tircis ,*

*Tircis  
Pour  
Tout  
Et po  
Nomm  
C'est  
Je fus  
Pour  
Vous  
lang  
Et qu  
Je con  
Ce qu*

**M**

*Hier  
traï dan  
Madam  
gnée de  
m'eut a  
maniere  
à cette  
tessé de  
beau ,  
tant , &  
haitée  
moque  
II. J*

*Tircis, quitte ta paresse  
Pour écrire à ta Comtesse ;  
Tout ce qui se passe en ces lieux ,  
Et pour lui montrer qui nous sommes ;  
Nomme-nous comme font les hommes ;  
C'est le commandement des Dieux.  
Je fus assez prompt & sage  
Pour suivre ce commandement.  
Vous voyez que je prens des hommes le  
langage ,  
Et que quittant le Roman  
Je conte naïvement  
Ce qui suit en cette page.*

## MADAME,

Hier entre chien & loup, je rencontrai dans la grande Forest de L. F. V. Madame la Duchesse de \*\*\* accompagnée de Mesdames de \*\*\* Dès qu'elle m'eut apperçû elle me parla de cette maniere : Je veux que vous alliez tout à cette heure écrire à Madame la Comtesse de \*\*\* que jamais ce lieu ne fût si beau, que l'on ne s'y divertît jamais tant, & que l'on ne l'y a jamais souhaitée avec plus d'ardeur. Qu'elle se moque d'être à Paris pendant que la

campagne est si belle , & que nous  
sommes ici à prendre le divertissement  
de la promenade , de la pêche & de la  
chasse.

*Mandez lui ce que nous faisons ,  
Mandez lui ce que nous disons :  
J'obeis comme on me commande ,  
Et voici que je vous le mande.  
Quand l'Aurore sortant des portes  
d'Orient ,  
Fait voir aux Indiens son visageriant ,  
Que des petits oiseaux les troupes éveil-  
lées ,  
Renouvellent leurs chants sous des ver-  
tes feuillées ,  
Que par tout le travail commence  
avec effort ,  
Dans ces beaux lieux on dort.  
Aussi lorsque la nuit étend ses som-  
bres voiles ,  
Que la Lune brillante au milieu des  
Etoiles  
D'une heure a passé le minuit.  
Que le calme a chassé le bruit ,  
Que dans le monde tout sommeille ,  
Dans ces beaux lieux on veille.  
Entre ces deux extremités ,  
Que nous passons bien nôtre vie ,  
Et que la maison de Silvie*



A d'aimables diversitez !

Les sens y sont enchantez.

Les bois , les étangs & les sources ,

Les ruisseaux qui dans leurs courses ,

D'un pas bruyant & diligent ,

Font couler leurs ondes d'argent.

Les jardins , les forests , les coteaux ;

les prairies ,

Le superbe bâtiment ,

Paré de tapisseries ,

Où la nature & l'art combattent noblement ,

Peuvent-ils pas passer pour un enchantement ?

Ici nous avons la Musique ,

De luths , de violons , de voix.

Nous goutons les plaisirs des bois ,

Des chiens & du Veneur qui pique ;

Tantôt à cheval nous volons ,

Et brusquement nous enfilons ,

La bague au bout d'une carriere ,

Nous combattons à la barriere :

Si nous allons au cours c'est à l'ombre  
des bois ,

Nous donnons le bal quelquefois ,

Joignant l'humeur galante avec l'humeur guerriere ,

Pour nos repas ils valent mieux

Que les festins des Dieux ,

Ni le Nectar , ni l'Ambrosie ,

Qui sont mets fort legers selon ma fan-  
 taisie,  
 N'égalant point nos perdreaux,  
 Ni les gros poissons de nos eaux.  
 Ni nos melons qu'on croiroit d'Italie.  
 Conterai-je dans cet écrit  
 Les plaisirs innocens que goute nôtre  
 esprit ?  
 Dirai-je qu'Ablancourt, Calprenede  
 & Corneille,  
 C'est-à-dire, vulgairement  
 Les Vers, l'Histoire & le Roman,  
 Nous divertissent à merveille ;  
 Et que nos entretiens n'ont rien que de  
 charmant ?  
 Or ça parlez-moi franchement,  
 En vous imaginant ce divertissement  
 Vous avez la puce à l'oreille.  
 Quant à moi je vous conseille  
 De venir ici promptement, —————  
 Et pour vous y pouvoir trouver dans  
 un moment,  
 D'emprunter la grande serpente,  
 Où les bons Amadis s'embarquoient à  
 souhait,  
 Elle court comme la tourmente ;  
 Ou le cheval de Pacolet,  
 Qui vole comme une fusée,  
 C'est là justement vôtre fait ;  
 Et la monture est fort aisée ;

Car l'  
 laid  
 Tels l'  
 selle  
 Et pui  
 Il gât  
 Venez  
 Chez  
 Et vo  
 Adieu  
 Et je  
 Sur le  
  
 Je ne  
 que je n  
 comme  
 vôtre tr  
 &c.

*Et enjoinées.* 117

*Car l'Hypogriphe est un oiseau trop  
laid.*

*Tels Palefrois font peur aux Demoi-  
selles,*

*Et puis du grand vent de ses aîles  
Il gâteroit vôtre collet.*

*Venez, charmante Comtesse,*

*Chez nôtre belle Duchesse,*

*Et vous l'obligerez bien fort,*

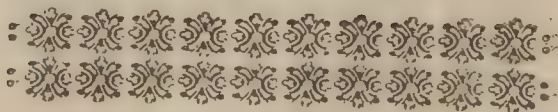
*Adieu, mon Apollon s'endort,*

*Et je n'en pensois pas tant dire*

*Sur le champ Et tout d'une tire.*

Je ne suis pourtant pas si endormi  
que je ne sache bien qu'une Lettre qui  
commence par Madame, doit finir par  
vôtre tres-humble & tres-obeïssant,  
&c.





LETTRES  
DE  
NOUVELLES  
ET  
DE RECITS.

---

*Avis sur la maniere de les  
écrire.*



UE sai-je si l'on ne dira point que c'est inutilement que je veux étendre mes avis sur les Lettres de Nouvelles & de Recits ? Un tres-grand nombre de gens diront sans doute, que rien n'est plus aisé que de raconter ce que l'on a ouï dire ; mais il m'est encore plus facile de leur répondre ,

*Lettres*

qu'outre  
bien na  
prendre  
tres avec

Aujour  
rens pour  
pos que  
les intere  
écrivons  
déplaie.  
que les g  
vis d'ente  
une bata  
quis une  
l'on a pr  
truit des  
rive pas  
bles , or  
que l'on  
chant :

gence ou  
d'un nau  
d'un tre  
il y  
humeur  
roient à  
lations  
sité qu  
quartie  
dire qu

*Lettres de nouvelles & de recits. 119*

qu'outre la peine que nous avons à bien narrer, il y a d'autres mesures à prendre pour écrire ces sortes de Lettres avec quelque succès.

Aujourd'hui les goûts sont si différens pour les nouvelles, qu'il est à propos que nous connoissions l'humeur & les interets de la personne à qui nous écrivons, pour ne rien mander qui lui déplaîse. Il y a des gens qui n'aiment que les grands événemens: ils sont ravis d'entendre dire que l'on a donné une bataille sanglante, que l'on a conquis une grande étendue de païs, que l'on a pris & saccagé des villes, & détruit des monarchies entieres. S'il n'arrive pas de ces changemens considérables, on se contentera de raconter ce que l'on aura ouï dire de plus approchant: on parlera de quelque intelligence ou trahison, d'un embrasement, d'un naufrage, d'une inondation, ou d'un tremblement de terre.

Il y a des femmes qui sont d'une humeur bien opposée: Elles trembleroient à la lecture de ces sortes de relations, parce qu'elles n'ont de curiosité que pour les nouvelles de leur quartier: Elles souhaitent n'entendre dire que le Marquis de .... va épouser



la belle voisine ; que Madame de . . . a lassé la patience de son mari & qu'elle sera enfermée , du consentement de toute la famille , & qu'il est vrai que Monsieur l'Abbé de . . . a quité le petit collet pour l'amour de . . . qu'il va bien-tost épouser , &c.

D'autres ne demandent que ce qu'il y a de nouveau pour les modes , pour les Bals , pour les Comedies & les Operas. On peut contenter les unes & les autres selon leur goût.

Outre qu'il faut tâcher de plaire par le choix des nouvelles, je n'en voudrois mander que de vraies, & que celles que je tiendrois de quelques personnes de consideration & digne de foi.

J'aurois aussi à écrire promptement ce qu'il y a de nouveau , ou à ne l'écrire point du tout ; car il est de l'importance d'une nouvelle d'avoir la grace de la nouveauté : Je ne saurois mieux faire sur ce sujet que de me servir de la comparaison que fait une personne dont on se trouve toujours bien de suivre les sentimens : *Il est certain , dit-elle , qu'il n'est pas si nécessaire à une femme d'être jeune pour être belle , qu'à une Nouvelle pour être nouvelle d'être agreable , & qu'il n'y a rien de plus importun*

Made.  
moiselle  
de Scu-  
dery.

importun  
d'une a

Il faut  
a de cert  
jamais é  
gardent  
de galan

**J**E vous  
donna L  
quis de  
savez ,  
son logi  
grand P  
simple p  
~~encore p~~  
vous y a  
de Dom  
ciers, M  
& les a  
vouloir  
sembler  
vous air  
d'abord  
abondan  
concert  
tissoit co  
II.

*importun que de lire une Longue relation  
d'une aventure que l'on fait déjà.*

Il faut remarquer sur tout qu'il y a de certaines nouvelles qu'on ne doit jamais écrire , soit parce qu'elles regardent l'Etat ou quelque commerce de galanterie.

---

*A Madame ....*

**J**E vous dois un recit de la f<sup>te</sup> que donna Lundi passé Monsieur le Marquis de.... votre cher Cousin : Vous savez , Madame , que l'on prendroit son logis , plutôt pour le Palais d'un grand Prince , que pour la maison d'un simple particulier. Il y a des meubles ~~encore~~ plus magnifiques que ceux que vous y avez vûs , plus-grand nombre de Domestiques & de meilleurs Officiers. Mesdames de... Messieurs de... & les autres personnes choisies que vouloit regaler nôtre Marquis , s'assemblerent dans le superbe Salon que vous aimez tant , & on leur apporta d'abord toutes sortes de liqueurs en abondance : Cependant un admirable concert de voix & d'instrumens divertissoit cette illustre compagnie , &c.

*A Madame de Th.*

Mr. Vi-  
gnier.

**J**E serois bien embarrassé, MADAME, si depuis le tems que je n'ai eu l'honneur de vous écrire, je n'avois que de simples complimens à vous faire. Par bonheur, un de mes amis m'a tiré de cette peine; il m'a fait confidence d'une aventure qui lui est arrivée, & dont le recit ne vous peut donner que du plaisir. Vous y remarquerez que nous avons encore dans nôtre siecle des Heros & des Heroïnes qui fournissent des exemples de générosité. Cependant vous me permettrez, s'il vous plaît, de ne vous faire connoître les ~~il y a~~ personnes dont j'ai à vous parler, que sous les noms de Theodat & de Matilde. Vous saurez donc, MADAME, qu'il y a deux ans que Theodat revenant d'un lieu de piété où il va régulièrement, rencontra deux Dames bienfaites, & proprement vêtues. Elles sortoient de sa chambre après l'avoir attendu pour lui demander quelque secours dans une occasion pressante. Il les pria de rentrer, & celle qui paroif-

soit la  
maniere  
chante.  
toutes d  
lité disti  
leur pai  
des rais  
consolat  
elles se  
étoient  
leur me  
France.  
& fine,  
ble, & t  
regulier  
belles, f  
& d'une  
tout elle  
ser si la  
d'être é  
ce qu'il  
rer qu'e  
vit que  
entier;  
trouva  
versatio  
pris, &  
où elle  
la mise

soit la moins jeune , lui parla d'une maniere qui ne pouvoit être plus touchante. Elle lui dit qu'elles étoient toutes deux étrangères , & d'une qualité distinguée ; qu'elles avoient quitté leur païs avec tous leurs biens pour des raisons qui faisoient leur unique consolation dans l'état pitoiable où elles se trouvoient. Elle ajoûta qu'elles étoient sœurs , & qu'elles vivoient avec leur mere qui les avoit amenées en France. Cette Dame a la taille noble & fine , l'air modeste , le teint admirable , & tous les traits du visage les plus reguliers du monde. Ses dents sont belles , ses cheveux d'un blond cendré , & d'une longueur extraordinaire , sur tout elle a un agrément singulier dans la son de la voix. Je vous laisse à penser si la charité de Theodat eût su se d'être émue. Je ne vous dirai point ce qu'il donna , mais je vous puis assurer qu'elles furent contentes. Il ne les vit que deux fois pendant un an tout entier ; mais à une troisième visite il trouva tant de charmes dans la conversation de Matilde , qu'il en fut surpris , & la pria de vouloir bien lui dire où elle demuroit. Elle s'en excusa sur la misere où il remarqueroit que sa

mauvaise fortune l'avoit reduite ; mais quand il l'eut assurée que c'étoit pour la faire cesser autant qu'il seroit en son pouvoir , & qu'il ne lui faisoit cette demande que par des sentimens que sa vertu ne condamneroit jamais , elle lui accorda ce qu'il souhaitoit , sans se faire presser davantage. Il ne manqua pas de l'aller voir , & la trouva qui se divertissoit avec une petite fille de trois ans belle comme un Ange. Sa mere & sa sœur étoient auprès d'elle , & firent connoître à Theodat par leurs manieres honnêtes que les personnes de qualité conservent toujours un caractère noble & poli, dans quelque état qu'elles se puissent trouver. Theodat apperçût, au peu de meubles qu'il vit , que ses charitez ne pouvoient être mis-~~es en~~ employées , & fit sur cela des choses qui surpassent l'imagination , sans que le faste y eût aucune part. Il remarqua tant de vertu & tant de sagesse dans la conduite de cette illustre infortunée qu'encore qu'il fut qu'elle aimoit les Vers il n'osa jamais lui en faire voir qu'il avoit faits pour elle. Mais un jour venant à parler de ceux qu'on avoit faits pour le Roi , elle lui dit qu'elle ne pouvoit s'imaginer qu'une

Muse au  
demeuré  
calion ;

Je von  
de  
Que m  
Pour  
D'un  
Mais  
fort  
L'eff  
Repr  
Que p  
Elle f  
Qui f

Cet i

enfin qu  
vivre la  
Un jour  
qu'il en  
mais il  
nom d'a  
ne fut p  
ble, qu  
s'attire  
qu'elle  
qu'elle



Muse aussi éloquente que la sienne, fût demeurée muette dans une si belle occasion ; il lui répondit sur le champ.

*Je voudrois que ma Muse eût autant  
de vigueur*

*Que mon cœur a de zele ,  
Pour chanter la gloire immortelle  
D'un si fameux Vainqueur.*

*Mais je voudrois aussi Philis que la  
fortune ,*

*Lasse de vous être importune ,*

*Reprît son air riant & doux ,*

*Que pour reparer son injure ,*

*Elle secondât la nature*

*Qui fut si prodigue pour vous.*

Cet impromptu ne disoit pas ouver-  
tement qu'il l'aimoit , mais il falut  
enfin qu'il le déclarât ne pouvant plus  
vivre sans lui découvrir ce qu'il sentoit.  
Un jour qu'il la trouva seule , il crut  
qu'il en avoit une occasion favorable ,  
mais il fut surpris s'apercevant que le  
nom d'amour fit rougir Matilde. Elle  
ne fut pas plutôt revenue de son trou-  
ble, qu'elle s'accusa de s'être exposée à  
s'attirer une pareille declaration, parce  
qu'elle n'avoit pas déclaré elle-même  
qu'elle étoit mariée. Elle ajouta que la

126 *Lettres de nouvelles*

petite fille qu'il voioit , étoit un fruit de son mariage , & dit des choses si chrétiennes & si fortes , que Theodat en fut pénétré. Il lui demanda pardon, & la conjura de lui accorder du moins une amitié de sœur , afin qu'il lui pût confier les plus secrets mouvemens de son cœur. Il obtint ce qu'il avoit demandé , & continua ses visites. Une après-dînée qu'il ne rencontra que la sœur & la petite fille , il vit entrer un jeune Gentilhomme accompagné d'un de ses amis. La petite fille courut aussitôt à lui & tendit les bras pour lui faire des caresses , mais il les reçût avec tant de dureté , que Theodat ne pût s'empêcher de lui dire qu'il étoit bien cruel. Ce Cavalier fit encore pis quand la mere entra , & qu'elle s'alla ~~asseoir~~ asseoir près de lui après avoir fait des civilités à la Compagnie. Il ne daigna pas la saluer , & l'ayant regardée d'un air desobligeant , lui dit en sa langue quelque chose d'assez fâcheux pour lui donner un déplaisir qui parut sur son visage. Theodat aiant connu que c'étoit le mari de Matilde , crut qu'il se devoit retirer , ce qu'il fit. L'Etranger n'étoit arrivé que le jour d'auparavant , & partit le lendemain , étant rappelé à sa

garnison  
plus tra  
Matilde.  
qu'il lui  
lui mette  
elle pour  
Elle vou  
Theodat  
lui dit qu  
les yeux  
la duppe  
vertiffoie  
plusieurs  
le tenoi  
le venoi  
qui con  
put sou  
sonne ,  
d'une m  
du tout.  
cette m  
pour sa  
qu'aupa  
avec p  
rendre  
étonna  
seroit i  
néreus  
grace c  
pardon

garnison , mais Theodat ne jouït pas plus tranquillement du plaisir de voir Matilde. Une voisine jalouse du bien qu'il lui faisoit , s'imagina que si elle lui mettoit la jalousie dans la tête , elle pourroit profiter de leur rupture. Elle voulut donner de l'ombrage à Theodat d'un parent de Matilde , & lui dit qu'elle avoit resolu de lui ouvrir les yeux , pour lui faire voir qu'il étoit la dupe de deux personnes qui se divertissoient à ses dépens. Elle ajouta plusieurs sermens pour persuader qu'elle tenoit du parent de Matilde ce qu'elle venoit de dire. Cependant Theodat qui connoissoit la vertu de Matilde , ne put soupçonner cette admirable personne , & renvoia la donneuse d'avis d'une maniere qui ne la satisfit point du tout. Matilde de son côté aiant sù cette médifance , ne laissa pas d'avoir pour sa fausse amie la même franchise qu'auparavant. Elle chercha même avec plus de soin les occasions de lui rendre de bons offices. Theodat s'en étonna , & Matilde lui répondit qu'elle seroit indigne du secours des ames généreuses , si Dieu ne lui avoit fait la grace de l'être assez elle-même pour pardonner à ses ennemis. Un procédé

si honnête força la voisine à laisser en repos ces deux personnes extraordinaires , mais elles n'y demeurèrent pas long-tems. Un orage plus violent mit la constance de Matilde à une épreuve plus rude. Elle apprit qu'une fièvre continue avoit emporté son mari en peu de jours , & sans verser de ces larmes excessives dont une feinte douleur emprunte si souvent du secours , la sienne fut véritable , mais accompagnée d'une solide resignation à la volonté de Dieu. Theodat l'admira , & ne l'abandonna point dans un tems où son assistance lui étoit si nécessaire. Il n'y a point de consolation qu'il ne cherchât à lui donner , & comme il s'aperçut qu'un secret chagrin la consumoit de jour en jour , il fit ce qu'il put pour en découvrir la cause. Enfin n'en pouvant venir à bout , il ne balança plus à lui faire une proposition qui devoit arrêter le cours de ses déplaisirs. Il s'offrit de l'épouser , & de la faire son heritiere universelle , en cas qu'il mourût sans laisser d'enfans. Cette générosité toucha si vivement Matilde , qu'elle tomba aux pieds de Theodat , & fut quelque tems sans parler. Quand elle recouvra l'usage de la parole , elle assura

son géné-  
ses dis-  
coup si se-  
de lui d-  
pouvoir  
vouloit f-  
mortelle  
grinât. J-  
t-elle , c-  
quand je-  
& que v-  
mari ne-  
je me su-  
Je me p-  
de jalon-  
choisi e-  
créatur-  
fonde t-  
d'autre-  
pêche c-  
puis es-  
serai da-  
cun m-  
Theod-  
ponse ,  
pourro-  
Matile-  
son esp-  
rer , l-  
pas m-

son généreux Amant que dans toutes ses disgraces elle n'avoit point reçu de coup si sensible, que celui qu'il venoit de lui donner. Elle ajoûta qu'elle ne pouvoit accepter l'honneur qu'il lui vouloit faire, & qu'elle apprehendoit mortellement que son refus ne le chagrînât. J'espere néanmoins, continuat-elle, que vous me le pardonnerez, quand je vous aurai ouvert mon cœur, & que vous saurez que la mort de mon mari ne fait que me rendre à celui à qui je me suis consacrée depuis long-tems. Je me persuade que vous aurez moins de jalousie pour l'Epoux divin que j'ai choisi que vous n'en auriez pour des créatures. Ne croiez pas que la profonde tristesse où j'ai été plongée, ait d'autre cause que l'embarras qui m'empêche d'exécuter mon dessein; je n'en puis esperer un bon succès, tant que je serai dans le monde, & je ne vois aucun moien d'en sortir. Encore que Theodat ne s'attendît pas à cette réponse, il ne laissa pas de croire qu'il pourroit faire changer de sentiment à Matilde. Il lui representa tout ce que son esprit & la raison lui pûrent inspirer, pour persuader qu'elle ne seroit pas moins toute à Dieu quand elle se



roit à lui ; mais quelque avantage qu'elle pût trouver dans ce parti , il lui fut impossible d'approuver ce partage de son cœur. Enfin , M A D A M E , comme si l'un & l'autre se fussent piquez de combattre de générosité , Theodat se rendit à la voix de celui qui avoit appelé Matilde , & protesta à cette belle personne qu'il ne tiendrait pas à lui qu'elle ne fût satisfaite. Il ajouta qu'elle n'avoit qu'à choisir tel Convent qu'il lui plairoit , & qu'il étoit prest à païer sa dot. Je ne saurois exprimer l'effet que fit ce consentement dans le cœur & sur le visage de Matilde. Theodat y vit briller une joie vive & sortit. Il apprit le lendemain qu'elle avoit écrit à une Abbessé de ses amies pour lui demander si elle voudroit bien la recevoir chez elle , & à quelles conditions. L'Abbaye n'étant éloignée de Paris que de deux petites journées , la réponse arriva bien-tôt avec tout ce que Matilde avoit eu envie de savoir. L'argent fut compté , & une parente de l'Abbessé a pris la petite fille dont je vous ai parlé , afin d'avoir soin de son éducation. Nôtre Heroïne Chrétienne après des adieux dont il n'est pas nécessaire de vous rendre compte , s'alla enfermer pour le

reste de sa  
M A D A M E  
bien-tôt  
Il fait son  
lieu où l  
personne  
dispositio  
vous ne  
long ; m  
vous ain  
sent , j'a  
part de  
de respe

• V o  
neur de  
rend qu  
valier d  
pas tro  
rez vé  
avez s  
femme  
se jette  
les cor  
tromp  
toujou

reste de sa vie dans une cellule. Je croi,  
MADAME, que je vous en manderai  
bien-tôt autant du généreux Theodat.  
Il fait souvent des retraites dans un  
lieu où la grace a retenu quantité de  
personnes qui n'avoient pas tant de  
disposition à y demeurer. Je ne sai si  
vous ne trouverez pas ce recit trop  
long ; mais comme je suis persuadé que  
vous aimez les aventures qui attendris-  
sent , j'ai crû que je vous devois faire  
part de celle-ci. Je suis avec beaucoup  
de respect ,

---

*A Monsieur de \*\*\**

**V**ous m'avez fait bien de l'hon-  
neur de me prendre pour Juge du diffé-  
rend que vous eûtes hier avec le Che-  
valier de \*\*\*. Vous ne me trouverez  
pas trop reconnoissant quand vous au-  
rez vû que je vous condamne. Vous  
avez soutenu qu'il n'y avoit plus de  
femmes assez folles dans les Indes pour  
se jeter dans le feu quand on brûloit  
les corps de leurs maris ; mais vous vous  
trompez, mon cher Monsieur ; il y aura  
toujours des fous , & la folie sera capa-

Le Pere  
Yves de  
Bourges  
Capucin.

ble de porter à toutes sortes d'extrémité, quand elle sera animée de la superstition. Vous jugez bien que ce n'est pas en qualité de grand voyageur que je pretends terminer vôtre contestation ; mais je vous dirai que j'ai vû la perte de vôtre procès dans une Lettre qu'un fameux Missionnaire écrit de Surate à la Mere Générale de nos Religieuses du Calvaire. Cette Lettre porte qu'il y a en ce pais-là certains Peuples appelez *Bagnans* qui croient que celles de leurs femmes qui ont le courage de ne pas survivre à leurs maris , sont immédiatement après leur mort rétablies avec eux dans une vie plus délicieuse que celle qu'elles ont menée sur terre. Le Missionnaire ajoute qu'il en a vû un exemple à Surate. Il dit qu'une femme frappée de cette imagination obtint à force d'argent du Gouverneur la permission d'être brûlée avec son mari qu'elle avoit perdu depuis peu de jours. Le Missionnaire , curieux de voir une chose si surprenante , remarqua les circonstances dont il est nécessaire que vous soiez informé. Il vit à demi-lieüe de la Ville sur le bord d'une riviere, un lieu où les Bagnans ont accoutumé de brûler les corps. Il y avoit un homme

mort , de  
la riviere  
terre, on  
pieds en  
& de bot  
avoit un  
croisées l  
vation d  
que le l  
funeste  
femme d  
suivie d  
elle fut  
avec pl  
parentes  
pagnoi  
de l'acti  
re, & a  
mode, c  
l'on por  
veuve y  
courage  
où elle  
s'avanc  
en fit tr  
ses am  
cond to  
core en  
parut a  
aux pie

mort , dont les pieds trempoient dans la riviere , & vis-à-vis à trois pas en terre , on voioit une petite hûte de six pieds en quarré composée de bûches , & de bottes de paille. Au dedans il y avoit un bûcher de plus grosses bûches croisées les unes sur les autres à l'élevation d'un siege ordinaire. Pendant que le Missionnaire consideroit un si funeste appareil , on vit paroître la femme du mort couverte d'un drap & suivie d'une foule de Peuple. Quand elle fut arrivée , elle entra dans l'eau avec plusieurs autres femmes de ses parentes & de ses amies qui l'accompagnoient. Tout le monde la félicitoit de l'action généreuse qu'elle alloit faire , & après quelques prieres à leur mode , on enleva le corps du mari que l'on porta sur le bucher avant que la veuve y fût arrivée : mais quand cette courageuse femme fut sortie de l'eau où elle s'étoit plongée trois fois , elle s'avança seule vers la petite loge , & en fit trois fois le tour. Ses parentes & ses amies la vinrent embrasser au second tour qu'elle fit , la féliciterent encore en lui disant les derniers adieux. Il parut alors un jeune enfant qui se jeta aux pieds de cette Indienne , & témoi-

gna par ses larmes que sa secte n'avoit pas encore étouffé en lui les sentimens de la nature. Il fit paroître une vive douleur de se voir sur le point de perdre dans un même bucher les deux personnes à qui il devoit la vie. Sa mere demeura ferme, & acheva de faire le troisième tour sans aucune émotion. Elle entra ensuite dans la petite loge, s'assit sur le bucher, & mit le corps de son mari sur ses genoux. Alors on luy presenta un flambeau allumé, elle le prit, & mit elle même le feu aux bottes de paille. En même-tems on boucha l'entrée de la loge avec des bûches, & huit ou dix hommes presque nus, & plus hideux que nos Forgerons, mirent le feu de toutes parts, jetterent de l'huile, & firent des hurlemens épouvantables. Cela ne representoit pas mal la fureur dont les Demons tourmentent les Damnez, & je vous avoüe, MONSIEUR, que cette action tragique me causa une fraïeur où je retombe toutes les fois que j'y pense. Mon cœur fut touché d'une sensible compassion, & je ne pûs assez m'étonner de l'aveuglement de ce pauvre peuple, &c. Voiez, mon cher Monsieur, si vous devez être si hardi à parier sur ce qui se passe aux Indes. Je suis, &c.

**J**E ne  
Monsieur  
me don  
les raiso  
qu'elles  
sion, je  
détail d  
Monfi  
Ambass  
gal. Je  
bonne c  
bien-ai  
neurs il  
trantién  
dembou  
le Mare  
lectur F  
Monsieur  
trois he  
pour v  
que si  
autant  
roient  
le Com  
dembou



*A Monsieur de la, &c.*

**J**E ne m'étonne jamais , mon cher Monsieur , d's commissions que vous me donnez. Quand je n'en connois pas les raisons , je ne laisse pas de croire qu'elles sont bonnes. Dans cette occasion , je le voi , vous me demandez le détail de ce qui s'est passé à l'entée de Monsieur le Comte de Villarmayor Ambassadeur extraordinaire de Portugal. Je sai que vous avez connu à Lisbonne ce Seigneur-là , & que vous êtes bien-aïse d'apprendre avec quels honneurs il a été reçu à Heydelberg. Le trentième du mois passé il arriva à Landembourg sur les dix heures du matin ; le Marechal des Logis de Monsieur l'Electeur Palatin l'y salua , & lui dit que Monsieur le Prince Charles partiroit à trois heures après midi d'Heydelberg pour venir audevant de lui. Il ajoûta que si son Excellence en vouloit faire autant , les deux Troupes se rencontreroient à moitié chemin. De sorte que le Comte de Villarmayor sortit de Landembourg à l'heure que l'on avoit don-

née. Il monta dans un carrosse de velours cramoisi tout en broderie d'or, par dedans & par dehors. Une grosse campane d'or regnoit tout autour des bords de l'imperiale, les rideaux étoient de brocard d'or, & ce qu'il y avoit de plus riche étoient les ouvrages de peinture & de sculpture que l'on voioit sur les extrémités du carrosse & sur tout le train. Ce magnifique carrosse étoit tiré par des chevaux isabelle à longs crins, tressés avec du ruban couleur de feu. Vingt-quatre Valets de pied marchoient de chaque côté, & l'Ecuyer de l'Ambassadeur suivoit, monté sur un cheval superbement enharnaché. Il avoit des fourreaux de pistolets & une housse en broderie d'or de relief. Douze Pages à cheval marchoient après, avec des housses de velours enrichies de galon d'or. Il y avoit un second carrosse qui suivoit à vuide, plus magnifique que le premier. Il étoit d'un velours bleu à fond d'or, garni de campanes tout or, avec des rideaux de même. Six grands chevaux gris à longue queue le tiroient, & l'on voioit après quatre autres carrosses à six beaux chevaux noirs, dont les crins étoient chargez d'une prodigieuse quantité de rubans. Ces quatre derniers

derniers  
Caval  
hommes  
lez mag  
d'or ple  
gens de  
fine éca  
argent.  
& des o  
gent av  
bleu. C  
delberg  
attende  
larmay  
l'un de  
& se fir  
dinaire  
sadeur  
carosse  
rière, &  
Les deu  
cha de  
Dragon  
devant  
Valets  
vaux de  
la Cou  
Comp  
à chev  
Alteffe

derniers carrosses étoient remplis de Cavaliers Portugais , & des Gentils-hommes de l'Ambassadeur, tous habillez magnifiquement avec une broderie d'or plein. La livrée des Pages , des gens de pied & des Cochers, étoit d'une fine écarlate avec des galons bleus & argent. Ils avoient tous des bas de soie & des chapeaux à grands bords d'argent avec des tours de plumes blanc & bleu. On aperçût à demi-lieüe d'Heydelberg Monsieur le Prince Charles qui attendoit Monsieur le Comte de Villarmayor. Lorsqu'ils furent assez près l'un de l'autre , ils mirent pied à terre , & se firent les complimens qui sont ordinaires dans ces occasions. L'Ambassadeur entra ensuite le premier dans le carosse du Prince , se plaça sur le derrière , & le Prince se mit sur le devant. Les deux trains s'étant mêlez on marcha de cette sorte. Un Escadron de Dragons de Monsieur l'Electeur alloit devant , suivi d'un grand nombre de Valets de pied , mêlez parmi des chevaux de main de plusieurs Seigneurs de la Cour Palatine. Après on voioit une Compagnie de jeunes Gentilshommes à cheval qui precedoit l'Ecurie de son Altesse Electorale. Puis grand nombre

de carrosses à six chevaux. Plusieurs Trompettes & Tymbales, & les principaux Officiers de Monsieur l'Electeur precedoient les carrosses du corps de cette Altesse. Vous jugez bien que le Comte de Villarmayor, & le Prince Charles occupoient le plus beau. Un Escadron de Gardes du Corps, & quelques Compagnies de Dragons fermoient la marche. Quand l'Ambassadeur arriva à Heydelberg, il trouva dans toutes les rues une double haie de gens sous les armes : il fut salué par une décharge de la Mousqueterie, suivie d'une triple salve de tout le Canon. Les Princes Frideric & Philippes le reçurent à la décente du carrosse, & Monsieur l'Electeur l'attendit au haut du premier escalier. Dès qu'il l'eut aperçû, il descendit & l'aborda avant que le Comte eût monté quatre ou cinq degrez. Ils se couvrirent tous deux, & tous les autres sans exception demeurèrent découverts. L'Electeur donna toujours la droite au Comte, & le fit toujours passer devant lui à l'entrée de toutes les portes. Quand ils furent arrivez à un grand cabinet où ils alloient, ils s'assirent dans deux fauteuils qu'il y avoit, & Monsieur l'Electeur donna la

premiere  
mayor.  
complim  
répondit  
beaucoup  
sance po  
mo nens  
& Monfi  
ques à l  
lectrice,  
des deu  
Comte  
antichar  
entrer.  
le prem  
lectrice  
ger, il  
pour un  
voit san  
à son c  
de Mo  
qu'il p  
bien-ai  
l'Electr  
dans la  
n'y po  
ni la p  
le Cor  
comp  
cham

premiere place à Monsieur de Villarmayor. Son excellence fit ses premiers complimens, & son Altesse Electorale répondit d'une manière qui marquoit beaucoup de respect & de reconnoissance pour le Roi de Portugal. Peu de moments après l'Ambassadeur se leva, & Monsieur l'Electeur le conduisit jusques à l'appartement de Madame l'Electrice. Cette Princesse accompagnée des deux Princesses ses filles reçût le Comte de Villarmayor à la premiere antichambre, & lui offrit le pas pour entrer. L'Ambassadeur refusa de passer le premier, & quoique Madame l'Electrice insistât beaucoup pour l'y obliger, il voulut avoir cette déference pour une persone de son sexe. Il le pouvoit sans prejudicier à ce qui étoit dû à son caractere puisqu'il avoit reçû de Monsieur l'Electeur les honneurs qu'il pouvoit prétendre, & qu'il étoit bien-aise ensuite de déferer à Madame l'Electrice. Il n'y avoit point de dais dans la Chambre où elle le mena, & on n'y pouvoit distinguer ni la main droite, ni la principale place. L'Audience finie le Comte se retira, les Princesses l'accompagnerent jusqu'à la premiere antichambre, & le Prince Charles avec



140 *Lettres de nouvelles*

les Princes ses freres suivis d'un grand nombre de Seigneurs, ne le quitta que lors qu'il fut dans l'appartement qu'on lui avoit préparé. Le Comte de Castel & le grand Maréchal le vinrent trouver pour lui dire que Monsieur l'Electeur lui vouloit rendre visite. Le Comte de Villarmayor l'alla recevoir à la premiere porte de l'appartement qu'il occupoit, & regardant ce logement comme son propre Palais, il y donna le pas & l'entrée a Monsieur l'Electeur. Dès qu'il fut nuit, le Gouverneur de Heydelberg alla demander le mot à l'Ambassadeur, mais ce fut ensuite la Princesse Marie Sophie qui le donna comme Reine de Portugal; il est vrai que le même Gouverneur ne laissoit pas de le porter tous les soirs à son Excellence. La premiere fois que Monsieur de Villarmayor soupa chez Monsieur l'Electeur, un Seigneur du Conseil Privé donna à laver, & versa de l'eau sur les mains de l'Ambassadeur, & ensuite sur celles du Prince. Ils se placerent tous deux sous un grand Dais au haut bout de la table, l'Ambassadeur à la droite, & Monsieur l'Electeur à la gauche. Les Princes ses freres se rangerent ensuite, au dessous, des deux

côtez, s  
ges. C  
tant de  
vient pa  
en Allen  
toit plus  
cesses qu  
divers en  
bout &  
faire me  
devant  
incognit  
concert  
tit la co  
ra, Mo  
Comte  
re de l'a  
né. Cet  
tinis, u  
Bbhém  
traordi  
plimen  
la Prin  
dience  
senta u  
cesse M  
peratr  
ces A  
séance  
qu'il

côtez, selon la difference de leurs âges. Cette table étoit entourée de tant de Noblesse, que l'on ne se souvient pas d'en avoir tant vû ensemble en Allemagne. Entre autres on y contoit plus de soixante Princes ou Princesses que la curiosité avoit attirez de divers endroits. Ils se tinrent tous debout & découverts, se contentant de faire mettre de simples Gentils-hommes devant eux pour marquer qu'ils étoient *incognito*. Durant le repas un agreable concert de voix & d'instrumens divertit la compagnie, & quand on se retira, Monsieur l'Electeur conduisit le Comte de Villarmayor jusques à la porte de l'appartement qu'il lui avoit donné. Cette même nuit le Comte de Martinis, un des plus grands Seigneurs de Bohême arriva en qualité d'Envoïé extraordinaire de l'Empereur, pour complimenter leurs Alteſſes Electorales & la Princesse Marie Sophie. Il eut Audience le lendemain au matin, & presenta une bague de grand prix à la Princesse Marie Sophie de la part de l'Impératrice sa sœur. Il parla découvert à ces Audiences, il n'eut point de préſéance, & se retira dans la Ville, parce qu'il n'étoit qu'Envoïé, & non pas

Ambassadeur. Le premier jour de Juillet le Comte de Villarmayor fit la demande de la Princesse en ceremonie dans l'appartement de Madame l'Electrice. Monsieur l'Electeur étoit assis au dessous du Comte, comme de l'autre côté la Princesse Marie Sophie étoit au dessous de Madame l'Electrice. L'Ambassadeur la demanda en mariage pour le Roi son Maître; & Monsieur l'Electeur répondit en termes pleins de respect & de reconnoissance, qu'il l'accordoit avec joie à Sa Majesté. A peine eut-il prononcé ces mots, que l'Ambassadeur se leva, & ne voulut plus se trouver assis en presence de la Princesse qu'il regardoit alors comme Reine de Portugal. Monsieur l'Electeur, Madame l'Electrice, la Princesse se leverent en même tems que le Comte de Villarmayor, & ce dernier assura leurs Alteſſes de la satisfaction extrême qu'auroit le Roi son Maître d'avoir la Princesse Marie Sophie pour épouse. Monsieur l'Electeur répondit en témoignant la joie que lui donnoit l'honneur de cette alliance; il emmena ensuite l'Ambassadeur pour dîner, & lui rendit les mêmes honneurs qu'auparavant. Ce qu'il y eut de particulier en ce

repas fut  
de l'Em  
tous les  
même jo  
roit decla  
Reine de  
re prise p  
te de Ca  
de Villar  
rit de son  
liers Po  
& de tou  
Monsieu  
come le  
torale le  
de salle  
s'étoit d  
Dais, &  
n'en av  
avec les  
enfants  
tugal, &  
me d'ho  
les Go  
Dame  
Le Co  
mier à  
qu'on  
ensuite  
vouloir

repas fut que l'Envoïé extraordinaire de l'Empereur ne s'assit qu'au dessous de tous les Princes. On avoit arrêté que le même jour après-dîné la Princesse seroit déclarée & reconnue publiquement Reine de Portugal. De sorte qu'à l'heure prise pour cette ceremonie le Comte de Castel en alla avertir le Comte de Villarmayor. Cet Ambassadeur sortit de son appartement suivi des Cavaliers Portugais, de ses Gentils-homes & de tout son train, & se rendit chez Monsieur l'Electeur, dont il fut reçu come les autres fois. Son Altesse Electorale le mena ensuite dans une grande salle où la Princesse Marie Sophie s'étoit déjà renduë. Elle étoit sous un Dais, & Madame l'Electrice sa mere n'en avoit point. Cette dernière étoit avec les Princes & les Princesses ses enfans à la droite de la Reine de Portugal, & il y avoit à la gauche la Dame d'honneur de Madame l'Electrice, les Gouvernantes des Princesses, la Dame d'atour & les filles d'honneur. Le Comte de Villarmayor fut le premier à baiser la main de la Princesse qu'on déclaroit Reine; l'Electeur fit ensuite son compliment, & témoigna vouloir aussi baiser la main à la Reine

sa fille, ce qu'elle ne voulut jamais souffrir. Les Princes ses freres & les Princesses ses sœurs lui rendirent le même devoir, & après eux la Dame d'honneur, & les autres Dames. Il y eut cette difference que les Portugais ne baisèrent la main à leur Reine qu'en mettant un genouil à terre comme il se pratique en leur país, au lieu que la genuflexion n'est pas d'usage en Allemagne, non pas même à la Cour de l'Empereur. Cette cérémonie achevée, Monsieur l'Electeur donna la main à la Reine de Portugal sa fille, dont la queue étoit portée par la Princesse Dorothee sa sœur, & M. le Comte de Villarmayor mena Madame l'Electrice. On marcha de cette sorte jusques à l'appartement de la Princesse qui étoit le plus superbement meublé de tout le Palais. Ce fut là que l'Ambassadeur remit entre les mains de la Princesse, les Pierreries dont étoit composé le présent que le Roi son Maître lui faisoit. On vit ensuite la Comedie sur une Tribune qui répondoit au salon où étoit le theatre. On avoit pratiqué plusieurs balcons sur les côtez pour placer la Cour & les Princes étrangers; mais il falut diviser par une cloison la Tribu-

ne où étoit  
gal, &  
ce que c'é  
qu'il ne f  
en même  
se. Ce fu  
l'on repr  
verez pa  
pour l'u  
çoit par  
continüe  
vi jusque  
le jour su  
qu'il en  
autre jo  
un balet  
quez. C  
te de V  
Princesse  
re, quoi  
pouvoit  
sone du  
main or  
faisoit  
une tabl  
un lustre  
à mettr  
d'un bel  
jour le  
yant q  
II.



ne où étoient placés la Reine de Portugal , & le Comte de Villarmayor , parce que cet Ambassadeur avoit protesté qu'il ne se vouloit jamais trouver assis en même lieu que la Reine sa Maîtresse. Ce fut une Comedie Italienne que l'on representa , & que vous ne trouverez pas la plus reguliere du monde pour l'unité du jour. On la commençoit par la fondation de Lisbonne pour continuer par les siecles qui avoient suivi jusques au mariage qui se devoit faire le jour suivant. La pièce étoit si longue qu'il en falut laisser la moitié pour un autre jour. La premiere partie finit par un ballet où les Princes danserent masquez. Ce même soir on pressa le Comte de Villarmayor de souper avec la Princessse, ce qu'il ne voulut jamais faire, quoi qu'on lui repr. s'ntât qu'il le pouvoit, puisqu'il representoit la personne du Roi son Maître. Le lendemain on lui porta le present que lui faisoit son Altesse Electorale. C'étoit une table, deux guéridons, six plaques, un lustre à seize branches, deux vases à mettre des fleurs, le tout d'argent, & d'un bel ouvrage. On celebra le même jour le mariage, & l'Ambassadeur ayant que de se rendre à l'Eglise fit

prendre à ses gens une nouvelle livrée qu'on trouva fort magnifique. Les justes-au-corps de ses valets de pied étoient de velours verd, chamarrez de deux galons or & argent fort larges, & doublez d'un tabis incarnat. Ils avoient des bas de soie de même couleur, des chapeaux bordezz d'une large dentelle or & argent, & des tours de plumes incarnat & blanc. Les Pages étoient en manteau & en pourpoint. Les manteaux & les hauts de chausses étoient de brocard d'or à fond verd garnis de trois rangs de point d'Espagne or & argent. Les pourpoints étoient de brocard d'or à fond incarnat, & on les avoit garnis de même point que les manteaux & les hauts de chausses. Tous ces Pages avoient des bas de soie incarnat brochez d'or, des castors avec de grands bouquets de plumes, & des gands garnis aussi de point d'Espagne or & argent. Pour ce qui regarde les Cavaliers & Gentils-hommes Portugais, je n'ai qu'à vous dire en deux mots qu'ils furent encore plus magnifiques à cette cérémonie qu'ils ne l'avoient été le jour de l'entrée. Quand chacun fut placé selon son rang, l'Evêque Coadjuteur de Spire fit la céré-

monie  
lon la  
A soupé  
une char  
geoit la  
le plaisir  
à la reso  
point m  
de ne se  
roit. Le  
separati  
& l'An  
une gra  
du mar  
censé a  
on lui  
que de  
prés d'in  
la dern  
se term  
Princes  
cesses d  
gers & e  
baïser l  
moigne  
voir au  
sa Maje  
eut son  
deman  
son Alt

monie en habits Pontificaux , & selon la coûtume de l'Eglise Romaine. A soupé l'Ambassadeur mangea dans une chambre qui joignoit celle où mangeoit la Reine , afin qu'il pût partager le plaisir de la Musique sans manquer à la resolution qu'il avoit prise de ne point manger avec cette Princesse , & de ne se trouver jamais assis où elle seroit. Le lendemain il falut faire une separation à la Tribune où la Reine & l'Ambassadeur devoient entendre une grande Messe en action de graces du mariage. L'Ambassadeur fut encensé avant son Altesse Electorale , & on lui presenta aussi la Paténe avant que de la presenter à ce Prince. Après dîné sur les quatre heures on vit la derniere partie de la Comedie qui se termina par un balet où les trois Princes , & les trois plus jeunes Princeses danserent sans masque en Bergers & en Bergeres. Ils allerent ensuite baiser la main de la Reine , & lui témoignèrent que cette réjouissance n'avoit autre but que le divertissement de sa Majesté. Le quatre , l'Ambassadeur eut son Audience de congé qu'il avoit demandée , & après qu'elle fut finie , son Altesse Electorale tira de son doigt

une bague de grand prix qu'elle lui donna, le priant de la vouloir garder pour l'amour de lui. Toutes ces cérémonies se passèrent avec les mêmes honneurs que les précédentes, & à la fin Monsieur l'Electeur accompagna Monsieur de Villarmayor jusqu'au dernier escalier. Il en descendit même quelques degrez, & y demeura jusques à ce que l'Ambassadeur fut en carrosse. Les Princes Frideric & Philippes le conduisirent jusqu'à la portière, & n'en partirent que quand les chevaux commencerent à marcher. Pour le Prince Charles, il entra dans le carrosse avec l'Ambassadeur, & se plaça sur le devant comme il avoit fait le jour de l'entrée. Il y eut aussi même nombre de carosses, autant de Cavalerie des Gardes du Corps & de Dragons, & en un mot même cortège jusques au lieu où l'on avoit été prendre l'Ambassadeur à demi-lieüe de la Ville. Il fut traité à Manhein avec les mêmes honneurs qu'à Heydelberg, & le Gouverneur lui vint demander le mot tous les soirs. Voilà, ce me semble, mon cher Monsieur, un détail encore plus long que vous ne l'aviez demandé; mais comme il y a des particularitez qui font

voir de  
rangs  
pensé qu  
ma prol  
aisément  
de vous  
que j'ai  
je suis,

J E fais  
les gran  
en écri  
de de  
vous fa  
sarez  
ne voit  
fait cor  
seur, &  
vouloit  
intention  
Je fus  
te, où  
vertir.  
vez ju  
cin M  
moit d

voir de quelle maniere on regle les rangs dans les cérémonies publiques, je pense que vous ne me reprocherez pas ma prolixité. Du moins jugerez-vous aisément que c'est plutôt en intention de vous divertir que de vous fatiguer que j'ai voulu faire l'Historien, puisque je suis, &c.

---

*A Mademoiselle de \*\*\**

**J**E sai que Monsieur votre pere aime les grandes nouvelles, je viens de lui en écrire; je sai que vous êtes friande de celles de votre quartier, il vous faut donner contentement. Vous saurez donc que le Marquis de \*\*\* ne voit plus Mademoiselle de \*\*\* il a fait connoître qu'il n'étoit point époux, & la belle a déclaré qu'elle ne vouloit souffrir aucun Amant qui n'eût intention de la mener à saint Sulpice. Je fus hier chez Madame votre tante, où je trouvai matiere de me divertir. J'y trouvai, comme vous pouvez juger, son cher & assidu Medecin Monsieur \*\*\*. Il nous dit qu'il venoit de voir une Marchande de la



150 *Lettres de nouvelles*

rué saint Denis qui étoit incommodée de vapeurs. Alors Madame vôtres tante ne put s'empêcher de l'interrompre de cette manière brusque. De quoi s'avise-t-elle ? Est-ce à une Marchande à se mêler d'avoir des vapeurs ? Cela est bon pour les personnes de qualité, & il me semble que les vapeurs ne courent pas encore assez les riens pour être arrivées à celle de saint Denis ? Madame, Madame, repliqua le Medecin, les vapeurs ne vont point mal, & peut-être s'établiront-elles mieux que vous ne pensez. Il nous conta ensuite une aventure qui a fait assez de bruit, & que vous serez bien aise de savoir. L'aimable Mademoiselle de.... que vous connoissez, se trouva l'autre jour fort incommodée de la maladie dont nous parlons, & comme elle a une étrange aversion pour les remèdes, elle porta cette haine jusques sur le Medecin qui entreprit de la guerir. Ce ne fut qu'à la prière de ses parens, & qu'avec une extrême repugnance qu'elle prit une medecine qu'on lui avoit ordonnée. On eut encore plus de peine à la faire consentir à la saignée du bras, mais quand on lui dit que celle du pied étoit nécessaire, elle re-

solut de  
ranchir.  
étoit lui  
Medecin  
& l'alla  
ger de lo  
étant au  
un redou  
saignée,  
le se prit  
cours,  
d'avoir  
sa profe  
tiré par  
bre, &  
sage de  
malade  
bien qu  
le derni  
dans c  
mal-tra  
lors q  
peut.  
Vous  
sincère  
\*\*\* nre  
elle m  
paigne.  
d'abor  
Paris, c

solut de ne rien épargner pour s'en garantir. Cependant le trouble où elle étoit lui donna un peu de fièvre. Le Medecin en fut averti le lendemain, & l'alla voir. Il lui prit le bras pour juger de son émotion, & la Demoiselle étant au fort de ses vapeurs, & dans un redoublement de crainte pour la saignée, ne garda plus de mesures. Elle se prit à crier, & à demander du secours, elle accusa même le Medecin d'avoir voulu abuser des privileges de sa profession. Un homme de qualité attiré par ce bruit-là entra dans la chambre, & voyant de la surprise sur le visage de l'un & de l'autre, crût la malade plutôt que le Medecin, si bien qu'il en usa peu civilement pour le dernier. Bien des gens accoururent dans ce tems-là, l'innocence fut assez mal-traitée, & on ne la reconnut que lors que la malade fut guérie de sa peur.

Vous saurez, qu'avant hier, la plus sincere des mortelles, Mademoiselle de \*\*\* me donna une bonne nouvelle, car elle me dit que vous étiez à la Campagne. Vous jugez bien que je crûs d'abord que vous ne pouviez être qu'à Paris, que je courus chez vous. Mais

par un hazard, que je ne saurois com-  
prendre, je vis que vôtre voisine avoit  
pû dire une verité. Admirez les revolu-  
tions qui arrivent dans ce bas monde.  
Cependant le changement dont je vous  
parle, nous sera peut-être plus incom-  
mode que vous ne pensez. Vous savez  
que nous prenions toujours nos mesures  
sur le contraire de ce que disoit vôtre  
voisine, comment en userons-nous à  
l'avenir, si nous voulons agir sûrement ?  
Il faudra que nous voïons ensemble  
les precautions qu'il sera necessaire de  
prendre. Je suis, &c.

---

*A la même.*

**V**ous pouvez juger, MADemoiselle,  
que je n'ai rien à vous refuser, & que  
puisque vous aimez les Historiettes, &  
que Paris fournit tous les jours quelque  
aventure propre à vous divertir, je  
vous promets un petit recit pour cha-  
que ordinaire. Je vous dirai même que  
ce que j'ai à vous raconter aujour-  
d'hui vous plairoit extrêmement, si  
vous étiez d'une humeur moins géné-  
reuse, car vous allez voir mortifier une

personne  
bien a  
Sans être  
nez affe  
demoisel  
sa perso  
naître  
cœur de  
croire q  
cette c  
che, ho  
Charge  
qu'chez  
oblige  
rer qu  
dés qu  
reux pa  
tant pa  
pour to  
noître  
qu'il p  
pour v  
pour lu  
Demoi  
dresse  
voit d'  
L'Am  
cette  
à la fi  
prude

personne altiere qui n'en usoit pas fort bien avec vous avant vôtre départ. Sans être grande forcierre vous devinez assez que j'entens parler de Mademoiselle de \*\*\* Par les agrémens de sa personne & de son esprit elle fit naître une veritable passion dans le cœur de Monsieur \*\*\* & vous pouvez croire qu'elle fut fort aise d'avoir fait cette conquête. Son Amant étoit riche, honnête homme, & revêtu d'une Charge de Conseiller. Aussi fut-il reçu chez la belle, d'une maniere assez obligeante pour lui donner lieu d'espérer qu'on l'écouteroit favorablement, dès qu'il proposeroit à se rendre heureux par le mariage. Il ne voulut pourtant pas s'engager trop promptement pour toute sa vie avant que de connoître le cœur de la Belle ; de sorte qu'il prit du tems pour l'examiner, & pour voir les dispositions qu'il y avoit pour lui. Il s'apperçût bien-tôt que la Demoiselle étoit moins capable de tendresse qu'e d'ambition, & qu'elle n'avoit d'autre but que de se bien établir. L'Amant interpreta favorablement cette humeur-là, & donna peut-être à la fierté de sa Maîtresse le nom de prudence ou de grandeur d'ame. Il

154 *Lettres de nouvelles*

parla donc de mariage, & fut écouté avec joie. Mais dans le tems que l'on pretendoit dresser les articles, Monsieur le Marquis de \*\*\* homme à grand fracas & fort étourdi, vit la Belle aux Tuilleries, la trouva à son gré, le lui dit, & persuada par des transports les plus étranges du monde. Il alla le lendemain chez elle, le mot de mariage ne lui coûta rien, & nôtre ambitieuse s'imagina qu'elle seroit une grande Marquise dans peu de jours, Le nouvel Amant continua ses visites avec tant d'assiduité, que le Conseiller en eut un veritable chagrin. Il crût que le meilleur moien de rompre cette liaison étoit de presser la conclusion de son affaire; mais on n'eut pas pour son empressement tout l'égard qu'il avoit attendu. Il s'en plaignit, & la mere qui ne regloit ses sentimens que sur les volontez de sa fille, ne le païa que de mauvaises excuses. Il vit alors qu'elles vouloient attendre à quoi pourroit aboutir la passion du Marquis avant que de se déterminer, & le Conseiller prit une forte resolution de n'en être pas la duppe. Le Marquis s'imaginant qu'il possédoit le cœur de la Belle, fut bien-tôt sans desir &

sans inqu  
ment d  
ler songe  
de la De  
qu'elle n  
quis qu'e  
mier Am  
tout ce c  
Conseille  
ses chaîn  
selle, &  
renotier  
dant il  
son intin  
un rôle  
ble. Le  
que pou  
de fem  
beaux m  
le poin  
dans sa  
tre intro  
jours ap  
l'épouse  
doute q  
qu'il p  
der un  
roit à  
bles à  
lors C



sans inquietudes. Il se laissa insensiblement d'aller chez elle, & le Conseiller songea à se venger de l'orgueil de la Demoiselle. Vous jugez bien qu'elle n'eut pas plutôt perdu son Marquis qu'elle songea à rapeller son premier Amant, & qu'elle mit en usage tout ce qui le pouvoit rengager. Le Conseiller fit semblant de reprendre ses chaînes, retourna chez la Demoiselle, & laissa juger que l'on pourroit renouer facilement le traité. Cependant il pria le Comte de \*\*\* qui étoit son intime Ami, de vouloir bien joüer un rôle dont ils conviendroient ensemble. Le Comte n'étoit venu à Paris que pour faire faire un beau carrosse de femme, & que pour acheter de beaux meubles, parce qu'il étoit sur le point d'épouser une riche heritiere dans sa Province. Il trouva moyen d'être introduit chez la Belle, & peu de jours après non seulement il parla de l'épouser, mais ce qui ne laissa aucun doute qu'il ne parlât positivement, est qu'il pria la Demoiselle de commander un carrosse comme elle le jugeroit à propos, & de choisir des meubles à sa fantaisie. La Belle se crût alors Comtesse considerable, & reprit

son air d'indifférence pour le Conseil. Mais le dénouement a été terrible pour elle. Son premier Amant se voyant traité de la sorte lui a reproché son inconstance, & son humeur intéressée, & s'est attaché peu de jours après à une aimable personne qui ne demeure qu'à quatre pas de la Demoiselle. Alors le Comte a rendu des visites moins fréquentes, & a pretexté ce changement sur quelques affaires qui lui étoient survenues. Il a ensuite témoigné du déplaisir de ce que ses parens travailloient à renouer un mariage où il avoit été engagé avec une riche héritière qu'il nomma, & peu de jours après il écrivit une Lettre pleine d'excuses de ce qu'il étoit obligé de partir pour aller épouser cette héritière. Considérez, je vous prie, l'effet qu'a pû produire une pareille chute de prétentions. Le chagrin qu'en a la Demoiselle, doit être d'autant plus sensible qu'elle se voit obligée de le renfermer dans son cœur : car vous jugez quel tort lui feroit cette aventure si elle venoit à éclater. N'est-il pas vrai, *MADemoiselle*, que la conduite de cette personne pleine de fierté nous pourroit bien faire moraliser, & nous

montrer c  
modere p  
tes fâcheu  
l'on perd  
on veut tr  
besoin de  
*MOISEL*  
reglée &

A

**V** Ou  
sieur, d  
curiosité  
velles gé  
que tout  
même en  
personne  
une guer  
& moi,  
vir, vous  
& j'y ai  
que les  
devoir,  
pouvons  
quiétude  
sur le b  
tâche de

montrer qu'une ambition que l'on ne modere pas, ne peut avoir que des suites fâcheuses. Aussi est-il certain que l'on perd plus qu'on ne gagne quand on veut trop acquérir. Vous n'avez pas besoin de ces reflexions, vous MADemoiselle, dont la conduite est si réglée & si sage. Je suis, &c.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**V**ous estes injuste, mon cher Monsieur, de croire que je désapprouve la curiosité que vous avez pour les nouvelles générales. Je pense au contraire que tout le monde devrait avoir le même empressement, puisqu'il n'y a personne qui ne se trouve intéressé dans une guerre qui est universelle. Si vous & moi, ne sommes plus en état de servir, vous avez des fils dans les Armées, & j'y ai des neveux. Je suis persuadé que les uns & les autres feront leur devoir, mais, mon cher Monsieur, nous pouvons calmer une partie de nos inquiétudes. On n'est pas aussi exposé sur le bord du Rhin que vôtre voisin tâche de vous le persuader. Entre nous,

je trouve ce voisin-là bien timide pour un homme qui fait le grand politique. Pourquoi ne considere-t-il pas que la France n'eut jamais des troupes si bonnes, si nombreuses, ni mieux disciplinées ? Que l'on ne vit jamais dans nos Ports tant ni de si bons Vaisseaux, & que jamais Roi ne fut mieux servi, ni ne merita mieux de l'être. Quand votre voisin dit que les Imperiaux sont près de nous, pourquoi ne lui répondez-vous pas que nous sommes près d'eux, ou comme ce Brave Lacedemonien : *Tant mieux, nous aurons moins de peine à les aller chercher.* S'il ajoûte que les Ducs de Baviere & de Saxe, &c. sont pour les Imperiaux, vous n'avez qu'à repliquer que les Ducs de Guienne, de Normandie, d'Orleans, & d'Anjou ont joint les François. S'il continue par le Marquis de Brandebourg & le Lantgrave de Hesse, vous poursuivrez par les Comtes de Champagne, de Provence, d'Auvergne, & par le Lantgrave d'Alsace. S'il pretend vous étonner en citant la Bohême comme aiant été un Roïaume à part, vous l'étourdirez d'une maniere plus terrible, en repartant que les Rois des Bourguignons, des Bretons & des Vis-

gots sont  
gois. V  
mettre si  
n'en font  
tout cela  
ge de leur  
Lettre en  
esprits do  
endroit o  
servira à  
voulez q

Aurio  
Si l'A  
J'aim  
Que d  
Profan  
Ces ge  
Noire  
En un  
Le ch  
Ils cro  
Prend  
Il fait  
Je voi  
Chez

On ap  
liment  
les Tur

gots font soumis à l'Empereur des François. Voiez combien de forces peuvent mettre sur pied tant de Nations qui n'en font plus qu'une , & par dessus tout cela examinez la tête & le courage de leur Souverain. Je vis hier une Lettre en Vers d'un de nos plus beaux esprits dont il faut que je vous cite un endroit qui fait à nôtre sujet , & qui servira à égaier la matiere dont vous voulez que je vous entretienne.

*Aurions nous des Hostes bien doux ,  
Si l'Allemand entroit chez nous ?  
J'aime micux les Turcs en Campagne  
Que de voir nos vins de Champagne  
Profanez par des Allemands.  
Ces gens ont des hanaps trop grands ,  
Nôtre Nectâr veut d'autres verres.  
En un mot , gardez qu'en nos terres  
Le chemin ne leur soit ouvert ,  
Ils croiroient nous prendre sans verd :  
Prendre sans verd nôtre Monarque !  
Il fait trop bien mener sa Barque ,  
Je vois ces gens-là retourner  
Chez eux avec un pied de nez.*

M. de la  
Fontaine  
à M. le  
Duc de  
Vendôme  
mss.

On apprend par une Fregate nouvellement arrivée de Constantinople, que les Turcs font de grands preparatifs



pour la Campagne prochaine : Qu'au commencement du Printems le grand Vizir doit se mettre à la tête de l'Armée en Hongrie , dans le dessein d'assiéger Bude , étant bien informé que les Imperiaux depuis la levée du Siege de Belgrade , sont entierement deconcertez : Outre cela , l'Armée Othomane qui sera composée d'environ cent mille hommes , doit livrer combat à celle des Imperiaux , en quelque endroit qu'elle la rencontre. Le Tokeli est toujours regardé de bon œil à la Porte : Il n'espere pas moins que d'être maintenu dans la Principauté de Transylvanie. Le Prince d'Orange continuë d'amuser les Anglois & les Hollandois de prosperitez chimeriques , flattant toujours les uns & les autres d'une descente en ce Roiaume ; chose plus difficile qu'il ne pense. Nôtre Armée d'Italie est avant dans le Piemont , & cependant le Duc de Savoye n'ouvre point les yeux pour voir la ruine inévitable de ses Etats : Toujours obstiné à sa perte , il aime mieux , &c.

Je ne vous dirai rien de la Cour , si ce n'est que l'on est ici fort tranquille. Pour les nouvelles de guerre il y en a fort peu à present ; on ignore le tems  
que

que les tr  
tiers d'  
quelque  
manquer  
Je suis ,

que les troupes sortiront de leurs quartiers d'Hyver. Dès que j'apprendrai quelque chose d'important, je ne manquerai pas de vous le faire savoir. Je suis, &c.





# LETTRES TENDRES

ET

## PASSIONNÉES

*Avis sur la maniere de les  
écrire.*

*l'oude*



UAND il seroit vrai, que le cœur seul doit, sans le recours de l'esprit, inspirer les Lettres tendres & passionnées, je ne ferois pas de dire qu'il y a beaucoup d'observations à faire sur la maniere de les écrire : Mais avant que d'entrer en ce détail, j'avoüe que les plus belles Lettres en ce genre-là n'ont pas donné à ceux qui les ont écrites, toute la reputation qu'ils meritoient. Cela vient de ce que ces Let-

Lettres  
tres doivent  
blic, que  
à qui elle  
a des pla  
marques  
& même  
sur mille  
public n'a  
ne aimée  
à propos  
ches & c  
d'un car  
gner dan  
que l'on  
succès si  
té de la p  
pourveu  
que mêm  
& qu'il se  
mens du  
rende mo  
J'aime  
rinissent  
est insepa  
ne part  
montrer  
tinuelle  
core qu  
les Lettr  
celles d'

*Lettres tendres & passionnées. 163*

tres doivent être moins au goût du Public, que selon l'humeur de la personne à qui elles sont adressées. En effet il y a des plaintes & des reproches ; des marques de douleur & de repentir, & même des querelles qui arrivent sur mille petites particularitez dont le public n'a que faire, & dont la personne aimée se sent attendrie : mais il est à propos que ces plaintes, ces reproches & ces querelles ne sortent jamais d'un caractère de respect qui doit régner dans toutes ces Lettres : De sorte que l'on n'écrirait pas avec beaucoup de succès si on ne suivoit que l'impetuosité de sa passion. L'esprit n'y gâte rien, pourveu qu'il n'affecte pas d'y briller, que même il n'y veuille point paroître, & qu'il se contente de mêler aux sentimens du cœur, une délicatesse qui les rende moins brusques & plus touchans.

J'aimerois aussi que les expressions tinssent d'une certaine inquiétude qui est inseparable de l'amour, & que rien ne parût tranquille, quand on doit montrer qu'on a l'ame dans une continuelle agitation. Je demanderois encore qu'il y eût de la difference entre les Lettres d'amour d'un Cavalier, & celles d'une Dame. Je souffrirois plus de

liberté dans les premières : je permettrois que la passion y parût plus ouvertement, & que même elle s'y montrât ardente, pourveu que cette ardeur fût accompagnée de respect. Mais je ne voudrois pas qu'un sexe qui doit avoir la modestie en partage, temoignât de l'empchement : J'aimerois au contraire, qu'une femme envelopât les marques de son amour, qu'elle se contentât de les laisser entrevoir, & qu'un caractère de retenuë & de pud. ur fût mêlé à sa tendresse. Ce n'est pas que nous n'aïons vû paroître avec succès des Lettres où l'amour violent passoit les bornes de la bienfiance ; mais comme tout le monde n'est pas d'un même goût, je dis le mien sans blâmer celui des autres. J'ose aussi me déclarer contre l'opinion commune, qui veut que toutes sortes de Lettres soient courtes. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à des personnes qui s'aiment, de soulager leur cœur, & de s'écrire tout ce qu'elles pensent, sur tout quand elles n'ont pas pour s'entretenir toute la liberté qu'elles souhaiteroient ? Comment pourroit-on en peu de mots éclaircir des soupçons, fonder ou détruire des jalousies, justifier une conduite, &

tendre co  
qu'on a  
pensé ? L  
se plaise  
nent les  
appellent  
souffrent  
qu'ils vo  
tout dir  
veillent  
Biller ce  
Lettre n

*Mad*

**V** Otr  
l'est fort  
faire les  
lez me d  
perdre,  
tre plus b  
Je vous a

**J** 'Ai pe  
plus le v



fendre conte de ce qu'on a fait , de ce qu'on a dit , & même de ce qu'on a pensé ? Le moïen que des Amans qui se plaisent tant à exagerer , qui prennent les momens pour des siècles , qui appellent insupportables les maux qu'ils souffrent , qui disent continuellement qu'ils vont mourir , qui n'ont jamais tout dit , & qui ne peuvent se taire , veuillent ou puissent renfermer dans un Billet ce qu'à leur gré , une longue Lettre ne peut assez exprimer ?

---

*Madame de ... à Monsieur de ...*

**V**Otre Ami , je dis vôtre , car il l'est fort , m'a dit que vous n'aviez que faire les Samedis au soir. Si vous voulez me donner le tems que vous avez à perdre , je m'en contenterai. Une autre plus belle aura vôtre tems précieux. Je vous attends à souper.

---

*Réponse.*

**J'**Ai peur que mon ami ne soit encore plus le vôtre ; mais il n'est pas question

de cela. Quand vous dites que vous ne me demandez que le tems que j'ai à perdre , je voi bien que vous voulez dire , que je perdrai mon tems auprès de vous. Mais ne vous y trompez pas, je connois déjà assez v<sup>otre</sup> merite , pour croire qu'il n'y a point de tems mieux employé , que celui que l'on passe en v<sup>otre</sup> conversation : Je laisserai à de plus heureux le soin de prendre place dans v<sup>otre</sup> cœur. Pour moi , je me contenterai d'en avoir une dans v<sup>otre</sup> chambre. Vous parlez bien en sûreté , quand vous dites qu'une autre plus belle aura mon tems precieux. C'est que vous savez bien , que je n'ai point de tems precieux & qu'il n'y a point de plus belle personne que vous.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**M**ON mal-heur me persecute toujours , mes parens sont déchaînez contre moi , & me gardent à veüe. Je n'ai ni la liberté de vous voir , ni le tems de vous écrire de la maniere que je voudrois. Le traitement étrange que je souffre , va faire assez de bruit pour

vous app  
exerce sur  
pourroit  
pour vou  
cœur est  
l'on fasse  
absence ,  
puissent m  
Si vous av  
air du mo  
la fidelité  
conjure ,  
parce qu  
fois cette  
que mon  
je suis ob  
tôt expir  
casion de  
nôtre Am  
vous ne n  
veritable  
Helas !  
mieres de  
aimant ,  
affreuses  
larmes d  
& le jour  
mon vif  
de mela  
dans la

vous apprendre quelle cruauté l'on exerce sur moi ; mais personne ne vous pourroit exprimer la tendresse que j'ai pour vous. Soiez donc assuré que mon cœur est à vous , quelque effort que l'on fasse pour vous l'ôter. Il n'y a ni absence , ni menaces , ni captivité qui puissent me faire changer de sentiment. Si vous avez du merite , & le meilleur air du monde, j'ai de la tendresse & de la fidelité. Mais souvenez-vous je vous conjure , que je ne suis infortunée que parce que je vous aime. Faites quelquefois cette reflexion , & soiez persuadé que mon amour & la persécution que je suis obligée d'essuier, me feront bientôt expirer, si je ne trouve quelque occasion de me dérober pour aller chez nôtre Amie & vous y voir, à moins que vous ne me fassiez savoir que vous êtes veritablement sensible à mes maux. Helas ! qui m'auroit dit que les premieres douceurs que je goutai en vous aimant, dussent être suivies de peines si affreuses ? Je passe toutes les nuits en larmes depuis que je ne vous vois plus, & le jour je suis contrainte d'effacer de mon visage les marques d'une profonde melancolie. On m'observe même dans la conversation , & je voi bien

que l'on veut que j'y paroisse gaie quand on me donne d'un poignard dans le cœur. On a fait une partie de famille pour aller à l'Opera , & m'y entraîner. Plût à Dieu que vous pûssiez voir dans quelle contrainte j'y serai. Vous liriez dans mes yeux la violence de mon amour , & la compassion que je merite. Je ne vous en puis dire davantage, mon tres-cher , il entre du monde , & je ne doute pas que ce ne soient des emissaires de mes tyrans.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**Q**UE ma raison est foible ! c'est inutilement que je l'appelle à mon secours : Ma tendresse triomphe d'elle sans peine. Je croiois que les plaisirs & le tumulte que l'on trouve à Paris , dissiperoient l'idée que j'y avois apportée de nôtre Province ; mais hélas que mes espérances sont trompeuses ! Je soupire au milieu des divertissemens que l'on s'empresse à me faire avoir , & je me sens même importunée par les gens qui me viennent chercher pour me donner des marques de leur complaisance.

plaisance  
promette  
mon cabi  
je m'aban  
sion. Elle  
en saurois  
nez donc  
sera possib  
vous diffé  
tirai inces  
crifice de  
fait ven  
fois part  
ne saurois

A .

**P**Ouvez  
& de cré  
vôtre ind  
en convai  
au Marq  
devoit ja  
Après ce  
croiez-vo  
tions de  
Vous me  
mon res

II.

plaisance. Je m'en débarrasse le plus promptement que je puis, j'entre dans mon cabinet, j'en pousse la porte, & je m'abandonne entièrement à ma passion. Elle est si forte, que je ne vous en saurois exprimer la violence. Venez donc, venez le plutôt qu'il vous sera possible, & assurez vous que si vous différez encore ce voyage, je partirai incessamment, & vous ferai un sacrifice de toutes les affaires qui m'ont fait venir dans ce pays. Encore une fois partez, je vous en conjure, & je ne saurois trop vous le dire.

---

*A Mademoiselle de \*\*\**

**P**ouvez-vous m'accuser d'injustice & de crédulité quand je vous reproche votre indiscretion? Ne puis-je pas vous en convaincre, & n'ai-je pas ouï dire au Marquis de \*\*\* un secret qui ne devoit jamais sortir de votre bouche? Après ce que vous avez fait ensuite, croiez-vous m'amuser par des protestations de votre prétendue innocence? Vous me parlerez en vain pour affoiblir mon ressentiment. Je demeurerai fer-



me, & si j'avois le mal-heur de sentir  
renaître ma tendresse, je ferois tous  
mes efforts pour cacher la honte que  
j'en aurois. Vous n'entendrez jamais  
parler d'un Amant que vous avez traité  
d'une maniere si indigne de sa passion  
& de sa fidelité. Ne croiez pas me faire  
revenir en vous repentant, vos larmes  
mêmes ne sauroient effacer votre crime.  
Il suffit que vous aïez été coupable  
pour perdre mon estime, & je ne sau-  
rois vous redonner mon cœur si je cesse  
de vous estimer. La delicatesse de mes  
sentimens augmente la vivacité de ma  
douleur. Je ne puis plus me consoler  
de ma défaite, ni de la foiblesse dont  
elle a été suivie, parce que je ne puis  
l'excuser sur le merite de la personne  
qui m'avoit charmé. Je ne me repre-  
sente ce que j'ai fait pour vous plaire,  
malgré la raison & mon devoir, que  
pour m'en faire un supplice. Je me sens  
agité de desespoir, & si j'ai jamais trou-  
vé la mort desirable, c'est dans le mal-  
heureux état où vous m'avez réduit.  
Que je connoissois peu votre cœur !  
quand je vous disois que vous seriez  
sensible à mes maux si vous étiez per-  
suadée de ce que je souffrois ? N'avez-  
vous pas vu tout ce que j'ai fait pour

vous sans  
esperance  
tendrir,  
n'est que  
solu de  
j'avoüe,  
me faire  
que je ne  
venir ;  
seroit po  
des dur  
quelles  
faites G  
pas, in  
touchée  
mortelle  
paroitro  
c'est-à-d  
je persua  
je traîne  
vie mal  
raison  
malgré  
fois, P  
causé q  
parens,  
de ma  
fidelle  
Cepend  
j'avoüe

vous sans en être touchée. Je pers toute  
 esperance de vous pouvoir jamais at-  
 tendrir , & c'est sur cette opinion qui  
 n'est que trop bien fondée que j'ai re-  
 solu de ne plus chercher à vous voir.  
 J'avoüe , à ma honte , que si je pouvois  
 me faire aimer de vous , il n'y a rien  
 que je ne voulusse executer pour y par-  
 venir ; mais ne vous flattez point , ce  
 seroit pour vous faire sentir ensuite par  
 des duretez semblables aux vôtres ,  
 quelles sont les douleurs que vous me  
 faites souffrir. Quel plaisir n'aurois je  
 pas , ingrata , de vous voir vivement  
 touchée d'un Amant que vous avez  
 mortellement offensé ? Mes peines vous  
 paroîtroient alors ce qu'elles sont ;  
 c'est-à-dire , insupportables. Aussi suis-  
 je persuadé que j'en mourrai , ou que si  
 je traîne encore quelque reste d'une  
 vie mal-heureuse , je perdrai le peu de  
 raison que j'avois taché de conserver  
 malgré mon mal-heur. Encore une  
 fois , perfide , songez que vous êtes  
 cause que je me suis broüillé avec mes  
 parens , & que je me suis fait un Enfer  
 de ma maison. Tout cela pour une in-  
 fidelle qui ne merite que ma haine.  
 Cependant pour comble de maux ,  
 j'avoüe que je ne vous puis haïr. Mais

n'attendez rien de cette foiblesse. Je connois trop vôtre crime pour ne pas l'abhorrer & vous mépriser. J'aimerois mieux mourir cent fois que de me sentir capable de faire aucune démarche qui me rapprochât de vous. Dans les différentes résolutions que je prenois hier au soir, il y en eut une qui prévalut, ce fut de vous écrire avec modération, & même d'une manière assez froide. J'eus la force d'exécuter ce dessein, mais le billet que je viens de recevoir de vous, me fait passer de l'indifférence jusqu'à la fureur. Pouvez-vous vous railler de moi connoissant vôtre changement, ma passion & le peu d'apparence qu'il y a que je puisse être heureux? Je me consolerois pourtant des obstacles que ma famille pourroit apporter à mes prétentions; mais je ne pourrai jamais souffrir l'injustice que vous me faites, ni cette dureté de cœur dont vous m'avez donné des marques si sensibles. Je veux finir ces reproches, voici la dernière fois que je me plaindrai de vous, & la dernière fois aussi que vous me tromperez. J'ai les yeux ouverts, & je voi que ce n'étoit que par une ambition de Coquette que vous aviez pris soin de m'attirer. Ce

procédé  
les femm  
pere poi  
particuli  
tables sen  
que mon  
que je si  
me fait  
prenez  
mes mar  
la vie m  
me sem  
mourir  
vous ai  
pouvoir

A

J  
Je ne  
lade, &  
de ces  
faisoien  
nous n'  
ler. Ma  
tion est  
pêcher  
matins  
toutes

procedé m'a donné tant d'averfion pour les femmes en général , que je ne defefpere point de pouvoir sentir une haine particuliere pour vous. Voilà mes veritables fentimens que je vous écris , fans que mon efprit s'en mêle. Vous favez que je fuis dans une indisposition qui me fait garder la chambre ; mais apprenez que je n'oublîrai rien à rendre mes maux affez confiderables pour finir la vie malheureufe que je traîne. Auffi me femble-t-il que je n'ai plus qu'à mourir , pufque j'ai eu la foibleffe de vous aimer , & le mal-heur de ne me pouvoir faire aimer de vous.

---

*A Mademoifelle de \* \* \**

**J**E ne fai que trop que vous êtes malade , & que vous ne pouvez m'écrire de ces Lettres longues & tendres qui faifoient tout mon bon-heur quand nous n'étions pas en état de nous parler. Mais en bonne foi vôtre indisposition eft-elle affez forte pour vous empêcher de m'écrire deux lignes tous les matins ; Si vos maux n'ont pas éteint toutes les paffions de vôtre ame , ne

devez-vous pas craindre de me donner de l'inquietude , & de perdre mon cœur ? J'y sens de secrets dépits qui viennent de vôtre negligence. Ils pourroient le porter à la revolte , & je vous avertis que j'ai besoin de vôtre presence , ou de vos Lettres pour le remettre dans son devoir. Si vous êtes long-tems malade , & que vous negligiez de m'écrire , je ne vous réponds de rien. Il y a long-temps que je me suis apperçû avec chagrin que vous n'avez aucune disposition à la jalousie. J'ai crû que vous me regardiez comme une personne peu digne de vos soins & de vos empressemens. Enfin , vous n'avez pas daigné craindre que je vous fisse quelque infidélité. Je vous declare que vôtre cœur qui manque d'ardeur & de délicatesse n'est pas digne du mien. Si vous aviez considéré ma tendresse comme quelque chose de précieux , vous auriez apprehendé de la perdre , & je ne vous aurois pas vû continuellement dans une tranquillité qui m'est injurieuse. La jalousie la plus terrible me paroîtroit un mal plus supportable & moins dangereux. Je ne voudrois pourtant pas qu'elle vînt d'une opinion qui me fût désavantageuse ; mais je souhai-

terois qu'il  
lence de  
vous êtes  
& que j'y  
devez-vous  
stance par  
pouvez-vous  
que je me  
gloire plus  
dresse ?  
sence pu  
pourroit  
moi des  
qui pour  
quel point  
ce que j  
bliez rien  
n'aiez d'  
notre be  
de vôtre  
conserv  
unies po  
ma tres  
amour a  
guérir.



terois qu'elle fût produite par la violence de vôtre passion. Je voi bien que vous êtes persuadée que je suis à vous, & que j'y veux être toute ma vie. Mais devez-vous negliger à soutenir ma constance par de petits soins ? Pourquoi ne pouvez-vous pas croire que la fermeté que je montre, part d'un sentiment de gloire plutôt que d'un excès de tendresse ? Faites enforte que vôtre présence puisse fortifier une passion qui pourroit s'affoiblir. Vous verrez en moi des empressements & des ardeurs qui pourront vous mieux persuader à quel point je vous suis fidele que tout ce que je vous pourrois écrire. N'oubliez rien pour guerir promptement, n'aiez d'autre soin que celui d'avancer nôtre bon-heur en avançant le retour de vôtre santé. Conservez ma vie en conservant la vôtre. Elles sont trop unies pour pouvoir être séparées. Adieu, ma tres chere, je connoîtrai vôtre amour aux soins que vous prendrez de guerir.



*A Monsieur de \* \* \**

**J**E me rends , je veux croire que vous m'aimez , je vous avouërai même que vos yeux & vos discours m'en ont donné des assurances trop claires & trop tendres pour me laisser lieu d'en douter. Mais , mon tres cher , quand je rends justice à vôtre cœur , pourquoi ne traiterez-vous pas le mien de la même sorte ? Quoi ! vous me ferez encore la guerre , que j'aime ou que j'ai aimé Monsieur de \* \* \* ? le goût que j'ai pour vous , ne doit-il pas dissiper une si bizarre jalousie , & n'êtes-vous pas honteux de l'avoir conçûe ? Elle m'offense mortellement ; mais n'attendez pas que je m'en plaigne : Je vous trouve assez puni quand vous vous regardez comme maître d'un cœur qui auroit pû être si méprisable. Je n'aurois garde de tomber dans la faute que vous m'avez reprochée , & d'abaisser mes inclinations jusques au point où vous croiez les avoir veües. Je me trouve trop heureuse en l'état où je suis pour ne pas craindre toute sorte de change-

ment. Vous  
mez , en  
faire par  
la rendre  
qu'il n'y  
que celu  
cœurs di  
pourra e  
côté. Je  
persecut  
Vous av  
tendress  
dente. J  
moins c  
le dire;  
ser ma  
fierté. L  
mesure  
heureux  
cet effe  
si chere  
voir fini  
siez de

**C**R  
le coup

ment. Vous êtes aimable, vous m'aimez, en faut-il davantage pour me faire paroître heureuse, & pour me la rendre en effet. Je suis persuadée qu'il n'y a pas de bonheur plus sensible que celui qui naît de l'union de deux cœurs dignes l'un de l'autre. Rien ne pourra détruire cette union de mon côté. Je croi même être redevable aux persécutions que l'on m'a fait souffrir. Vous avez eu pitié de moi, & votre tendresse en a été plus vive & plus ardente. J'ai pris garde que vous m'aimiez moins quand il vous étoit permis de me le dire; mais l'amour a voulu récompenser ma bonne foi & vous punir de votre fierté. Il vous a rendu plus sensible à mesure que je suis devenuë plus malheureuse, & la connoissance que j'ai de cet effet de mes peines, me les rend si cheres que je ne puis souhaiter de les voir finir. J'aprehende que vous ne cessiez de m'aimer, si je cesse de souffrir.

---

*A Mademoiselle de \* \* \**

**C**Ruelle ! appelez-vous un conseil le coup de poignard que vous venez de

me donner ? Quoi , vous voulez rompre pour prevenir les mal-heurs dont nous sommes menacez ? Ce seroit imiter ces Anciens qui se donnoient la mort de peur de mourir. C'est me vouloir jeter dans la plus terrible de toutes les infortunes , pour ne me pas exposer à la douleur que me peut donner l'absence ou la jalousie. Sachez que je mourrai plutôt que de cesser de vous aimer ; j'ai déjà souffert , & je souffrirai encore , & bien loin de sentir diminuer ma tendresse , je vous aimerai avec un redoublement d'ardeur. Un cœur véritablement touché ne cede jamais à la crainte , & ne cesse jamais d'aimer une personne qui ne cesse pas d'être aimable. ConteZ donc sur ma fermeté , elle sera inébranlable. Ne renoncez point aux douceurs de l'esperance, nous avons vaincu jusques à cette heure tous les obstacles que nous ont suscité nos ennemis. Il y a un an qu'ils travaillent à rompre le nœud qui nous lie , & il n'y a qu'un jour que nous nous sommes vûs , & que nous avons juré de nous être fideles jusques à la mort. Si vous m'aimiez aussi parfaitement que je vous aime , vous éprouveriez comme moi , qu'il ne faut qu'aimer tendrement pour

être heur  
laissez fai

A

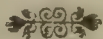
**J**E vous  
ment in  
raison de  
der ma c  
vois bie  
être fier  
je n'ai p  
je vous  
je me t  
si aisém  
reproch  
votre ai  
gards, to  
Que vo  
vous v  
raison e  
reflexio  
lé , c'  
l'homme  
mieux

être heureux. Rassurez-vous donc & laissez faire le reste à l'amour.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**J**E vous avoüe que j'étois furieusement irritée contre vous, & j'avois raison de l'être, mais le moi en de garder ma colere contre ce que j'aime? je vois bien que je ne suis pas née pour être fiere avec vous, & je sens déjà que je n'ai plus de ressentiment, parce que je vous dois voir cette après-dînée. Que je me trouve foible de vous pardonner si aisément! Je voulois préparer mille reproches; mais quand je songe à vôtre air, à vos manieres & à vos regards, toute ma hardiesse m'abandonne. Que vous êtes redoutable! Dès que je vous vois, je trouve que vous avez raison en tout, & s'il me reste quelque reflexion à faire quand vous avez parlé, c'est pour juger que vous êtes l'homme du monde qui meritez le mieux d'être aimé.





*Au même.*

**Q**Uoy ! vous m'accusez , ingrat , & vous m'obligez à me justifier quand vous m'avez fait mille injustices ? Vous connoissez ma délicatesse , & vous savez quelle douleur j'aurai dès que vous me reprocherez quelque infidélité. Je n'ai jamais été capable de vous en faire , & il ne m'est pas moins impossible de me taire quand vous me touchez par un endroit si sensible. Je vous avouerai donc malgré moi que je ne pourrai jamais cesser de vous aimer , & que la violence de ma passion est si grande , qu'elle ne peut être comparée qu'à votre injustice , & qu'à la honte que je dois avoir de vous faire cet aveu. Cependant j'apprehende de succomber me voyant accusée par un homme qui est sûr de ma tendresse malgré tout ce qu'il peut dire pour m'affliger. Vous savez , ingrat , que je n'ai jamais dit une parole , que je n'ai jamais fait une action qui ait pû vous déplaire. Si vous en doutez , je serai mal-heureuse , mais je pourrai passer de l'amour à la haine.

Ma raison  
mais mon  
core à vo  
encore ce  
tâcherai d  
pour avoi  
fondre. V  
portant o  
pour n'ê  
ne veux  
je serai e  
me démo  
hende q  
étant per  
mauvais  
moi , &c

**P**Ouvr  
jalousie f  
me repr  
catesse d  
pas vou  
suis si o  
ne veu  
vous en  
fais un

Ma raison demande ce changement , mais mon cœur a la lâcheté d'être encore à vous. Il veut que je vous voie encore ce soir chez nôtre Amie , je tâcherai de m'y rendre , mais ce sera pour avoir le plaisir de vous y confondre. Vous jugez bien qu'il est important que vous soiez assez déguisé pour n'être pas connu. Pour moi , je ne veux point dire de quelle maniere je serai en masque , je veux voir si vous me démêlerez dans la foule. J'apprehende que vous ne vous y mépreniez , étant persuadée que vôtre cœur est un mauvais guide pour vous conduire vers moi , &c.

---

*Au même.*

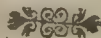
**P**Ouvez-vous me faire paroître une jalousie si offensante que celle que vous me reprochez ? La violence & la delicatessé de ma passion ne doivent-elles pas vous répondre de ma fidelité ? Je suis si outrée de vos soupçons , que je ne veux pas me donner la peine de vous en faire voir l'injustice. Je me fais un plaisir que vous doutiez encore

de ma constance pour vous punir de ne vous être pas assez appliqué à la bien connoître.

---

*Au même.*

**J**E ne puis vous exprimer la désolation où je suis, j'ai appris que votre fièvre avoit redoublé, & depuis une nouvelle si terrible, il m'est impossible de faire autre chose que de verser des larmes. Tremblerai-je encore longtemps pour une vie qui m'est mille fois plus chère que la mienne? Au nom de Dieu envoyez-moi continuellement des nouvelles par l'entremise de votre chère sœur. Je vous pardonne les soupçons dont vous m'aviez affligée. Je les regarde comme l'effet du chagrin que vous a donné le commencement de votre maladie. Ne songez qu'à vous bien porter, & vous connoîtrez mieux ensuite quels sont les sentimens de mon cœur.



**V**otre  
re tenir  
me fait  
vez un  
cœur. M  
ses mou  
raison e  
des eff  
vos sou  
J'ai bea  
gloire d  
la conse  
que je p  
découv  
m'avez  
monde  
que fair  
n'aurai  
gronder  
je ne  
quand  
re. Ma  
pourro  
& je v  
une ég

*Au même.*

**V**Otre chere sœur vient de me faire tenir une Lettre de vôtre part qui me fait oublier vos injustices. Vous avez un terrible ascendant sur mon cœur. Ma raison voudroit s'opposer à ses mouvemens, mais j'avoüe que ma raison est foible, & qu'elle ne fait que des efforts inutiles pour tenir contre vos soumissions, feintes ou veritables? J'ai beau connoître qu'il y va de ma gloire de soutenir ma fierté, je ne puis la conserver contre vous. Voulez-vous que je passe plus avant, & que je vous découvre le secret de mon cœur. Vous m'avez fait le plus grand plaisir du monde de m'appaiser. Je ne saurois plus que faire de ma colere, je sens que je n'aurai jamais de disposition à vous gronder, du moins ai-je remarqué que je ne savois comment m'y prendre quand j'avois le plus de sujet de le faire. Mais ne parlons plus de ce qui nous pourroit chagriner, je vous pardonne, & je veux mettre toutes choses dans une égalité de tendresse entre nous.

Pardonnez-moi donc aussi le déplaisir que je vous ai causé ; je ne saurois vous en donner d'aussi sensibles que ceux que me donne v<sup>otre</sup> maladie. Si je croiois y avoir contribué, j'en serois au désespoir. Je voi bien que vous n'avez pas trop de tendresse pour moi, & je voi encore mieux que vous n'en auriez point du tout. si vous me regardiez comme une personne qui vous accableroit de maux.

---

*Vn homme de qualité, resolu de renoncer à un commerce amoureux qu'il avoit avec une Demoiselle, lui envoia ce Billet.*

J'Estime tant mon cœur, que j'avouë que je ne saurois vous paier de sa perte ; pour vous en consoler voilà un contrat de vente que je vous fais d'une de mes terres ; vous savez qu'elle vaut cinq mille livres de rente.



La

La Dame  
son con

J'Estime  
vous ne  
j'avoüe  
perte,  
reste de  
consoler

CE  
n'a pen  
dépit. C  
mes eff  
puis m  
çons qu  
repos, S  
vous av  
& de la  
sous un  
MADEMO  
II. P



*La Dame lui renvoia son billet &  
son contrat coupez en deux , avec  
cette réponse.*

**J'**Estime vôtre cœur encore plus que vous ne l'estimez ; car non seulement j'avoüe qu'on ne sauroit me paier de sa perte , mais je vous ferai voir tout le reste de ma vie , qu'on ne m'en sauroit consoler.

*A Mademoiselle de \*\*\**

**C**E qui se passa hier entre nous , m'a pensé faire mourir de honte & de dépit. C'est en vain que je fais tous mes efforts pour me flatter. Je ne puis me défendre de certains soupçons qui troublent entierement mon repos. Si l'amour que vous dites que vous avez pour moi avoit de l'ardeur & de la vivacité , pourroit-il paroître sous une forme si languissante ? Ah ,  
MADEMOISELLE , ne me flattez plus ,

*II. Partie.*

*Q*

cette ardeur dont vous m'avez parlé si souvent, n'est que dans votre tête & dans votre conversation. Votre cœur ne l'a jamais sentie. J'ai pris garde même que vous faites briller trop d'esprit quand il n'est pas permis d'en faire paroître. En un mot, MADEMOISELLE, vous n'aimez pas comme on aime quand la passion est violente. Cependant je vous avoüe encore que rien ne peut affoiblir la mienne.

*A Monsieur de \*\*\**

**I**L y a une espece de barbarie dans votre procédé, vous m'insultez quand je ne vous donne pas d'aussi fréquentes marques de mon amour que vous m'en donnez de la vôtre. Ne devriez-vous pas considérer que je suis une malheureuse que l'on tient comme captive, & qui ne peut presque jamais suivre ses volontés. J'avoüe que vous avez été un jour sans recevoir de mes nouvelles. Faloit-il pour cela m'en laisser deux sans me donner des vôtres ? Ne savez-vous pas que c'est la seule

consolation  
le déplai  
Je ne sai  
d'en fort  
rive, & q  
obstacles  
retrouver

**H**EL  
flattois  
té, mai  
sans relâ  
continue  
m'empêc  
de trava  
Je n'ai  
j'aime,  
peut seu  
dont j'ai  
tems qu  
chemen  
possibili  
reproch  
involon  
certaine  
j'ai. Il

consolation que je puisse recevoir dans le déplorable état où je suis reduite ? Je ne sai si je me flatte quand j'espere d'en sortir , mais si ce bon-heur m'arrive , & que je vienne à vaincre tous les obstacles dont je suis environnée , vous retrouverai-je tendre & fidele ?

---

*Au même.*

**H**Elas que je suis infortunée ! je me flattois de pouvoir recouvrer ma liberté , mais la vigilance de mes parens est sans relâche. Je suis dans une crainte continuelle , & cependant rien ne m'empêche de songer à vous revoir , & de travailler à m'en ouvrir le chemin. Je n'ai l'esprit rempli que de ce que j'aime , & c'est une amour violente qui peut seule faire excuser la foiblesse dont j'ai été capable. Il y a même longtemps que je me sens justifiée de l'attachement que j'ai pour vous , par l'impossibilité de m'en détacher. Je ne me reproche plus ma passion puisqu'elle est involontaire , & cependant je suis incertaine dans mille autres pensées que j'ai. Il n'y en a qu'une seule qui est toû-

jours sûre & dominante, c'est de vous  
aimer toute ma vie.

---

*Au même.*

**Q**ue ferons-nous dans nôtre mal-  
heur ! Mes parens sont plus irrités con-  
tre moi que jamais. Il faudra que je me  
prive de vous voir, ou que je ne vous  
regarde que comme un ennemi. Con-  
serverons-nous une passion qui ne peut  
servir qu'à troubler nôtre repos ? Je  
vous declare que je combats la mienne  
de toutes mes forces, & que je tâche  
de vous oublier ; mais je vous avoüe  
que je ne puis réussir dans ce dessein.  
Jugez si mon cœur n'est pas dans une  
situation douloureuse, & s'il y a une  
personne au monde plus à plaindre  
que moi. Je n'aurai jamais la liberté de  
vous voir que lorsque l'on s'imaginera  
que je ne vous aime plus, mais on per-  
dra bien-tôt cette opinion, & l'on me  
persecutera de nouveau ; car enfin je  
ne cesserai jamais de vous aimer, &  
mon esprit ni mon adresse ne trompe-  
ront pas mes parens. La vérité a un  
caractere qui n'échappe pas à des yeux

fin, & j'  
déjà acco  
mens, qu  
les cach  
mal-heur  
pensée m  
état à fair  
stance dan  
avoüe qu  
que je so

A

**I**L reg  
tre amou  
me déco  
se ligue  
mens ap  
pourra  
dignes l'  
déjà trop  
honte à  
leur pu  
jusques  
rai touj  
Lundy  
tout mo  
aussi da

de vous  
fin, & j'ai affaire à des gens qui sont déjà accoutumés à démêler mes sentimens, quelque soin que je prenne de les cacher. Ainsi, je ne prévois que des mal-heurs pour nous, & cette cruelle pensée me desespere. Je suis dans un état à faire pitié, & si j'ai eu de la constance dans mes autres peines, je vous avoie que je suis accablée de la douleur que je souffre presentement.

---

*A Mademoiselle de \*\*\**

**I**L regne sur tout ce qui regarde notre amour une espece de malignité qui me déconcerte. Il me semble que tout se ligue contre nous, mais si vos sentimens approchent des miens, rien ne pourra désunir deux cœurs qui sont si dignes l'un de l'autre. Nous en avons déjà trop fait pour pouvoir ceder sans honte à nos ennemis. Vous savez que leur puissance ne se doit pas étendre jusques aux volontez. Pour moi, je ferai toujours tel que vous me trouvâtes Lundy aux Tuilleries. Je souhaite de tout mon cœur que vous soiez toujours aussi dans les mêmes sentimens. Mais



ne pouvons-nous pas esperer de nous revoir bien-tôt ? Croiez-vous que nos jaloux ne se laisseront pas enfin de nous observer ? Leur fureur en vous persecutant m'a fait souffrir des maux qui m'ont pensé desesperer. Si je n'ai point succombé dans une si cruelle conjoncture ; c'est parce que vôtre amour étoit assez fort pour vous faire braver les tourmens. Une secrette douceur me soulageoit assez pour me conserver la vie. Pouvois-je mourir quand vous me donniez des marques d'amour si généreuses & si convaincantes ?

---

*A Mademoiselle de \*\*\**

**J**E sai que c'est inutilement que je vous écris , & je ne saurois m'empêcher de vous écrire. Helas ! je n'attends pas même de réponse à mes Lettres. La dernière que je vous fis tenir , vous témoignoit que j'avois resolu de vous laisser en repos & de m'y mettre. Mais quand on vous a veüe une fois , peut-on esperer quelque tranquillité ? Je m'étois flaté que je pourrois chasser vôtre idée de mon esprit , & dès que je tâ-

che de l'ef-  
plus d'é-  
ame qu'il  
cune chose  
je vois tou-  
éloignées  
ournée à  
que la per-  
ve la plus  
si éloigné  
dresse ? C  
quel état  
mille rais  
sujets de  
ces derni  
tres , &  
mal-heu

**V**ous  
plaira  
toute m  
quand il  
je croi  
j'y retor  
avoüe  
demon

che de l'effacer, je la vois revenir avec plus d'éclat. Elle remplit tellement mon ame qu'il n'y a plus de place pour aucune chose du monde. Les Dames que je vois tous les jours, me paroissent plus éloignées de moi, que vous qui êtes retournée à Marseille. Pourquoi faut-il que la personne du monde que je trouve la plus aimable soit si loin de moi, & si éloignée de tout sentiment de tendresse? Considérez, je vous prie, en quel état se trouve mon cœur. Si j'ai mille raisons de vous haïr, j'ai autant de sujets de vous aimer. J'aprehende que ces derniers ne l'emportent sur les autres, & que je ne sois éternellement mal-heureux.

---

*A la même.*

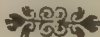
**V**ous me traiterez comme il vous plaira, mais je sens que je serai à vous toute ma vie. Je n'ai ni cœur, ni force, quand il s'agit de vous résister. Dès que je croi me pouvoir tirer de vos mains, j'y retombe plus que jamais, & je vous avoüe que vous êtes maîtresse absolüe de mon destin. Mais, MADAMOISELLE,

se peut-il qu'une personne qui paroît si raisonnable & si généreuse, continue à traiter si cruellement un cœur qui lui est entièrement soumis.

---

*A Madame de \*\*\**

**J** Amais on n'a rien commandé de plus insupportable que ce que vous voulez que je fasse. Quoi, M A D A M E, je serai près de vous, c'est-à-dire, près de tout ce qui fait ma joie, près de la personne du monde la plus charmante, sans vous entretenir, & même sans jeter les yeux sur vous? Quoi! mon cœur ira à vous, & mes regards se tourneront d'un autre côté? Ce seroit un supplice que je ne saurois souffrir, encore que ce fût pour vous marquer l'obéissance que je vous ai vouée. Je vous conjure, M A D A M E, de me commander des choses moins cruelles & plus faisables. Réservez votre inhumanité pour d'autres cœurs. Le mien est le plus passionné & le plus fidele qui fut jamais.



*A la*

**Q** Uoi  
sois le plu  
parce que  
mante de  
que vous  
ceux qui  
parce qu  
deur? Vo  
pour ce q  
sement &  
le reste d  
tout entre  
qu'il n'y e  
tante ni p  
ue. Faites  
timens de  
justice qu

**H** A  
chez la M  
prisé mes  
II. Pa

*A la même.*

**Q**Uoi ! M A D A M E , faut-il que je sois le plus malheureux des hommes , parce que je vous trouve la plus charmante de toutes les femmes ? Faut-il que vous me traitiez plus mal que tous ceux qui vont chez vous , seulement parce que je vous aime avec plus d'ardeur ? Vous l'avez vû , M A D A M E , j'ai pour ce qui vous regarde plus d'empressement & plus de complaisance que tout le reste du monde. Je suis plus prest à tout entreprendre , pour vous montrer qu'il n'y eut jamais de passion plus constante ni plus respectueuse que la mienne. Faites quelque reflexion sur ces sentimens de mon cœur , & rendez-moi la justice que vous me devez.

*A Monsieur de \*\*\**

**H**A ! perfide , vous êtes donc allé chez la Marquise de \*\*\* Vous avez méprisé mes larmes & ma tendresse. Ce-

*II. Partie.**R*

pendant vous saviez que je ne résisterois jamais au coup terrible que me donne votre infidélité. J'en mourrai puisque vous le voulez, mais ma Rivale ne triomphera pas de moi. Je médite une vengeance qui adoucira l'amertume de mon destin. J'ai la satisfaction de penser que vous ne serez pas moins malheureux que vous m'avez rendu infortunée. songez-y, il est encore tems de revenir à moi, & de me rétablir dans le repos que vous m'avez ôté. Encore une fois revenez, & n'attendez pas que j'exécute la résolution que j'ai prise contre la Coquette qui m'enleve votre cœur.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**J**E ne puis non plus vous exprimer la joie que je sens depuis que je vous ai vû, que vous pouvez comprendre ce que j'ai hasardé pour vous voir. J'étois perdue si l'on m'avoit surprise chez votre sœur, & je voi bien qu'il n'étoit pas mal-aisé de m'y surprendre. Il y a des Espions qui me suivent par tout, ils peuvent découvrir que si j'aime votre sœur, ce n'est pas pour ses beaux yeux.

seulement  
je pas ex  
m'enferm  
voudroit f  
agréable  
belles Ter  
de me voi  
vous, ou j  
monde m  
pourtant  
je vous f  
tes que d  
dresse pou  
du dégoû

**P**uis-j  
der que v  
vous me  
Viens-je  
Qu'il est  
croire ce  
transport  
mon esp  
dant si j  
m'observ  
dre la ra



seulement. Juste Ciel, à quoi ne serois-je pas exposée par ce mal-heur ? On m'enfermeroit sans doute où l'on me voudroit sacrifier au Magot qui paroît agréable à ma famille, parce qu'il a de belles Terres. Ne craignez pourtant pas de me voir en son pouvoir, je serai à vous, ou je renoncerai à tout ce que le monde me pourroit offrir. Je trouve pourtant fort inutile la protestation que je vous fais. Sachez une fois pour toutes que dès que l'on a senti de la tendresse pour vous, on ne peut avoir que du dégoût pour le reste des hommes.

---

*Au même.*

**P**uis-je, sans me flater, me persuader que vous m'aimez avec l'ardeur que vous me peignez dans votre Lettre ? Viens-je de lire ou de faire un songe ? Qu'il est doux, mon cher, de pouvoir croire ce que l'on souhaite ! Je suis si transportée de joie que j'ai peur que mon esprit ne paroisse égaré. Cependant si je croiois que ma famille ne m'observât point, je consentirois à perdre la raison. Il me semble qu'elle ne

sert qu'à donner de l'embarras. Tant qu'on la conserve on n'aime qu'avec modération, & peut-on être heureux, si l'on ne s'abandonne entièrement à son amour ?

---

*Au même.*

**V**ous avez le soupçon le plus offensant du monde, & vous voulez que je vous écrive pour me justifier. En croirez-vous plutôt un billet que mille sermens que je vous ai faits ? Si je suis infidelle, mes Lettres peuvent-elles vous être agréables ? Allez, ingrat, vous ne savez non plus ce que vous demandez que je puis savoir la résolution que je dois prendre.

---

*Au même.*

**J**E pars, un long voïage me va separer de vous pour six mois, & la douleur que j'en ai, est insupportable. Cependant ma passion ne laisse pas d'être plus violente que jamais. Je souhaite plus ardemment

de vous vo  
ce. Mes m  
crainte qu  
de que vo  
d'une passi  
siez-vous  
commodit  
aussi arde  
ster à tant  
verles. Je  
vez jamais  
tendresse  
passion q  
der que  
cet égard  
vriez fait  
quelques  
pour l'eff  
connoissan  
que je n'a  
vous n'au  
ce. Je sai  
n'est pas.  
seroit per  
rois-je pl  
satisfait  
vôtre co  
sez le mi

de vous voir lorsque j'en pers l'esperance. Mes maux sont accompagnez d'une crainte qui me fait fremir. J'apprehende que vous ne soiez bien tôt rebuté d'une passion dont peut-être vous lassiez-vous déjà, quand nous avions la commodité de nous voir. Il faut aimer aussi ardemment que j'aime pour résister à tant de peines, & à tant de traverses. Je pense même que vous n'avez jamais eu pour moi une véritable tendresse, & que ce n'est que par compassion que vous m'avez voulu persuader que vous m'aimiez. Vous avez eu cet égard pour une passion que vous aviez fait naître. Vous l'avez flattée par quelques marques d'affection, & j'ai pour l'effort que vous avez fait, la reconnaissance que je dois. J'avoüe même que je n'aurois pas à me plaindre quand vous n'auriez pas eu cette complaisance. Je sai par moi-même que l'amour n'est pas volontaire, mais quand il vous seroit permis d'être indifférent, en serois-je plus heureuse? Puis-je me croire satisfaite de ne toucher que foiblement vôtre cœur, pendant que vous embrassez le mien?

---

*Au même.*

Nous pensâmes nous perdre sur le Rhone hier au soir, mais je vous proteste que la fraïeur que j'en eus ne vous effaça pas un moment de mon souvenir. Il n'y eut que la crainte d'être séparée de vous qui me fit trembler. De tout ce que je crûs perdre, je ne regretai que mon Amant, & je puis dire que dans cette occasion les sentimens naturels ne pûrent entrer dans un cœur que vous remplissez entierement.

---

*A Mademoiselle ....*

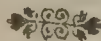
V Oici le seul plaisir que j'aie goûté depuis que vous êtes partie de Paris. Ma sœur m'a promis de vous faire lire cette Lettre. Voiez s'il vous plaît, MADAMOISELLE, quelle doit être ma joie, de m'imaginer que ce que j'écris passera dans vos belles mains, & qu'il arrêtera vos yeux pour quelques momens. Il y a vingt jours que je mene

une vie déplorable qui ne me promettoit pas ce bonheur. Depuis ce tems-là je ne voi personne , je vas en mille lieux differens pour chercher quelque repos , & mes inquiétudes me suivent par tout. Quelle tranquillité puis-je avoir où vous n'êtes pas ? Ce n'est pas que lorsque vous êtes ici , je m'aperçusse que vous fussiez touchée de mes maux. Mais je vous aime tendrement & je vous voïois. Je pouvois même avoir des esperances glorieuses que je ne vous ai point declarées: Et il est tems que j'écrive ce que je n'ai osé dire ; car enfin il me semble que je vous dois faire connoître tous les sentimens que j'ai pour vous. Les personnes qui ont droit de disposer de vos volontez , consentent & souhaitent même que nous fissions l'un à l'autre : Cependant je renonce à un si grand bien , si vous avez quelque repugnance à me l'accorder. Je demande votre cœur , MADEMOISELLE. Je ne puis être heureux que vous n'aïez quelque plaisir à me le rendre , & que je ne sois persuadé que je puis vous rendre heureuse , &c.



*A Mademoiselle de \*\*\**

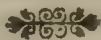
**M**A joie ne seroit point parfaite si je ne vous témoignoïs que je ne fus jamais si content de vous qu'hier au soir, & que vous ne me parûtes jamais si aimable. Vous eûtes des manieres si obligeantes pour moi, que la presence d'un homme que je dois haïr mortellement ne fut pas capable de me donner du chagrin. Ce n'est pas tout, j'ai pris garde aujourd'hui que rien ne me sauroit mettre de mauvaise humeur. Il semble que j'aime tout le monde, quoique je n'aime que vous. Travaillez, je vous conjure à pouvoir venir chez ma sœur. Je souhaite que la difficulté que nous avons à nous voir, augmente vôtre tendresse, comme elle redouble la mienne en donnant une nouvelle ardeur à mes desirs. Adieu, je suis plus à vous que je ne vous saurois dire.



**J**E veux  
tir hier ac  
vez-vous  
rez-vous  
vez avoir  
me paro  
persuade  
dans vô  
vous ne  
goute à  
aime. Je  
de suivr  
seriez ch  
plus secr  
Vous ser  
les moi  
plus d'e  
marques  
n'est pa  
plus lon  
digne  
billet.

*A la même.*

**J**E veux croire que vous ne pûtes sortir hier au soir, mais pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ce matin ? Negligez-vous toujours les soins que vous devez avoir de mes peines ? Vos manieres me paroissent trop inégales pour me persuader que vous aiez de la fermeté dans votre affection. Je vois bien que vous ne savez pas quelles douceurs on goute à penser toujours à ce qu'on aime. Je voudrois vous inspirer l'envie de suivre mon exemple en cela. Vous seriez charmée à me rendre compte des plus secrets sentimens de votre cœur. Vous seriez plus ingénieuse à trouver les moïens de sortir, & vous auriez plus d'exactitude à me donner des marques de votre amour. Je finis, il n'est pas juste que je fasse une Lettre plus longue pour une personne qui ne daigne pas m'écrire le moindre petit billet.



*A la même.*

**E**N vérité, je pense que je tomberai  
malade. Je n'ai pas un moment de repos.  
Je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit.  
Vous m'occupez d'une étrange sorte.  
Les charmes de votre personne, & la  
douceur de votre conversation me de-  
meurent si avant dans l'esprit, que je  
n'y saurois penser qu'avec des trans-  
ports violens. Je prevois que ma santé  
ne résistera pas aux mouvemens de mon  
amour. Votre voisine qui a tant d'ado-  
rateurs, me parut hier si au dessous de  
vous en toutes choses, que votre mérite  
en reçût un nouvel éclat. Je m'applau-  
dis d'aimer une si belle personne que  
vous, & d'en être souffert; oui, je croi  
que je ne vous suis pas indifférent, mes  
soupçons sont dissipés, & je m'aban-  
donne à ma tendresse sans crainte &  
sans réserve. Je vous en dirai bien da-  
vantage demain si nous sommes assez  
heureux pour nous voir. Il s'en faut  
bien que vous souhaitiez ce bonheur  
avec une ardeur égale à la mienne.  
Mais peut-on aimer comme je vous  
aime?

**E**ST-IL  
soit tout à  
point, ou  
vous aussi  
me le pa  
m'écrivie  
eut-il po  
serai-je  
mon rep  
je croie  
la votre  
vous aie  
pas tou  
souffert  
gner qu  
& vous  
passion  
votre. M  
que tou  
faire ce  
tre ava  
libres,  
ardem  
les obs  
ont sen

*A Monsieur de \*\*\**

**E**ST-il bien vrai que vôtre cœur soit tout à moi ? Ne me trompez vous point, ou ne me flattai-je pas ? Estes-vous aussi passionné en effet que vous me le parûtes dans le biller que vous m'écrivites hier au soir. Vôtre esprit n'y eut-il point de part ? Mais pourquoi serai-je toujours ingénieuse à troubler mon repos ? Ne vaut-il pas mieux que je croie que ma tendresse me répond de la vôtre, & qu'il n'est pas possible que vous aïez assez de dureté pour n'être pas touché d'une personne qui a tant souffert pour vous ? oui, je veux m'imaginer que vous m'aimez véritablement, & vous ne devez pas douter que ma passion ne soit encore plus forte que la vôtre. Ne voyez vous pas avec plaisir que tout ce que nos ennemis ont pu faire contre nous n'a tourné qu'à nôtre avantage ? Si nous avions été plus libres, nous nous serions aimez moins ardemment. Pour moi, je pense que les obstacles que nous avons rencontrés ont servi à rendre nôtre passion plus

vive. Je ne sai même si la liberté que j'aurois eüe ne m'auroit pas fait négliger les mesures que j'ai gardées. Peut-être aurois-je païé de la perte de ma réputation la tranquillité dont j'aurois jouï. Je dois aux soins de ma famille, & à la vigilance de l'importun que vous honorez du nom de Rival, les précautions qu'il m'a fallu prendre. Je goûte les douceurs que peut donner la tendresse, sans craindre que l'on pénétre les secrets de mon cœur. La contrainte à ses charmes. Si nous ne pouvons nous voir quand nous le voulons; ne sentez-vous pas que nous nous revoïons avec plus de joie?

---

*A Madame ....*

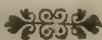
Ceux qui sont envieux de ce que je suis dans votre esprit, mieux qu'ils n'y sont, me font autant de pitié que je leur fais d'envie. Vos bonnes grâces sont quelque chose de si estimable, & les posséder quelque chose de si glorieux, que ceux qui en sont jaloux, méritent qu'on leur pardonne.

Vous  
votre par  
dre de n  
mienne;  
c'est un c  
raison de  
ai point  
DAME,  
gligence  
long-ten  
de ne vo  
choses,  
inutileme  
prétendre  
quelque  
tant de d  
vous ces  
que je  
repetitio  
ster ne  
l'amour  
plus vo



*A Madame....*

**V**ous me faites tant d'excuses de votre paresse , que j'ai sujet de craindre de n'en pouvoir trouver pour la mienne ; car si c'est une faute en vous , c'est un crime en moi ; & si vous avez raison de me demander pardon , je n'en ai point d'en esperer. Toutefois , **MADAME** , ce n'est pas seulement ma negligence qui m'a obligé de me taire si long-tems , c'est la honte que j'ai eüe de ne vous dire jamais que les mêmes choses , & de vous les dire toujours inutilement. Je ne saurois plus même prétendre de vous les exprimer avec quelque grace ; j'ai si souvent , & en tant de diverses façons , employé pour vous ces mots de respect & d'estime , que je ne puis éviter une importune repetition , à moins de vous protester nettement que j'ai pour vous de l'amour. Après ce terrible mot je n'ose plus vous rien dire.



*A Madame ....*

**N**E vous amusez plus à m'écrire des Lettres si belles. Quand elles ne viennent que de votre esprit, elles ne vont point à mon cœur. Ce n'est pas là mon conte, j'espère même que ce n'est pas là le vôtre. Vous vous défiez grandement de ma prudence, sans songer que l'âge qui m'a ôté quelques roses & quelques lis, m'a donné plus de modération. Peut-être aimeriez-vous mieux que je fusse encore un jeune fou, mais vous avez tort, vous avez de la beauté pour nous deux. Ne me faites point d'excuses de la liberté que vous prenez avec moi. Pourveu que personne n'en prenne avec vous, & que vous ne preniez celle de personne, je trouverai tout bon.

*Madame de ... à Monsieur...*

**M**On Dieu ! que n'êtes-vous ici ? Que nous serions heureux, s'il est vrai

que vous  
le dites ?  
dix jours  
petit laqu  
songe aux  
serions en  
vais ; & je  
vouloir un  
vouloir tr  
chose étra  
me dans  
jamais qu  
aurois for  
jouïrois  
vous ent  
haite il y  
vous voi  
plus que v  
ne contez  
que vous  
force ave  
( j'ai per  
garde ; c  
que ving  
ce sont le  
riage de  
c'est de r  
devant  
m'envoi  
vent me  
venez d

que vous m'aimiez autant que vous me le dites ? tout le monde est à Paris pour dix jours , & je suis seule avec mon petit laquais & Christine. Quand je songe aux doux momens que nous passerions ensemble , j'en ai de bien mauvais ; & je ne puis m'empêcher de vous vouloir un peu de mal , à force de vous vouloir trop de bien. Aussi c'est une chose étrange d'avoir toujours un homme dans la pensée , & de ne l'avoir jamais que là. Si vous étiez ici , je vous aurois souvent dans mes allées , où je jouïrois du plaisir de vous voir & de vous entendre , & c'est ce que je souhaite il y a aujourd'hui soixante jours : vous voyez que je vous aime trente fois plus que vous ne m'aimez, puisque vous ne contez que les mois. On m'a assuré que vous vous consolez de toute votre force avec votre ancienne inclination , ( j'ai pensé dire vieille ) mais je n'ai garde ; on dit qu'elle prétend n'avoir que vingt-cinq ans , vous verrez que ce sont les mêmes qu'elle avoit au mariage de Louis le Grand. Je ris ; mais c'est de rage, comme on chante de peur devant les voleurs. Vous avez beau m'envoier de vos Lettres, elles ne peuvent me rejouir comme votre présence, venez donc. ...

Madame de .... à Monsieur ....

**J**E ne sai pourquoi vous n'envoïez pas querir mes Lettres pour me faire réponse le jour même : je sai bien qu'il y a des gens pour les porter dans les maisons ; mais quand on attend cela, on ne se soucie gueres des personnes de qui elles viennent, ni de ce qui peut être dedans. J'y envoie toujours une heure devant que le Courrier arrive ; vous voyez par là la difference qu'il y a entre vous & moi. Cela devoit bien vous faire honte ; mais je me trompe, c'est à moi à qui cela en devoit faire. Aussi je vous avertis, que si vous ne vous corrigez de ne m'aimer pas assez, je me corrigerai de vous aimer trop.



*Lettres*



LE

D'

D'IN

Avi



clarté s'y  
ainsi avan  
re de pos  
que l'on  
révêtu d  
en peuve  
difficile e  
ce que  
II. F



# LETTRES

## D'AFFAIRES

### ET

## D'INSTRUCTION.

---

*Avis sur la maniere de les  
écrire.*



LES sortes de Lettres sont d'un caractere bien opposé à celles de tendresse : Il faut que le bon sens, l'ordre & la clarté s'y fassent remarquer par tout ; ainsi avant que d'écrire , il est necessaire de posséder parfaitement la matiere que l'on a à traiter , & de l'examiner revêtuë de toutes les circonstances qui en peuvent changer la face. Il n'est pas difficile ensuite de faire bien entendre ce que nous entendons bien. nous.

*Il. Partie.*

S



mêmes, & quand nous en rendons compte, nous n'avons qu'à dire précisément ce qui est essentiel à la chose dont il s'agit, n'oubliant rien de ce qui peut servir à l'intention que nous avons, & retranchant tout le reste comme superflu. Il est vrai qu'un homme qui est dans le monde, doit écrire plus poliment ces Lettres-là, que ne font d'ordinaire les gens de la Campagne.

Ce n'est pas assez que de donner quelques avis en général sur la cinquième espèce de Lettres que nous rapportons, il faut entrer dans un détail plus précis, & considérer qu'il est encore plus important d'écrire juste sur des affaires qui nous regardent, que de faire un récit divertissant, ou quelque compliment d'un tour nouveau. Les Lettres dont nous parlons, sont d'une nécessité indispensable; nous les devons à nos propres intérêts, & ne donnons les autres qu'à la bien-séance. Voïons donc de quelle manière on doit varier le stile selon la différence des affaires que l'on traite. Seroit-il à propos qu'un Ambassadeur parlât d'une Négociation considérable, de la même façon qu'un petit Fermier rendroit compte d'une basse-cour, dont un Bourgeois lui auroit

confié le  
chant la  
mais le  
trompett

Quand  
qui regar  
té des rai  
de l'espr  
veut que  
souffre ra  
elle perm  
rer que l  
que, la  
rests des  
qu'elle a

Un Pr  
procès q  
Général  
laritez d  
Le premi  
de forclu  
Cavalier  
un hom  
bien diff  
dure.

Nous  
tre d'aff  
circonst  
nous me  
eclarité

confié le ménage ? Dans la Poësie un chant Pastoral se contente d'une flûte, mais le Poëme heroïque veut une trompette.

Quand on écrit d'une grande affaire qui regarde l'Etat, il faut que la solidité des raisons l'emporte sur le brillant de l'esprit. La dignité de la matiere ne veut que des expressions nobles. Elle souffre rarement les digressions, mais elle permet, & même elle semble desirer que l'on cite l'Histoire, la Politique, la Morale, & les differens interets des Nations, pour autoriser ce qu'elle avance.

Un Procureur parle autrement d'un procès qu'il vient de gagner, qu'un Général d'Armée ne conte les particularitez d'une victoire qu'il a remportée. Le premier n'épargne point les termes de *forclusion* & de *contumace*, qu'un Cavalier n'entend pas; & de son côté un homme de guerre cite des *lignes* bien différentes de celles d'une procédure.

Nous devons sur-tout dans une Lettre d'affaires, marquer précisément les circonstances des tems & des lieux, & nous mettre dans l'esprit qu'une particularité de cette nature, omise ou a-

jouée peut entierement changer les choses.

La diligence & l'exa<sup>ct</sup>itude sont si necessaires pour profiter d'une conjoncture favorable, que si vous manquez de l'une ou de l'autre, vous perdez ordinairement ce que vous auriez gagné, si vous n'aviez point negligé de prendre vos précautions.

Ces fautes dont je parle regardent les procès, le commerce, la guerre, & presque toutes les affaires de la vie. Voici de quelle maniere on peut instruire les gens dont on pretend se servir.

41

Pour les  
proces.

Monsieur le Comte de \*\*\* doit arriver à \*\*\* le douze de ce mois, voiez-le, je vous prie, le lendemain à dix heures du matin. C'est le tems qu'il m'a donné, il vous menera le seize voir mon Rapporteur à sa maison de Campagne. Vous y aurez une Audiance aussi longue & aussi paisible que vous voudrez, mais encore que vous lui fassiez bien comprendre mon affaire, ne laissez pas de lui en donner un memoire instructif. S'il vous répond, *chacun doit faire son devoir en ce monde*, ne manquez pas de porter à Madame la Marquise de \*\*\* un diamant, que vous trouverez sur la table

de mon c

Partez d

sente. Un

mettre à l

chain. Il f

fin de celu

te que vou

Le debore

pourroit

suis bien a

par \*\*\* où

lots que j

embarque

Un tra

rer que

ment à é

donner sa

fûre que

re; de s

qu'elle ne

Tâchez d

soiez pré

jour-là a

mandez,

aurez p

fin, n'ou

de ce de

que l'on

de mon cabinet , &c.

Partez dès que vous aurez reçu la présente. Un vaisseau de saint Malo doit mettre à la voile le quatre du mois prochain. Il faut que vous y arriviez sur la fin de celui-ci. N'allez point par la route que vous avez accoutumé de prendre. Le débordement de la rivière de \*\*\* pourroit retarder vôtre arrivée , & je suis bien aise d'ailleurs que vous passiez par \*\*\* où vous prendrez les deux ballots que je vous ai donné ordre de faire embarquer , &c.

Pour le commerce.

Un transfuge de \*\*\* vient de rapporter que la Garnison demanda hautement à être payée. On a promis de lui donner satisfaction le quinze , & l'on assure que l'on n'est pas en état de le faire ; de sorte que l'on ne doute point qu'elle ne se mutine contre les Officiers. Tâchez de profiter de cette occasion , soyez près de la Place le matin de ce jour-là avec les Troupes que vous commandez , & autant d'autres que vous aurez pû ramasser sur vôtre route. Enfin , n'oubliez rien pour tirer avantage de ce desordre en cas qu'il arrive , & que l'on ne m'ait point trompé.

Pour la Guerre.

A Monsieur de \*\*\*

**V**ous vous êtes chargé de si bonne grace , de la commission , que j'ai pris la liberté de vous donner , que j'en suis touché sensiblement. Je ne doute pas que vous ne preniez soin aussi de l'affaire que j'ai contre le Marquis de \*\*\*. J'espère même d'en avoir un heureux succès. Mon bon droit me le promet , s'il est soutenu par un Ami comme vous , intelligent , actif & accrédité. Vous savez que l'on me jette dans un procès où je ne devrois pas être mêlé ; comme on sait que je ne suis pas homme à chicane , on pretend m'effraier en me demandant une somme que je ne dois pas , pour m'empêcher de demander celles qui me sont dûes. On vous donnera avec cette Lettre un mémoire instructif du fait , & je suis assuré que vous verrez avec indignation que ma Partie ait recours à des artifices indignes d'un homme de qualité , pour surprendre une personne qui lui a rendu service en plusieurs occasions. Vous découvrirez les pieges que l'on me

tend , &  
suis perlu  
que vous  
suis tout à  
cure injust  
avantage p  
dant je n'a  
si vous ne  
ment que  
de \*\*\*. Je  
ai reçûe ,  
accorder  
que je n  
étrange  
dire d'un  
route ma

**J**E regar  
command  
votre fa  
changen  
son stile  
vous ne  
je vis ce  
l'avez re  
conversa



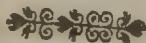
tend , & vous les rendrez inutiles. Je suis persuadé que vous êtes habile , & que vous m'aimez. Vous savez que je suis tout à vous , & que l'on me persecute injustement , je n'en veux pas davantage pour être en repos. Cependant je n'aurois pas l'esprit tranquille, si vous ne faisiez valoir le remerciement que j'envoie à Monsieur le Duc de \*\*\*. Je vous dois la grace que j'en ai reçûe , & puisque pour me la faire accorder , vous avez parlé d'un merite que je n'ai pas , je trouverois fort étrange que vous ne voulussiez rien dire d'une reconnoissance que j'aurai toute ma vie.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**J**E regarde l'homme que vous me recommandez comme un bel-esprit de votre façon , & je vous avoue que le changement que j'ai remarqué dans son stile , vous fait plus d'honneur que vous ne pensez. La premiere fois que je vis ce Monsieur l'Auteur , car vous l'avez rendu tel , je le trouvai d'une conversation assez agréable , mais il

gâta tout en me montrant une piece de Theatre de sa façon. C'étoit un galimathias sans ordre, sans vrai semblance, & sans agrément. Il n'y avoit dans les Acteurs, non plus de caractère soutenu, ni de bien-séance observée, que de tour dans les vers, & de justesse dans les expressions. Enfin, mon cher Monsieur, je desesperai de son salut pour les belles Lettres. Mais à ce que je voi, il n'y a rien entre vos mains qui ne puisse devenir chef-d'œuvre. Je suis aussi content du Poëme qu'il m'a fait voir, qu'il le fut peu de ce que je lui dis sur son premier Ouvrage. J'ai vu votre Procureur pour le procès que vous avez en la \*\*\* Je le trouve habile, & ce qui m'en plaît aussi, est qu'il est riche & n'a point d'enfans. Ces deux qualitez le devroient rendre moins Procureur que ses Confreres. Il est instruit de tout ce qui peut regarder votre affaire. Il m'a promis de faire de son mieux, mais je ne laisserai pas de le voir tous les jours pour savoir ce qui se passera, & pour vous en donner avis. Je suis, &c.



*A Madame*

Vous  
je n'ai pas  
veur, & c  
que j'ai p  
représenté  
efforts pou  
vous laisser  
dre à le fa  
s'attiroir  
beroient  
ce, que  
les Partis  
fille, dis  
& qu'il lu  
tous côté  
les meille  
mais que  
dans l'im  
m'a parlé  
fermiers  
lument a  
leurs bled  
gent que  
vous, ou  
ordonner  
II. I

*A Madame de \*\*\**

**V**ous jugez bien, M A D A M E, que je n'ai pas manqué de voir votre Re-  
 ceveur, & que je l'ai exhorté le mieux  
 que j'ai pû à vous satisfaire. Je lui ai  
 représenté que s'il ne faisoit tous ses  
 efforts pour vous paier, vous pourriez  
 vous lasser d'attendre, & vous resou-  
 dre à le faire arrêter. J'ai ajouté que s'il  
 s'attiroit ce malheur, ses affaires tom-  
 beroient dans une si terrible decaden-  
 ce, que son credit seroit perdu, que  
 les Partis qui se presentent pour sa  
 fille, disparoîtroient en un moment,  
 & qu'il lui viendrait des chagrins de  
 tous côtez. Il m'a répondu qu'il avoit  
 les meilleurs intentions du monde,  
 mais que pour le present il se voïoit  
 dans l'impuissance de vous paier. Il  
 m'a parlé ensuite de la misere des Sous-  
 fermiers, & m'a dit qu'il falloit abso-  
 lument attendre qu'ils eussent battu  
 leurs bleds pour les vendre : Que l'ar-  
 gent que l'on en retireroit, seroit pour  
 vous, ou pour tel creancier à qui vous  
 ordonneriez qu'il le donnât. Cette

*II. Partie.*

**T**

*Madame*

proposition me donne lieu de vous en faire une autre. C'est de vous acquitter envers Monsieur G. de mille écus que vous lui devez, en lui transportant pareille somme à prendre sur votre Receveur. Monsieur G. \*\* qui est riche & de vos Amis, se contentera de ce transport, & le reste du terme qui vous est dû, vous sera païé comptant. Ainsi, MADAME, votre Receveur sera soulagé, au lieu que si vous le poussiez à bout, vous décrieriez votre terre & votre humeur. On croiroit que l'on se ruine quand on se charge du soin de vos affaires, & qu'il n'y a point de quartier avec vous. Considérez dans quel embarras vous seriez, si vous ne trouviez plus de Receveur, & qu'il vous falût demeurer à la campagne. J'en aurois un déplaisir sensible, & vous n'en douteriez pas si vous saviez à quel point je suis vôtre, &c.

---

*A Monsieur le Comte de \*\*\**

**V**ous me faites bien de l'honneur, MONSIEUR, de me consulter sur ce qui regarde l'éducation de Monsieur

vôtre fils.  
aussi habi  
que je su  
services ;  
de m'avoi  
une chose  
deux fois  
trouvé plu  
& aussi b  
desirer. Il  
du Collec  
mie. Les  
agrement  
esprit a p  
n'en lai  
quent. So  
Allemand  
différence  
premiere  
bons Aut  
que ce q  
je ne vo  
présenté  
haitez q  
parle Al  
personne  
que l'on  
que l'on  
dont on  
y ait du

votre fils. Je vous proteste que si j'étois aussi habile à vous donner des conseils, que je suis disposé à vous rendre mes services ; vous ne vous plaindriez pas de m'avoir demandé mes sentimens sur une chose de cette importance. J'ai vu deux fois votre cher Marquis , je l'ai trouvé plus grand que je n'aurois cru , & aussi bien fait que vous le pouvez desirer. Il est tems que vous le tiriez du College pour le mettre à l'Academie. Les exercices ajouteront quelque agrément à son air & à sa taille. Son esprit a plus de brillant que le College n'en laisse aux Ecoliers qui s'appliquent. Son Latin va fort bien , & son Allemand ne va pas mal , avec cette difference neanmoins qu'il a appris la premiere de ces deux langues dans de bons Auteurs, & qu'il ne fait de l'autre que ce qu'un valet lui a montré. Ainsi je ne voi pas qu'il soit en état d'être présenté à la Princesse à qui vous souhaitez qu'il fasse la reverence, & qu'il parle Allemand. Pour entretenir les personnes de ce rang-là , il ne suffit pas que l'on sache répondre oui & non , & que l'on puisse demander les choses dont on peut avoir besoin ; il faut qu'il y ait du tour dans les expressions , & de



la dignité dans les choses que l'on dit. De sorte qu'il est nécessaire que Monsieur le Marquis polisse ce qu'il fait d'Allemand, qu'il ajoûte la connoissance des Regles à ce qu'il tient de l'usage, & qu'il parle le plus souvent qu'il pourra, avec des Officiers qui ont été au delà du Rhin. J'ai scû que l'on vous a fait de grandes plaintes de ce qu'il lisoit des Romans, quand ses occupations de Classe le lui permettoient. Vous voulez bien que je ne m'explique pas là-dessus. L'on me pourroit croire suspect, mais vous jugez aisément de quelle opinion je dois être. Si j'avois crû que ces sortes d'Ouvrages fussent dangereux pour les mœurs des jeunes gens, je ne me serois jamais avisé d'en composer. Je vous rapporterai là-dessus, si vous voulez, le sentiment d'un de nos plus beaux esprits, qui étant Ecclesiastique, & d'un âge avancé, ne laissa pas de parler en faveur des Romans en ces termes :

Lettres  
de Costar  
Tome 2.  
p. 560.

*Je suis sorti éloigné de l'avis de votre savant, & je m'empêcherai bien de croire avec lui que ce soit une action indigne d'un homme grave & sérieux d'employer quelques bonnes heures à la lecture de Cyrus & de Clelie. Quand il vous a fait*

me si s'en  
voit pas qu  
losophes am  
juge pas ces  
la profession  
à la recherche  
rez. Ce Do  
voit pas le  
Poëte favori  
Grand de  
mon sejour  
gneusemer  
gré m'app  
& que Cr  
lide honnè  
Et certe  
appeller au  
losophie d'  
que des de  
la sagesse,  
exemples,  
plus court,  
nier que ce  
parlons, n  
vice pour  
Ils nous p  
plus héros  
d'ame si d  
amour, &  
fendre de l

une si severe reprimande , il ne se souvenoit pas que son Aristote appelle les Philosophes amateurs de fables , & qu'il ne juge pas cette qualite incompatible avec la profession qu'ils font de passer leur vie à la recherche des plus importantes veritez. Ce Docteur d'heureuse memoire n'avoit pas laissé d'oublier ce que dit un Poëte favori de Mecene , parlant à un Grand de la Cour d'Auguste. Pendant mon sejour de Preneste , j'ai relû soigneusement mon Homere , qui à mon gré m'apprend mieux que Chrysippe & que Crantor , en quoi consiste le solide honnête & le veritable utile.

Et certes si un excellent Roman se peut appeller aussi bien que l'Histoire, une Philosophie d'exemples , & s'il est certain que des deux chemins qui conduisent à la sagesse , celui des preceptes & celui des exemples , le dernier est le plus beau , le plus court , & le plus aisé , qui pourra nier que ces sortes d'ouvrages dont nous parlons , ne soient d'un merveilleux service pour le reglement de nos mœurs ? Ils nous presentent de si belles idées des plus heroïques vertus , qu'il n'est point d'ame si dure , qui ne soit éprise de leur amour , & qui ait le courage de se défendre de leurs charmes & de leurs ap-

pas. Les bonnes actions y sont toujours couronnées, & les mauvaises n'y sont jamais impunies. Si la fortune a la malignité d'y combattre le mérite, elle a la honte d'en être vaincue, & de servir de matière à ses triomphes. Enfin, ce sont des Ecoles de bien-seance & d'honnêteté, mais des Ecoles où les Graces & la Déesse des fleurs sont peintes de tous côtez, où ne cherchant que du plaisir nous trouvons de l'instruction, & où l'esprit ne voulant que se divertir & se delasser, se purifie, se reforme, se renouvelle, s'embellit, & se rend meilleur. Cela étant, MONSIEUR, ne faut-il pas avouer que la France est bien obligée à l'illustre M. de Scudery dont la main savante & adroite lui prepare des remedes également salutaires & delicieux. Conseillez à nôtre Censeur de prendre la peine de les essayer, & je suis assuré que s'il en connoit la vertu, il les louera, comme nous faisons & cessera de nous blâmer: autrement je me confirmerai dans l'opinion que j'ai conçûe depuis long-tems, que la science n'affine pas toujours le bon sens, & que ceux qui raisonnent le plus, sont quelquefois les moins raisonnables.

Vous voiez, MONSIEUR, de quelle maniere s'explique sur les Romans un

Auteur qui  
vous estime  
je pense  
quelqu'un  
exemples  
yeux, s'ins  
un meilleur  
nous donne  
naire que  
que la fiert  
recit attire  
vertit. Si  
tre en colo  
que l'Hil  
aussi bien  
pourriez  
considerie  
les choses  
sées, & q  
raconte co  
Les évén  
l'Histoire  
prises cri  
presentem  
& des vic  
fables in  
nous ne  
vertu, c  
au comm  
vous avo

Auteur que vous avez connu , & que vous estimez. J'ai toujours ouï dire , & je pense l'avoir dit moi-même dans quelque'un de mes Ouvrages , que les exemples que l'Histoire étale à nos yeux , s'insinuent mieux , & produisent un meilleur effet que les maximes que nous donne la Morale. Il arrive d'ordinaire que ce qui sent le precepte , choque la fierté de nôtre humeur , & qu'un recit attire nôtre attention , & nous divertit. Si je n'avois peur de vous mettre en colere contre moi , je vous dirois que l'Histoire n'instruit pas toujours aussi bien que le Roman , & vous en pourriez demeurer d'accord , si vous consideriez que l'Histoire ne doit dire les choses que comme elles se sont passées , & que le Roman au contraire les raconte comme elles devoient arriver. Les événemens que nous voïons dans l'Histoire peuvent porter à des entreprises criminelles , quand ils nous représentent des usurpations heureuses , & des vices triomphans. Mais dans les fables ingenieuses dont nous parlons , nous ne sommes jamais portez qu'à la vertu , quelque persecutée qu'elle soit au commencement par la fortune : Je vous avoüe qu'il y a des sentimens de

tendresse dont les jeunes gens peuvent être susceptibles ; mais comme l'amour est une passion naturelle & generale, ne trouveriez vous pas bon qu'elle ne fût accompagnée que de nouuemens nobles & legitimes ? Le Roman même n'ose exprimer une action vicieuse qu'en l'envelopant ; il me semble que la pud. ur n'a pas à se plaindre de Mademoiselle de Scuderi, quand parlant dans Clelie, de Lucrece & de Sextus fils de Tarquin, elle dit, si je ne me trompe, que ce Prince fit à cette illustre Romaine *le fameux outrage dont toute la terre a parlé*. Vous voulez bien que j'ajoute que les Romains peuvent donner du goût pour la lecture aux personnes même qui y sont les moins portées, & que l'on peut regarder ces sortes d'ouvrages comme des mets qui réveillent l'appetit, mais dont j'avoüe qu'il ne faut pas trop manger. Je ne sai, MONSIEUR, de quelle maniere je suis entré dans un si grand détail, il me semble que c'étoit assez que de vous assurer que je prendrai garde à tout, que je vous en rendrai compte, & que je changerai ma conduite selon que vous me l'ordonnerez. Je suis de tout mon cœur. Vôtre, &c.

MON

Encore c  
procès par  
donner bie  
mis l'espr  
vous conn  
l'on vous  
mains. Je  
tre, tel qu  
tence pou  
& si vous  
vous reme  
vous m'av  
sache pas  
avez jugé.  
raï que m  
qu'un Ma  
y a déco  
les Avoca  
Mais, M  
bonnes m  
vent que  
dre un si  
quoi qu'il



*A Monsieur de\* \* \****M**ONSIEUR,

Encore que l'on m'ait jetté dans un procès par une surprise qui me devoit donner bien du chagrin, je me suis remis l'esprit en repos dès que j'ai sù que vous connoîtrez de ma cause, & que l'on vous avoit mis les pieces entre les mains. Je n'attendrai pas qu'un Arbitre, tel que vous, ait prononcé la Sentence pour être persuadé de son équité, & si vous l'avez prononcée, je puis vous remercier de la bonne justice que vous m'avez rendüe, quoique je ne sache pas encore de quelle maniere vous avez jugé. Si je suis condamné, je croirai que ma cause ne valoit rien, & qu'un Magistrat si habile & si intègre y a découvert des circonstances que les Avocats n'avoient pas remarquées. Mais, **Monsieur**, je suis en trop bonnes mains, & trop de gens trouvent que je suis bien fondé pour craindre un si mauvais succès. Cependant quoi qu'il en arrive, je n'en appellerai

pas , vous déciderez toujours souverainement de tout ce qui me regarde , & je serai toute ma vie avec beaucoup de respect ,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble ; &c.

*A Monsieur de \*\*\**

**J**E n'ai pas encore reçu les Lettres d'État que vous avez obtenues pour mon cousin de \*\*\* Mais aiant appris de Madame de \*\*\* que vous me les envoyiez par votre Valet de chambre , je ne puis différer à vous en rendre mes tres-humbles graces. Vous sauvez une belle terre à mon parent par la diligence que vous avez faite , & je doute fort qu'il vous puisse témoigner toute la reconnoissance qu'il en aura. Nous accommoderons son affaire , & lierons les mains à des Juges qui ne lui étoient pas favorables. La nouvelle de ce que vous avez fait , a réjoui les Habitans de ce Village , encore qu'ils fussent dans la desolation. La grêle a ravagé

leur camp  
vignes lo  
commenc  
solent de  
leur conse  
moi aussi  
graces , p  
a vous.

*A Monsieur*

**M**O

Ne cr  
ce soit p  
de crainte  
mander v  
m'a offer  
trope , l  
qui outr  
satisfaire  
ou pour  
faire déb  
SIEU  
qui le r  
tience ,  
mieux f  
dant je

leur campagne , mais quoique leurs vignes soient vendangées depuis le commencement de Juillet ; ils se consolent de cette perte , puisque vous leur conservez leur Maître. Conservez moi aussi , s'il vous plaît , vos bonnes grâces , puisque je suis tres-absolument à vous.

---

*A Monsieur le President de \* \* \**

MONSIEUR ,

Ne croïez pas , s'il vous plaît , que ce soit par un sentiment de vanité ou de crainte que j'ai manqué à vous de-  
mander vôtre protection. L'homme qui m'a offensé sans sujet est un Mysan-  
trophe , sans naissance & sans merite ,  
qui outrage tout le monde , ou pour  
satisfaire la malignité de son humeur ,  
ou pour plaire par des médisances , &  
faire débiter ses Livres. Mais , MON-  
SIEUR , j'ai vû tant d'honnêtes gens  
qui le méprisent & qui prennent pa-  
tience , que j'ai crû que je ne pouvois  
mieux faire que de les imiter. Cepen-  
dant je suis bien-aïse qu'il ne m'ait

point épargné. Le mal qu'il a dit de moi , est peu de chose , & ne laisse pas de m'attirer un grand bien. C'est , **MONSIEUR** , les offres obligeantes que vous m'avez faites. Je vous en rend graces , mais vous me permettez , s'il vous plaît , de ne les pas accepter si ma mauvaise fortune ne me suscite quelque ennemi plus à craindre. J'avoie que si on avoit puni cet homme-là dès qu'il commença à médire , il ne se seroit pas déchaîné de nouveau contre des gens de merite qu'il avoit épargnez. Mais tous ceux qu'il a attaquez depuis , tireroient de la gloire de ses injures , & si vous vous étiez déclaré pour eux comme pour moi , ils seroient avec beaucoup de reconnoissance & de respect , comme je suis ,

**MONSIEUR ,**

Vôtre , &c.

---

*A Monsieur l'Abbé de \*\*\**

**V**ous jugez bien , **MONSIEUR** , que je ne possède pas à fond la matiere

dont vous  
vous me  
d'emploie  
de nôtre  
l'on peut  
que l'on fa  
jet de l'Int  
semble pas  
coupable ,  
nocens , &  
l'usage des  
donc , M  
cteurs qui  
au regard  
prement  
ment une  
du Seigne  
nom de pe  
reusement  
personne d  
se trouve  
d'affliger  
afflict.on  
ment que  
fait une  
regle de d  
punir celu  
que cause  
SINE culp  
puniendus

dont vous voulez être éclairci ; mais vous me permettez , s'il vous plaît , d'employer le secours d'un bel-esprit de nôtre tems pour vous dire ce que l'on peut répondre à la forte objection que l'on fait aux Canonistes , sur le sujet de l'Interdit. On leur dit , *qu'il ne semble pas raisonnable que pour un seul coupable , l'Eglise punisse plusieurs innocens , & qu'elle prive tout un Peuple de l'usage des choses saintes.* Je vous dirai donc, MONSIEUR, qu'il y a des Docteurs qui répondent , que l'Interdit au regard des Peuples, n'est pas proprement *une peine* , & que c'est seulement *une affliction* ; mais qu'au respect du Seigneur , ou Prince , il merite le nom de peine, le Seigneur étant rigoureusement & honteusement puni en la personne de ses sujets. Ils ajoutent qu'il se trouve quelquefois de justes raisons d'affliger des Innocens , & que toute affliction ne suppose pas nécessairement que ceux qui la souffrent , aient fait une faute. Ils se fondent sur la regle de droit *in Sexto. Il ne faut point punir celui qui n'a point failli , sans quelque cause legitime qui vienne d'ailleurs : SINE culpa , nisi subsit causa , nullus est puniendus.* D'où ils concluent que pour

Lettrés  
de Collar  
vol. 1. P.  
548.



Covarr-  
vias.

une bonne cause , comme est celle de la correction d'un Seigneur qui abuse de sa puissance , de fort innocentes personnes peuvent être punies , non pas d'une punition qui soit proprement un supplice, mais d'une punition qui ne soit , à le bien prendre , qu'une disgrâce, & un déplaisir. Pour appuyer cette distinction , un Auteur soutient que l'Interdit n'est pas une peine spirituelle, parce qu'il ne prive pas des communs suffrages de l'Eglise , & n'empêche point les personnes interdites d'y participer, d'où il s'ensuit qu'il ne blesse pas l'ame directement. Neanmoins Avila & plusieurs autres trouvent plus vrai-semblable que l'Interdit soit une peine spirituelle , puisque c'est une véritable censure , & que toute censure est une privation de quelques biens spirituels , tels que sont les Sacremens, l'entrée de l'Eglise , & la sepulture Ecclesiastique , qui pour être des choses matérielles & sensibles , ne laissent pas d'être contées entre les biens surnaturels. De sorte qu'ils ont recours à une autre subtilité, assurant qu'encore qu'il soit défendu de punir une personne innocente par la privation des biens spirituels intérieurs, il ne l'est pas , de la

punir qu  
pressante  
privation  
qui ne so  
& conserv

Quoi qu  
tres-violen  
res extrêm  
l'usage. A  
cles avan  
tiquier. L  
réponse au  
sur le sujet  
cinquièm  
fort ancien  
à saint B  
avoit com  
que Dieu  
de manger  
pêche d'a  
me datte  
Terrestre  
peres, &  
figure d  
est celle d  
user du n  
per la pr  
d'un Pré  
plaire à

punir quelquefois dans une occasion pressante & pour une bonne fin, par la privation des biens spirituels extérieurs, qui ne sont que des aides pour obtenir & conserver la grace.

Quoi qu'il en soit, ce remede est tres-violent, & ce n'est qu'aux dernieres extrémitez que l'Eglise en permet l'usage. Aussi a-t-elle été plusieurs siècles avant que de se résoudre à le pratiquer. Le Cardinal Bellarmin en sa réponse aux sept Theologiens de Venise, sur le sujet de l'Interdit du Pape Paul cinquième, montre que l'usage en est fort ancien, & dit, *que s'il a été permis à saint Basile de prouver que le Jeûne avoit commencé avec le monde, parce que Dieu défendit à nos premiers peres de manger du fruit de vie, rien ne l'empêche d'assurer que l'Interdit est de même datte, puisque l'entrée du Paradis Terrestre fut interdite à nos premiers peres, & que le Paradis Terrestre est la figure de l'Eglise, comme le fruit de vie est celle du saint Sacrement.* Mais pour user du mot des Italiens, *questo è buon per la predica.* Cette pensée est plutôt d'un Prédicateur ingénieux qui veut plaire à son Auditoire par des imagi-

nations agréables , que d'un savant Theologien qui veut convaincre les esprits par la solidité de ses preuves. En effet , il y a grande apparence que les Interdits n'ont commencé que l'an 1034. au Concile de Limoges. Le Cardinal Baronius en fait mention dans son xi. Volume , & dit qu'un Abbé de S. Martial de Limoges nommé *Odelric*, touché de la misere du Pape qui ne pouvoit , ni soutenir , ni terminer les guerres qu'on lui avoit suscitées , déclara aux Peres du Concile qu'il avoit dans l'esprit un moïen sûr d'arrêter le cours d'une si cruelle persécution. Il ajouta qu'il falloit ordonner que les Peuples qui rejetteroient les propositions de paix , ne seroient pas inhumainement en terre sainte après leur mort ; que le Service Divin ne se feroit pas dans leur Eglise publiquement ; que l'administration des Sacremens cesseroit , à la réserve du Baptême pour les enfans , & du Viatique pour les mourans : Que les Autels seroient dépouillez de leurs ornemens , que les Prêtres ne feroient plus de mariages , & que l'usage de la viande seroit défendu aussi rigoureusement qu'en tems de Carême.

Cette Histoire fait connoître que  
l'Interdit

l'Interdit é  
ce tems-là  
Concile n  
s'en servir  
proposât c  
noit d'imag  
remarque  
que erreur  
Evêque de  
mauvaise v  
994. une  
pratiquée.  
vice dans  
tion , de n  
lebrât la sa  
les loüange  
bandonner  
eussent été  
S'il étoit  
trouvé cet  
Peuples à  
que trente.  
en eût été  
que les Per  
ré , & qu  
gloire de c  
le mot de  
marquable  
dits n'étoit  
mitive Egl  
II. Pa

L'Interdit étoit une chose nouvelle en ce tems-là , puisque les Evêques de ce Concile ne s'étoient point avisez de s'en servir , & qu'il falut qu'Odelric le proposât comme un remede qu'il venoit d'imaginer fort à propos. Cette remarque me persuade qu'il y a quelque erreur dans ce qu'on rapporte d'un Evêque de Limoges , qui voiant la mauvaise vie du Peuple , ordonna l'an 994. une chose qui ne s'étoit jamais pratiquée. Ce fut de faire cesser le service dans toutes les Eglises sans exception , de ne permettre plus que l'on célébrât la sainte Messë , que l'on chantât les loüanges de Dieu ; enfin ce fut d'abandonner ces méchans , comme s'ils eussent été des Payens & des Infidelles.

S'il étoit vrai que cet Evêque eût trouvé cet expedient pour ramener ces Peuples à leur devoir , est-il croiable que trente-huit ans après , la mémoire en eût été si éteinte dans la même Ville , que les Peres du Concile l'eussent ignoré , & qu'Odelric se fût attribué la gloire de cette invention ? En tout cas le mot de *novam observantiam* est remarquable , & confirme que les Interdits n'étoient point usitez dans la primitive Eglise. Après l'extinction de la

*Alduinus  
Episcopus  
Lemovicensis,  
pro nequitia  
Populi  
novam  
observantiam*



viam con-  
stituit ,  
scilicet  
Eulistas  
et Mona-  
stria ces-  
sar à Di-  
vino cul-  
tu, à san-  
cto sacri-  
ficio, et  
p pulam  
quasi pa-  
ganum à  
divinis  
laudibus  
cessare.

seconde race de nos Rois ; c'est à dire des Carlovingiens , les Interdits furent frequens en France , en Italie & en Allemagne, parce qu'il y eut plusieurs Princes & Grands Seigneurs qui se rendirent Souverains des Provinces , dont ils n'étoient que Comtes , Marquis ou Gouverneurs. Les Evêques pour reprimer les injustices & les violences de ces nouveaux usurpateurs , se servirent utilement de l'Interdit , voyant que les excommunications étoient tombées dans le mépris. Yves de Chartres , qui vivoit du tems de nôtre Philippes premier , & de Gregoire VII. parle de plusieurs Interdits dans ses Epîtres , & les appelle des *remedes extraordinaires*, pour marquer que la coutume en étoit nouvelle.

Au commencement la rigueur en étoit extrême , & voici de quelle maniere on en usoit pendant ce mal-heureux tems que l'on appelloit *une irrévérence avec Dieu , & une suspension du culte qui lui appartient*. On descendoit les Cloches , on demontoit les Orgues , on mettoit par terre le Crucifix , les Images & les Reliques des Saints , & on les entouroit d'épines & d'orties , à ce que l'on peut voir dans l'Histoire

des Evêques  
qu'après l'  
de Liege a  
de Henry  
Pont Evêque  
le Duc l'a  
l'Assemblée  
que le C  
Saints sero  
lopez d'ép  
Nous lili  
été Chan  
avoir vu  
avoir rep  
qu'il fit d  
Il y a eu  
ont été en  
ste II. aian  
dans les te  
complissoi  
pas de pe  
Baptême e  
l'on confes  
peril de m  
Outre  
III. conse  
quelques  
dit , & c  
Sacremen  
Gregoi



des Evêques de Liege. On y rapporte qu'après le déplorable état où la Ville de Liege avoit été reduite par l'Armée de Henry Duc de Brabant, Pierre-Pont Evêque de la Ville, excommunia le Duc l'an 1212. Il fut ordonné dans l'Assemblée des Prélats de son Diocèse, que le Crucifix & les Reliques des Saints seroient mis par terre, & enveloppez d'épines dans toutes les Eglises.

Nous lisons que Gregoire X. ayant été Chanoine & Archidiacre de Liege avoit vû de semblables excès, & les avoit reprimez par une Constitution qu'il fit dans le Concile de Lyon.

Il y a eu des Papes avant & après qui ont été encore plus indulgens. Caliste II. ayant défendu le Service Divin dans les terres des Croisez, qui n'accomplissoient pas leurs vœux, ne laissa pas de permettre que l'on conferât le Baptême en tous ces lieux-là, & que l'on confessât tous ceux qui seroient en peril de mort.

Outre cette permission, Innocent III. consentit l'an 1200. que l'on fît quelques Predications pendant l'Interdit, & que même on administrât le Sacrement de Confirmation.

Gregoire IX. permit de dire une

Messe basse une fois la semaine, afin qu'il y eût toujours des Hosties consacrées pour servir de Viatique aux mourans ; mais il ne le permit qu'à condition que l'on ne sonneroit point les Cloches, & que les portes de l'Eglise seroient fermées.

Le Pape Boniface VIII. si connu des François voulut bien que la Messe se dît tous les jours, que l'on se confessât, & même que l'on celebrât l'Office Divin, pourveu que ce fût sans chanter, sans sonner les Cloches, & sans tenir les portes ouvertes. Il ordonna même qu'aux Fêtes de Noël, de Pâque, de Pentecôte, & de l'Assomption de Nôtre-Dame, on feroit le Service avec toutes les solemnitez ordinaires, comme on le voit dans le Chapitre, *Alma mater, de sentent. Excommunicat. in 6.*

Martin V. ajouta à ces Fêtes celle du saint Sacrement, & le Docteur Covarruvias remarque que la même chose se doit pratiquer le jour & le lendemain de l'arrivée d'un Roi dans une Ville interdite. Le Droit Canon ne fait aucune mention de ce cas-là, mais les Canonistes ne laissent pas de le juger raisonnable, se fondant sur ce mot du

Chapitre  
faut de fer  
tous ces ca  
cause de l'  
relâchemen  
porté expr  
tion de Bo

Nous ap  
vre quels r  
ment des l

Lors qu  
l'irreligion  
Hérésies n  
Et de se m  
exposées d  
Eglises de  
des respect  
appartenoi  
leur pût re  
pris par a

On ren  
d'un Inter  
arriva qu  
oui la Mes  
ans, se m  
célébroier  
que le Ch  
de plus sa  
ce danger  
pre à jett

Chapitre *Solita*, de major. & obe. qu'il faut déferer à la dignité Roïale. Dans tous ces cas-là les personnes qui sont cause de l'Interdit, sont exclues de ce relâchement favorable, comme il est porté expressément dans la Constitution de Boniface VIII.

Nous apprenons dans le même Livre quels malheurs naissent ordinairement des Interdits.

Lors qu'ils étoient de longue durée l'irreligion des Peuples se fortifioit, les Hérésies ne manquoient pas de germer & de se multiplier, & les ames étoient exposées à une infinité de perils. Les Eglises demeuroient privées des honneurs, des respects, & de l'obéissance qui leur appartenoient légitimement, sans qu'on leur pût reprocher de s'être attiré ce mépris par aucune faute.

On remarque là-dessus qu'ensuite d'un Interdit de plusieurs années, il arriva que des hommes n'ayant point ouï la Messe durant trente ou quarante ans, se moquoient des Prêtres qui la célébroient, & traitoient de ridicule ce que le Christianisme a de plus saint & de plus sacré. Un Auteur trouve que ce dangereux remede n'est pas plus propre à jeter la terreur dans l'ame, qu'à

*Soto in  
4. dist. 22.  
q. 3. art.  
1.*

la remplir de profanation & d'impiété, qu'à lui ôter le goût des choses divines, qu'à rendre les Peuples sauvages en leurs mœurs, & semblables à des terres qu'on laisse en friche, & qui sont bien-tôt couvertes d'épines & de char-dons.

Voilà, MONSIEUR, un discours que j'appellerois fort long sur une matière peu divertissante, si un bel esprit ne me l'avoit fourni, & que vous n'eussiez pas souhaité d'être éclairci sur un sujet dont on parle souvent sans le bien connoître. Souvenez-vous donc, s'il vous plaît, que vous l'avez demandé, & que je n'ai rien à vous refuser, puisqu'il me le faut, &c.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**V**Oulez-vous que je vous parle franchement, vous ne pouviez vous adresser plus mal qu'à moi pour la commission que vous me vouliez donner. Entre tous les mortels, j'en pense pas qu'il y en ait un moins propre que votre très humble serviteur à prendre soin d'un procès. Je gâteroie tout si je

me mêlois  
pas, & de  
votre voisi  
M \*\*\* il v  
ment une a  
quelques-  
de mes Jug  
da avec ta  
tout ce que  
ce qui en a  
Ce ne fut p  
faute qui  
parler. Je  
donnoit ga  
me l'accor  
gent. Je v  
votre, & d  
meilleures  
avis que je  
les sollicita  
Cependant  
nes & ma p  
inutiles, vo  
ste d'aller  
intérêts, p  
ral, & qu'i  
lais dans c  
pressé chez  
ma presen  
de défendre

me mêlois du vôtre, ne m'en croiez pas, & demandez-en des nouvelles à votre voisin Monsieur le Marquis de M \* \* \* il vous dira que j'eus dernièrement une affaire, qu'il me mena chez quelques-uns de ses Amis qui étoient de mes Juges, & qu'il me recommanda avec tant d'ardeur, que j'obtins tout ce que je demandois. Savez-vous ce qui en arriva? Je perdis mon procès. Ce ne fut pourtant que par une petite faute qui ne vaut pas la peine d'en parler. Je demandai seulement ce qui donnoit gain de cause à ma partie. On me l'accorda, & j'en eus pour mon argent. Je vous conseille de garder le vôtre, & de mettre votre affaire en de meilleures mains que les miennes. Cet avis que je vous donne vaut mieux que les sollicitations que je pourrois faire. Cependant, si vous jugez que mes peines & ma présence ne vous soient pas inutiles, vous en pouvez disposer. J'offre d'aller tous les jours parler pour vos intérêts, pourvu que ce soit en général, & qu'il n'entre aucun terme de Palais dans ce que je dirai. Je ferai l'empresse chez votre Procureur, afin que ma présence le tienne toujours en état de défendre vos intérêts. Enfin, mon



cher Monsieur , je n'oublierai rien de tout ce qui vous pourra faire connoître à quel point je suis.

---

*A Monsieur de \* \* \**

**J**E ne ferai pas le modeste à contretems, & je vous avouerai que je n'ignore pas tout-à-fait les finesses de notre langue, mais je ne les connois pas assez pour décider de la contestation que vous avez avec notre Ami. Ainsi je ne vous dirai pas mes sentimens pour régler les vôtres, mais seulement parce que vous m'ordonnez de vous les dire.

L'endroit où l'Auteur parle de la Fortune, me paroît assez beau, mais je pense qu'il est imité de Plutarque, ou même tiré mot à mot d'une Lettre de Costar. Voici, ce me semble, de quelle maniere je l'ai remarqué dans le dernier de ces deux Auteurs.

La fortune après avoir abandonné les Assyriens & les Perses, & avoir volé legerement par dessus les Macedoniens, les Egyptiens & les Carthaginois, sans s'y arrêter beaucoup, vint quitter ses aîles

aîles a  
jamais le

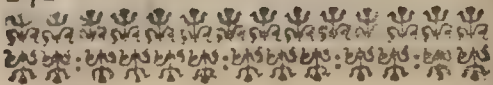
Après  
dont nou  
nissions ce  
Réponses  
sujets diff  
coutume  
flexions su



ailes au Capitole pour n'abandonner  
jamais les Romains.

Après les cinq especes de Lettres  
dont nous venons de traiter , nous fi-  
nissions cette seconde Partie par des  
Réponses que nous donnons sur des  
sujets differens ; à quoy , selon nôtre  
coûtume , nous ajoutons quelques Re-  
flexions sur la maniere de les écrire.





## REFLEXIONS

SUR

LES RÉPONSES

ET

SUR LA MANIERE

DE LES FAIRE.



A belle maniere de répondre est de le faire promptement, exactement, & sur tout quand il s'agit de quelque affaire d'importance, & à laquelle on ne sauroit apporter trop de soins. En de pareilles occasions la diligence témoigne je ne sai quoi d'ardent qui ne peut que plaire ; & si la lenteur à païer ces dettes-là montre une negligence peu obligeante, c'est désobliger en effet que de ne s'en pas acquitter entièrement.

Reflex.  
L'Exacti-  
dions ave-  
Lettres ;  
ciffemens  
& que ne  
l'on nous  
fions con-  
avons de  
der.  
Il faut a-  
nos Rep-  
stiles dont  
vant.

*Reflexions sur les Réponses.* 243

L'Exactitude veut que nous répondions avec ordre à tous les articles des Lettres ; que nous donnions les éclaircissémens que l'on souhaite de nous , & que nous accordions même ce que l'on nous demande , ou que nous fassions connoître le déplaisir que nous avons de n'être pas en état de l'accorder.

Il faut aussi que nous emploions dans nos Reponses le même caractère de stile dont on s'est servi en nous écrivant.





# RÉPONSES SUR TOUTES SORTES DE SUJETS.

*Réponse pour le caractère tendre.*

**E**ST-il possible, MADAME, que vous m'obligiez à vous raconter le nouveau sujet d'affliction qui m'est arrivé depuis que vous n'êtes plus à Paris ? Faut-il que ce soit moi qui vous donne toujours les mauvaises nouvelles que vous recevez ? Cependant, il vous faut obéir, & en vous disant que le pauvre Marquis de \*\*\* est blessé & prisonnier, je vous fais connoître que je ne suis pas moins mal-heureux en mes amitiés qu'en la cruelle passion que vous savez. Vous voyez, MADAME, que

Réponses  
la fortune  
me peut  
cette heure  
nieuse à pr  
pas qu'elle  
votre dépar  
sensible, &  
rence qu'il  
étoit déjà  
grande don  
l'amitié est  
compare à  
accident e  
m'auroit p  
dre plus tr  
de larmes  
si mon an  
entière, &

*Réponse*

**Q**Uand  
Lettre qu  
de m'écrit  
grand qu  
regret de  
puis que je



*Réponses sur toutes sortes de sujets. 245*

la fortune me frappe par tout où elle me peut blesser ; il est vrai que pour cette heure elle n'a pas été fort ingénieuse à prendre son tems. Il ne falloit pas qu'elle me donnât ce coup après vôtre départ si elle vouloit qu'il me fût sensible , & il n'y avoit gueres d'apparence qu'il le devînt à un homme qui étoit déjà comme assommé d'une plus grande douleur. Considérez par-là que l'amitié est bien peu de chose , si on la compare à une passion violente. Cet accident qui dans une autre occasion m'auroit percé le cœur, ne m'a pû rendre plus triste que je l'étois , & de tant de larmes que j'ai répandües, je ne sai si mon ami en a eu pour lui une toute entiere , &c.

*Réponse à un homme d'un grand esprit.*

QUand je considere la dernière Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , vous me paroissez plus grand qu'à l'ordinaire , & je n'ai pas regret de vous voir au dessus de moi , puisque je trouve que vous vous êtes

246 *Réponses sur toutes sortes*

mis au dessus de vous-même. Les loüanges que vous me donnez sont si belles, & d'un tour si ingénieux, que je serois plus glorieux de les avoir données que de les avoir reçues. Je suis charmé du Portrait que vous faites de nôtre Prince. Il est si beau & si riche, que je ne sai si je n'ai pas plus de plaisir à le voir, que je n'en aurois à regarder cette aimable personne elle-même. Vous ajoutez des graces à celles qu'elle a, & je puis dire que vous avez imaginé ce que la peinture ne sauroit faire voir, &c.

---

*Réponse à une Lettre écrite d'une  
manière noble.*

CROÏEZ-moi, MONSIEUR, brisez les chaînes que vous portez, & prenez-en de plus belles. Attachez-vous à une Maîtresse qui ait plus d'éclat & plus de reconnoissance, que Madame la Marquise de\*\*\*. Celle que j'ai à vous proposer, ne manque jamais à récompenser ses Amans, & si l'on meurt pour elle, on reçoit une récompense qui

vaut mieux  
Demeurez  
gloire don  
té qu'elle d  
& de vôtre  
faire que c  
fatigues &  
entreprene

*Réponse*

VOUS  
monde de  
vous nom  
Dames q  
pour ne p  
plaindre q  
saurais cro  
ait semé  
Vous tâch  
timent po  
quoi se p  
lui ai pas  
je la lai  
qu'elle ai  
y a à ne  
de receve  
tir de les

vaut mieux que la vie que l'on perd. Demeurez en d'accord, car c'est de la gloire dont je parle, & de l'immortalité qu'elle donne. Les gens de vôtre âge & de vôtre qualité ne sauroient mieux faire que de la chercher à travers les fatigues & les perils : Ils doivent tout entreprendre pour la posséder.

---

*Réponse à une personne enjoinée.*

**V**ous avez le plus grand tort du monde de m'accuser d'inconstance. Je vous nommerois quinze ou seize belles Dames que j'ai aimées assez fidelement pour ne pas craindre qu'elles se pussent plaindre que j'aie jamais changé. Je ne saurois croire que Mademoiselle de \*\*\* ait semé de moi un bruit si fâcheux. Vous tâchez de l'exposer à mon ressentiment pour vous en garantir. Pourquoi se plaindrait-elle de ce que je ne lui ai pas écrit, c'est-à-dire, de ce que je la laisse en repos ? Ne sai-je pas qu'elle aime à goûter la douceur qu'il y a à ne rien faire ? Souhaiteroit-elle de recevoir des Lettres pour se repentir de les avoir reçues, dès qu'il y fau-

248 *Réponses sur toutes sortes*  
droit répondre ? Croïez moi, MADAME;  
il me suffit qu'elle ait dans un endroit  
de mon cœur retiré & sans bruit , la  
place qu'elle me demanda quand je  
partis , & que cette place ne lui coûte  
non plus à garder , qu'à moi à prote-  
ster que je la lui garde. Mais je vois  
bien que vous me voulez broüiller  
avec tout le monde. Ne me dites vous  
pas que le Marquis de \*\*\* a resolu de  
me marier ? Que lui ai-je fait qu'il me  
veuille donner une femme ? Je lui rends  
mille tres-humbles graces de son pre-  
sent , & lui declare que je ne veux d'au-  
tre Maître que moi dans ma maison.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**V**ous voulez donc , MONSIEUR,  
que je vous fasse connoître Madame la  
Marquise de \*\*\* avant que vous l'al-  
liez voir à sa maison de Campagne.  
C'est une personne d'une beauté char-  
mante , & d'un merite extraordinaire.  
Elle reçoit peu de visites dont bien des  
gens enragent dans l'ame ; mais elle est  
si réverée qu'on n'ose murmurer tout  
haut du tems qu'elle se donne à elle

seule. Vou  
pression d  
liere qu  
l'obscurité.  
agremens  
parler que  
bien-aisés  
laissant ju  
fois une p  
allez goût  
lege que  
je suis reso  
jours pou  
mercimen  
les premi  
noissance  
Pour co  
de Sc; tou  
encore au  
en pouvo  
elle , & j'  
moignage  
je consens  
timens co  
que dire  
donnent  
tant eux-  
niere ils  
faire un  
Ne vo

MADAME,  
 n'endroit  
 bruit ; la  
 quand je  
 lui coûte  
 à prote-  
 s je vois  
 broûiller  
 ites vous  
 resolu de  
 qu'il me  
 lui rends  
 son pre-  
 eux d'au-  
 maison.

seule. Voulez-vous que j'emprunte l'ex-  
 pression d'un fameux Auteur ? C'est une  
*lumiére qui fuit les yeux & qui cherche*  
*l'obscurité.* Ceux qui vous ont loué les  
 agrémens de sa conversation, n'ont pû  
 parler que par conjecture. Ils ont été  
 bien-aîsés de se faire honneur, en vous  
 laissant juger qu'ils voioient quelque-  
 fois une personne si accomplie. Vous  
 allez goûter avec tant de joie le privi-  
 lege que je vous ai fait accorder, que  
 je suis resolu de ne vous voir de quinze  
 jours pour n'être pas accablé des re-  
 mercimens que vous me feriez dans  
 les premiers transports de vôtre recon-  
 noissance.

Pour ce qui regarde Mademoiselle  
 de Sc. tout ce qu'on vous en a dit est  
 encore au dessous de ce que l'on vous  
 en pouvoit dire. Je suis tellement à  
 elle, & j'en ai donné si souvent des té-  
 moignages publics & particuliers que  
 je consens que vous rejettiez mes sen-  
 timens comme un peu suspects. Mais  
 que direz-vous des loüanges que lui  
 donnent deux hommes qui en méritent  
 tant eux-mêmes ? Voici de quelle ma-  
 niere ils en parlent en proposant de  
 faire un voiage en Italie.

*Ne vous semble-t-il pas que Made-*

SEUR,  
 adame la  
 vous l'al-  
 mpagne.  
 té char-  
 ordinaire.  
 bien des  
 is elle est  
 urer tout  
 ne à elle



250 *Réponses sur toutes sortes*  
moiselle de Sc. y devoit venir aussi, afin  
de ne rien regretter de tout ce que nous  
laisserions derrière nous, & de ne plus  
tourner la tête vers les lieux que nous  
quitterions. Cette admirable fille ne se  
déplairoit pas au país de Lucrece & de  
Virginie. Elle seroit digne de Rome, &  
Rome digne d'elle, si Rome étoit encore  
ce qu'elle fut autrefois. Apprenez-moi,  
je vous prie, où cette rare Personne s'est  
formée l'ame, l'esprit & le cœur? N'y  
a-t-il point d'incompatibilité à être si  
vertueuse, si spirituelle, si sincère &  
si modeste tout-ensemble? Les Sciences  
lui ont-elles été révélées? Comment fait-  
elle, sans étudier, ce que les hommes les  
plus doctes savent à peine après avoir  
étudié toute leur vie? Que vous êtes heu-  
reux d'avoir une telle Amie! Que je se-  
rois heureux, si j'étois assez honnête hom-  
me pour prétendre à une si grande gloire,  
& au bon-heur de voir tous les jours une  
personne si admirable! si je n'ai l'avan-  
tage de la voir & de l'entendre, faites  
en sorte que j'aie quelque part en son  
amitié. Je ne prétends pas en avoir autant  
que vous en son estime, quoique je lui aie  
voué toute la mienne. C'est un honneur  
trop relevé pour un malheureux qui ne se  
croit plus du monde, & qui n'a pas la

vanité de  
avec vous  
derentier  
voiez bien  
c'est Balza  
aisément d  
témoignag  
que pourr  
serviteur. J  
tout ce qu  
ce que je v  
vous voie  
une Lettre  
en vous pa  
tombe des  
a bien secon  
qui l'ont f  
La Lettre  
vous m'en  
le Marqui  
nérosité &  
trouver d  
digne des  
Assurez-l  
de votre  
comme il  
quis, je  
gation qu  
ménagé l  
quise. Vo

vanité de vouloir partager également avec vous un bien que vous devez posséder entièrement. Il me suffira, &c. Vous voyez bien, mon cher Monsieur, que c'est Balzac qui parle, & vous jugez aisément de la différence qu'il y a du témoignage de ce grand homme à ce que pourroit dire vôtre tres-humble serviteur. Je ne vous rapporte pas même tout ce que ce fameux Auteur ajoûte à ce que je viens de citer. Mais il faut que vous voyiez de quelle maniere il finit une Lettre si longue. Je ne puis m'épuiser en vous parlant d'elle, & la plume qui me tombe des mains sur tous les autres sujets, a bien secondé les mouvemens de mon cœur qui l'ont fait agir si long-tems.

La Lettre de recommandation que vous m'envoiez de la part de Monsieur le Marquis de \*\*\* est digne de sa générosité & de son esprit. Ce que j'y puis trouver de mal, est que je ne suis pas digne des louanges qu'il m'y donne. Assûrez-le de ma reconnoissance, tout de vôtre mieux. Si vous m'acquitez comme il faut envers vôtre cher Marquis, je vous tiendrai quitte de l'obligation que vous m'avez de vous avoir ménagé l'entrée de chez ma belle Marquise. Voilà comme les choses se peu-

252 *Réponses sur toutes sortes*  
vent accommoder dans ce bas monde ,  
pourveu qu'on s'y prenne bien pour les  
ajuster. Je suis, &c.

---

*A Monseigneur . . .*

MONSEIGNEUR ,

+ / Votre générosité n'a déjà que trop  
fait pour moi , elle se peut arrêter sans  
que vous le puissiez trouver mauvais.  
Si vous me faisiez de nouvelles graces  
comme il semble que vous me le pro-  
mettiez , j'en aurois de nouveaux re-  
mords en me reprochant que ce n'est  
pas mon merite qui m'attire tant de  
marques de vôtre bonté. En verité,  
MONSEIGNEUR, il faut avoüer que  
vous savez bien gagner les cœurs , &  
persuader les esprits. Monsieur le Com-  
té de \*\*\* est revenu charmé des hon-  
nêtetes que vous lui avez faites , & des  
soins que vous avez donné à sa grande  
affaire. Pour ce qui regarde l'illustre  
Mr. de \*\*\* dont vous me demandez  
des nouvelles ; je vous surprendrai  
peut-être en vous racontant ce que l'on  
m'en a dit. Il a quitté l'emploi où il

avoit accu-  
jeté dans  
ont paru  
que ce ne  
ration du  
& je ne sa  
tre intere  
part en ce  
dépît d'an  
rage, ni  
c'est une v  
qui l'enle  
ner à Dieu  
de sa mar  
queras pa  
le plûtôt  
tout le res  
sance que

MO

Ce qu  
l'Abbé de  
a long-tes

avoit acquis tant de reputation, & s'est  
jetté dans une retraite dont ses Amis  
ont paru fort étonnez. Je ne doute pas  
que ce ne soit par une véritable inspi-  
ration du Ciel qu'il a quitté le monde,  
& je ne saurois m'imaginer qu'un au-  
tre interest que celui de son salut ait  
part en ce changement. Ce n'est ni  
dépit d'amour, ni abattement de cou-  
rage, ni crainte d'un mauvais succès;  
c'est une véritable piété, c'est la grace  
qui l'enleve aux hommes pour le don-  
ner à Dieu. Je saurai les particularitez  
de sa maniere de vivre, & je ne man-  
querai pas de vous en rendre compte  
le plutôt que je pourrai. Je suis avec  
tout le respect, & toute la reconnois-  
sance que je dois,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, &c.

---

*A Madame de \*\*\**

CE que vous me dites de Monsieur  
l'Abbé de \*\*\* ne me surprend pas. Il y  
a long-tems qu'il se fait un plaisir de

254 *Réponses sur toutes sortes*

me rendre de bons offices. Il prit même il y a cinq ou six ans les intérêts d'un homme qu'il ne connoissoit point, parce qu'il apprit qu'il étoit de mes Amis & de mes voisins. Je ne manquerai pas de lui recommander vôtre affaire, & je suis assuré qu'il ne manquera pas de son côté d'agir comme il faut. S'il vient à vous bien connoître, & que j'aie besoin de lui, vous me permettrez, s'il vous plaît, d'avoir recours à vous pour en obtenir ce que j'aurai à lui demander. Mais, MADAME, quand vous le connoîtrez bien aussi, toute vôtre estime sera pour lui, & je vois bien que je n'y aurai plus de part. Je ne laisserai pourtant pas d'être très-absolument comme je suis,

Vôtre très-humble, &c.

---

*A Monsieur de\*\*\**

**E**st-il possible, MONSIEUR, que le vieux Docteur soit en colere contre moi ! Il est vrai que je l'ai offensé d'avoir voulu lui prêter un mot François pour le substituer à un terme barbare

dont il s'ére  
plaintes, il  
tre presenc  
sensible qu  
MONSIE  
je lui parlai  
mieux se se  
noir d'emp  
je lui propo  
demande  
d'amende  
deuil pour  
me laisse  
ceinture,  
petuelle al  
SIEUR,  
entre un g  
que le Gr  
Pour cer  
voité un O  
sentiment  
connoissez  
qui fait a  
marche si  
précaution  
paroit tou  
Parlons sa  
faire un a  
d'une pag  
une entre



dont il s'étoit servi. Il fait de grandes plaintes, il dit que je l'ai repris en vôtre presence, & que c'est un outrage sensible que je lui ai fait. Vous savez, MONSIEUR, avec quelle honnêteté je lui parlai. Je lui demandai s'il aimoit mieux se servir de l'expression qu'il venoit d'employer, que d'une autre que je lui proposai ensuite. Veut il que je lui demande pardon à genoux en forme d'amende honorable? Que je prenne le deüil pour le reste de mes jours, que je me laisse croître la barbe jusqu'à la ceinture, & que je m'impose une perpétuelle abstinence? En verité, MONSIEUR, il y a une grande difference entre un galant homme, & un homme que le Grec & le Latin ont gâté!

Pour cet autre dont vous m'avez envoyé un Ouvrage, je vous en dirai mon sentiment avec la sincérité que vous me connoissez. Son stile est d'un Auteur qui fait assez nôtre langue, mais qui marche si lentement, & avec tant de précaution pour ne pas tomber, qu'il paroît tout languissant & à demi mort. Parlons sans figure, & disons qu'il faut faire un assez grand effort pour passer d'une page à l'autre, & que ce seroit une entreprise qui effraieroit, que de

236 *Réponses sur toutes sortes*

vouloir lire tout le Livre. On n'y trouve rien qui puisse ragouter. Je ne demande pas que l'on jette le sel & le poivre à pleines mains; mais que l'on veuille renoncer à toutes sortes de sauces & vivre en malade, je ne saurois approuver un regime si superstitieux. Ce seroit une santé malheureuse, qui couteroit bien à conserver, s'il faloit renoncer à toutes les choses agréables pour ne la pas perdre.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**N**E me faites pas tant de peur de votre Monsieur le Capitaine; je pense que je pourrai faire ma paix avec lui. Je n'ai qu'à lui dire qu'il se sert mieux d'une épée que d'une plume. Le Sonnet qu'il me montra, est plus méchant que celui du Misanthrope de Moliere. Aussi répondis-je à un de mes Amis comme parle Alceste. Je dis que je croïois Monsieur le Capitaine honnête homme, & méchant Poëte. Mais ne suffira-t-il pas pour le fatisfaire que je lui nomme plusieurs Heros qui n'ont jamais fait de vers, & que je publie les belles actions qu'il

qu'il dit q  
que c'est d  
je ne fai s  
même faç  
chose à mo  
tant partit  
même je n  
qu'a la fin  
me rappel  
vous ordo  
ni mauvai  
pécher de  
mon tres-  
cœur.

**M**A D

La Lettre  
neur de m  
barras d'ou  
me dites b  
que je voi  
comprendr  
de vous  
soient all  
Il n'est pa  
II.

Sortes

in n'y trou-  
Je ne de-  
l & le poi-  
l'on veuil-  
e sauces &  
is approu-  
Ce seroit  
couteroit  
enoncer à  
pour ne la

de Sujets. 257

qu'il dit qu'il a faites? Vous jugez bien  
que c'est de lui que je les ai apprises ;  
je ne sai s'il vous les aura racontées de  
même façon? Vous m'en direz quelque  
chose à mon retour. Je ne pourrai pour-  
tant partir que le mois prochain , &  
même je n'aurois quitté la campagne  
qu'à la fin de l'Automne ; si vous ne  
me rappelliez à Paris ; mais dés que  
vous ordonnez il n'y a ni belle saison,  
ni mauvais tems qui me puisse em-  
pêcher de vous obéir. Je suis à vous ,  
mon tres-cher Monsieur , de tout mon  
cœur.

\* \*

de peur de  
; je pense  
avec lui.  
ert mieux  
Le Sonnet  
chant que  
iere. Aussi  
is comme  
iois Mon-  
omme, &  
ra-t-il pas  
omme plu-  
ais fait de  
es actions  
qu'il

A Madame de \* \* \*

MADAME,

La Lettre que vous m'avez fait l'hon-  
neur de m'écrire , me jette dans un em-  
barras d'où je ne puis me tirer. Vous  
me dites beaucoup de bien de l'Ouvrage  
que je vous ai envoyé , & je ne puis  
comprendre , ni que vous soyez capable  
de vous tromper , ni que mes écrits  
soient assez agréables pour vous plaire.  
Il n'est pas possible, MADAME, qu'une

II. Partie.

Y

258 *Réponses sur toutes sortes*

personne qui a une délicatesse admirable, puisse me témoigner tant d'estime de si peu de chose. Il faut que vous n'aiez consulté que vôtre complaisance quand vous m'avez voulu parler de mes écrits, & que vous aiez eu moins d'égard à la qualité d'Auteur qu'à celle de vôtre tres-humble, &c.

*A Monsieur de \*\*\**

**J**E suis bien fâché, MONSIEUR, que l'on vous ait mal expliqué le sens de ma Lettre, & que vous vous soiez donné la peine d'aller chez Monsieur l'Archevêque de \*\*\*. Ce n'est pas que je n'aie appris avec une secrète joie que vous aviez bien voulu faire cette courvée, car vous ne l'auriez pas faite si vous ne m'aimiez. Je n'ai su quelle reconnaissance j'en dois avoir, & si je pourrai bien m'acquitter en vous donnant l'éclaircissement que vous me demandez sur l'aventure que l'on vous a racontée. On m'a dit que l'aimable Langue-dochienne que nous appellions *sine mouche*, a été déconcertée par un Amant de même país que Mr Loyal, d'où vous

savez qu'il  
Jugez si la  
sions stéril  
des préca  
Leur com  
avec assez  
tre. Le Ca  
tresse bea  
grande co  
Dame voie  
étoit assidu  
esperances  
nifique en  
page. Mai  
sures, & se  
voient pre  
soit des par  
se bernoien  
ou à quelq  
Belle n'en  
elle faisoit  
nant qu'à  
lui donner  
de son affe  
de la Dam  
son train, &  
lui livra. I  
ses préce  
brillant. &  
Cavalier.

savez qu'il ne vient jamais de duppes, Jugez si la belle qui n'aime pas les passions steriles devoit negliger à prendre des précautions avec un Normand. Leur commerce dura quelque-tems avec assez de douceur de part & d'autre. Le Cavalier trouvoit en sa Maîtresse beaucoup de charmes, & une grande complaisance. De son côté la Dame voioit avec plaisir que son Amant étoit assidu, & concevoit d'agréables esperances, le trouvant toujours magnifique en habits, en bijoux & en équipage. Mais l'Amant avoit pris ses mesures, & se moquoit de celles que pouvoient prendre les autres. S'il proposoit des parties de divertissement, elles se bornoient à des promenades seches, ou à quelques collations mediocres. La Belle n'en étoit pas fort contente, mais elle faisoit semblant de l'être, s'imaginant qu'à l'avenir le Cavalier pourroit lui donner des témoignages plus solides de son affection. Il connut l'intention de la Dame, mais il ne laissa pas d'aller son train, & de soutenir les assauts qu'on lui livra. De sorte que la Belle tourna ses prétentions vers une bague fort brillante & d'un grand prix que portoit le Cavalier. Elle la tira de son doigt, la



mit au sien, & l'aïant montrée à ce Gentilhomme: Avoïez, lui dit-elle en souriant, que cela sied encore mieux à une femme qu'à vous. Elle accompagna ce sourire de certaines complaisances dont elle croioit que les suites pourroient paier le bijou; mais le Normand fit semblant de ne pas comprendre à quoi abbout ssoient ces douceurs, voyant qu'il n'en pouvoit profiter sans perdre dans cet échange. Un gros diamant du milieu valoit deux cens Louis, & il y en avoit six autour que l'on estimoit cent écus. Nôtre Languedochienne eut quelque confusion d'avoir fait des avances inutiles, & demanda à garder la bague durant quelques jours. L'Amant y consentit, mais il ne passa point à des offres qu'auroit pû faire un homme plus passionné & plus liberal. La Belle ne fit restitution qu'avec repugnance, & le Cavalier voulant pourvoir à la sûreté de sa bague en fit tirer le Diamant de deux cens louis, & en mettre un faux de même grosseur, & taillé de même façon. La Dame ne manqua pas d'attaquer encore le bijou, & s'étant mise sur sa belle humeur elle proposa en badinant de faire un échange d'une bague d'environ vingt louis qu'elle mit au

doigt du  
en tira. Le  
Diamant  
grand prix  
que puisq  
elle pouvo  
Enfin, Mo  
on ne m'a  
quelque ré  
lui trouva  
sortir de  
après il fut  
aïant beso  
lur vendr  
Elle la po  
l'avoient  
jusques à  
surprise d'  
lui dirent  
été chang  
noisseurs  
& comme  
se, elle  
qu'elle av  
pour qui  
lance, &  
Il falut  
& qu'elle  
lui auroie  
Voilà, M

doigt du Cavalier , pour celle qu'elle en tira. Le Normand répondit que son Diamant ne lui paroissoit pas d'un assez grand prix pour lui être offert. Mais que puisqu'elle vouloit bien l'accepter, elle pouvoit faire ce qu'il lui plairoit. Enfin, MONSIEUR, l'échange fut fait on ne m'a pas dit si le Cavalier eut quelque retour , mais un-de mes Amis lui trouva le visage fort content au sortir de chez sa Belle. Peu de tems après il fut obligé de partir, & la Dame ayant besoin de quelques meubles voulut vendre sa bague pour les acheter. Elle la porta chez des Lapidaires qui l'avoient estimée au commencement jusques à huit cens écus ; mais elle fut surprise d'une étrange sorte , quand ils lui dirent que le gros Diamant avoit été changé. Elle la montra à des Connoisseurs qui n'étoient point Marchands, & comme ils lui dirent la même chose , elle vit avec un dépit sensible qu'elle avoit été la-duppe d'un homme pour qui elle avoit eu tant de complaisance , & tant d'égards.

Il falut pourtant qu'elle se conso'ât & qu'elle tint secrète une aventure qui lui auroit attiré de fâcheuses railleries. Voilà, MONSIEUR, les particuli-

262 *Réponses sur toutes sortes*  
tez que l'on m'a dites , & dont j'ai crû  
que je vous devois faire part. Je suis ,  
&c.

---

*A Mademoiselle de \* \* \**

**J**E suis charmé de la colere que vous  
avez contre moi , je vous en remercie  
tres-humblement , & je puis dire que  
je vous suis moins obligé de la complai-  
sance que vous eûtes hier que des re-  
proches que vous me faites aujourd'hui.  
Aïons quelquefois des soupçons , & de  
petites pointes de jalousie. Nôtre a-  
mour s'en portera cent fois mieux.  
Quand les visites que vous rendoit le  
jeune Marquis me broüillèrent la cer-  
velle , & que je m'en plaignis , vous me  
parûtes plus aimable que jamais. Ce-  
pendant au lieu de vous just fier serieu-  
sement , vous vous contentâtes de sou-  
rire , de me donner un coup d'éventail ,  
& de chanter ce couplet d'Alceste.

*Un Rival n'est pas inutile ,  
Il réveille les soins & l'ardeur d'un  
Amant*

*Une conquête facile*

Donne  
Et l'ame  
S'endor

Vous me  
me guérir l  
remedes p  
veut que v  
la même m  
ouvrir les  
a personne  
qu'il n'y a  
vous puisse

A M

**E**Nfin ,  
écrits , &  
vous en re  
je les ai lu  
votre stile  
que les ma  
l'agrémén  
persuadé  
auriez pu  
MONSIEUR  
émû, que  
donne à

*Donne peu d'empressement ,  
Et lamour tranquile  
S'endort aisément.*

Vous me païâtes d'une Chançon pour  
me guérir l'esprit, mais j'ai de meilleurs  
remèdes pour vous , si mon bon-heur  
veut que vous soïez un jour atteinte de  
la même maladie. Je n'aurai qu'à vous  
ouvrir les yeux. Vous verrez qu'il n'y  
a personne aussi aimable que vous , &  
qu'il n'y a pas d'apparence que l'on  
vous puisse quitter pour une autre.

---

*A Monsieur l'Abbé de \*\*\**

ENfin , MONSIEUR , j'ai reçu vos  
écrits , & puisque vous voulez que je  
vous en rende conte , je vous dirai que  
je les ai lûs avec beaucoup de plaisir ;  
vôtre stile est fleuri , & vigoureux selon  
que les matieres peuvent demander de  
l'agrément ou de la force. Vous m'avez  
persuadé sur le papier , comme vous  
auriez pû faire dans la Chaire. Oûi ,  
MONSIEUR , vos Harangues m'ont  
émû , quelque nom de morte que l'on  
donne à l'écriture. J'y trouve du feu

264 *Réponses sur toutes sortes*  
par tout , & je ne sai si l'on a eu raison  
de vous accuser d'en mettre trop. Pour  
moi j'aime une si heureuse abondance ,  
& je suis persuadé que si une période  
animée manquoit de toucher les cœurs,  
il faudroit qu'une autre les trouvât  
sensibles & les échauffât. Je souhaite  
avec passion de voir de quelle maniere  
vous soutenez ces beaux discours de la  
voix & du geste , & de vous donner  
les applaudissemens que vous meritez.  
Je suis , &c.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**S**I vous ne m'eussiez écrit le premier  
sur la perte que nous venons de faire ,  
je vous assure que je ne vous en aurois  
point parlé de quelque tems. Je n'au-  
rois pas trouvé de termes pour me plain-  
dre, & pour exprimer ma douleur. Mais  
puisque vous avez pris soin de vouloir  
contribuer à ma consolation , je vous  
dirai seulement pour vous rendre le  
même office , que je pretens aller mêler  
mes larmes aux vôtres. Cependant ne  
vous attendez pas que nous puissions  
nous entretenir de la personne que  
nous

nous regret  
prit, je n'a  
muet, & j  
faire une r  
pris la plum  
dire que j'  
reste plus r  
vous, mon  
ne peut être  
je suis.

A

**J**E voi bie  
moins de p  
ce dans les  
que l'on do  
sensiblement  
qu'un bien  
toujours re  
ve qu'il ob  
maxime de  
les distribu  
au dessous  
faut que v  
& vous cr  
vous n'avie  
devrois con  
II. Parti



sortes  
à raison  
trop. Pour  
bondance,  
e periode  
les cœurs,  
s. trouvât  
souhaire  
e maniere  
ours de la  
s donner  
s meritez.

*de Sujets.*

264

nous regrettons, il ne me reste plus d'esprit, je n'ai que de l'affliction, je suis muet, & je ne croïois pas même vous faire une réponse si longue. Quand j'ai pris la plume, ce n'étoit que pour vous dire que j'ai tout perdu, qu'il ne me reste plus rien de cher au monde que vous, mon cher Monsieur, & que l'on ne peut être à vous plus absolument que je suis.

---

*A Monsieur de \*\*\**

\*

e premier  
de faire,  
en autois  
Je n'au  
me plain  
eur Mais  
e vouloir  
je vous  
endre le  
ler mêler  
ndant ne  
pussions  
une que  
nous

**J**E voi bien, MONSIEUR, qu'il y a moins de politique que de magnificence dans les presens que vous faites. Ce que l'on donne peu à peu s'insinüe insensiblement jusques au cœur, au lieu qu'un bien-fait considerable n'est pas toujours reçu agréablement, l'on trouve qu'il oblige un peu trop; mais la maxime de faire durer les faveurs en ne les distribuant pas routes à la fois, est au dessous de vôtre humeur liberale. Il faut que vous versiez à pleines mains; & vous croiriez n'avoir pas donné, si vous n'aviez enrichi tout d'un coup. Je devrois comprendre plusieurs remercie-

*II. Partie.*

Z

266 *Réponses sur toutes sortes*

mens dans celui-ci , comme vous m'avez fait plusieurs graces à la fois , mais je me contenterai de vous dire que si vous avez les inclinations extrêmement généreuses , je n'ai pas moins de reconnaissance. Je suis , &c.

---

*A Monsieur l'Abbé de \*\*\**

**V**ous voulez donc que je parle sincèrement sur le démêlé que vous avez , de sorte que je vous puis dire que je voudrois vous voir en paix avec votre fameux Adversaire. Mais ne vous y trompez pas , c'est plus pour vos intérêts que pour les siens. Ce n'est pas que vous ne montriez beaucoup d'esprit , & une profonde érudition en attaquant ses Ouvrages ; mais entre nous ces mêmes Ouvrages ont l'approbation générale , & sont entre les mains de tout le monde. Quand il se trouveroit quelques Savans qui entreroient dans votre parti , je ne vous en estimerois pas plus fort. Que pourroient-ils dire ? que Monsieur \*\*\* n'a pas écrit selon les preceptes des Anciens. Une infinité de gens répondroient

qu'il a satisfait  
D'autres au  
savoir plain  
point avec  
l'Art de pl  
Theatre ou  
Poétique so  
ne laissent  
fantes. J'en  
sent par un  
c'est que la  
de gens , ou  
quelque ch  
n'aime pas  
qu'encore  
flexion sur  
Ouvrage ,  
plus sensible  
y voient br  
mes que l'o  
sieur , c  
d'aveuglem  
applaudisse  
Ils sont en  
vous pour  
maxime qu  
qu'une erre  
d'être erre  
de la libe  
té & votre

qu'il a satisfait son siecle & sa nation.  
 D'autres ajouteroient qu'il vaut mieux  
 favoir plaire sans art que de ne plaire  
 point avec une parfaite connoissance de  
 l'Art de plaire. Il y a des pieces de  
 Theatre où toutes les maximes de la  
 Poëtique sont gardées exactement, qui  
 ne laissent pas d'être froides & languis-  
 santes. J'en ai vû d'autres qui divertis-  
 sent par un heureux naturel. Je ne sai si  
 c'est que la science est goûtée par moins  
 de gens, ou si elle est accompagnée de  
 quelque chose de contraint que l'on  
 n'aime pas. Ne peut-on pas dire aussi  
 qu'encore que nous ne fassions pas re-  
 flexion sur ce qui nous touche dans un  
 Ouvrage, nous ne laissons pas d'être  
 plus sensibles aux dons du Ciel que nous  
 y voïons briller, qu'au travail des hom-  
 mes que l'on y remarque? Enfin, MON-  
 SIEUR, croïez-moi, n'accusez point  
 d'aveuglement ceux qui ont donné des  
 applaudissemens à votre Adversaire.  
 Ils sont en si grand nombre, que l'on  
 vous pourroit citer en leur faveur une  
 maxime qui a été reçüe de tout tems,  
*qu'une erreur qui devient generale, cesse*  
*d'être erreur.* Je vous demande pardon  
 de la liberté que j'ai prise, nôtre ami-  
 tié & vôtre Lettre me l'ont donnée.

---

*A Monsieur de \* \* \**

**Q**ue je suis touché de vôtre dernière Lettre , & que je la trouve charmante ! Il n'y a ni d'ami si généreux , ni d'homme qui écrive si agréablement Que n'aurois-je pas à répondre si vous ne m'ôtiez la parole ? Vous me faites des offres d'une manière si obligeante , & vous me demandez des nouvelles d'un tour si spirituel , que je n'ai qu'à vous rendre grâces de ce que vous voulez faire pour moi , & vous dire pour nouvelles que je n'ai rien appris qui soit digne de vôtre curiosité. Quand vos Lettres m'auront appris à bien écrire , nôtre commerce sera plus regulier , mais en attendant que vous m'aiez mis en état de le soutenir , je me contenterai de vous protester simplement & sincerement que je suis tout à vous.

---

*A Madame de \* \* \**

**V**ous ne sauriez croire , MADAME , le déplaisir que j'ai d'apprendre que vô-

tre migraine  
menter. Je  
jouissent d'  
de leurs dél  
tres-reglée  
vert d'une s  
pendant , l  
rez qu'il fa  
que Dieu v  
que ce n'est  
son à sa Pr  
Nous devo  
fait rien qu  
tre à ses o  
gnation : l  
que je vou  
vous dites  
même, que  
Il vaut mie  
vous prote

**J**En'ai ja  
que l'écrit  
n'y trouve  
tout un air  
que cela s

tre migraine s'opiniâtre à vous tourmenter. Je voi une infinité de gens qui jouissent d'une parfaite santé au milieu de leurs débauches, pendant qu'une vie tres-reglée ne vous peut mettre à couvert d'une si fâcheuse indisposition. Cependant, M A D A M E, vous m'avouerez qu'il faut souffrir sans murmurer ce que Dieu veut que nous souffrions, & que ce n'est pas à nous à demander raison à sa Providence de ce qu'elle fait. Nous devons être persuadés qu'elle ne fait rien que de juste, & nous soumettre à ses ordres avec une entière résignation : mais je ne prens pas garde que je vous dis des choses que vous dites cent fois mieux à vous-même, que personne ne vous les diroit. Il vaut mieux que je me contente de vous protester que je suis, &c.

---

*A Monsieur de \*\*\**

J E n'ai jamais vû de plus ampoulé que l'écrit de nôtre nouvel Auteur. Je n'y trouve rien d'aisé, & j'y voi par tout un air contraint & forcé. Croit-il que cela s'appelle sublime ? veut-il se



270 *Réponses sur toutes sortes*

faire admirer ? croit-il que pour être de belle taille il faut qu'il marche sur des échasses, ou qu'il se rende geant ? nommera-t-il aliment du feu, ce que nous appellons du bois, & laissera-t-il à sa prose des expressions dont la poésie la plus audacieuse n'oseroit se servir ? Au nom de Dieu, MONSIEUR, ouvrez-lui les yeux, faites en sorte qu'il s'humanise, s'il veut avoir quelque commerce avec les pauvres mortels. J'attens cette cure de vous, & je suis assuré que personne ne la peut mieux faire. Cependant croiez que je suis, &c.

*A Monsieur de \*\*\**

**V**otre Lettre est pleine de belles & bonnes raisons, mais mon cher Monsieur, je ne les puis goûter après la perte que je viens de faire. Soiez Philosophe, tant qu'il vous plaira, soiez grand homme, soiez insensible, si vous voulez, mais souffrez que je sois tendre, que je sois foible, que je sois femme. Ces qualitez que vous regarderez peut-être comme des défauts conviennent au cœur que j'ai. Laissez-les moi, je

vous prie. Et dans mes années je ne veux pas pécher d'être ma vie.

*A Madam*

**J**E vous avais dit que je n'allois tendre que vous, mais la Lettre que vous m'avez écrite pour l'honneur de votre sexe, leur effet a été de me disposer à vous, qu'elle m'a fait la plus grande passion. Après ce que vous m'avez dit de votre cœur, MADAM, je ne puis plus vous fors jamais d'âge & de place, encore de tendre, est qu'il ne rend plus de vous, pas s'il vous plaît, raison que je vous crois, vous seule, & je n'ai ja-

vous prie. Elles me rendent plus ferme dans mes amitez , bien loin de m'empêcher d'être à vous tout le reste de ma vie.

---

*A Madame la Marquise de \*\*\**

**J**E vous avoue , M A D A M E , que j'attendois quelque consolation de vous , mais la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire a produit un meilleur effet que je n'espérois. Elle m'a disposé à vous aller voir , c'est-à-dire , qu'elle m'a donné envie d'aller goûter la plus grande joie dont je sois capable. Après ce changement que je sens dans mon cœur , vous étonnerez-vous , M A D A M E , quand je dirai que je ne fors jamais de chez vous qu'avec moins d'âge & plus d'esprit ? Ce que j'admire encore de votre charmante conversation , est qu'elle divertit pendant qu'elle rend plus honnête-homme. Ne dites pas s'il vous plaît , que ce n'est qu'à la raison que je dois les avantages dont je vous crois être redevable. C'est à vous seule , M A D A M E , que je les dois , & je n'ai jamais éprouvé que la raison

272 *Réponses sur toutes sortes*  
 me fût d'un secours fort considerable;  
 Elle ne sert d'ordinaire qu'à troubler la  
 tranquillité de la vie. Un petit enfant  
 est heureux de n'en avoir pas. encore  
 l'usage ; vous savez , M A D A M E ,  
 qu'Astianax rit à Ulyssé qui le prend  
 pour le jeter du haut d'une Tour ; &  
 vous avez lû aussi , qu'un cochon fait  
 bonne chere pendant que la tempête  
 jette l'épouvante parmi les Soldats &  
 les Matelots. Une Dame dont vous ad-  
 mirez le genie se déchaîne agréable-  
 ment contre la raison , lorsque s'adres-  
 sant à ses petits moutons elle leur parle  
 en ces termes :

Me des  
 Houllie-  
 nes,

*Cette fiere raison dont on fait tant de  
 bruit  
 Contre les passions n'est pas un sûr re-  
 mede ,  
 Un peu de vin la trouble , un enfant la  
 seduit ,  
 Et déchirer un cœur qui l'appelle à son  
 aide ,  
 Est tout l'effet qu'elle produit.  
 Toûjours impuissante & severe ,  
 Elle condamne tout , & ne surmonte  
 rien ,  
 Sous la garde de vôtre chien  
 Vous devez beaucoup moins redouter  
 la colere .*

Des loup  
 Que sous  
 Nous ne

Après ce  
 parler de l  
 ment qu'en  
 Pour moi  
 maximes c  
 saisonnées  
 donnerez  
 selon que  
 Voiez , s'  
 avantages  
 mettre a  
 dera comm  
 un homm  
 voir sur le  
 de satisfac  
 je contin  
 niere, V

Q Uoi  
 d'aussi bo  
 qu'il ne  
 estimé g

*Des loups cruels & ravissans ;  
Que sous l'autorité d'une telle chimere ;  
Nous ne devons craindre nos sens.*

Après cela , MADAME , doit-on parler de la raison aussi magnifiquement qu'en parle la plupart du monde ? Pour moi j'ai résolu de n'en suivre les maximes que lorsque vous les aurez assaisonnées à votre goût. Vous leur donnerez de la douceur ou de la force , selon que vous le jugerez à propos. Voyez , s'il vous plaît , MADAME , les avantages que l'on trouve à se soumettre à vos sentimens. On me regardera comme honnête homme , comme un homme sage , dont la sagesse fait voir sur le visage moins de sévérité que de satisfaction , & tout cela parce que je continuerai d'être , de bonne manière , Votre , &c.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**Q**Uoi , MONSIEUR , un homme d'aussi bon sens que vous , peut-il dire qu'il ne faut qu'être heureux pour être estimé grand homme ? J'avoüe que la

274 *Réponses sur toutes sortes*

fortune donne bien souvent du prix & de l'éclat à des actions qui , sans son secours, demeureroient ensevelies dans l'obscurité. Je veux même que le bonheur puisse quelquefois tenir lieu de mérite , & suppléer au défaut des bonnes qualitez. Mais , MONSIEUR , avouiez que cela est bien rare , & que l'on auroit tort de le tirer en exemple. Je sai que le hazard fait reüssir des choses que l'art ne conduiroit pas à la même perfection , & qu'il est arrivé deux fois qu'un pinceau jetté par dépit a peint admirablement l'écume d'un cheval & celle d'un chien. Mais que l'on jette un pinceau tant qu'on voudra , formera-t-on un cheval tout entier , ou un chien à qui rien ne manquera ? Disons donc , MONSIEUR , que pour faire quelque chose d'achevé, il est bon que l'Art & la Fortune s'en mêlent , & qu'ils se prêtent la main l'un à l'autre ; autrement on ne voit rien que d'imparfait & de défectueux. Un homme de guerre peut par une impetuosité de courage , & par le secours du hazard , se signaler & remporter un grand avantage ; mais s'il ne fait bien le métier , au lieu de passer pour grand Capitaine , il tombera dans des fautes

considérabl  
putation qu  
un comp de  
plus difficile  
dre illustre  
Un homme  
long-tems d  
s'il ne sava  
interests de  
Le Souver  
reposer sur  
le ministère  
n'est pas pe  
que les pr  
naire mor  
la fortune  
mérite aux  
loin de le f  
mettroit se  
évidence ,  
paroître un  
qu'elle ne  
sur la poin  
rons d'acco  
souvent au  
zarrerie , q  
gens qui  
Par certe  
raillerie &  
défauts à



considérables, & perdra bien-tôt la réputation qu'il n'aura acquise que par un coup de bon-heur. Il seroit encore plus difficile à un ignorant de se rendre illustre dans les autres professions. Un homme d'Etat mériteroit-il d'être long-tems dans le Cabinet du Prince, s'il ne savoit ni politique en général, ni intérêts des Nations en particulier? Le Souverain auroit grand tort de se reposer sur lui, de ne pas voir que dans le ministère aussi bien qu'à la guerre il n'est pas permis de tomber souvent, & que les premières chûtes sont d'ordinaire mortelles. Je pense même que si la fortune seule élevoit un homme sans mérite aux plus hautes dignitez, bien loin de le faire paroître vertueux, elle mettroit ses vices dans une plus grande évidence, comme un Sculpteur feroit paroître une Statüe encore plus petite qu'elle ne seroit en effet, s'il la posoit sur la pointe d'une Pyramide. Demeurons d'accord aussi que la fortune a souvent autant de malignité que de bizarrerie, quand elle élève bien haut les gens qui ne méritent pas ses faveurs. Par cette conduite elle leur attire la raillerie & le mépris en exposant leurs défauts à un plus grand jour, comme

276 *Réponses sur toutes sortes*

j'ai dit, ou elle leur prepare une chute plus dangereuse. Croïez-moi, mon cher Monsieur, vivons en repos sans craindre ses malices, & sans souhaiter ses biens-faits. Pour moi je ne voudrois pas même lui devoir vôtre amitié. Je la veux acquérir par mes services, & m'en rendre digne par les sentimens d'estime & de respect que j'aurai pour vous toute ma vie.

---

*A Monsieur le Marquis de \*\*\**

**V**ous avez raison, MONSIEUR; de soutenir qu'il n'y a rien de plus important pour la société des hommes que de tenir les paroles que l'on donne. Cette bonne foi nous lie les uns aux autres, & fait subsister un commerce qui est si nécessaire à la vie. Mais, MONSIEUR, parlons de la probité comme de toutes les vertus, & mettons-la, s'il vous plaît, dans un milieu louable entre deux extrémités vicieuses. Oüi, MONSIEUR, il faut être religieux à garder sa foi, mais il ne faut pas aller jusques à la superstition. Approuveriez-vous les Loix des anciens

Romains qui  
biteurs s'ac  
anciens en  
tune les éd  
sement, p  
viere, ou p  
ennemie ?  
perdu tout  
à plaindre,  
l'homme à  
fance de p  
C'est une  
la liberté à  
reste que c  
tienne est t  
cette tyrann  
s'acquiesce,  
trer dans  
Payens mêm  
d'accord qu  
souverain  
raîne injust  
douce ce c  
Je passerai  
& je vous d  
que nous p  
les sermen  
& n'ont a  
faits sans  
Voudriez-

Romains qui ordonnoient que les Dè-  
biteurs s'acquiteroient envers leurs cre-  
anciers en quelque misere que la for-  
tune les eût reduits par quelque embra-  
sement , par un débordement de ri-  
viere , ou par le ravage d'une Armée  
ennemie ? Un malheureux qui avoit  
perdu tout son bien n'étoit-il pas assez  
à plaindre , sans qu'il devînt esclave de  
l'homme à qui il étoit dans l'impui-  
sance de paier l'argent qu'il devoit ?  
C'est une étrange rigueur que d'ôter  
la liberté à une personne à qui il ne  
reste que ce seul bien La Morale Chré-  
tienne est trop humaine pour autoriser  
cette tyrannie. Elle veut bien que l'on  
s'acquite , mais elle n'oblige pas d'en-  
trer dans une sujétion servile. Les  
Payens même ne demeuroient-ils pas  
d'accord qu'un droit qu'ils nommoient  
souverain droit , devenoit une souve-  
raine injustice , à moins que l'équité n'a-  
doucît ce qu'il y avoit de trop severe ?  
Je passerai plus avant , M O N S I E U R ,  
& je vous dirai que selon une Doctrine  
que nous pouvons appeller *Angelique* ,  
les sermens même n'obligent à rien ,  
& n'ont aucune force , quand ils sont  
faits sans connoissance & sans justice.  
Voudriez-vous qu'une promesse toute

De S.  
Thomas.

278 *Réponses sur toutes sortes*

simple nous attachât davantage ? On s'engage quelquefois legerement & sans reflexion, & l'on seroit assez scrupuleux pour vouloir tenir une parole échapée inconsiderément, contre l'intention, & qui deviendroît ruineuse à celui qui l'auroit donnée sans en prévoir les suites ? Si vous promettiez de l'argent à un homme que vous croiriez attaché à vos interets, & que vous vinssiez à découvrir que cet homme vous a trahi, croiriez-vous être obligé de lui garder vôtre parole, & de recompenser sa perfidie ? Il n'y a ni équité, ni conscience qui ne me défende d'applaudir au crime dès que je le connois, & je ne sache aucune maxime de bien-séance qui veuille que je sois la dupe d'un homme qui m'aura fourbé. Enfin, on n'est obligé de tenir ce qu'on promet que lors qu'on le peut & qu'on le doit. Je vous ai dit que je solliciterois pour vous, & je tombe malade, je suis dégagé d'une parole que je ne puis exécuter, ou si j'apprends que c'est contre mon pere que vous plaidez, je ne dois plus être dans vos interets & les preferer aux miens. Vous demeurez bien d'accord que si l'on me force de promettre quelque chose, je ne suis

pas obligé  
n'ai pas doi  
vous disois  
de bon co  
vie à vous,  
voir fini ma  
pointe ?

A.

Q Uoi v  
crier contr  
il pas qu'il  
l'envie de s  
que l'on ne  
homme don  
de vôtre Pr  
Peuple cher  
ger sur qu  
s'est attirez  
les rejeter  
d'un autre.  
lade par se  
l'intemper  
plaint de s  
Soleil, de  
avoüer qu  
tout le mo

pas obligé de tenir une parole que je n'ai pas donnée volontairement. Si je vous disois que je vous en donne une de bon cœur, c'est d'être toute ma vie à vous, me pardonneriez vous d'avoir fini ma Lettre par une espece de pointe ?

---

*A Monsieur de \*\*\**

**Q**Uoi vous êtes surpris d'entendre crier contre Monsieur de \*\*\*? Ne suffit-il pas qu'il ait du merite pour s'attirer l'envie de ses voisins, & voudriez-vous que l'on ne se déchaînât pas contre un homme dont on dit que le Gouverneur de votre Province suit les conseils? Le Peuple cherche d'ordinaire à se décharger sur quelqu'un des chagrins qu'il s'est attirés par son imprudence. Il veut les rejeter sur la mauvaise conduite d'un autre. Un homme qui tombe malade par ses débauches, s'en prend à l'intemperie de l'air. Un Chasseur se plaint de son fuzil, de ses chiens, du Soleil, de la poussiere pour ne pas avouer qu'il est mal-adroit. En un mot, tout le monde se forme des causes de



280 *Réponses sur toutes sortes*  
ses malheurs, de peur qu'on ne les attribue à son peu de precaution. Ce n'est pas que je croie que cela arrive tous-jours, mais nous ne le voyons arriver que trop souvent. Voilà, MONSIEUR, ce que je puis répondre à ce que vous m'avez demandé. Je suis, &c.

---

*A Monsieur de \* \* \**

**J**E pense, MONSIEUR, que vous ne sauriez mieux faire que d'entreprendre le voiage dont vous me parlez. Il y a lieu de croire que vous en aurez un heureux succès; mais ne croiez pas que mes interets me fassent parler ainsi. La personne qui peut avoir rendu suspect ce que je vous conseille, changeroit de sentiment, si vous lui demandiez encore son avis. Elle croioit que je lui avois rendu un mauvais office, mais elle est convaincûe du contraire, & connoît l'ennemi secret qui tâche de m'en susciter d'autres. Les méchantes intentions qu'il a contre moi me blesseroient jusques au vif, si vous n'aviez été exposé vous même à la calomnie. Ainsi, MONSIEUR, je ne sens plus que vos  
maux,

maux, par  
leurs étouff  
tites, ou po  
ment, c'est  
rage d'une  
garde, quan  
par les dépla  
de vôtre pa  
tout ira bien  
Calomniat  
miens par  
leur pourra  
grand Devi  
ment. Vô  
vôtre mode  
d'imposer  
mon côté j  
voir les vis  
s'imaginer q

*A Monsieur*

**O**N a be  
n'est point  
les gens. Je  
que je prete  
II. Par

maux , parce que les plus grandes douleurs étouffent d'ordinaire les plus petites , ou pour parler plus chrétiennement , c'est que Dieu me relève le courage d'une main , pour ce qui me regarde , quand il me l'abbat de l'autre ; par les déplaisirs qui peuvent me venir de vôtre part. Cependant j'espere que tout ira bien. Vous triompherez de vos Calomniateurs , & je me vangerai des miens par la honte que ma conduite leur pourra donner. Il ne faut pas être grand Devin pour prédire cet événement. Vôtre vertu éclatera malgré votre modestie , & ne manquera pas d'imposer silence à vos envieux. De mon côté je n'aurai qu'à ne plus recevoir les visites de \* \* \* de peur qu'on ne s' imagine que je suis de son humeur ,

Vôtre , &c.

*A Monsieur le Marquis de M.*

**O**N a beau faire , MONSIEUR , ce n'est point par force que l'on persuade les gens. Je fis comprendre à l'homme que je pretendois vous donner , qu'il ne

*II. Partie.*

A a

282 *Réponses sur toutes sortes*

pouvoit mieux faire que d'entrer dans votre maison : Que vous estiez le meilleur Maître du monde , & qu'il trouveroit mieux chez vous que par tout ailleurs , le repos dont il aime tant à jouir. Je lui representai qu'il étoit tems qu'il songeât à ses affaires , qu'il n'auroit qu'à vous rendre les petits services que je lui propoisois , & que vous lui feriez un établissement qui le mettroit à son aise pour le reste de ses jours. Il goûta toutes mes raisons , sans vouloir suivre mes avis. Il soupira quand je luy parlai de vous aller trouver , & je pris garde que si son esprit étoit convaincu , son cœur ne paroïssoit point ébrâlé. Croïez-vous que la repugnance qu'il a de quitter Paris , ne vienne pas de quelque attachement dont nous ne l'avions pas crû capable ? Les Devots sont grands épouseurs , & pourveu qu'ils puissent trouver de quoi éteindre legitiment le feu de leur amour , ils s'imaginent qu'ils font bien de se marier. Quelque misérables qu'ils soient , ils ne songent pas qu'ils feroient beaucoup mieux de s'occuper de telle sorte qu'ils ne pussent être susceptibles d'une passion dont l'oisiveté est la cause la plus ordinaire. Je tâcherai de reparer cette espece de per-

te , & de v  
on m'allu  
Vous juge  
un momen  
je suis , &c

A

Est-il p  
arrivé à v  
changer de  
à vivre co  
cette heur  
ver. Il va  
comme vo  
me lui. Q  
marche sùr  
à la fortun  
de certain  
quoi , qui  
conjonctur  
nous de lie  
ne peut r  
rencontre  
long-tems  
sans raison  
ont cela d  
nous aian

te, & de vous mener un Officier dont on m'assûre que vous ferez satsifait. Vous jugez bien que je ne perdrai pas un moment de tems en cela, puisque je suis, &c.

*A Monsieur de \*\*\**

**E**St-il possible que le bonheur qui est arrivé à vôtre Cousin, vous porte à changer de maniere d'agir? Continuez à vivre comme vous avez fait jusques à cette heure, quoi qu'il en puisse arriver. Il vaut encore mieux être sage comme vous, que d'être heureux comme lui. Qui a la prudence pour guide, marche sûrement, qui se laisse conduire à la fortune, ne se peut rien promettre de certain. Le hazard est un je ne sai quoi qui resulte d'un assemblage de conjonctures qu'il ne dépend pas de nous de lier. Ainsi, **MONSIEUR**, on ne peut répondre que cette union où rencontre de conjonctures puisse durer long. tems. Les bons succès qui arrivent sans raison & contre toute apparence, ont cela de mauvais dans les suites, que nous aiant troublé le jugement, ils nous

284 *Réponses sur toutes sortes*

font négliger toutes sortes de précautions. Ils jettent dans des fautes qui nous entraînent ordinairement dans nôtre ruine ou dans nôtre honte. Ne vous laissez point éblouir à un faux éclat, & servez-vous de la véritable lumière que vous fournit vôtre esprit. Vôtre sagesse & vôtre modération brillent moins que la hardiesse de vôtre Cousin, mais elles ont plus de solidité & vous serviront plus long-tems. Il est vrai qu'il ne faut point que vôtre prudence soit timide, & que vôtre modération soit paresseuse. Vous ne feriez pas utilement vôtre cour, si vous ne donniez à connoître à vôtre Duc dans les occasions que vous en aurez, qu'il n'est pas juste que vous tiriez de vôtre maison de quoi pouvoir subsister dans la sienne. Si les Grands étoient aussi équitables qu'ils le devoient être, nos services demanderoient les récompenses, sans que nous fussions obligés d'ouvrir la bouche. Mais la plupart vivent sans beaucoup de reflexion, & s'imaginent qu'ils ne sont au monde que pour se satisfaire, bien loin de songer à satisfaire les autres. D'ailleurs ils sont d'ordinaire environnés d'éfrontez & d'importuns qui ne leur laissent pas

la liberté d'inclination qu'il est nécessaire pour leur souvenir de mener leur train quand ils le veulent. Je vous en franchise, d'en user avec pardonner qu'au lieu de leur, je ne vous témoigne mon cœur vôtre

**V**ous voyez à vous donner je vous recommande à rendre service ne songez pas à droits pour que d'une tour adroit allez long-



la liberté de faire des graces selon leurs inclinations ou leur devoir ; de sorte qu'il est necessaire de se remettre dans leur souvenir de tems à autre , & de ramener leur liberalité dans le droit chemin quand elle s'égare en faveur de gens qui ne meritent pas d'en être gratifiez. Je vous dis mes sentimens avec franchise , parce que vous me priez d'en user avec cette liberté. Vous me pardonnerez donc , & vous verrez bien qu'au lieu que je veuille faire le Docteur, je ne songe qu'à vous obeir , & à vous témoigner que je suis de tout mon cœur vôtre , &c.

---

*Au même.*

**V**ous voulez donc que je continue à vous donner des avis , je le ferai , & je vous redirai qu'il est permis de demander à un grand Seigneur à qui on rend service , quand ce grand Seigneur ne songe pas à recompenser. Je voudrois pourtant que l'on ne demandât que d'une maniere discrete , que d'un tour adroit , & qu'après avoir attendu assez long-tems pour autoriser la priere

que l'on feroit. Si l'Ecriture sainte dit que la violence nous fait emporter le Royaume du Ciel, ajoutons que l'adresse n'est pas moins nécessaire à nous faire acquérir les biens de la Terre. Un Cardinal Grand Ministre avoit resolu de ne donner jamais les dignitez de l'Eglise à ceux qui les demanderoient, & cependant il ne songea pas à récompenser un de ses Aumôniers, homme de merite, qui étoit à lui depuis plusieurs années. Cet Ecclesiastique ayant appris qu'il venoit de vacquer un Benefice qu'il trouvoit bon & à sa bienfaisance, parla de cette sorte à son Maître: *Monseigneur, le Prieuré de \*\*\* est vaquant, si je le demande à vôtre Eminence, elle ne manquera pas de me le refuser selon la maxime qu'elle garde, & si je ne le demande pas, elle m'oublira selon sa coutume. Si vous vouliez bien, Monseigneur, me dire ce qu'il faut faire pour l'obtenir.* Le Cardinal goûta cette maniere de demander, & donna le Benefice. Vous voyez que ce n'est pas assez que de meriter les récompenses, il faut chercher les moïens de nous les attirer quand elles viennent trop lentement. Je ne voudrois pas néanmoins que l'on fit trop valoir les services que l'on au-

toit rendus.  
& l'importance  
gagner que  
Maître par  
poser à m'  
commodant  
avoüe que  
fait en per  
je ne m'a  
succès. Je  
avancement  
mon meri  
ment du  
mieux que  
eût pas éle  
été surpris  
une nation  
des gens pl  
d'en être  
Grands ai  
voir enviro  
prie, dans  
desirs &  
due de vos  
vous vous  
Voilà, moi  
crû pouvo  
vous avois  
cé m'a per  
niere que

toit rendus. Cela sentiroit le reproche & l'importunité, j'aimerois mieux ne gagner que la seule bien-veillance du Maître par ma modestie que de m'exposer à m'attirer son aversion en l'incommodant par des plaintes. Je vous avoüe que si j'avois obtenu un bienfait en persécutant mon Bien-faiteur, je ne m'applaudirois pas de ce bon succès. Je regarderois avec chagrin un avancement que je ne devois pas à mon mérite. Je serois bien du sentiment du premier Caton. Il aimoit mieux que l'on s'étonnât qu'on ne lui eût pas élevé de Statue, que si l'on eût été surpris qu'on lui en eût élevé. C'est une nation bien fatigante que celle des gens plaintifs. Si nous souhaitons d'en être loin, croïez-vous que les Grands aient un grand plaisir à s'en voir environnez? Soïez modéré, je vous prie, dans vos pretentions. Bornez vos desirs & vos esperances selon l'étendue de vos besoins. Si vous êtes réglé, vous vous trouverez riche de peu. Voilà, mon cher Monsieur, ce que j'ai crû pouvoir ajoûter aux conseils que je vous avois donnez. Votre âge peu avancé m'a permis de vous parler de la manière que je viens de faire, mais si

288 *Réponses sur toutes sortes*

j'avois considéré vôtre sagesse je vous aurois demandé ce que vous avez voulu de moi. Je suis , &c.

---

*A Madame . . .*

**J**E suis bien aîsè d'avoir fait une incivilité, sans cela je serois encore à savoir ce que je vaux. Ce ne fut ni paresse, ni oubli ; ce fut timidité qui m'empêcha de vous voir en partant : Je crus que c'étoit trop faire le grand garçon, & qu'il n'y a que ceux dont on conte l'absence pour quelque chose, qui doivent avertir quand ils s'en vont. Cependant j'aurai à l'avenir meilleure opinion de moi, & puisque vous m'avez fait l'honneur de trouver mauvais de ce que je ne vous ai pas dit adieu, vous ferez la première à qui je dirai quand je serai de retour, bon jour, MADAME, je suis, &c.



*A Madame*

**J**E n'aurois  
que chose q  
sence. Cepen  
me faites l  
rent en qu  
té vôtre d  
si belles q  
mois que j  
parfaiteme  
dûle pour  
valez. J'ai  
brille dans  
je me mêle  
je vous avo  
pit que j'ai  
en mariere  
vous pouv  
jeune & be  
des conver  
d'augment  
de vos con  
que nous n  
nouveau  
avez dans  
cela défen  
II. P.

*A Madame de \* \* \**

**J**E n'aurois jamais crû trouver quelque chose qui me consolât de vôtre absence. Cependant les Lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire, repa-  
rent en quelque façon ce que m'a coûté vôtre départ de Paris. Je les trouve si belles que je voi bien qu'il y a un mois que je ne vous connoissois qu'imparfaitement. Il a falu que je vous perdisse pour juger de tout ce que vous valez. J'ai été ébloui du beau feu qui brille dans vos expressions ; & comme je me mêle d'écrire depuis long-tems , je vous avoüe que ce n'est pas sans dépit que j'ai vû qu'il vous falloit ceder en matiere de Billets. Il me semble que vous pouviez vous contenter d'être jeune & belle , de faire tout l'agrément des conversations où vous êtes , & d'augmenter tous les jours le nombre de vos conquêtes, sans nous faire voir que nous ne pouvons attraper l'air de nouveauté & de délicatesse que vous avez dans ce que vous écrivez. Après cela défendez-moi de montrer vos

*II. Partie.*

B b



290 *Réponses sur toutes sortes*

Lettres. Puis-je vous obéir sans vous faire tort ? Si je voulois conserver le peu de reputation que je puis avoir , je ferois avec plaisir ce que vous m'ordonnez , mais je ne m'aime pas assez pour cacher vôtre gloire lorsque je la puis faire éclater , & pour vous priver d'une espece de loüanges que tout le monde vous va donner pour la premiere fois. Et puis , M A D A M E , quelle raison m'obligeroit à faire un mystere de nôtre commerce ? Vous savez que malheureusement pour moi , il n'y a rien dans vos billets que la discretion m'oblige de tenir secret , & qu'à proprement parler , je ne suis que vôtre , &c.

*A Monsieur de \*\*\**

**V**ous avez raison , M O N S I E U R , de condamner la conduite de vôtre voisin. Il renonce au repos dont il peut jouir , il abandonne des biens réels & solides pour courir après des esperances incertaines ; mais puisque vous voulez que je vous parle franchement , je ne sai si vous avez pris une meilleure rou-

te en la ch  
minez-vous  
mez-vous  
Songez-vo  
grandes de  
semble-t-il  
me si vous  
vre ; & par  
faites sur la  
vous êtes  
jamais mo  
connoissan  
courtes jo  
doulours ,  
tites incon  
grandes jo  
compris da  
mage que  
plaisirs , &  
esperer de  
qu'il y ait  
esperances  
nous voul  
de nôtre v  
autrefois à  
infinité de  
sculpture ,  
qu'il y e  
dont il n'  
souhaitoit

Sortes

sans vous  
conserver le  
uis avoir,  
vous m'or-  
pas assez  
rque je la  
ous priver  
ne tout le  
a premie-  
e, quelle  
n mystere  
savez que  
, il n'y a  
discretion  
qu'à pro-  
ue vôtre,

\*

NSTEUR,  
de vôtre  
ont il peut  
s réels &  
espérances  
ous voulez  
ent, je ne  
leure rou.

*de sujets.* 291

te en la choisissant toute opposée. Examinez-vous, je vous en conjure. N'aimez-vous pas un peu trop le présent ? Songez-vous assez à l'avenir ? Par les grandes dépenses que vous faites, ne semble-t-il pas que vous viviez comme si vous n'aviez pas long-tems à vivre ; & par le peu de reflexion que vous faites sur la mort, ne paroît-il pas que vous êtes persuadé que vous ne devez jamais mourir. Un Philosophe de vôtre connoissance veut que l'on fuie les courtes joies qui produisent de longues douleurs, & que l'on cherche les petites incommoditez qui sont suivies des grandes joies. Considérez le sens qui est compris dans ce peu de mots, le dommage que nous peuvent apporter les plaisirs, & le fruit que nous pouvons esperer de nôtre travail. Mais il faut qu'il y ait de la moderation dans nos esperances comme dans nos desirs si nous voulons conserver la tranquillité de nôtre vie. Un Sage que l'on mena autrefois à une Foire où il y avoit une infinité de raretez en peinture, en sculpture, & en orfèvrerie, s'étonna qu'il y eût tant de choses au monde dont il n'avoit que faire, & qu'il ne souhaitoit point. Il s'estima plus de pou-

292 *Réponses sur toutes sortes*

voir mépriser tant de richesses , qu'il n'estima ceux qui les possédoient , ou qui avoient le moïen de les acheter. C'est être comme dans l'indépendance, que de n'avoir besoin de personne en se reglant sur ce que l'on a. En voilà assez, MONSIEUR, si vous avez dessein d'en profiter : j'en ai trop dit , si vous ne voulez que suivre vôtre fantaisie. Je suis, &c.

*A Monsieur de \*\*\**

J'Avoüe qu'il y a de beaux endroits dans le Poëme que vous m'avez envoyé, mais j'y trouve de l'obscurité & de l'enflure en certains Vers où l'Auteur a voulu mettre de la Majesté. Vous pourrez lui montrer les petites Notes que vous trouverez dans un papier détaché; pourveu toutefois que vous jugiez qu'il ait autant de plaisir à les voir , qu'il a témoigné d'empressement à les demander. Mais je doute fort qu'étant si jeune il souffre d'être repris , & qu'il veuille travailler à se faire entendre. La plupart des gens n'admirent en cet âge-là, que ce qu'ils ont bien de la peine à

compre  
ramper qu  
mais, mon  
que j'ai vo  
vôtre par  
plaira. Je  
pourveu qu  
tout à vou

ENfin, v  
ce, & vou  
où j'étois.  
croire, sach  
bien, & q  
Je rencontre  
& vous ju  
d'abord de  
aviez écrit  
ge sorte. J  
plus ancien  
tiquité à  
ni à lui;  
tendresse  
tout ce qu  
venez de  
fait saisir

comprendre. Ils s'imaginent que c'est ramper que d'être net & intelligible; mais, mon cher Monsieur, c'est à vous que j'ai voulu donner ces petits soins, votre parent en usera comme il lui plaira. Je m'en consolerais aisément, pourveu que vous me croiez toujours tout à vous.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**E**Nfin, vous avez rompu votre silence, & vous m'avez tiré de l'inquiétude où j'étois. En bonne foi, que devois-je croire, sachant que vous vous portiez bien, & que vous écriviez à d'autres. Je rencontrai l'autre jour Monsieur\*\*\* & vous jugez bien que nous parlâmes d'abord de vous. Il me dit que vous lui aviez écrit, & me mortifia d'une étrange sorte. Je sai qu'il est votre Ami de plus ancienne date que moi; mais antiquité à part, sachez que je ne cede ni à lui, ni à personne du monde en tendresse pour vous, ni en zele pour tout ce qui regarde votre service. Vous venez de m'apprendre que vous avez fait saisir entre les mains de \*\*\* la

294 *Réponses sur toutes sortes*

somme de \*\*\* qui m'est due. Je vous remercie bien moins de la diligence que vous avez faite que de la Lettre que vous m'avez écrite. Aimez-moi, faites-le-moi savoir de tems en tems, & je serai content de vous. J'aime mieux vos jolis billets que vos bons offices. Souvenez vous en bien, & n'oubliez pas à quel point je suis à vous.

*A Madame de \*\*\**

**Q**UE vous m'avez donné de joie ; MADAME, de m'apprendre que vous alliez revenir à Paris ! permettez moi de vous faire un compliment qu'il y a dans *Pourceaugnac*, & de vous dire que *je vous remercie pour la Ville*. Je sai du moins que le jour que vous arriverez sera une Fête pour votre quartier. Il n'y aura que la plus proche de vos voisines qui en enragera dans l'ame. La Compagnie & les plaisirs sortiront de chez elle pour rentrer chez vous. Il faudra qu'elle les suive, & qu'elle fasse semblant de se réjouir de votre retour. Nous examinerons si elle est bonne Comedienne, mais faites en sorte que nous

ions ce  
maine. Ne  
faction, p  
absolument

**J**E vous t  
comme vo  
faire qui e  
pour Mad  
emploiez  
lez m'enle  
servir une  
présente u  
haïté mill  
verai-je pa  
vie, & il  
la perde !  
en voudro  
étoit en m  
l'homme e  
faisoit la  
seul Mada  
cher en qu  
me point  
celui de l  
sérieuseme



avons ce plaisir-là avant la fin de la semaine. Ne me refusez pas cette satisfaction, puisque personne n'est plus absolument à vous que je suis.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**J**E vous trouve admirable de m'écrire comme vous faites. Quoi dans une affaire qui est de la dernière importance pour Madame la Marquise de M. vous emploïez un autre que moi ? vous voulez m'enlever la joie & l'honneur de servir une personne de ce mérite ? Il se présente une occasion que j'avois souhaitée mille fois, peut-être n'en trouverai-je pas de semblable en toute ma vie, & il ne tient pas à vous que je ne la perde ! Je vous déclare que je vous en voudrois déjà un mal terrible, s'il étoit en mon pouvoir de vous haïr. Si l'homme que vous me préférez, me faisoit la supercherie de vouloir servir seul Madame la Marquise, de me cacher en quel état est son procès, de ne me point dire le nom du Procureur, ni celui de l'Avocat, je vous assure très-sérieusement que je romprois avec lui.

Bb iiij

296 *Réponses sur toutes sortes*

Je ne croi pas qu'il me trahisse jusques à ce point-là. Il a trop d'égard à mon amitié pour l'offenser comme vous venez de faire. Sans mentir, vous en devriez rougir de honte, car quand vous ne sauriez pas que je suis dévoué à la maison de M. pourquoi ne daignez-vous pas m'emploier pour des interets qui vous sont chers? Ignorez-vous avec quelle passion je suis.

---

*A Madame de \*\*\**

**V**ous savez, MADAME, que j'ai un procès, puisqu'il a plu à Monsieur de \*\*\* de me l'intenter mal à propos, mais vous ne savez pas toutes les incommoditez où me jette cette affaire. Je croiois que j'en serois quitte pour donner de l'argent aux Avocats & aux Procureurs, pour solliciter les Juges & les faire solliciter; mais il y a encore quelque chose de bien fâcheux, c'est que les Plaideurs ne sont point capables d'écrire agréablement. J'en enrage, car je voudrois bien faire une jolie réponse à la charmante Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoier. Il est

vrai que  
procès je ne  
chose qui  
MADAME  
Arrêt favori  
de mon esp  
differe pas  
& à vous té  
noissance j

**V**otre  
que je vou  
plusieurs d  
admiree d  
celer, j'ai  
quelque ch  
ne trouver  
leviez la g  
laissent fai  
des malad  
plaindre q  
des meille  
donc pas  
troubler  
les dans la  
Lettres,

vrai que quand je n'aurois point de procès je ne pourrois pas faire quelque chose qui fût digne de vous. Ainsi, MADAME, je n'attendrai pas qu'un Arrêt favorable ait dissipé les nuages de mon esprit, il vaut mieux que je ne differe pas tant à vous rendre graces, & à vous témoigner avec quelle reconnaissance je suis, &c.

*A Monsieur de \* \* \**

*lettre jolie à un Medecin*

**V**otre Lettre vaut mieux que ce que je vous ai envoyé. Je l'ai montrée à plusieurs de nos beaux esprits qui l'ont admirée d'abord, mais à ne vous rien celer, j'ai pris garde qu'ils en ont eu quelque chagrin ensuite. Je pense qu'ils ne trouvent pas bon que vous leur enleviez la gloire de bien écrire. Ils vous laissent faire des ordonnances & guérir des malades, & vous ne pouvez vous plaindre qu'ils aillent donner des remèdes meilleurs que les vôtres ? Il n'est donc pas fort honnête à vous de les troubler dans leur profession. Laissez-les dans la reputation de faire de jolies Lettres, & ils avoûront que vous fai-

298 *Réponses sur toutes sortes*

tes des merveilles dans vôtre Art. Autrement je ne répons pas qu'ils ne se déchaînent contre vous, & vous savez si l'on a épargné vôtre métier. Profitez de l'avis que vous donne vôtre tres-humble, &c.

Je ne sai si vous avez vû un Dialogue de la Nature & d'un Medecin que l'on a imprimé depuis peu. Voici une plaisante définition que j'y ai remarquée. *Un Medecin est un homme qui se fait païer pour aller conter des fariboles dans la chambre d'un malade, jusques à ce que la nature l'ait guéri, ou que les remedes l'aient tué.*

*A. Monsieur de \*\*\**

Quand vous me demandez si vôtre Ami sortit content de chez Madame de \*\*\*, vous m'embarrassez beaucoup plus que vous ne pensez ; mais voici ce qui se passa. Il lut des Stances qui reçurent tout l'applaudissement qu'il pouvoit désirer, mais le Sonnet fut trouvé froid & d'une chute peu surprenante. De sorte qu'en une heure de tems Monsieur l'Auteur passa d'une joie ex-

cessive à  
voudrois p  
s'entêtar m  
qu'il parût  
cés qu'ils p  
à se propo  
solide que l  
Je vous pa  
donne l'an  
moi. Vous  
plaît, à v

E St-il p  
vous ne pu  
qu'on vous  
pû vous y  
que vous  
Vous êtes  
humeur-là  
n'avez qu  
frir. Pour  
admire tre  
en cela a  
demande  
les chagri  
ner quan

cessive à une mélancolie profonde. Je voudrois pour l'amour de vous qu'il s'entêtat moins de ses Ouvrages, & qu'il parût plus modéré, quelque succès qu'ils pussent avoir. Il est d'un âge à se proposer quelque chose de plus solide que la reputation de Bel-Esprit. Je vous parle avec la liberté que me donne l'amitié que vous avez pour moi. Vous le pardonnerez, s'il vous plaît, à votre tres-humble, &c.

---

A Madame de \*\*\*

EST-il possible, MADAME, que vous ne puissiez endurer les louanges qu'on vous donne, & que vous n'avez pû vous y accoutumer depuis le tems que vous en recevez de toutes parts ? Vous êtes à plaindre d'être de cette humeur-là, & si vous ne changez, vous n'avez qu'à vous preparer à bien souffrir. Pour moi, MADAME, je vous admire trop pour ne pas vous déplaire en cela autant que personne. Je vous demande pardon par avance de tous les chagrins que je vous pourrai donner quand je n'aurai pas la force de



300 *Réponses sur toutes sortes*  
renfermer dans mon cœur les senti-  
mens de vénération que j'aurai pour  
vous toute ma vie.

---

*A Monsieur de \* \* \**

**E**Ncore que vous m'assûriez que la  
maladie de nôtre Ami n'est pas dange-  
reuse, vous ne sauriez me guérir de la  
peur que j'ai. C'est un Ami malade, &  
les apparences peuvent tromper. Nous  
avons toujours plus de disposition à  
craindre le mal qui nous menace, qu'à  
espérer le bien que l'on nous promet.  
Ainsi, MONSIEUR, pardonnez-moi, s'il  
vous plaît, si je ne me rends pas à vos  
raisons. Je ne suis pas de ces gens qui  
deviennent insensibles à force de vou-  
loir paroître sages. J'aime à être ten-  
dre, à m'affliger des disgraces de mes  
Amis, & à me réjouir de leurs prospe-  
rités. Je ne changerois pas cette hu-  
meur pour une autre, & vous en de-  
vriez être bien-aîse si je vous étois bon  
à quelque chose, car vous ne devez pas  
douter que je ne sois avec beaucoup de  
passion. Votre, &c.

*A Mademoiselle*

**O**N vous  
ne pouviez  
moi, pour  
de ce qui n  
quête. Vous  
fait les pl  
monde, je  
affaire à  
agréable m  
mie il soup  
moit la pl  
avoit beau  
la foule éto  
chez elle,  
que cinq c  
être tête à  
vous plaît  
quis fut ob  
distinguer  
lassé de cer  
na les dess  
jeune pers  
recevoit pe  
d'esprit, p

*A Madame la Comtesse de \*\*\**

**O**N vous a dit vrai, MADAME, vous ne pouviez vous adresser mieux qu'à moi, pour être parfaitement instruite de ce qui regarde votre nouvelle conquête. Vous m'apprenez qu'on vous a fait les plus belles protestations du monde, je n'en doute pas, vous avez affaire à un grand Maître dans cet agreable métier. Au sortir de l'Academie il soupira pour une Dame qui formoit la plûpart des jeunes gens. Elle avoit beaucoup d'usage du monde, & la foule étoit ordinairement si grande chez elle, que lorsque l'on n'y voïoit que cinq ou six personnes, on croïoit être tête à tête avec elle. Jugez, s'il vous plaît, des soins que votre Marquis fut obligé de prendre pour se faire distinguer de tant de Rivaux. S'étant lassé de cet embarras, j'ai sù qu'il tourna ses desseins & ses assiduez vers une jeune personne fort bien faite, qui recevoit peu de visites. Elle avoit assez d'esprit pour entendre parfaitement

tout ce qu'on lui disoit de fin , mais elle  
 n'avoit pas été assez souvent dans les  
 belles conversations pour avoir acquis  
 la facilité de s'expliquer de bonne gra-  
 ce. Enfin , on peut dire qu'elle suivoit  
 les pensées des autres , mais qu'elle  
 n'en exprimoit pas qui méritassent  
 d'être suivies. Comme elle avoit moins  
 de brillant dans l'entretien , que de sa-  
 gesse dans la conduite , vôtre Marquis  
 ne fut pas d'abord vivement touché de  
 ses bonnes qualitez , mais quand il  
 commença à connoître que la soli-  
 dité du bon sens se trouvoit avec les  
 charmes de la jeunesse , il se mit à l'ai-  
 mer avec une passion extraordinaire.  
 Cependant il se brouilla d'une plaisante  
 maniere avec elle. Il lui representa  
 qu'à son âge elle devoit travailler à se  
 rendre plus agréable dans la conver-  
 sation , & qu'elle pouvoit attendre en-  
 core long-tems avant que d'être obli-  
 gée de paroître judicieuse. Cette supé-  
 riorité de genie qu'affecta le Cavalier ,  
 ne satisfit point la Dame. Elle vint in-  
 sensiblement à se plaire davantage  
 avec des gens d'un esprit moins impe-  
 rieux ; & vôtre Marquis indigné de la  
 preference qu'elle lui donna , changea  
 pour la seconde fois , & s'attacha à une

espece d'A  
 lement qu  
 de. C'étoit  
 siecles , ma  
 pide dans co  
 quis accour  
 Maitresse à  
 moins timid  
 mes qui n'é  
 reduisit mē  
 aimable Ag  
 de le voir.  
 fille poulla  
 point qui  
 Amant. Il n  
 ni regarder  
 le remarqua  
 de l'inquiét  
 r'assurer , &  
 inutile d'être  
 quand on  
 bonne foi.  
 le plus chic  
 actions qui  
 cœur que  
 Agnés ne p  
 remontranc  
 quitter , &  
 qui desesp  
 plus amou

espece d'*Agnés* qui ne savoit pas seulement qu'il y eût un amour au monde. C'étoit une ingenuité des premiers siècles, mais on ne voïoit rien de stupide dans cette simplicité. Vôte Marquis accoutuma bien-tôt sa nouvelle Maîtresse à le regarder d'une maniere moins timide que tous les autres hommes qui n'étoient pas ses parens ; & il reduisit même peu de tems après son aimable *Agnés* à ne se pouvoir passer de le voir. J'ai ouï dire que cette belle fille poussa la delicatesse jusqu'à un point qui la rendit incommode à son Amant. Il ne pouvoit plus faire un pas, ni regarder une femme sans que sa Belle le remarquât, & qu'elle en témoignât de l'inquiétude. Le Marquis la voulut rassûrer, & lui fit entendre qu'il étoit inutile d'être toujours sur ses gardes quand on savoit que l'on s'aimoit de bonne foi. Il la conjura ensuite de ne le plus chicaner sur des paroles & des actions qui étoient moins inspirées du cœur que par l'usage du monde. Son *Agnés* ne put souffrir cette espece de remontrance. Elle crût qu'on la vouloit quitter, & tomba dans une mélancolie qui desespéra vôte Marquis. Il devint plus amoureux que jamais ; mais cette

aimable fille lui répondit d'un ton ferme , que puisque l'excès de tendresse qu'elle avoit pour lui l'incommodoit si étrangement , elle étoit résolue à n'incommoder jamais ni lui , ni personne. Si vous croïez , M A D A M E , que vôtre Marquis n'ait changé cette passion que pour s'attacher à vous , vous vous trompez. J'ai sçû qu'il tomba entre les mains d'une Dame tres-éloignée du caractère de la jeune personne qu'il venoit de quitter. C'étoit une vraie femme. Elle en avoit toutes les bonnes & les mauvaises qualitez. On remarquoit en elle beaucoup d'esprit , & une imagination vive , mais peu de jugement avec une humeur inégale , aigre & impérieuse. Ces défauts n'empêchoient pas qu'elle ne fit naître de grandes passions. Le secret qu'elle avoit pour cela , étoit de tourner en ridicules les autres femmes , de sorte que ceux qui la voïoient , n'osoient s'attacher à aucune de celles dont le portrait les avoit fait rire tant de fois. L'esprit de cette Dame ébloüit d'abord vôtre Marquis , il la vit assidûment , & s'en fit aimer durant un mois ; mais comme elle affecta de montrer à tout le monde l'empire qu'elle avoit sur son cœur , il resolut

solut de  
pourtant d  
si méditant  
qu'elle ent  
homme de  
duit chez e  
qu'un Rival  
retira tout d  
s'il n'a pû  
qui a toutes  
premieres  
défauts , on  
plus consta  
mé. Cepen  
chiez les av  
un cœur ne  
flâmes dont  
il ne seroit  
agréable. Je  
cautions qu  
étant perlu  
tre esprit &  
meilleur eff  
je vous pour



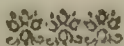
Sortes

un ton fer-  
e tendresse  
mmodoit si  
lue à n'in-  
personne,  
que votre  
e passion  
vous vous  
a entre les  
née du ca-  
qu'il ve-  
raie fem-  
bonnes &  
emarquoit  
une ima-  
jugement  
gre & im-  
pêchoient  
grandes  
voit pour  
icules les  
ceux qui  
her à au-  
les avoir  
r de cette  
Marquis,  
fit aimer  
e elle af-  
ndel'em-  
ur, il re-  
solur

*de sujets.*

305

solut de ne la plus voir. Il craignit  
pourtant de s'attirer à dos une femme  
si médisante, & il falut qu'il attendît  
qu'elle entreprît d'assujettir un jeune  
homme de mérite que l'on avoit intro-  
duit chez elle. Le Marquis fut ravi  
qu'un Rival aimé le dégagât, & il se  
retira tout doucement. Mais, MADAME,  
s'il n'a pû tenir contre une personne  
qui a toutes les bonnes qualitez de ses  
premières Maîtresses sans en avoir les  
défauts, on peut dire qu'il vous aimera  
plus constamment qu'il n'a jamais ai-  
mé. Cependant il est bon que vous sa-  
chiez ses aventures, & que ce n'est pas  
un cœur neuf qu'il vous offre. Si les  
flâmes dont il a brûlé l'avoient noirci,  
il ne seroit pas d'une couleur fort  
agréable. Je ne vous dis point les pré-  
cautions que vous avez à prendre,  
étant persuadé que les charmes de vô-  
tre esprit & de vos yeux feront un  
meilleur effet que tous les conseils que  
je vous pourrois donner. Je suis, &c.



*II. Partie.*

*Cc*

*A Monsieur de \*\*\**

**V**ous accommodez les choses comme il vous plaît dans votre Lettre , mais à vous parler franchement , monsieur votre frere m'a fait de grandes plaintes de vôtre peu de sincérité. S'il est vrai , que j'aie autant de pouvoir sur vous que l'on s'imagine , je vous supplie , de tout mon cœur , de ne vous point décrier dans le monde , par une voie si indigne de vous , & si incommode pour le commerce de la vie. Considérez , combien les hommes seroient malheureux s'ils ne vivoient en société , & combien de chagrins ils auroient à essuier à tout moment , si les personnes qui vivroient ensemble , ne parloient jamais selon leurs véritables sentimens. Quelle confiance pourrions-nous avoir les uns pour les autres , si nous n'entendions pas seulement ce que nous dirions entre nous ? Vous avez vû dans l'Ecriture-Sainte , que nous ne serions point en état de nous battre , si nous ne comprenions point que la trompette sonnât la charge.

Le mens  
les , il étou  
faire paro  
quelles pr  
& quels d  
Si l'on non  
mitié dans  
violemmen  
dans les p  
tendre : En  
consoler , si  
le contraire  
prit. On se  
pourroit de  
la fausseré  
rité est tou  
qu'un vilag  
choses en  
Un François  
sa langue  
des intent  
menteur ,  
d'un Chino  
fin il sera é  
ce qu'il ne  
voudront d  
me plus av  
commerce  
n'entend  
Amis qui

Le mensonge change la face des choses, il étouffe la vérité bien loin de la faire paroître. Ainsi, MONSIEUR, quelles précautions laisse-t-il prendre, & quels désordres ne cause-t-il pas ? Si l'on nous fait des protestations d'amitié dans le tems que l'on nous hait violemment, ne tomberons-nous pas dans les pièges que l'on nous voudra tendre ? Encore y auroit-il de quoi se consoler, si le menteur disoit toujours le contraire de ce qu'il auroit dans l'esprit. On se garantiroit de surprise, on pourroit démêler l'intention à travers la fausseté du discours. Mais si la vérité est toujours une, & qu'elle n'ait qu'un visage, le mensonge déguise les choses en mille manieres différentes. Un François qui entendra parfaitement sa langue, ne sera pas mieux instruit des intentions de son frere qui sera menteur, qu'il connoîtra les sentimens d'un Chinois ou d'un Ameriquain. Enfin il sera étranger avec son frere, parce qu'il ne comprendra point ce que voudront dire ses paroles. Je passe même plus avant. L'on peut avoir plus de commerce avec les Nations dont on n'entend pas le langage, qu'avec nos Amis qui déguisent leurs pensées. Nous

308 *Réponses sur toutes sortes*

nous expliquons en Canada par les *tru-chemens*, & nôtre commerce continuë. Nous pouvons nous faire entendre aux *mûets* par des signes, & quoique leur silence soit incommode pour la société, nous pouvons dire qu'il ne la ruine pas entièrement comme fait le mensonge. Après cela, mon cher Monsieur, dé-faites-vous de l'opinion que vous avez que tromper adroitement, c'est être sage en quelque façon, ou que du moins c'est avoir la science du monde. Ne croiez pas que c'est être prudent que d'avoir de l'invention à faire réüs-sir une intrigue pour une fin qui n'est pas louable. Il est permis dans les beaux Arts d'abuser nos sens, & les Maîtres qui trompent le mieux, sont estimez les plus habiles. Mais les Peintres & les fourbes trompent avec des intentions bien différentes. Les premiers n'abu-sent que pour plaire, & les autres ne se rendent agréables que pour tromper. Leurs discours sont doux, & coulent comme de l'huile, pour parler selon l'Ecriture, mais les suites en sont plus pénétrantes que des flèches. C'est un poison qui assoupit les sens, mais dont la malignité va jusques aux entrailles. Enfin, ils font du mal avec de bonnes

paroles, &  
dorées. Vol  
comme les  
corrompen  
ses, & de c  
nous peut d  
nous peut  
menace les  
paroit asse  
verront po  
dire, que  
sorte, que  
déconcerté  
comme à r  
les routes  
aisées. Ce  
quent de p  
de fottiller  
des cœurs  
duppes de  
se reposen  
sonnes qu  
croient cro  
sonnes or  
bant, & n  
leur tend e  
à une seco  
qu'à se va  
fices de le  
vent & di

paroles , & nous tuent avec des armes dorées. Voila , mon cher Monsieur , comme les déreglemens de nos mœurs corrompent l'usage des meilleures choses , & de quelle maniere la parole qui nous peut donner de grands avantages nous peut devenir pernicieuse. Dieu <sup>Job.</sup> menace les fourbes d'une punition qui paroît assez étrange. Il dit qu'ils ne verront point en plein jour ; c'est-à-dire , que Dieu les éblouira de telle sorte , que toute leur politique sera déconcertée. Ils iront à tâton à midy comme à minuit , & s'égareront dans les routes les plus connues & les plus aisées. Ces gens si subtils qui se piquent de pénétrer dans les esprits , & de fouiller dans les plus secrets replis des cœurs , deviennent à leur tour les duppes de ceux qu'ils ont trompez. Ils se reposent sur la bonne foi des personnes qu'ils ont abusées , & qu'ils croient credules ; cependant ces personnes ont ouvert les yeux en tombant , & remarquent les pièges qu'on leur tend encore. Bien loin de s'exposer à une seconde chute , elles ne songent qu'à se vanger , & connoissant les artifices de leurs ennemis , elles s'en servent & dissimulent quand on s'y attend



310 *Réponses sur toutes sortes*

Psalme  
III.  
Exortum  
est in te-  
nebris lu-  
men re-  
sili.

le moins. S'il m'étoit permis de faire un peu le Predicateur, je vous dirois qu'il se leve un jour sur les Justes pour les éclairer la nuit. Après cela comment se peuvent-ils égarer s'ils sont conduits par cette lumiere, & qu'ils n'aient eux-mêmes aucune intention de quitter le droit chemin? Ce jour qui se leve sur les Justes leur donne plus d'un secours. Il ne les échauffe pas moins qu'il les éclaire. Il leur montre la voie qu'ils doivent tenir, & les y attire. Croiez-moi, MONSIEUR, choisissez aussi cette voie, quittez les détours, & prenez des maximes contraires à celles que vous avez suivies jusqu'à présent. Vous savez que je m'intéresse en tout ce qui vous touche, & que vous ne pouvez prendre les avis d'un homme qui soit plus absolument à vous que je suis.

---

*A Monsieur de V. \* \* \**

**V**ous ne sauriez croire, mon cher neveu, avec quelle joie j'ai appris que le Roy vous a donné le gouvernement de \* \* \*. Je pourrois pourtant me

plaindre  
me donner  
vous dire  
m'avoient  
votre Lettre  
nant de V  
quelques jo  
vous ne m  
vée. Je pen  
ce tems-là  
vous établi  
vous répon  
que vous m  
lerai par le  
dre dire d  
que vous  
vous avez  
entrée dan  
ne sauriez  
je songe à  
gardée. V  
vous en a  
mes neveu  
lon que v  
n'ai point d  
meritois m  
est vrai qu  
que ma ni  
ne vous pl  
sola de tra

plaindre que vous aïez trop différé à me donner une si bonne nouvelle, & vous dire que plusieurs de mes Amis m'avoient félicité avant que j'eusse reçu votre Lettre. Je ne doute pas qu'en venant de Versailles vous ne demeuriez quelques jours à Paris, & que d'abord vous ne me donniez avis de votre arrivée. Je pense qu'il ne me reste plus que ce tems-là pour vous voir. Vous allez vous établir en Flandres, & je n'oserois vous répondre de vous y rendre la visite que vous me demandez. Je me consolerais par le plaisir que j'aurai d'entendre dire du bien de vous. Je suis assuré que vous ferez votre devoir, comme vous avez toujours fait depuis votre entrée dans les Mousquetaires. Aussi ne sauriez vous croire avec quel plaisir je songe à la conduite que vous avez gardée. Vous voyez les avantages que vous en avez tirés pour vous & pour mes neveux vos frères. Continuez selon que vous le jugerez à propos, je n'ai point de conseil à vous donner, j'aimerois mieux en prendre de vous. Il est vrai que j'ai quelque peine à voir que ma nièce vous veuille suivre pour ne vous plus quitter, & qu'elle ait résolu de transplanter sa petite famille en

312 *Réponses sur toutes sortes*

Flandres. Ce dessein merite quelque reflexion , & j'aime mieux vous en écrire que d'attendre à vous en parler ici , vos sentimens seront mieux suivis par vôtre chere moitié, quand elle croira qu'ils ne viennent que de vous. Je ne vous en dis pas davantage , & j'attens avec impatience la joie de vous embrasser.

J'ai appris avec bien du déplaisir que Monsieur de \*\*\* a maltraité un Gentilhomme d'une maniere fort extraordinaire. Cet emportement n'est venu que de la fortune éclatante dont il jouit. Je vous envoie la Lettre que vous pretendez lui faire voir , & je demeure d'accord que l'occasion n'en sauroit être plus favorable. Il est naturel que je vous conseille d'être modéré pendant que toutes choses vous réussissent , & il n'est pas surprenant que vous montriez une de mes Lettres à un grand Seigneur qui vous a prié de lui en faire voir. Cependant cette Lettre ne me coûtera guere ; je connois des Auteurs qui m'en vont fournir les pensées. Je traiterai cette matiere un peu magnifiquement , afin que le grand Seigneur en soit plus touché.

*A Monsieur*

Vous n  
veu , que d  
fir que je vo  
treprises ,  
souhaite d  
prosperité  
à vôtre for  
sième Cad  
avez crû ê  
soin de voi  
vous êtes a  
d'exactitud  
d'ardeur de  
étiez né ave  
cher neveu  
heur nous  
d'excès qu'i  
ne venions  
devoir. Je  
plus élevé  
prunte les  
connoissanc  
reur qui all  
l'Empire. J  
une vous a  
II. Parti

*A Monsieur de \*\*\**

**V**ous ne doutez pas, mon cher Neveu, que ce ne soit avec bien du plaisir que je voi les bons succès de vos entreprises, mais vous voulez bien que je souhaite de vous voir garder dans la prospérité la conduite qui a contribué à votre fortune. Comme vous êtes troisième Cadet de votre maison, vous avez crû être obligé à prendre plus de soin de vous avancer, de sorte que vous êtes attaché au service avec plus d'exactitude, plus d'assiduité, & plus d'ardeur de vous signaler, que si vous étiez né avec plus de bien. Mais, mon cher neveu, considérez que le bonheur nous flatte d'ordinaire avec tant d'excès qu'il est bien difficile que nous ne venions à nous relâcher de notre devoir. Je vous dirai la chose d'un ton plus élevé, si vous voulez que j'emprunte les paroles d'un Ancien de ma connoissance. Il fait parler un Empereur qui associe un homme de mérite à l'Empire. *Jusques ici, lui dit-il, la Fortune vous a persécuté & vous avez son-*

*II. Partie.*

D d

### 314 Réponses sur toutes sortes

tenus ses efforts avec une constance inébranlable ; mais souvenez-vous que les prosperitez ont des aiguillons qui font mieux connoître le fort & le foible de nos courages , que ne peuvent faire les adversitez. En voici la raison. Le bon-heur n'est propre qu'à nous corrompre & à nous amolir , & les miseres sont des fardeaux qui menacent de nous accabler par leur pesanteur. De sorte qu'il faut que nos esprits se roidissent contre elles , & qu'ils ramassent toute leur vigueur. Cependant, je ne doute point que vous ne conserviez dans ce changement de vôtre fortune , la bonne foi & l'amitié que vous avez toujours fait paroître , & qui sont les plus beaux dons & les plus grands avantages de l'esprit humain : mais considerez , je vous prie , que tous ceux qui approcheront de vôtre personne , feront tous leurs efforts pour affoiblir en vous ces qualitez excellentes. Ils mettront tout en usage , les basses complaisances , & les paroles flatueuses , qui sont des poisons pour les veritables amitez.

Ajoutons une comparaison qui peut-être ne vous déplaira pas. Les gens de faveur sont comme des sources vives & claires , qui ont bien de la peine à conserver la pureté de leurs eaux. Les am-

biteux &  
rez pour n  
forte qu'il  
mais de les  
les corrom  
grandes sou  
rivières qu  
seaux, qu'e  
der, & à d  
à moins qu  
de fortes  
fait moder  
des loix, &  
putation ,  
bride. Il fa  
monde tro  
éléments on  
ont les leu  
bornes où  
de la peine  
vécus sous l  
la concurrence  
Drusus, il d  
tions les plu  
parence de  
gouverneme  
de bien & d  
dant qu'il a  
gnit, s'il co  
ou moins



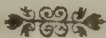
bitieux & les avares en sont trop alté-  
rez pour n'y pas accourir en foule. De  
sorte qu'ils ne manquent presque ja-  
mais de les troubler, de les salir, & de  
les corrompre. Disons aussi que ces  
grandes sources sont semblables à des  
rivieres qui s'enslent de tant de ruis-  
seaux, qu'elles sont sujettes à se débor-  
der, & à causer beaucoup de ravage,  
à moins qu'elles ne soient retenües par  
de fortes digues. C'est-à-dire, qu'il  
faut moderer nos mœurs par la crainte  
des loix, & par le desir d'une bonne re-  
putation, c'est ce qui nous tient en  
bride. Il faut que toutes les choses du  
monde trouvent des oppositions. Les  
élémens ont leurs contraires, les Etats  
ont les leurs pour s'arrêter dans des  
bornes où la vertu toute seule auroit  
de la peine à les tenir. Tant que Tibere  
vécut sous l'autorité d'Auguste, & dans  
la concurrence de Germanicus & de  
Drusus, il cacha finement ses inclina-  
tions les plus vicieuses, & garda l'ap-  
parence de ses premieres vertus. Son  
gouvernement fut ensuite un mélange  
de bien & de mal sous sa mere, & pen-  
dant qu'il aimait Séjan, ou qu'il le crai-  
gnit, s'il commit de grandes cruantez,  
du moins ses débauches furent secret-

318 *Réponses sur toutes sortes*

tes. Mais quand il ne fut retenu , ni par la crainte , ni par la honte , & qu'il lui fut permis d'user de la liberté de son naturel , il s'abandonna sans réserve à toutes sortes de crimes & d'impuretez. Cependant ce Prince avoit de la valeur , & quelque chose de grand dans l'ame , & il est certain qu'un homme de vertu qui vivoit sous son regne , n'attribua la depravation de ses mœurs qu'à la force de l'autorité suprême. Il dit que certe indépendance avoit altéré la constitution de son esprit & arraché du fond de son cœur les bonnes habitudes qu'il pouvoit avoir. Nous voïons en effet que ses successeurs ne résisterent pas mieux à la même violence. Ils furent presque tous entraînez par le torrent de leurs prosperitez. Vespasien fut le premier qui devint meilleur en devenant maître des autres. Il est vrai que son fils Titus fut l'admiration & les délices du Peuple Romain , mais s'il conserva sa vertu toute pure , il vécut si peu qu'on ne peut répondre qu'il l'eût gardée plus long-tems s'il ne fût mort la troisième année de son Empire. Le changement que l'on avoit remarqué en Neron , le pouvoit faire apprehender. Enfin , mon cher Neveu ,

pourquoi n  
rér la fort  
ne font de  
gâtez à for  
de gens q  
Montagne  
point la ve  
clair en tem  
dire vrai ,  
jours un ob  
tremement n  
éloigner de  
comme nou  
S'il y a de  
faire un bo  
honneurs ,  
ces biens-l  
tourne, les  
bondance.  
entieremen  
gent pas p  
ordinaire. J  
de même, &  
de tant mor  
der , je vous  
suis tout à

pourquoi ne pouvons-nous pas comparer la fortune à ces meres tendres qui ne font de leurs enfans que des enfans gâtez à force de les caresser. Il y a peu de gens qui puissent parler comme Montagne : *le bon-heur ne me trouble point la veüe , au contraire je voi plus clair en tems serain.* Ce n'est pas , à vous dire vrai , que la prospérité soit toujours un obstacle à la moderation , autrement nous serions obligez de nous éloigner de toute sorte de bon-heur , comme nous tâchons d'éviter un écueil. S'il y a de la foiblesse à ne pouvoir faire un bon usage des richesses & des honneurs , si les petits s'enyvrent de ces biens-là , & que la tête leur en tourne , les sages sont sobres dans l'abondance. Ils ne s'abandonnent pas entierement à leur appetit , & ne mangent pas plus en un festin qu'à leur ordinaire. Je pense que vous en userez de même , & qu'il n'étoit pas necessaire de tant moraliser pour vous le persuader , je vous donne le bon jour , & je suis tout à vous.



*A Monsieur de \*\*\***Remerciement*

**J**E voudrois bien favoir où je pour-  
rois prendre des paroles pour vous re-  
mercier de la maniere que je souhai-  
teroïs du bon office que vous avez ren-  
du à mon Ami. Mais en verité ma re-  
connoissance n'est pas satisfaite des  
termes qui me viennent dans l'esprit.  
Que je vous trouve heureux, M O N-  
SIEUR, d'être bien-faisant, & de vous  
voir en état de satisfaire une si belle  
inclination. Mais prenez garde qu'une  
humeur si généreuse ne vous attire  
une infinité d'importuns. Pour moi je  
vous répons que j'usurai discrettement  
de la bonté que vous m'avez témoi-  
gnée, & que je ménagerai vos faveurs  
avec toute la retenüe que je dois gar-  
der. Si j'ai pris la liberté de vous re-  
commander les interets de mon Ami,  
je suis assuré que je ne vous parlerai  
jamais des miens, je ne les ai jamais  
assez considerez pour me refoudre à  
demander quelque chose. Vous en pou-  
vez juger, MONSIEUR, puisque je  
ne vous ai jamais parlé de ce qui re-

gardeit ma  
m'aiez hon  
ques de vō  
a vous ave

**Q**Uoiqu  
barras terr  
sites tout le  
départ ; je  
dre graces  
vez fait l'h  
neanmoins  
bien mon  
suis. Tout le  
rois avoir, n  
imaginer d  
estimer. Je  
sans un tou  
peut avoir  
noissance, l  
Je vous sup  
pendant m  
dans un pe  
J'y serai p  
choses que  
drois-je si v

gardoit ma fortune , encore que vous m'aïez honoré plusieurs fois des marques de vôtre affection , & que je sois à vous avec tout le respect possible.

---

*A Madame de \*\*\**

**Q**Uoique je me trouve dans un embarras terrible , que j'aie rendu des visites tout le jour , & que je sois sur mon départ ; je ne puis différer à vous rendre grâces de la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je croi néanmoins que je ne prends pas trop bien mon tems dans l'agitation où je suis. Tout le repos d'esprit que je pourrois avoir, ne suffiroit pas pour me faire imaginer des choses que vous pûssiez estimer. Je me contenterai de vous dire, sans un tour fort recherché, qu'on ne peut avoir pour vous, ni plus de reconnaissance, ni plus de respect que j'en ai. Je vous supplirai aussi de vouloir bien, pendant mon absence , me conserver dans un petit coin de vôtre souvenir. J'y serai parmi une infinité de belles choses que vous y avez. Que devien-  
drois-je si vous me refusiez cette grace,



320 *Réponses sur toutes sortes*  
& que vous m'eussiez oublié à mon re-  
tour , quand je vous irois protester  
qu'on ne peut être avec plus de zele  
que je suis , &c.

*A Monsieur de \*\*\**

Le Pere  
Couplet  
Jesuite  
fameux  
Mission-  
naire.

**J**E ne vous dirai sur ce que vous me  
demandez , que des choses que racon-  
tent des gens dignes de foi. La Chine  
est aussi grande que toute l'Europe , &  
un de ses Empereurs aiant fait le dé-  
nombrement du commun du Peuple ,  
trouva près de soixante millions d'hom-  
mes , sans y comprendre les Eunuques,  
les gens de Lettres , & ceux qui font  
profession des armes. Ce grand Pais est  
rempli de belles Villes ; & celle de Nan-  
kin Capitale d'une Province de même  
nom , étoit si grande autrefois , qu'un  
homme à cheval avoit de la peine à  
faire en deux jours le tour des murail-  
les. L'on en amena un jeune Indien ,  
qui eut l'honneur de faire la reverence  
au Roi à Versailles. Il étoit vêtu d'une  
riche veste de brocard d'or , à fond bleu ,  
avec des figures de dragons , & une tête  
affreuse sur le haut de chaque manche.

Il portoit  
que de fo  
donner de  
Chinois fo  
l'on dit. L  
certé , & l  
mirable de  
voire qu'il  
deux doigts  
de raretez  
traits sur  
voit cel  
qui fut a  
qu'Aristot  
Grecs. Le  
étoient pe  
car c'est p  
nois , com  
sur chaque  
nous.  
Pour la  
nois , il y  
vous dire.  
appellons  
pinceau le  
de haut en  
pendicula  
pour un m  
posé de p  
raçteres d

Il portoit par dessus une espece de tunique de soie verte. Sa Majesté lui fit donner de quoi manger, pour voir si les Chinois sont aussi propres à table que l'on dit. L'Indien ne fut point déconcerté, & se servit avec une adresse admirable de deux petites baguettes d'yvoire qu'il tenoit à la main droite entre deux doigts. Il avoit apporté beaucoup de raretez de son pais, & plusieurs Portraits sur du taffetas de la Chine. On y voïoit celui du Philosophe *Confucius*, qui fut autrefois entre les Chinois ce qu'Aristote a été ensuite parmi les Grecs. Les Mandarins & les Docteurs, étoient peints avoient des Chapelets, car c'est peut-être la coûtume des Chinois, comme celle des Turcs, de dire sur chaque grain, *Dieu aïez pitié de nous.*

Pour la langue & l'écriture des Chinois, il y auroit mille particularitez à vous dire. Leur encre est celle que nous appellons encre de la Chine. Un long pinceau leur sert de plume. Ils écrivent de haut en bas, & leurs lignes sont perpendiculaires. Il ne faut qu'une lettre pour un mot. Leur Alphabet est composé de plus de quatre-vingts mille caracteres differents, de sorte qu'il faut

322 *Réponses sur toutes sortes*

trente.ans pour apprendre à lire , & pour retenir l'idée & les significations de ces chiffres. On ne se trompe jamais en lisant à cause de la différence de ces caracteres , mais on est obligé de parler comme en chantant , afin de marquer les différentes significations par la différence des accens ou des tons de voix.

Vous savez que les Chinois sont Idolâtres , que leurs principaux Dieux sont le Soleil , la Lune & les Etoiles ; mais vous trouverez assez étrange qu'ils adorent aussi le Diable , afin qu'il les laisse vivre en repos. Ils mettent sa figure sur la proue de leurs Navires , & la plupart des gens la portent même sur leurs habits , comme j'ai dit qu'il y avoit des têtes affreuses sur le haut des manches du jeune Indien. Ils ont une particulière vénération pour une Idole à trois têtes , qui represente leurs trois grands Philosophes , *Confucius* , *Xek'iam* & *Tauzu*. Ils tiennent l'opinion de Pythagore touchant la transmigration des ames. Ils ont beaucoup de Colleges , & une si grande quantité d'Hôpitaux , qu'on ne voit point de mendiens parmi eux. Leurs Prêtres sont habillez de noir. Ils ont des Religieux , des Religieuses , des Hermites , & même certaines Mon-

agnes qu  
où ils vont  
& les plei  
Fête , &  
Lune de  
premier jo  
naissance  
solemnel  
lebre le j  
cune con  
maux de  
ne laissent  
avec beau  
il arrive d  
leurs Die  
ne vous e  
avez la c  
grand dét  
Relation  
de mes a  
jour , mo  
tout à vo

E St-il  
que vous  
garde les

ragues qu'ils prétendent être sacrées , où ils vont en pèlerinage. Les nouvelles & les pleines Lunes sont leurs jours de Fête , & la principale est la nouvelle Lune de Février , parce que c'est le premier jour de leur année. Celui de la naissance de l'Empereur est aussi très-solemnel , & chacun en particulier célèbre le jour qu'il est né. Ils n'ont aucune connoissance des biens & des maux de l'autre vie , & cependant ils ne laissent pas d'enterrer leurs parens avec beaucoup de cérémonie. Quand il arrive des Eclipses , ils croient que leurs Dieux sont en colere contr'eux. Je ne vous en dirai pas davantage. Si vous avez la curiosité d'entrer dans un plus grand détail , je vous en enverrai une Relation que me prêta l'autre jour un de mes amis. Je vous donne le bon jour , mon cher Monsieur , & je suis tout à vous.

---

*Au même.*

**E**st-il possible , mon cher Monsieur , que vous me consultiez sur ce qui regarde les éclipses. Vous pouviez par une

314 *Réponses sur toutes sortes*

meilleur secours que le mien satisfaire la curiosité de vôtre chere moitié. Je ne m'étonne pas qu'elle veuille savoir ce que l'on doit croire de ces Phenomènes qui attirent les regards de tout le monde ; mais je ne suis ni assez grand Astronome , ni assez habile Philosophe pour decider d'une chose dont on a toujours parlé differemment. Ce n'est pas que l'on ne convienne que l'éclipse est une privation de lumiere causée par l'interposition d'un corps opaque. Il y a deux grands luminaires , pour me servir des termes de l'Ecriture , dont l'un nous éclaire le jour , & l'autre la nuit. Quand nous sommes privez d'une maniere extraordinaire de leurs irradiations , permettez-moi ce grand mot , nous appelons cela défaut ou défaillance , & les Grecs le nomment éclipse. C'est ce mot Grec si usité en France qui fait la crainte de tant de gens , & la devotion de tant d'autres. Les Philosophes considerent ces Phenomènes avec quelque espece d'admiration. Ils en examinent la nature , ils en cherchent les causes & les effets. Les Astronomes vont encore plus avant sur cet objet particulier de leur science ; & comme dans les observations qu'ils ont faites , ils ont connu

les revol  
tions des  
leurs app  
les effets n  
ter. Du m  
ment les r  
mient les  
nes , les j  
aux minut  
re des Peu  
dans le R  
les Pais n  
foi , ces p  
sionnaires  
toujours d  
les esprits  
gues veule  
loin , mais  
la plupart  
dire sans d  
a composé  
vrage qui  
prétendu  
ble folie.  
peuvent pa  
choses , qu  
hommes. S  
voltes , des  
mariages ,  
leur scienc



les revolutions des Cieux , les conjonctions des Astres , leurs distances & leurs approches , ils ont prévû souvent les effets naturels qui en peuvent resulter. Du moins marquent-ils précisément les tems des Eclipses , & déterminent les années , les mois , les semaines , les jours , les heures , & jusques aux minutes. Ceux qui ont lû l'Histoire des Peuples Orientaux , savent que dans le Roïaume de la Chine , & dans les Pais nouvellement convertis à la foi , ces prédictions faites par des Missionnaires savans Astonomes , leur ont toujours donné une grande autorité sur les esprits des Peuples. Les Astrologues veulent porter leur prédiction plus loin , mais leur science est décriée par la plûpart du monde. Vous avez ouï dire sans doute que Pic-de-la-Mirande a composé contr'eux un excellent Ouvrage qui aboutit à conclure que leur prétenduë science n'est qu'une véritable folie. Jugez si par les Eclipses ils peuvent parler juste de l'évenement des choses , qui dépendent de la liberté des hommes. S'ils peuvent prédire des revoltes , des trahisons , des guerres , des mariages , des procez , &c. J'avoüe que leur science se peut étendre à prévoir

326 *Réponses sur toutes sortes*

la sterilité , la fertilité , les maladies ; les secheresses , &c. Tous les Historiens ont regardé les Eclipses comme des evenemens singuliers qu'ils étoient obligés de marquer. Ils ont écrit avec soin ce qui les a précédé , & ce qui les a suivis. Je serois trop long si je vous citois toutes les observations que j'ai faites moi-même sur cette matiere. Je me contenterai de vous dire que les Medecins assurent ordinairement qu'il y aura des maladies, lorsque ces défaillances sont de longue durée , & que c'est le Soleil qui est éclipsé. Ils reconnoissent cet Autre comme l'ame & le pere de la Nature. En effet , quand il agit sur les choses d'ici-bas , & qu'il leur communique ses influences, sa lumiere & sa chaleur, ne semble-t-il pas répandre la vie sur les objets qu'il regarde ? Mais si sa lumiere & ses rayons sont arrêtez, nous en perdons une irradiation salutaire. Si les esprits animaux étoient arrêtez par quelque humeur froide qui causât une obstruction , toutes les parties inférieures du corps ne souffriroient-elles pas ? Veut-on que les hommes ne souffrent point quand la Lune empêche que les influences du Soleil ne tombent sur nous ? Plusieurs

neanmoins  
effet naturel  
mal , & qu  
vent être d  
scurcie san  
craindre de  
tent que n  
nuages qui  
duisent des  
n'éprouvon  
naturelles  
tomber da  
tions. Les  
tonnerres  
& les vap  
demeurer  
y a des gen  
à la malign  
foibles qui  
maladies c  
n'est pas ég  
fection de  
disoit l'aut  
négliger d  
durant les  
tenir dans  
ser au gra  
croire que  
prompez q  
Si les nuag

neanmoins disent que l'Eclipse est un effet naturel qui ne produit ni bien, ni mal, & que les raisons du Soleil peuvent être détournées, & sa lumiere obscurcie sans que nous aïons lieu d'en craindre de facheuses suites. Ils ajoutent que nous ne voyons pas que les nuages qui nous cachent cet Astre produisent des maladies. Cependant nous n'éprouvons que trop que les choses naturelles ne laissent pas de nous faire tomber dans de facheuses indispositions. Les tempêtes, les orages, les tonnerres, les tremblemens de terre, & les vapeurs infectées nous en font demeurer d'accord assez souvent. S'il y a des gens vigoureux qui ont résisté à la malignité des Eclipses, il y en a de foibles qui y ont succombé. Pendant les maladies contagieuses tout le monde n'est pas également susceptible de l'infection de l'air. Un de mes Amis me disoit l'autre jour que l'on ne doit pas négliger de prendre des précautions durant les Eclipses, qu'il est bon de se tenir dans sa maison, au lieu de s'exposer au grand air. Qu'il ne falloit pas croire que tant d'habiles gens se fussent trompez quand ils l'avoient conseillé. Si les nuages qui nous cachent le So-

328 *Réponses sur toutes sortes*

leil , alterent moins nôtre santé que les Eclipses ; c'est qu'étant moins rares nous y sommes plus accoutuméz. Mais s'ils duroient long-tems, ils causeroient infailliblement un grand desordre. On verroit augmenter les fièvres, revenir les goutes , & déborder les fluxions. Peut-être même y auroit-il des apoplexies à craindre , mais pour les migraines & les maux de dents , une infinité de personnes en seroient attaquées , Si les incommoditez dont je viens de parler , n'affligent pas certains Peuples Septentrionaux qui sont privez , la moitié de l'année , de la lumiere & de l'influence du Soleil , c'est qu'ils sont accoutuméz à cette privation , & naturalisez dans ces climats. Comme le froid dessèche le corps & concentre la chaleur naturelle , les Habitans de ces lieux-là sont ordinairement robustes , & propres à résister à la grossiereté des vapeurs. Je ne vous parlerai point de cette Eclipsé admirable que l'on vit à la mort du Fils de Dieu. Vous savez qu'elle fut surnaturelle & miraculeuse. Elle arriva dans la pleine Lune , elle dura trois heures , & fut universelle. Vous avez ouï dire ce que remarqua saint Denis l'Arcopagite , grand Philosophe ,

sophe , &  
étoit alors  
vé que ce  
l'ordre ord  
roles si cel  
ture souffre  
de se dissout  
vantage su  
suis jamais  
rois pas n  
cette répo  
vous refus  
suis , &c.

**D**Eman  
mens qu'il  
de m'impos  
en état de  
trouverai à  
ne sauriez  
Ce n'est pa  
les gens ; m  
moins à ce  
Lettres qu  
leurs Profe  
des choses  
II. Part

sophe , & grand Mathématicien. Il étoit alors en Egypte , & aiant observé que cette Eclipsé arrivoit contre l'ordre ordinaire , il prononça ces paroles si celebres : *Où le Dieu de la Nature souffre , ou toute la machine du monde se dissout.* Je ne m'étendrai pas davantage sur une matiere où je ne me suis jamais fort appliqué. Je ne me ferois pas même hazardé à vous faire cette réponse , si j'étois capable de vous refuser quelque chose. Mais je suis , &c.

---

*Au même.*

**D**Emandez-moi tant d'éclaircissements qu'il vous plaira , sans craindre de m'importuner. Quand je ne serai pas en état de satisfaire vôtres curiosité , je trouverai à Paris des secours que vous ne sauriez avoir dans vôtres Province. Ce n'est pas que vous n'y ayez d'hables gens ; mais comme ils s'appliquent moins à ce que nous appellons belles Lettres qu'à se rendre habiles dans leurs Professions : J'avoüe qu'il y a bien des choses qu'ils ne connoissent pas af-



330 *Réponses sur toutes sortes*

lez pour en instruire les autres. La contestation que vous eûtes avec vôtre Lieutenant Général en est une preuve, mais je ne sai s'il est facile d'en donner une décision qui vous puisse contenter l'un & l'autre. Vôtre Ami ne comprend pas que l'on eût commencé la Tour de Babel pour se garantir d'un second Deluge. Vous soutenez le contraire, fondé à ce que vous croiez, sur les plus belles apparences du monde, & sur l'autorité d'un grand Historien. C'est Joseph; vous citez les Antiquitez des Juifs d'où vous avez tiré vôtre opinion, vous ajoutez que la vrai-semblance demande qu'après une inondation générale on cherche des precautions qui puissent garantir de l'impetuosité des eaux. Mais, mon cher Monsieur, avez-vous considéré les circonstances qui peuvent détruire vos conjectures? Si ces gens orgueilleux qui vouloient élever si haut le bâtiment qu'ils avoient commencé, n'avoient eu dessein que de se faire un asile au dessus des flots, auroient-ils quitté les sommets des montagnes qu'ils habitoient pour bâtir dans une plaine? Auroient-ils choisi un lieu situé enre l'Euphrate & le Tigris, c'est-à-dire, entre deux fleuves des plus lar-

ges, des n  
jets à fran  
ger la cam  
promesse  
pas inondé  
Pouvoient-  
l'Arc-en-C  
dans la mé  
meilleurs  
jours fort  
pent bien  
moins croi  
l'intention  
n'avoit des  
te que pou  
le feu du C  
lieux les pl  
posez. D'au  
& plus exa  
termes de  
que Nemre  
porter jusq  
bâtiment  
sans confid  
de parler h  
bole pour  
sublimes &  
fair monté  
Ciel, & le  
ques dans

ges , des plus profonds , & des plus sujets à franchir leurs bords pour submerger la campagne ? Se désoient-ils de la promesse que Dieu avoit faite de ne pas inonder la terre une seconde fois ? Pouvoient-ils oublier une chose que l'Arc-en-Ciel leur remettoit si souvent dans la mémoire ? Vous voyez que les meilleurs Auteurs ne pensent pas toujours fort juste. Il y en a qui se trompent bien plus que Joseph, & qui néanmoins croient pénétrer plus avant dans l'intention de Nemrod. Ils assûrent qu'il n'avoit dessein de bâtir une Tour si haute que pour se mettre en sûreté contre le feu du Ciel sans considerer que les lieux les plus élevez y sont les plus exposez. D'autres pour être plus religieux & plus exacts prennent à la lettre les termes de l'Ecriture. Ils s'imaginent que Nemrod & ses adherans vouloient porter jusques au Ciel le faite de leur bâtiment , parce que la Génése le dit , sans considerer que c'est une maniere de parler figurée. On emploie l'hyperbole pour rendre les expressions plus sublimes & plus magnifiques. David fait monter les Navires jusques au Ciel , & les fait descendre ensuite jusques dans les abîmes , quoique ni l'un

332 *Réponses sur toutes sortes*  
ni l'autre ne se puisse faire, quelque  
forte que soit une tempête. Un de nos  
plus beaux Esprits interprete ces paro-  
les par la même figure.

Feu Mr  
Godeau  
Evêque  
de Ven-  
ce.

*Il appelle les vents , & soudain ils  
l'entendent ,  
Ils grondent d'un bruit furieux ,  
Les flots en tournoiant jusqu'aux  
Enfers descendent ,  
Puis montent jusque dans les Cieux.*

Mainard

Nous voïons aussi dans les Epigram-  
mes d'un de nos Poëtes:

*Jean égale aux plus basses herbes ,  
Les bâtimens que ses ayeux ,  
Au gré de leurs ames superbes  
Avoient élevé jusqu'aux Cieux ,*

Dans un autre endroit de ses Poë-  
sies, il s'exprime de cette sorte en par-  
lant du ravage que fait le tems.

*Il rongera ces fameux bâtimens,  
Qui n'offrent à nos yeux que marbre  
& que porphyre ,  
Et qui jusqu'aux Enfers portent leurs  
fondemens.*

Enfin,  
l'usage de  
assez m'êto  
que Nemi  
ment jusqu  
entrepris d  
il ne faloit  
pour déco  
des Assyrie  
vous une T  
notre nom  
nions à na  
par toute l  
rendre illu  
quelque m  
masse de p  
gypte par  
cette opini  
que l'Ecri  
exprès: si v  
à ce sentin  
pour tâch  
&c.

Que j  
vous rega  
personne

Enfin, rien n'est plus ordinaire que l'usage de l'hyperbole, & je ne saurois assez m'étonner que l'on ait pû croire que Nemrod voulut élever effectivement jusqu'au Ciel la Tour qu'il avoit entrepris de bâtir. Mais, MONSIEUR, il ne falloit lire que peu de mots ensuite pour découvrir la véritable intention des Assyriens. Ils dirent entre'eux, *élevons une Tour jusqu'au Ciel pour rendre nôtre nom celebre avant que nous venions à nous separer pour nous disperser par toute la terre.* Ils voulurent donc se rendre illustres, & s'immortaliser, en quelque maniere, par cette prodigieuse masse de pierre, comme les Rois d'Egypte par leurs Piramides. Outre que cette opinion est plausible, nous voions que l'Écriture sainte le dit en termes exprés : si vous ne vous rendez tous deux à ce sentiment, j'en chercherai d'autres pour tâcher de vous satisfaire. Je suis, &c.

---

*A Madame de \*\*\**

**Q**ue j'ai de joie, MADAME, de vous regarder comme la plus heureuse personne du monde ! Quand je vous

334 *Réponses sur toutes sortes*

examine , je suis persuadé que le Ciel vous aime , & que la fortune a du respect pour vous. Ce n'est pas qu'elle vous épargne toujours , & qu'elle ne vous blesse presque aussi souvent que les femmes ordinaires ; mais il semble qu'elle s'en repent d'abord , & qu'elle travaille à guérir les plaies qu'elle vient de vous faire. Elle ne vous porte que des coups favorables , & il paroît même visiblement qu'une puissance supérieure lui retient le bras quand il y doit avoir du danger pour vous. Venons , s'il vous plaît , à ce qui me touche. N'étoit-ce pas un mal-heur pour moi que la Lettre que vous aviez eu la bonté d'écrire en ma faveur , ne fût pas portée avec la diligence qui étoit nécessaire. Cependant le succès a fait voir qu'il faloit que la chose arrivât de la sorte. Le hazard dans cette occasion a été plus sage que nôtre prévoyance. Vous voulez donc bien , M A D A M E , que je vous remercie doublement , & qu'en vous témoignant l'obligation que je vous ai de la Lettre que vous m'avez envoyée , je vous rende graces en même-tems du soin que la fortune a voulu prendre de mon affaire à vôtre seule considération. Je suis , &c.

Puisque  
me rendre  
juste que je  
la reconno  
contentois  
mon cœur  
plume n'en  
publiques  
comme le  
mes. Je cr  
rez plus f  
avez vû q  
tems que j  
de vos bon  
présentem  
soumis & r  
tez les b  
d'estime ?  
mon gran  
vû cent fr  
autant de  
cû tout le  
haïté. De  
j'aimois a  
probation



## A la même.

P Uisque vous ne vous laissez point de me rendre de bons offices, il n'est pas juste que je me lasse de vous témoigner la reconnoissance que j'en ai. Si je me contentois d'en sentir une extrême dans mon cœur, & que ma bouche & ma plume n'en donnassent pas des marques publiques, je ne me regarderois que comme le plus ingrat de tous les hommes. Je croi néanmoins que vous jugerez plus favorablement de moi. Vous avez vû que j'étois tout à vous dans le tems que je ne me pouvois louer que de vos bonnes intentions; croirez-vous presentement que je vous sois moins soumis & moins fidele quand vous ajoutez les biens-faits aux témoignages d'estime ? Vous étiez seule ma Cour, mon grand monde & ma joie. L'on m'a vû cent fois sortir de chez vous avec autant de satisfaction que si j'avois reçu tout le bien que vous m'aviez souhaité. De sorte, MADAME, que si j'aimois avec tant d'ardeur votre approbation quand les louanges que vous

336 *Réponses sur toutes sortes*

me donniez ne passioient pas vôtre ruelle , & qu'elles n'étoient entendûes que de vos femmes , jugez à quel point je dois être sensible d'entendre dire que vous m'avez établi une belle reputation parmi une infinité de personnes d'une distinction considerable : Je regarderai toujours d'où me vient ce bon-heur , & je m'en tiendrai plus glorieux que de tous les avantages qui me pourront venir ensuite. Car je vous ai protesté plus d'une fois que j'aime mieux qu'on me laisse à l'ombre , pourveu que j'y puisse vivre en repos , que si on m'exposoit au grand jour , s'il falloit que je souffrissse le Soleil dans les yeux , moi qui les ai si foibles & si tendres. Il me déplairoit moins d'être dans la foule , pourveu que je n'y fusse pas pressé , que d'être placé en un lieu honorable , où chacun pût contrôler mes actions & ma contenance ; mais vous avez fait ensorte que je pourrai être agréablement par tout. Je m'en réjouis autant pour vos interets que pour les miens , car vous ne gagnerez pas moins de cœurs que vous me gagnerez d'esprits. Il n'y aura point d'homme raisonnable qui ne fasse tous ses efforts pour meriter d'être à vous , quand il saura par mon exemple , ce que

que l'on se  
l'honneur d

*Réponse d*

**J**E suis r  
tant d'accu  
rerienne p  
santé qui v  
pas trop f  
soit à cauf  
souvent , q  
nuiez de la  
ne perdrez  
cette façon  
jamais déra  
peu , ce me  
tez foi à l  
de nôtre q  
assez hardi  
delà les mo  
on ne pour  
de son paï  
bonté que  
dre la poste  
jours prés  
vous fatigu  
tre à vôtre

II. Pa

que l'on se peut promettre quand on a  
l'honneur d'être comme je suis , &c.

*Réponse d'une Femme à son Mary.*

**J**E suis ravie de ce qu'on vous fait  
tant d'accueil , pourveu qu'il ne vous  
retienne pas où vous êtes. Pour ma  
santé qui vous incommode , je n'en suis  
pas trop fâchée. Il vaut mieux que ce  
soit à cause que vous là bûvez trop  
souvent , qu'à cause que vous vous en-  
nuiez de la voir trop durer. Quand vous  
ne perdrez la raison pour moi que de  
cette façon-là , je ne vous appellerai  
jamais déraisonnable. Vous l'êtes un  
peu , ce me semble , quand vous ajoû-  
tez foi à l'empoisonnement du jaloux  
de nôtre quartier : Sa femme n'est pas  
assez hardie pour cela ; ce crime est de  
delà les monts , & si elle l'avoit fait ,  
on ne pourroit pas dire qu'elle est bien  
de son país. Je vous remercie de la  
bonté que vous avez de vouloir pren-  
dre la poste pour me voir plutôt , à six  
jours près , ce n'est pas la peine de  
vous fatiguer. Je finirois bien ma let-  
tre à votre imitation , en vous appel-

338 *Réponses sur toutes sortes*  
lant le plus aimable des maris ; mais  
pour l'autre louange que vous me don-  
nez de la plus fidele de toutes les fem-  
mes , j'ai peur que je ne puisse pas vous  
la rendre. La grande chere & la liber-  
té du voïage pourroient bien donner  
un tour de reins à vôtre fidelité.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**Q**ue j'ai de joie, MONSIEUR,  
que vôtre Lettre m'ait rassuré de la  
crainte que l'on m'avoit donnée. On  
disoit que vous aviez regalé fort sou-  
vent certains petits Maîtres dont la so-  
cieté n'est pas toujours sans danger ;  
mais je suis ravi qu'avec la confiance  
que vous peut donner le bon fonds que  
vous avez , vous aïez parlé de vous en  
ces termes :

*Le Fleu-  
ve Al-  
phée.*

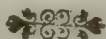
*Tel que d'un effort difficile,  
Un fleuve au travers de la mer,  
Sans que son goût devienne amer,  
Passe d'Elide en la Sicile ;  
Ses stots par moïens inconnus,  
En leur douceur entretenus,  
Aucun mélange ne reçoivent ;*

*Et dans  
Sont tr  
Aussi j*

*Vous a  
acheve de  
trouvé bon  
avec la jeu  
plus galan  
l'on ne v  
voïage, &  
à faire à l  
fcur. Je su  
vous faite  
tout le pro  
qu'après a  
qui vous y  
le tems qu  
Livres que  
vouliez bi  
tems des b  
marquez,  
à toutes es  
vous jugez  
avec plus d*

*Et dans Syracuse arrivant ,  
Sont trouvez de ceux qui les boivent ;  
Aussi peu salez que devant.*

Vous ajoutez une circonstance qui acheve de me satisfaire, Vous avez trouvé bon de lier quelque commerce avec la jeunesse la plus spirituelle & la plus galante de la Cour , de peur que l'on ne vous oubliât pendant votre voiage, & que le séjour que vous aviez à faire à la Campagne, ne fût trop obscur. Je suis bien aisé d'apprendre que vous faites dans votre délicieuse vallée tout le profit que je pouvois desirer, & qu'après avoir donné ordre aux affaires qui vous y ont appelé, vous donniez le tems qui vous reste à la lecture des Livres que vous fites emporter. Si vous vouliez bien me faire part de tems en tems des belles choses que vous y remarquez, j'ajouterois cette obligation à toutes celles que je vous ai déjà, mais vous jugez bien que je ne pourrois être avec plus de passion que je suis, &c.





---

*A Monsieur de \* \* \**

**J**E suis bien-aïse, mon tres-cher Monsieur, que vous soiez continuellement dans les Compagnies dont vous me parlez, & de toutes les parties de divertissement que l'on propose; mais permettez-moi de vous dire qu'il ne suffit pas que ces divertissemens soient honnêtes. Il est à craindre qu'ils ne vous empêchent de donner à vôtre Regiment tout le soin & toute l'assiduité que vous lui devez. Quelque illustre que soit vôtre naissance, souvenez-vous que nous vivons sous un regne où les recompenses se donnent plutôt au merite des personnes qu'à la vertu des Ancêtres. Il faut servir au lieu de fonder ses esperances sur les services de ses Ayeuls. Vous savez les plaintes que fait Marius dans un Historien que vous aimez. Il dit que les Patriciens de son tems enflés d'orgueil passoient leur jeunesse dans l'oïveté & dans les délices, comme s'ils avoient renoncé aux Charges de la Republique. Que cependant ils ne laissoient pas de les briguer en-

suite com  
honneur,  
Ils sont bi  
avec une  
ne se trou  
re & la vo  
dans le Sen  
louange c  
Ils pensen  
dre illust  
au contra  
grands ho  
actions là  
une verité  
Ancêtres  
telle sorte  
cacher ses  
litez. N'est  
que si les  
Louis le G  
dont parle  
vieillir da  
voir d'autr  
se feroient  
ques? Ils  
mandemen  
pour toute  
armoiries.  
que tout l  
vancer, l

suite comme s'ils avoient vécu avec honneur , & rendu de grands services. Ils sont bien abusez, dit-il , de chercher avec une égale passion deux choses qui ne se trouvent jamais ensemble, la gloire & la volupté. Quand ils haranguent dans le Senat, leur discours n'est qu'une loüange continuelle de leurs Ancêtres. Ils pensent se faire honneur & se rendre illustres par ce recit . & il arrive au contraire que la vie éclatante des grands hommes couvre d'infamie les actions lâches de leurs descendans. C'est une verité reconnüe, que la gloire des Ancêtres est une lumiere qui éclaire de telle sorte, que leur postérité ne peut cacher ses bonnes ni ses mauvaises qualitez. N'est-il pas vrai, MONSIEUR, que si les Gentils-hommes du regne de Loüis le Grand imitoient les Patriciens dont parle Marius, ils pourroient bien vieillir dans leurs maisons sans recevoir d'autres honneurs que ceux qu'ils se feroient rendre par leurs Domestiques ? Ils n'auroient jamais de commandement que sur leurs Valets , & pour toute gloire que des titres & des armoiries. Enfin, MONSIEUR, il faut que tout le monde travaille pour s'avancer , le Roturier pour reparer le

342 *Réponses sur toutes sortes*  
défaut de sa naissance , le Noble pour  
soutenir l'éclat de la sienne. Ne vous  
étonnez pas si je viens de moraliser ,  
vous savez la part que je prens en tout  
ce qui vous touche , & j'ai appris que  
vous avez fait de petites courses qui  
vous peuvent faire quelque tort. Je  
souhaite de tout mon cœur que vous  
n'aiez que pour vôtre Regiment l'ar-  
deur & les empressemens que vous avez  
eus depuis un mois pour les Dames  
de \*\*\*. Je suis , &c.

---

*A Madame de \*\*\**

**J**E n'aurois jamais crû , MADAME ,  
qu'une de vos Lettres me pût affliger ,  
quelque méchante nouvelle qu'elle me  
donnât. La seule veüe de vôtre écriture  
me paroissoit un remede à tous les  
maux que j'y pouvois voir ; mais je  
vous avoie que ce n'est qu'avec une ex-  
trême douleur que j'ai appris la perte  
que nous avons faite. Nôtre Amie  
étoit estimable de toute maniere ; elle  
étoit belle , tendre , & généreuse , plei-  
ne d'esprit , & d'un discernement si  
juste qu'elle vous mettoit au dessus de

toutes l  
même en  
lié qui lu  
c'est-à-di  
rage une  
toujours  
pagné cet  
si chrétien  
ne la dev  
mer d'un  
d'être tris  
être mieu  
l'autre ri  
jamais tr  
de profit  
me faites  
& ce ne  
vous m'a  
bien. Les  
présent n  
montran  
de chose  
faire mo  
n'avoir p  
pas que  
promtem  
devez re  
aisé de  
revoir, &  
je suis ,

toutes les choses du monde. Elle a eu même en mourant la seule bonne qualité qui lui avoit manqué durant sa vie; c'est-à-dire, qu'elle a souffert avec courage une chose dont le seul nom l'avoit toujours fait trembler. Elle a accompagné cette fermeté d'une piété si chrétienne, qu'il me semble que nous ne la devons pas regretter. C'est l'aimer d'une affection trop intéressée que d'être triste quand elle nous quitte pour être mieux, & qu'elle va jouir dans l'autre monde d'un repos qu'elle n'a jamais trouvé en celui-ci. Je tâcherai de profiter de l'exhortation que vous me faites de suivre un si bon exemple, & ce ne sera pas la première fois que vous m'aurez fait devenir homme de bien. Les déplaisirs que j'ai eus jusqu'à présent ne seconderont pas mal vos remontrances; car je m'imagine que peu de choses contribuent mieux à nous faire mourir sans repugnance que de n'avoir point de plaisir à vivre. Ce n'est pas que je fusse bien-aîsé de finir trop promptement ma carrière, puisque vous devez revenir bien-tôt. Jugez s'il m'est aisé de renoncer à l'avantage de vous revoir, & de vous protester à quel point je suis, &c.

*A Monseigneur le \*\*\****M**ONSEIGNEUR,

J'ai lû avec la plus sensible joie dont je sois capable, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Si vous n'étiez que grand Capitaine, que vous n'eussiez qu'une des plus belles Charges, & qu'un des plus grands gouvernemens dont le Roi puisse récompenser les belles actions, je ne serois pas si satisfait de l'approbation que vous avez donnée à mon Ouvrage: mais quand je considère que vous parlez en Maître de toutes choses, & que l'on remarque dans vôtre conversation un discernement admirable que vous ajoutez à la science & à la politesse; j'ose croire que le bien que vous avez dit de mon Livre me va faire plus d'honneur que je n'en esperois. Il arrive si rarement, M O N S E I G N E U R, qu'un Guerrier aussi attaché au service, & aussi employé que vous, soit touché de ce que l'on appelle belles Lettres, & qu'il en juge bien, que je vous admirai la première fois que

j'eus l'hon  
 fûs bien-t  
 général  
 ge. Aprè  
 extrême  
 d'une per  
 donne co  
 tout le ré

J E ne m  
 ches que  
 ma pare  
 Roien q  
 voier vo  
 Amiens  
 de vous  
 pour tou  
 & vôtre  
 qui vous  
 mon esp  
 dans nô  
 grand in  
 Vous m  
 ges de v  
 pas la re  
 conserve



j'eus l'honneur de vous voir ; mais je  
 fûs bien-tôt que vôtre esprit étoit aussi  
 généralement estimé que vôtre coura-  
 ge. Après cela ne dois-je pas avoir une  
extrême joie de recevoir des louanges  
d'une personne à qui toute la terre en  
donne continuellement ? Je suis avec  
 tout le respect que je dois, &c.

*A Monsieur de \*\*\**

**J**E ne me suis point attiré les repro-  
 ches que vous me faites. C'est moins  
 ma paresse qu'un voiage que j'ai fait à  
 Roüen qui m'a empêché de vous en-  
 voier vos Livres. Je mets l'adresse à  
 Amiens chez Monsieur\*\* qui aura soin  
 de vous les faire tenir. Sachez une fois  
 pour toutes que je suis trop vôtre Ami  
 & vôtre Serviteur pour manquer à ce  
 qui vous regarde ; je vous ai présent à  
 mon esprit comme lors que vous étiez  
 dans nôtre Fauxbourg. Je serois un  
 grand ingrat si je n'en uisois de la sorte.  
Vous m'avez donné trop de rémoigna-  
ges de vôtre affection pour n'en avoir  
pas la reconnoissance que je dois. Je la  
 conserverai toute ma vie, & je pretens

346 *Réponses sur toutes sortes*  
vous faire demeurer d'accord que je  
suis véritablement, &c.

#  
*A Mademoiselle de \*\*\**

**V**Os Lettres ne font qu'embellir  
comme vous, & je les trouve si admi-  
rables que je vous en demande une tou-  
tes les semaines. Comme les miennes  
ne valent pas tant, je vous écrirai deux  
fois, le Mercredi & le Samedi. L'opi-  
nion que j'avois de vôtre esprit m'avoit  
préparé à en voir tant de merveilles,  
que je ne devrois pas être surpris de  
tout ce qu'il produit presentement ;  
mais j'avoüe qu'il monte à une per-  
fection que je n'avois pas prévue.  
Vous êtes déjà aussi élevée au dessus de  
ce que vous étiez, que vous surpassez  
déjà toutes les personnes de ma con-  
noissance. N'attendez donc de moi que  
des marques d'admiration, car pour le  
ressentiment que je voulois conserver  
contre vous, je n'oserois le montrer.  
J'apprehenderois qu'on ne le prît pour  
un effet d'envie, car lorsqu'on verra ce  
que nous écrivons, on jugera que c'est  
avec beaucoup de chagrin que je re-

marque  
sur moi.  
d'être ave  
mais, VÔ

**A** ve  
que vous  
MADA  
tout-à-fa  
faut dén  
d'une fau  
s'il vous  
vous don  
que vous  
rite d'être  
constam  
porter tr  
que vous  
qui des d  
ference d  
posons d  
mes sont  
tiere d'a  
pectes le  
quis, &c  
seroit la

sortes  
rd que je

*de sujets.*

347

marque les avantages que vous avez  
sur moi. Cependant je ne laisse pas  
d'être avec autant de passion que ja  
mais, V<sup>ô</sup>tre, &c.

\*\*

*A Madame de \*\*\**

embellir  
e si admi-  
e une tou-  
miennes  
irai deux  
y. L'opi-  
t m'avoit  
erveilles,  
repris de  
atement ;  
une per-  
preveüe.  
dessus de  
s'arpassez  
ma con-  
moi que  
r pour le  
onservet  
montrer.  
rit pour  
verra ce  
que c'est  
e je re-

#  
**A** Vous parler avec la franchise  
que vous demandez , je vous avou<sup>erai</sup> ,  
MADAME , que je ne manque pas  
tout-à-fait de discernement quand il  
faut démêler une veritable tendresse  
d'une faul<sup>se</sup> passion. Examinons donc ,  
s'il vous plaît à qui il seroit bon que  
vous donnassiez la charmante personne  
que vous avez mise au monde. Elle me-  
rite d'être aimée si ardemment & si  
constamment , que vous ne pouvez ap-  
porter trop de précaution dans le choix  
que vous avez à faire pour elle. Voions  
qui des deux Amants doit avoir la pré-  
ference dont vous me parlez ; mais sup-  
posons d'abord que la plupart des hom-  
mes sont de grands Comediens en ma-  
tiere d'amour. Ce qui me rendroit sus-  
pectes les protestations que fait le Mar-  
quis , & que vous trouvez si aimable ,  
seroit la vivacité d'esprit qu'il y fait

348 *Réponses sur toutes sortes*  
briller. Croïez-moi, MADAME, on  
ne parle ni tant, ni si juste, quand on  
est véritablement touché, & lorsque le  
cœur est pris, il est difficile que l'ima-  
gination soit libre. Je m'accommode-  
rois mieux de vôtre voisin, s'il est vrai  
que vous me l'aïez bien peint. Il faut  
qu'il soit tendre & content de sa passion,  
puisqu'il la renferme dans son ame, au-  
lieu de l'évaporer en belles paroles. Il  
s'applique à regarder ce qu'il aime, il  
en étudie l'humeur, & tâche de lui  
plaire aux occasions qu'il en a. Je voi  
que c'est-là que tendent ses pensées,  
ses paroles & ses actions. S'il peut arri-  
ver à un but si heureux, vous le verrez  
comme élevé au dessus de lui-même,  
enchanté des plaisirs qu'il goûtera, &  
que peut-être vôtre Marquis ne con-  
noîtroit qu'imparfaitement. Enfin,  
MADAME, les caracteres si differents  
de ces deux Rivaux me font juger que  
si le Marquis paroît plus agreable, il  
semble que le voisin soit plus solide. Le  
premier cajole trop bien pour n'avoir  
pas cajolé mille fois en sa vie; l'autre est  
trop occupé de sa tendresse pour ne pas  
faire voir que Mademoiselle vôtre fille  
est sa premiere passion. Après cela, de-  
terminez-vous, & considerez quelles

font mes in-  
mais qu'à  
regarde, &  
toute ma v

J'Avoüe,  
quel'on vo  
semblable;  
tis vraie.  
j'en ai veüe  
savez que M  
encore qui  
riche. Aprè  
rez pas qu  
mants depu  
vée en cet  
pouvoient  
deux qui se  
ne mine, R  
par l'ardeur  
le Marquis  
La Belle se  
fir. Son est  
Cavaliers é  
nes qualite  
le Marqui

sont mes intentions. Je n'en aurai jamais qu'à l'avantage de tout ce qui vous regarde , & je vous assure que je serai toute ma vie tres-absolument à vous.

---

*A la même.*

**J'**Avoüe, M A D A M E, que l'aventure que l'on vous a contée, n'est point vraisemblable; cependant je vous la garantis vraie. Voici les circonstances que j'en ai veües, ou que j'ai apprises. Vous savez que Mademoiselle de \*\*\* n'a pas encore quinze ans, qu'elle est belle & riche. Après cela vous ne vous étonnerez pas qu'elle ait eü une foule d'Amants depuis six mois qu'elle est arrivée en cette Ville. Parmi ceux qui pouvoient pretendre à elle, il y en a eu deux qui se sont distinguez par la bonne mine, par le merite, par le bien & par l'ardeur de leur passion. C'étoient le Marquis de \*\*\* & le Comte de \*\*\* La Belle se trouvoit embarrassée à choisir. Son estime étoit égale pour deux Cavaliers égaux dans toutes leurs bonnes qualitez. Elle prefera néanmoins le Marquis, parce qu'il obtint un



350 *Réponses sur toutes sortes*

Regiment en ce tems-là , & que le Comte n'en avoit point encore. Mais à peine l'heureux Amant eut-il goûté les premieres douceurs de son mariage , qu'il se vit obligé de partir pour l'Armée. Vous jugez bien que son Rival ne fut point fâché de ce départ , quoiqu'il ne portât guere moins d'envie au Marquis pour son emploi que pour la possession d'une charmante personne qu'il lui avoit enlevée. Il ne laissa pourtant pas de louer le Marquis d'avoir quitté ce qu'il aimoit pour aller où l'appelloit son devoir , mais il falut bien-tôt changer de discours ; le Marquis fut tué , & on croit que le Comte ne s'abandonna pas au desespoir quand il en apprit la nouvelle. Quelque passionné qu'il fût pour la jeune veuve , il ne lui parla d'abord que de la perte qu'elle venoit de faire , & il eut la douleur de prendre garde que cette Belle n'étoit occupée que de son affliction. Il resolut néanmoins de combattre ce Rival dans le cœur de la Marquise , mais il vit que s'il venoit à le vaincre , ce ne seroit qu'après une longue resistance. Le succès ne fut pas aussi lent qu'il l'avoit apprehendé. La jeune veuve dit que son Epoux étoit

venu la n  
chambre.  
rendu dist  
prises. Je  
point qu'i  
mant l'inte  
brusque, ni  
cret mouve  
tit. Il lui  
puisque c'  
représentoi  
loit mieux  
idées. Il é  
ne pouvoit  
troubler d  
voit pas p  
fin, il nia  
fût revenu  
traire avec  
terest de n  
re. Elle vo  
noit cette  
tendresse,  
l'autre mor  
Elle trouv  
te entrât  
qu'il douta  
faire cert  
alla si ava  
répondit q

venu la nuit faire du bruit dans sa chambre. Elle assura qu'elle l'avoit entendu distinctement & à diverses reprises. Je ne sai pourquoi elle ne disoit point qu'il lui étoit apparu. Son Amant l'interrompit d'une manière assez brusque, n'étant point maître d'un secret mouvement de jalousie qu'il sentit. Il lui soutint d'un ton ferme, que puisque c'étoit son imagination qui lui représentoit des choses si tristes, il valoit mieux qu'elle se formât d'autres idées. Il étoit chagrin de celles-là, & ne pouvoit souffrir qu'un mort le vînt troubler dans des prétentions où il n'avoit pas prévu un pareil obstacle. Enfin, il nia fortement que le Marquis fût revenu, & la Dame soutint le contraire avec plus de fermeté. Elle eut intérêt de ne point passer pour visionnaire. Elle voulut montrer qu'on lui donnoit cette extraordinaire marque de tendresse, & faire voir que les gens de l'autre monde ne la pouvoient oublier. Elle trouva fort mauvais que le Comte entrât dans cette contestation, & qu'il doutât que le Marquis eût voulu faire cet honneur à sa veuve. La chose alla si avant que d'un côté le Comte répondit qu'il ne croiroit jamais que ce

352 *Réponses sur toutes sortes*

qu'il verroit ou entendroit. D'autre part la Marquise offrit de lui faire voir le mort, ou du moins de le lui faire entendre. Ainsi, il fallut permettre à l'Amant incrédule de venir passer une nuit dans la chambre de sa belle. Que n'eût-elle pas fait pour le convaincre? Jugez, MADAME, avec quel plaisir le Comte accepta le parti. Il ne craignit pas d'être battu par l'Esprit, quoi qu'il n'en fût pas aimé fort tendrement. Il est vrai que de son côté il avoit une occasion de lui faire dépit en se faisant voir vivant près de la Marquise. La Dame ne fut pas plutôt couchée, qu'on alluma quantité de bougies, & l'on permit au Cavalier d'entrer dans la chambre. Plusieurs femmes y firent bonne garde, & pendant que le Comte attendit que l'Esprit vint de l'autre monde, on croit qu'il eut bien des pensées qui tenoient de celui-ci. On assure aussi qu'il pesta bien dans son ame, contre les précautions que prenoit sa Belle, & qu'il eut de la peine à croire ce qu'il voïoit. Il se trouvoit de nuit enfermé dans une chambre avec une belle personne qu'il aimoit ardemment, & tous ces avantages ne servoient qu'à le faire enrager. La Dame

me n'avo  
mais c'éto  
noit poin  
loit de son  
fist dans la  
lui. Cepen  
complaiss  
quise sou  
fanteries  
lut voir  
nuit suiva  
le Marqui  
Rival, q  
vanger, &  
ge que l'o  
le mort n'e  
nir cette s  
& le Com  
mieux. L  
deux nuits  
chambre d  
cheux en c  
aucune me  
te en tira  
voit espere  
vertie que  
à chancele  
remede a  
Amant. Ai  
le Comtes  
II. P.

me n'avoit guère moins de chagrin ; mais c'étoit parce que l'Esprit ne venoit point. Elle s'imaginait qu'il y alloit de son honneur qu'il parût, ou qu'il fît dans la chambre un fracas digne de lui. Cependant l'Esprit n'eut pas cette complaisance, & ne fit rien. La Marquise souffrit impatiemment les plaisanteries qu'en fit le Comte, & voulut voir si elle seroit plus heureuse la nuit suivante. Elle ne concevoit pas que le Marquis laissât encore triompher son Rival, qu'il ne revînt point pour se vanger, & qu'il ne réparât pas l'outrage que l'on avoit fait à sa Veuve. Mais le mort n'eut pas plus d'envie de revenir cette seconde fois que la première, & le Comte s'en trouva beaucoup mieux. Le voisinage s'aperçut des deux nuits qu'il avoit passées dans la chambre de la Marquise, un bruit fâcheux en courut, & la médisance ne fit aucune mention du mort. Le Comte en tira tout l'avantage qu'il en pouvoit espérer, car la Dame ayant été avertie que sa réputation commençoit à chanceler, ne trouva pas de meilleur remède à la raffermir qu'à épouser son Amant. Ainsi, MADAME, cette belle Comtesse qui n'a pas encore quinze

354 *Réponses sur toutes sortes*

ans, a été mariée deux fois depuis le mois de Septembre que vous partîtes pour la campagne. Je ne sai si je dois souhaiter que le Gentil-homme à qui vous allez donner Mademoiselle vôtre fille, vive plus long-tems que nôtre Marquis ; car je doute fort qu'un changement de mari soit desagréable à une jeune personne. Je suis, &c.

*A Monsieur de \*\*\**

**E**N verité, mon cher Monsieur, ce fut une veritable apparition hier au soir au Château de \*\*\*. C'est-à-dire que vôtre Belle Mademoiselle de \*\*\* arriva avec Madame sa mere. Quelle taille, quels yeux, quel teint, quels agrémens ! Je vous proteste que j'en fus ébloui, & que j'en demeurai enchanté pour long-tems. Elle a été obligée de partir ce matin, nôtre Marquis a donné la main à la mere, & j'ai eu le plaisir d'aider à monter en carrosse à une personne si charmante. Mes yeux l'ont suivie autant qu'ils ont pû, mais mon cœur est allé bien loin avec elle, je ne répons pas même qu'il soit reve-

nu. Que  
en l'estim  
mirable p  
plains d'e  
la saint M  
lant hom  
ris, vous  
sept ou hu  
cette jeun  
pouvois p  
pos, mais  
heur d'av  
pour ne la  
Songez-y  
rè reflexio  
vous.

**V**Ous é  
crire qu'un  
ritez de vô  
j'appelle, n  
\*\*\*. J'ai a  
toient mis  
Magistrats  
Vous avez  
moderation



nu. Que vous êtes heureux d'avoir part en l'estime & en l'amitié de cette admirable personne ! Mais que je vous plains d'être privé de la voir jusques à la saint Martin ! Si vous étiez aussi galant homme que je vous laissai à Paris , vous me viendriez prendre dans sept ou huit jours , & nous irions voir cette jeune Enchanteresse. Si je m'en pouvois passer , je vous laisserois en repos , mais je conteroïis pour un malheur d'avoir vû Mademoiselle \*\*\* pour ne la revoir que dans trois mois. Songez-y , s'il vous plaît , & dans cette reflexion n'oubliez pas que je suis à vous.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**V**ous êtes bien modeste de ne m'écrire qu'une petite partie des particularitez de votre entrée. C'est ainsi que j'appelle , malgré vous , votre arrivée à \*\*\*. J'ai appris que les Habitans s'étoient mis sous les armes , & que les Magistrats vous avoient visité en corps. Vous avez reçu ces honneurs avec une modération qui vous en rendoit encore

356 *Réponses sur toutes sortes*

plus digne, & il semble que la dignité dont vous êtes revêtu ne servoît dans cette cérémonie qu'à vous rendre plus honnête. Cela s'appelle avoir l'art de gagner les cœurs, & savoir que rien ne touche si sensiblement que les civilitez qui viennent de bien haut. Une humeur caressante est comme l'esprit qui anime les qualitez personnelles. Sans elle la bonne mine, la belle taille, & l'air grand, produiroient des effets qui n'iroient jamais jusques à l'ame. Votre conversation & vos manieres ont bien un autre pouvoir. Elles vous rendent bien-tôt maître des affections & des volontez, & je ne doute point que tout le monde n'ait d'abord pour vous les sentimens de respect & de déference que j'eus, dès que je connus le merite extraordinaire que j'étois allé chercher, &c.

---

*Au même.*

**N**E vous plaignez point du bien que je dis de vous; au lieu de vous empêcher de vous bien connoître, c'est votre modestie qui pourroit faire cet effet-

là. Elle c  
qualitez,  
les loian  
font ren  
vous dire  
sujet d'être  
davantage  
& de m'a  
mieux qu  
que l'on  
à vous q

**J**'Avoüe  
tournez a  
que vous  
envoie, y  
galante m  
me que  
voïez qu  
peur de l  
pliment d  
faire. J'a  
vous don  
meur en  
sans cho  
faites pro

là. Elle cache une partie de vos bonnes qualitez, & c'est moi qui les publie. Si les loüanges que je vous donne vous font rentrer en vous-même, comme vous dites, ne vous donnent-elles pas sujet d'être content? Je n'en ose dire davantage, de peur de vous chagriner, & de m'attirer des reproches. Il vaut mieux que je finisse en vous assurant que l'on ne peut être plus absolument à vous que je suis.

---

*A Monsieur de \* \* \**

J'Avoüe, mon cher Monsieur, que vous tournez admirablement les choses. Dès que vous recevez le Livre que je vous envoie, vous m'en remerciez de la plus galante maniere du monde, avant même que d'avoir lû mon Ouvrage. Avoüez que vous n'avez osé le voir, de peur de le trouver au dessous du compliment que vous aviez dessein de me faire. J'admire cette invention. Elle vous donne lieu de satisfaire votre humeur en me faisant des honnêtetez, sans choquer la sincerité dont vous faites profession. Si vous eussiez disse-

358 *Réponses sur toutes sortes*

ré à m'écrire jusques à un autre jour de poste, vous auriez été bien embarrassé. Il auroit fallu lire & ne pas louer. Mais vous évitez adroitement ce mauvais pas, vous faites semblant de croire qu'une marque de reconnoissance ne vaut rien quand elle vieillit. J'en croirai ce qu'il vous plaira, mais ne vous imaginez pas que vous en soyez quitte à si bon marché. Il faut que vous lisiez & que vous me rendiez compte de ce que vous aurez lû, que je puisse profiter de vos corrections. Envoïez-les-moi, si vous voulez que je sois tout à vous.

---

*A Madame de \*\*\**

**Q**ue je vous suis obligé, MADAME! vous renvoïez la plus chere de mes voisines, plus belle & plus gaie qu'elle ne fut jamais, & vous m'écrivez la plus jolie Lettre du monde. Je vous rends graces de l'un & de l'autre avec toute la reconnoissance que je dois, & je vous conjure de vous montrer généreuse jusqu'au bout. Laissez à votre Rêveur le soin d'achever vos affaires, & venez

réprendre l  
Vôtre arr  
pour moi.  
quelle joie  
zele je vo  
vous,

**J'**Espere  
conseillé n  
nous souh  
personnes  
bien trou  
ble. Le lai  
nessé, ou d  
nos corps  
craindre d  
que trop s  
Que ne di  
certains p  
voient que  
content les  
ches dont  
troupeaux  
un Pere d  
avait supp  
longs voia

répandre la joie dans nôtre quartier. Votre arrivée sera une véritable Fête pour moi. Je ne vous saurois dire avec quelle joie je la célébrerai, & avec quel zele je vous protesterai que je suis à vous.

*A Monsieur de \*\*\**

J'Espere que le regime que vous a conseillé nôtre Ami produira l'effet que nous souhaitons. J'ai connu plusieurs personnes qui se sont admirablement bien trouvées d'une nourriture semblable. Le lait redonne une seconde jeunesse, ou du moins ne cause-t-il pas dans nos corps les desordres que l'on doit craindre d'un amas d'alimens qui n'ont que trop souvent des qualitez opposées. Que ne dit-on pas de la longue vie de certains premiers hommes qui ne vivoient que de lait, selon ce que nous racontent les Grecs, sans citer les Patriarches dont les richesses consistoient en troupeaux. Je ne sai si vous avez vû dans un Pere de l'Eglise, qu'un Philosophe Tertul. avoit supporté la fatigue d'un des plus longs voïages du monde, sans boire &



60 *Réponses sur toutes sortes*

sans manger autre chose que du lait. Il le tiroit lui-même d'une vache qu'il menoit avec lui, & qui lui servoit de monture quand il se vouloit delasser. Vous n'avez qu'à vous munir de quelque patience, & en attendant de faire bonne chere avec vos Amis, vous contenter de les regaler de vôtre conversation. Je serai de ces festins-là quand il vous plaira, encore que je ne puisse rien fournir qui merite d'y être servi. Mais, mon cher Monsieur, vous êtes assez bon pour faire grace à vôtre tres-humble serviteur.

---

*A Monsieur de \* \* \**

N'Allez point croire que je veuille retirer mon cœur des mains de l'aimable Mademoiselle S\*\*. Je consens qu'il y demeure si elle veut bien le garder. Vous pouvez même l'assurer qu'il y a long-tems que je lui en aurois passé une donation irrevocable. si je l'avois estimé digne d'elle. Mais elle en a tant d'autres que peut être ne prend-elle pas garde que le mien est dans cette foule. Je ne parle pas ainsi du vôtre, il merite quelque

quelque d  
qu'on ne v  
témoignag  
l'on me do  
ment, je le  
tetez que l  
C'est assez  
qu'en mon  
de se voir  
sequence. S  
de mes p  
vous les l  
faîte l'app

En vain  
Vous me  
Tous vos  
Ne sont d  
Ce n'est  
Veuille r  
C'est plu  
N'aimer

Cependant  
ce que vous  
moiselle S  
xecuter le d  
plus à plain  
qu'elle vou  
Déchirez c  
II. Par

quelque distinction , & je ne doute pas qu'on ne vous l'ait accordée. Pour les témoignages d'estime & d'amitié que l'on me donne si souvent & si ouvertement , je les reçois comme des honnêtetez que l'on fait à un Papa mignon. C'est assez que je n'en aie pas le dépit qu'en montreroit Monsieur de B\*\*\* de se voir traiter en homme sans consequence. Si nôtre Belle vous redemande mes petits vers , je consens que vous les lui donniez , & qu'elle s'en fasse l'application.

*En vain Rivaux assidus  
Vous me donnez de la peine,  
Tous vos soupirs pour Climene  
Ne sont que soupirs perdus.  
Ce n'est pas que cette Belle  
Veuille recevoir ma foi.  
C'est plutôt que la cruelle  
N'aimera ni vous ni moi.*

Cependant prenez vos mesures sur ce que vous avez à faire ; car si Mademoiselle S\*\*\* se met dans l'esprit d'exécuter le dernier vers , vous serez le plus à plaindre de ses Amans , parce qu'elle vous rendra moins de justice. Déchirez ce Madrigal , si vous en crai-

guez ce mauvais effet. Je vous le sacrifie , & vous sacrifierois bien d'autres choses.

---

*A Monsieur l'Abbé de \*\*\**

**V**ous m'avez recommandé cent fois de ménager le credit que je pourrois avoir chez M. d'en réserver la meilleure partie pour moi , & de n'assister mes Amis que du superflu. Je sai que cette maxime est d'une utilité considerable dans le commerce de la vie , & cependant vous ne laissez pas d'avoir tort de me reprocher d'avoir manqué à la pratiquer. Ne me connoissez-vous plus ? Ne savez-vous pas que je n'ai jamais la force de refuser ce qu'on me demande ? Après cela vous étonnerez-vous que j'aie prié Monsieur de \*\*\* de protéger une personne que je ne vis jamais , & que je ne verrai peut-être de ma vie ? C'est à vous à réparer la faute que j'ai faite. Vous êtes généreux, vous m'aimez , & vous avez tout pouvoir chez nôtre Illustre. Je ne doute pas que vous n'en obteniez pour moi , ce qu'il a bien voulu m'accorder déjà pour

un autre.  
moi enlu

**V**ous  
& pouvez  
voir mon  
vers que  
je ne tien  
que ces  
qu'il les  
belle diff  
paroissoit  
table si vo  
mon Ami  
belle Ode  
loin que  
en prene  
levois vo  
suis cause  
vous plaî  
vous est d  
pas d'hur  
après cela  
quand on  
pas à joû

un autre. Faites la chose, & querellez-moi ensuite tant qu'il vous plaira.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**V**ous plaignez-vous tout de bon ; & pouvez-vous dire que j'aie tort d'avoir montré à un de mes Amis de beaux vers que vous n'avez point faits, & que je ne tiens pas de vous ? Est-ce parce que ces vers disent du bien de vous qu'il les faut supprimer comme un libelle diffamatoire ? Votre modestie qui paroïssoit si douce va devenir insupportable si vous ne l'humanisez. Parce que mon Ami a donné des copies d'une belle Ode, & que votre gloire ira plus loin que vous ne voudriez, vous vous en prenez à moi comme si je vous enlevois vos bonnes qualitez, quand je suis cause qu'on les publie. Souffrez, s'il vous plaît, que l'on vous rende ce qui vous est dû. Contentez vous de n'être pas d'humeur de le demander. Mais si après cela vous avez de l'inquiétude quand on vous loïe, ne vous attendez pas à jouir d'un grand repos.

*A Monsieur le Marquis de \*\*\**

**N**ON, MONSIEUR, je ne vous ai pas oublié, & je puis dire que je ne vous oublierai jamais, puisque vous vous souvenez encore de moi. Mais tout de bon m'aimez vous encore, & votre Lettre n'est-elle pas une de ces cajoleuses qui en donnent à garder? Je voudrois bien savoir ce qu'il vous reste pour moi, de cette affection ardente dont vous me donniez des témoignages si obligeans. Je vous conjure de me le dire, de peur que je ne prenne de fausses mesures, & que je n'aie me repaître de chimeres. Il y a quelques années que l'on me regardoit chez vous comme une espece de favori; mais de nouveau venus ont emporté ce crédit qu'ils meritoient mieux que moi, & qui ne pouvoit être défendu par un serviteur inutile. Je voudrois pourtant reprendre ce poste, mais je ne le puis sans votre secours. Excitez seulement dans votre cœur l'inclination qui étoit autrefois si vive pour moi, & de mon côté je renouvellerai les sentimens de respect & de reconnoissance que je vous dois.

**R**Ejoûti  
l'indisposi  
voier pro  
fonds de s  
je souhai  
qu'au mil  
ne vous i  
veller vôt  
être tème  
pour cela  
& que vo  
votre vie  
Croiez m  
six ans de  
plein de m  
d'être enc  
Volumes  
& qui vou  
Je suis res  
vous don  
que pour  
bagatelles  
neanmoins  
rien, &  
troubler n  
nades où



*A Monsieur de \*\*\**

**R**Ejoüissez-vous, mon cher Monsieur, l'indisposition que vous venez d'envoier promener, vous aura laissé un fonds de santé pour vingt ans. Pour moi je souhaiterois qu'elle ne vous reprît qu'au milieu du siècle futur, & qu'elle ne vous incommodât que pour renouveler votre vigueur. Je voudrois bien être témoin d'un si bon effet. Il faut pour cela que vous travailliez moins, & que vous songiez plutôt à conserver votre vie qu'à immortaliser votre nom. Croïez moi, il vaut mieux être cinq ou six ans de plus dans ce monde, quelque plein de misères qu'on le peigne, que d'être encore Auteur de trois ou quatre Volumes qui vous brûleraient le sang & qui vous consumeraient la cervelle. Je suis résolu de suivre le conseil que je vous donne, & de ne prendre la plume que pour écrire à mes Amis quelques bagatelles divertissantes. A condition neanmoins que l'on ne me demandera rien, & qu'il me sera permis de ne troubler mon repos que par les promenades où l'on me voudra mener.

H h iij

*A Monsieur de \*\*\**

Le Pere  
Verbiest  
Jésuite.

**V**ous êtes un homme étrange de ne vous contenter , ni de ce que je vous écrivis sur ce qui regarde la Chine , ni de ce que vous en pouvez voir dans les Livres. Vous demandez encore des particularitez de ce païs-là , vous voulez qu'elles soient recentes , & qu'elles viennent d'une personne digne de foi. Un fameux Missionnaire me fournira de quoi satisfaire vòtre curiosité. Voici l'extrait d'une Lettre qu'il écrivit de Péquin à Rome.

Recevez cette Lettre , comme si vous entendiez un cri poussé par tout ce que nous sommes ici de Missionnaires , à travers les païs immenses qui nous separent de vous. Imaginez - vous que vous nous voiez tendre les bras vers l'Occident pour vous demander le secours qui nous est necessaire. Nòtre nombre a été extrêmement diminué par les maladies , & par une persecution qui s'éleva contre nous il y a trois ou quatre ans. Nòtre Religion & l'Astronomie qui sert à l'établir , furent en-

fermées  
chaînes d  
Mais , Di  
passée , &  
faire entr  
nous avon  
grand Ro  
fermé à t  
peur de r  
tumes , &  
appellent  
l'on y voi  
vre beauc  
veulent e  
les Tart  
Chine pa  
leur en dé  
té cet ob  
& se sont  
Empire. I  
dans la m  
moins en  
Religion ;  
que tout  
rentes , &  
C'est pou  
Temple ,  
seul chan  
la race d  
vée d'une

fermées avec nous , & chargées de chaînes dans les prisons de Péquin. Mais , Dieu merci , cette tempête est passée , & le tems est favorable pour faire entrer le renfort d'hommes dont nous avons besoin. Il est vrai que ce grand Roïaume a été jusqu'à présent fermé à toutes sortes d'Etrangers , de peur de recevoir des Mœurs , des Coûtumes , & des Religions que les Chinois appellent *barbares* ; mais la guerre que l'on y voit allumée de tous côtez , ouvre beaucoup de passages à ceux qui y veulent entrer. Toute l'Europe fait que les Tartares Asiatiques separez de la Chine par la prodigieuse muraille qui leur en défendoit l'entrée , ont surmonté cet obstacle depuis quelques années , & se sont rendus maîtres de ce grand Empire. Ils n'ont presque rien changé dans la maniere du Gouvernement , & moins encore dans ce qui regarde la Religion ; car ils ont l'erreur de croire que toutes les Religions sont indifférentes , & également agréables à Dieu. C'est pourquoi ils n'ont pas abatu un Temple , ni renversé un Pagode. Le seul changement qui s'est fait , est que la race des Rois de la Chine a été privée d'une si belle Domination. Cepen-

368 *Réponses sur toutes sortes*

dant les Tartares n'en sont pas encore paisibles possesseurs, le parti des Rois legitimes se conserve avec assez de forces pour donner bien de la peine aux Usurpateurs. Ainsi la Chine est si divisée par des guerres intestines, qu'il ne seroit pas difficile qu'une Troupe de nos gens s'y glissât parmi ce tumulte, & pendant que durent les fumées d'un si grand embrasement. Il y a longtemps que nous sommes assez bien à la Cour de Péquin, & que l'Empereur nous traite avec une bonté singuliere. Il nous envoie souvent les plus chers de ses Courtisans pour s'informer de nôtre santé. Quand nous allons dans son Palais il nous fait mille honnêtetés, il nous reçoit dans les plus secrets de ses appartemens, il nous emploie dans ses affaires publiques & particulieres, & nous fait servir des plats de sa table. Il nous donne des habits & des peaux précieuses, & quand il vient de la chasse il nous presente de sa propre main des cerfs, des lièvres & des faisans. Il veut même avoir nos Portraits, & les Grands de sa Cour à son imitation nous rendent toutes sortes d'honneurs. Ils viennent dans nos maisons & dans nos Eglises, & la maniere obli-

geante  
fert pas  
Officiers  
Province  
deux fac  
échappé.  
dant que  
ples, ni  
terions d  
si nous n  
bre. Nou  
l'appui d  
quons de  
ne somm  
persez da  
nous fait  
C'est co  
Rome, l  
drid, l'au  
ris, l'au  
ne, l'au  
Anvers  
plusieurs  
jamais v  
vertir ce  
être les  
que les M  
secours  
nois. C  
l'Astron

geante dont ils usent avec nous, ne sert pas peu à nous attirer le respect des Officiers inférieurs. Dans plusieurs Provinces qui ont été ravagées par les deux factions, nos seules Eglises ont échappé à la fureur des Soldats, pendant que l'on n'épargnoit ni les Temples, ni les Idoles du Païs. Nous profiterions d'une conjoncture si favorable si nous n'étions point en si petit nombre. Nous avons la faveur du Prince, l'appui des Grands, mais nous manquons de monde pour travailler. Nous ne sommes que quatorze ou quinze dispersés dans ce Roïaume. Que pouvons-nous faire dans un Empire si vaste ? C'est comme si l'un de nous étoit à Rome, l'autre à Turin, l'autre à Madrid, l'autre à Lisbonne, l'autre à Paris, l'autre à Bordeaux, l'autre à Vienne, l'autre à Mayence, & l'autre à Anvers : Encore y a-t-il à la Chine plusieurs grandes Provinces où l'on n'a jamais vû d'Européens. Il est bon d'avertir ceux qui voudront venir pour être les Compagnons de nos travaux, que les Mathématiques sont d'un grand secours pour gagner l'esprit des Chinois. Cette Nation est charmée de l'Astronomie, de l'Optique & des Me-



370 *Réponses sur toutes sortes*

caniques. Ces Siences entrent avec honneur au Palais du Prince & lui parlent familièrement sur le Thrône, pendant que les plus Grands de l'Etat s'en tiennent loin, & n'osent le regarder qu'à genoux. Ainsi j'exhorte ceux qui voudront venir à nôtre secours de se charger de lunettes de longue vûë, de Microscopes, de Pendules, & de tout ce que les Mathematiques produisent de curieux & d'agreable. Ces choses-là sont des presens que les plus Grands Seigneurs reçoivent avec plaisir, & si nos soins avoient une fois reüssi dans ce pais, ce seroit un exemple que suivroient tous les Peuples voisins. En effet, les Chinois sont estimez dans tout l'Orient pour les plus sages des hommes. On admire leur gouvernement, on est surpris qu'un si grand Empire ait été regl. jusqu'à present comme une famille particuliere. Aussi peut-on dire que toutes les Nations sont barbares si on les compare à celle-là, & que l'on en excepte quelques-unes des plus polies de nôtre Europe. Peut-être même lui doivent-elles ceder en beaucoup de choses. Tous les Roiaumes voisins, le Tounquin, la Cochinchine, & même le Japon, tout fier qu'il est, apprennent

la maniere  
quoiqu'ils  
est infiniment  
conçu un  
que tout  
gne d'être  
Japonnois,  
ils ont rép  
son qu'on  
Chinois,  
sans repu  
remarqu  
rientaux,  
nois, ne l  
ces comm  
une des p  
des Chino  
toutes les  
une preuve  
les Peupl  
Ceux-ci  
& ils imp  
drier tel a  
d'Europe  
tique; ca  
un Edit d  
peine de l  
trancher  
regle tou  
publics, T

la maniere Chinoise de lire & d'écrire , quoiqu'ils en aient une particuliere qui est infiniment plus aisée. Mais ils ont conçu une si haute idée de ce Peuple , que tout ce qui en vient leur paroît digne d'être suivi. Quand on a pressé les Japonnois d'embrasser nôtre croiance , ils ont répondu pour leur plus forte raison qu'on n'avoit qu'à la persuader aux Chinois , & qu'ensuite ils la recevroient sans repugnance. Ce qu'il y a de plus remarquable est que les Tartares Orientaux, quoique vainqueurs des Chinois, ne laissent pas d'en révéler les vices comme de grandes vertus. Voilà une des principales causes de la fierté des Chinois & du mépris qu'ils ont pour toutes les Nations Etrangères. J'ai vu une preuve de la déference qu'ont tous les Peuples voisins pour les Chinois. Ceux-ci se servent de l'année Lunaire, & ils impriment tous les ans un Calendrier tel à peu près que nos Almanachs d'Europe , mais beaucoup plus authentique ; car il est toujours confirmé par un Edit de l'Empereur qui défend sur peine de la vie d'y ajoûter , ou d'en retrancher un seul mot. Ce Calendrier regle tous les Contrats & tous les actes publics. Toutes les Nations voisines s'en

372 *Réponses sur toutes sortes*

servent, & le reçoivent avec autant de respect, que les Chinois mêmes. Quand je fus retabli dans la sur-Intendance des Mathematiques, nos ennemis publierent leur Calendrier, & ils firent une faute considerable en y mettant un mois intercalaire qui n'appartenoit point à cette année-là, mais à la suivante. Je presentai une Requête à l'Empereur pour faire effacer ce mois du Calendrier; il y eut grand bruit dans toute la Chine; les Mandarins s'assemblerent, & l'on presenta une infinité de Requistes contre la mienne. Mais comme personne ne pût soutenir l'erreur du Calendrier, le Chef du grand Conseil de la Chine me tira à l'écart, me pria tres-instamment au nom des principaux Seigneurs, de trouver quelque moïen de dissimuler l'affaire, & de donner à entendre que l'erreur du Calendrier étoit excusable. C'étoit de peur que les Nations voisines qui suivent le Calendrier Chinois ne perdissent la bonne opinion qu'elles avoient de leur Astronomie. L'Empereur n'eut point d'égard à cette raison, & par un Edit public il ordonna que le mois seroit effacé. Cette aventure a fait grand honneur à nos Mathematiques, & pre-

sentement  
lendrier, &  
par tout ce  
bien les Se  
pais, ce n  
l'on monte  
obtiennent  
comme no  
n'y a poin  
ses enfans  
qu'il y a p  
seule que  
Que ne p  
nous nous  
amour des  
rel pour l  
Religion?  
que je puis  
je suis, &

A

Q  
Que n  
quand on  
bonnes ma  
vez prendr  
auprès des

sentement c'est moi qui compose le Calendrier, & on le debite sous mon nom par tout ce vaste Roïaume. Voïez combien les Sciences ont de cours dans ce pais, ce n'est que par leur moïen que l'on monte aux Dignitez. Ceux qui les obtiennent, passent par divers degrez comme nos Docteurs de Sorbonne. Il n'y a point de pere qui ne fasse étudier ses enfans, aussi vous puis je assurer qu'il y a plus d'étudians dans la Chine seule que dans nôtre Europe entiere. Que ne pouvons-nous pas esperer si nous nous servons utilement de cet amour des sciences qui leur est si naturel pour leur inspirer celui de nôtre Religion? Je pense que c'est assez; & que je puis finir en vous assurant que je suis, &c.

---

*A Monsieur de \* \* \**

**Q**ue ne doit-on pas se promettre quand on met ses affaires en d'aussi bonnes mains que les vôtres? Vous savez prendre ce moment heureux qui est auprès des Grands, ce que nous appel-

374 *Réponses sur toutes sortes*

lons l'heure du Berger auprès des Dames. D'ailleurs , vous pressez d'une maniere dont il est bien difficile de se défendre. Vous ajoutez l'ardeur & la discretion , & il faut absolument que vous emportiez ce que vous demandez. Vous avez été le maître d'un homme que personne ne peut gouverner , vous l'avez mené par tout où vous avez voulu , malgré les Dames & les Magistrats qui vous le vouloient enlever. Vous avez fait voir que les Graces sont des Divinitez qui doivent marcher vite , & qu'un pas lent & grave ne leur sied pas bien. Mais vous voulez bien aussi que je ne diffère pas à vous en témoigner la reconnoissance que je vous en dois , quoique la chose ne soit pas entiere-ment exécutée. Il suffit que vous ayez fait tout ce qui dépendoit de vous, c'est presentement à Monsieur de \*\*\* à tenir la parole qu'il vous a donnée.

---

*Au même.*

**M**E laisserez-vous long-tems dans l'inquiétude où je suis de votre santé ? Si je croïois que vous ne fussiez que

pareilleux  
mais on n  
qui m'a  
Pourquoi  
au presen  
que ne m'a  
par un ho  
l'état où v  
dois point  
de period  
plies de to  
rois conte  
porte bien  
vous me f  
ble répon  
à vous.

**L**À Le  
l'honneur  
grand pla  
je puisse  
d'expressio  
ne d'agré  
prit, qui n  
quand j'ai  
de l'admini



pareilleux, je le souffrirois patiemment, mais on m'a parlé d'une certaine chûte qui m'a donné une furieuse allarme. Pourquoi n'ajoutiez-vous pas un billet au present que vous m'avez fait, ou que ne m'avez-vous envoié vos Truffes par un homme qui me pût informer de l'état où vous êtes? Je ne vous demandois point de Lettres fort ajustées, ni de periodes bien tournées & accomplies de tous leurs nombres, je me serois contenté de ce peu de mots, *je me porte bien & je vous aime*; j'attens que vous me ferez au plutôt une si agreable réponse, & cependant je suis tout à vous.

---

*A Madame de \* \* \**

LA Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a fait le plus grand plaisir & le plus grand dépit dont je puisse être touché. Il n'y a point d'expression qui ne soit brillante & pleine d'agrément, qui ne m'ait ravi l'esprit, qui n'ait charmé mon cœur. Mais quand j'ai considéré que j'étois éloigné de l'admirable personne qui écrivoit

376 *Réponses sur toutes sortes*

d'une maniere si polie & si galante, je me suis regardé comme un misérable que l'on avoit exilé dans un desert. J'ai oublié qu'un moment auparavant je me trouvois heureux de me voir dans un des plus délicieux vallons du Roïaume, & d'y goûter le repos que j'y étois venu chercher. Je quitte ce lieu, son parc, ses canaux, ses prairies, ses oiseaux, son bois, son gibier, son poisson, & je retourne à Paris malgré les méchans chemins & les mauvais gîtes qui m'en separent. Vous jugez bien, M A D A M E, que j'irai d'abord chez vous, mais vous vous trompez, si vous croïez que ce soit pour vous assûrer de mes services. Ce sera plutôt pour vous dire tres-sincèrement qu'il n'y a pas de plus puissante enchanteresse sous le Ciel.

---

*A Monsieur de \* \* \**

Q Uoi, M O N S I E U R, vous m'avez prevenu, vous m'avez offert une amitié précieuse que je devois rechercher avec tous les soins imaginables, & que je ne pouvois acquierir que par mille services ? A vous parler franchement, votre

vôtre hon  
sion que  
être jama  
dre graco  
faire des  
gé d'une  
je m'acqu  
pouviez b  
devoir, e  
lois être

J E lis av  
monde les  
crivez. M  
moment a  
éloigné d  
que vos I  
admiré au  
vez envoié  
avez voulu  
l'original,  
ne le pour  
devenues F  
mens que  
persuadé q  
monde, il ne  
II. P.

vôtre honnêteté me donne une confusion que je ne vous pardonnerai peut-être jamais. Ainsi , au lieu de vous rendre graces , je me sens disposé à vous faire des reproches : vous m'avez chargé d'une dette dont il est difficile que je m'acquie , & il me semble que vous pouviez bien attendre que je fisse mon devoir , en vous assurant que je voulois être tout à vous.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**J**E lis avec le plus grand plaisir du monde les belles choses que vous m'écrivez. Mais le chagrin me prend un moment après , quand je me vois si éloigné d'une conversation charmante que vos Lettres me représentent. J'ai admiré aussi la traduction que vous m'avez envoyée. Vous avez amené où vous avez voulu les graces qui étoient dans l'original , encore qu'elles semblaissent ne le pouvoir point quitter. Elles sont devenues Françoises avec tous les agrémens que lui prêtoit le Latin , & je suis persuadé que si Horace revenoit au monde, il ne vous remerceroit pas de bon

378 *Réponses sur toutes sortes*

cœur de l'honneur que vous avez fait à son Ode. Il auroit un secret dépit de se voir surpassé en plusieurs endroits. Cela soit dit , s'il vous plaît , sans offenser votre modestie , ni l'amour que vous avez pour un si charmant Poëte. Je vous avouërai même , si vous ne vous fâchez pas , que je ne suis point de votre sentiment quand vous preferez avec tant de hauteur l'endroit où Horace parle de la mort , à la belle imitation que Malherbe nous en a laissée. Ce n'est pas que je ne demeure d'accord avec vous que le *Mors pulsat* d'Horace ne soit admirable , en ce qu'il anime la mort , la fait agir , & semble nous la faire voir. Son *Aquo pede* montre en peu de mots la générale égalité du Destin des hommes qui est de mourir , & il n'y a pas d'opposition plus juste que son *Pauperum tabernas , Regumque turres*. Mais je demeure dans ma première opinion que si la pensée de Malherbe est moins vive , parce qu'elle est moins figurée , & qu'elle ne fait pas agir la mort , il me semble que son expression est plus magnifique que celle d'Horace. On y trouve même quelque opposition entre la cabane d'un pauvre , & le Louvre qui est le Palais de nos Rois. Je souhaiterois

seulement  
François  
premier  
tre à la t  
empêcher  
crains qu  
fait négli

Le pau  
le co

Et la C  
du L

Une in  
la mort ,  
mal. Mais  
point par  
matiere de  
vien dans  
ter quelq  
souvenu q  
pece de di  
vaut mieux  
Auteur qu  
tendre sur  
terois pas s

seulement pour l'honneur du Poëte François qu'il eût voulu changer le premier Vers pour le rendre digne d'être à la tête des autres. Je ne me saurois empêcher de vous les écrire , tant je crains que l'original Latin ne vous ait fait négliger l'imitation Françoisé.

*Le pauvre en sa Cabane où le chaume  
le couvre ,*

*Est sujet à ses lois ,*

*Et la Garde qui veille aux barrières  
du Louvre ,*

*N'en défend pas nos Rois.*

Une infinité de gens moralisent sur la mort , en Vers ou en Prose , bien ou mal. Mainard même ne se soutient point par tout , quand il traite cette matiere dans sa belle Ode , *Alcipe revient dans nos bois*. Je vous en allois citer quelques endroits , mais je me suis souvenu que Costar en a fait une espece de dissertation dans ses Lettres. Il vaut mieux que je vous renvoie à cet Auteur que de prendre la peine de m'entendre sur une matiere que je ne traiterois pas si bien que lui. Je suis , &c.



*A Monsieur de \* \* \**

**J'**Avoüe que le monde est plein d'ingrats; mais savez vous bien MONSIEUR, que le nombre n'en paroîtroit pas si grand, si l'on examineroit la véritable cause de leur pretendue ingratitude. Quand nous penetrons jusqu'à l'intention de ceux qui nous font du bien, nous y découvrons souvent des motifs qui ne leur sont pas avantageux, & qui ne nous obligent pas à une grande reconnaissance. Celui qui me donne pour le faire savoir à tout le monde, doit être content quand tout le monde le fait, il n'est plus en droit de demander autre chose. S'il avoit bien voulu me laisser le soin de publier son bienfait, il auroit eu sujet de se plaindre, si je ne m'en étois acquité fidelement. Mais il n'a pas voulu s'en fier à moi, il a fait ce que je devois faire, je suis déchargé, & je n'ai qu'à demeurer en repos. Il s'est païé lui-même, seroit-il juste que je le païasse une seconde fois? Qu'il se taise s'il veut que je parle. Un grand Poëte de nôtre tems exprime admirablement

Corneille.  
le.

cette pen  
qui répon  
qui lui re  
qu'il lui a

*Je vous  
publ  
Mais q  
deve*

*D'ailleur  
aux gens  
mité ce qu  
dire, que  
& qu'ils n  
les assauts  
ge & qui le  
laisse pas la  
riez-vous  
seroit cap  
qui ne vo  
que parce  
hardi pour  
gues n'ont  
que ces pe  
tombe des  
ils le jette  
aversion. C  
Ceux qui r  
doivent po*

cette pensée en deux Vers. C'est un Roi  
qui répond au Général de ses Armées ,  
qui lui reproche les importans services  
qu'il lui a rendus.

*Je vous dois mes Etats , j'aime à le  
publier :*

*Mais quand je m'en souviens , vous  
devez l'oublier.*

D'ailleurs , quelle obligation a-t-on  
aux gens qui n'accordent qu'à l'extré-  
mité ce qu'on leur demande ? C'est à-  
dire , que quand ils n'en peuvent plus ,  
& qu'ils n'ont pas la force de soutenir  
les assauts d'un importun qui les assie-  
ge & qui les serre de si près qu'il ne leur  
laisse pas la respiration libre. Vous louë-  
riez-vous d'un homme timide qui ne  
seroit capable d'aucune générosité , &  
qui ne vous auroit accordé une faveur  
que parce qu'il n'auroit pas été assez  
hardi pour vous la refuser ? Les prodi-  
gues n'ont pas de meilleures intentions  
que ces personnes foibles. L'argent leur  
tombe des mains , ils ne le donnent pas ,  
ils le jettent comme s'ils l'avoient en  
aversion. On les appelle *paniers percez*.  
Ceux qui ramassent ce qui en tombe ne  
doivent point remercier les paniers. Il

382 *Réponses sur toutes sortes*

y a aussi des gens qui reprochent outrageusement aux malheureux la misère dont ils demandent à être soulagez. Ils leur vendent si cher les graces qu'ils leur accordent que l'on peut dire qu'ils les soufflettent de la même main qu'ils leur donnent l'aumône. Je ne m'étendrai pas sur une matiere si vaste, quelque plaisir que je vous fisse en rapportant les fautes que l'on commet contre la liberalité vôtre vertu favorite. J'ajouterai seulement que l'ingratitude seroit regardée comme un monstre dans la société civile, si elle étoit un peu moins ordinaire, & que nous y fussions moins accoutumez. Mais, MONSIEUR, quand un Bienfaiteur auroit donné de mauvaise grace, & qu'il auroit gâté son present jusques à le faire d'une maniere injurieuse; il me semble qu'on ne doit pas laisser de publier l'obligation qu'on lui a, pour peu que l'on ait de probité dans l'ame. Il faut même chercher avec plus d'empressement à s'acquitter envers un creancier de cette humeur-là. Si nous n'en trouvons pas d'occasion, plaignons-nous de la fortune, si nous voulons. Reprochons-lui son injustice; mais ne donnons à personne sujet de se plaindre de la nôtre. Je vous demande

pardon si  
tierre où  
belles leço  
me en tou  
n'y serois  
disciple, q

IL ne m  
parti de Pa  
vez fait l  
charmant  
dre d'une  
voir. Je vo  
que vous n  
je n'ai pas  
sur tout  
nous rend  
Vous me  
vous rend  
les vôtres.  
que je ne  
gaieté qui  
pressions;  
vous êtes  
divertir un  
de joie qu

pardon si j'en ai tant dit sur une matière où vous me pourriez faire de si belles leçons. Vous y êtes Maître comme en toutes sortes de sciences, & je n'y serois pas moins volontiers vôtre disciple, que je suis, &c.

---

*A Madame de \*\*\**

**I**L ne me reste aucun regret d'être parti de Paris, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, est si charmante, que je ne me saurois plaindre d'une absence qui me l'a fait recevoir. Je vous parle franchement, quoique vous n'en usiez pas de même. Mais je n'ai pas sujet de m'en plaindre, & sur tout quand vous dites que nous nous rencontrons dans nos pensées. Vous me faites bien de l'honneur, car vous rencontrez admirablement dans les vôtres. Ce n'est pas, MADAME, que je ne pûsse vous reprocher la gaieté qui brille dans toutes vos expressions; mais je veux croire que vous vous êtes fait quelque violence pour divertir un homme qui ne peut avoir de joie qu'à Paris, ou par vos Lettres.

384 *Réponses sur toutes sortes*

Continuez donc à m'en envoïer deux fois la semaine , autrement je quitterai brusquement les affaires qui m'ont fait venir ici , & vous me verrez chez vous lorsque vous y penserez le moins. Faites pourtant ce qu'il vous plaira , en verité je ne sai ce que je vous dois demander. Vôte conversation vaut ensemble vos Lettres & le bon succès de mes affaires. Encore une fois , M A D A M E , faites ce que vous trouverez le plus à propos pour vôte , &c.

---

*A Madame de \*\*\**

**J**E m'étonne que l'homme dont vous me parlez , n'entende pas raillerie. On le raille si souvent par tout où il va , que s'il n'a pas acquis la facilité de répondre , il devroit du moins s'être accoutumé à souffrir ce qu'on lui dit. Mais que voulez-vous, il y a des gens indociles à qui l'experience ne peut rien apprendre. Vôte beau Monsieur \*\*\* devoit rire avec le reste de la Compagnie du bon mot que vous lui dîtes au lieu de s'en offenser. C'étoit un trait qui n'alloit

n'alloit pas  
voit que  
choit sans  
injures de  
n'avez rie  
femme des  
risé le Pro  
reilles occ  
des Sages.  
seil qui ne  
miroir à m  
que nous  
rieux que  
image; qu  
yeux érin  
toute nôtr  
tion violen  
dents, fern  
du pied. M  
n'avez été  
les que le  
voi bien q  
Vieillard d  
se voir out  
continuë à  
lui dirai ce  
avez consi  
de sa colere  
mées de ce  
de dépit si  
II. Par



n'alloit pas jusqu'au vif, & qui ne devoit que chatoûiller la peau qu'il touchoit sans percer. Il vous a dit toutes les injures dont il a pû s'aviser, & vous n'avez rien répondu. Ainsi il a parlé en femme des Halles, & vous avez autorisé le Proverbe Grec qui dit qu'en pareilles occasions *le silence est la réponse des Sages*. N'admirez-vous pas le conseil qui ne veut pas *que nous servions de miroir à un homme emporté de colere; que nous ne fassions pas voir à un furieux que nous sommes sa veritable image; que nous avons comme lui les yeux étincellans, le visage enflammé, toute nôtre personne dans une agitation violente. Que nous grinçons les dents, fermons les poings, & frappons du pied. Mais, MONSIEUR, vous n'avez été non plus l'écho de ses paroles que le miroir de ses actions, & je voi bien que vous êtes plus sage que le Vieillard de la Comedie qui se laisse de se voir outrager, & répond enfin: S'il continuë à me dire ce qu'il lui plaît, je lui dirai ce qui ne lui plaira pas*. Vous avez considéré que ce brutal étoit yvre de sa colere, plein & transporté des fumées de cette passion. Que j'aurois eu de dépit si vous eussiez répondu des in-

386 *Réponses sur toutes sortes*

jures à ses injures ! Je vous aurois regardé comme ces Sauvages du nouveau monde qui se croient obligez par honneur de remordre les bêtes qui les ont mordus , sans excepter les plus petites & les plus sales. Quoi je me fâcherois quand mon Ennemi veut que je me fâche ? Ce seroit avoir pour lui une complaisance qu'il ne mérite pas. J'avoue qu'il importe pour la société civile que la médifance ne demeure pas impunie ; mais , **M O N S I E U R** , ne croiez pas que celle de vôtre homme le soit. Vous ferez la cause innocente de la punition qu'il en recevra infailliblement. Ce Calomniateur croira que tout lui sera permis , il attaquera bien-tôt quelqu'un qui aura la tête plus chaude , & moins sage que la vôtre , & vous vous verrez vengé à vôtre aise. Il ne faut pas être grand Prophete pour prédire un événement si vrai-semblable. Cependant je suis vôtre tres-humble serviteur & admirateur.



**J**E vous  
petit voia  
nez. Ma  
n'attendez  
dans cette  
les choses  
fées. Nou  
les deux M  
vôtre Bric  
Serviteur.  
monter à  
prîmes le  
mes une D  
elle. Je vo  
Historien,  
la mere n  
quoique la  
core dix-h  
en eût plus  
la plus jeu  
& assez ap  
le de la m  
celle de vô  
je vous en  
de grands y

*A Mademoiselle de C.*

**J**E vous rendrai compte de notre petit voiage , puisque vous me l'ordonnez. Mais , **MADemoiselle** , n'attendez pas que je fasse le Bel-esprit dans cette Relation. Je ne vous di. ai les choses que comme elles se sont passées. Nous partîmes Lundy dernier, les deux Marquis, le Prelat en herbe, votre Brioché, & votre tres-humble Serviteur. Les trois premiers voulurent monter à cheval, la Brioché & moi prîmes le carrosse, & nous y trouvâmes une Dame qui avoit sa fille avec elle. Je vous avoûrai sincerement & en Historien, que de ces deux personnes la mere me plût moins que la fille, quoique la fille ne parût pas avoir encore dix-huit ans, & que la mere en eût plus de cinquante. La taille de la plus jeune étoit parfaitement belle & assez approchante de la vôtre. Celle de la mere courte & grosse comme celle de votre voisine. Voulez-vous que je vous en parle encore ? La fille avoit de grands yeux bleus, doux, bien fen-

388 *Réponses sur toutes sortes*

dus , spirituels & parlans , tout sembla-  
 bles à ceux qui lisent ma Lettre. Je  
 ne vous décrirai pas ceux de la mere ,  
 j'épargne le prochain. Mais je suis ob-  
 bligé de vous dire qu'ils jetterent sur  
 votre Brioché certains regards de con-  
 voitise qui me furent d'un mauvais au-  
 gure. Vous en verrez la suite quand  
 l'ordre le demandera. Nous liâmes  
 bientôt une conversation. La fille ôta  
 son masque , son visage répondit à ce  
 que pouvoient promettre les yeux , &  
 ce qu'elle dit , eut ce caractère doux &  
 noble que vous m'avez fait aimer sur  
 toutes choses. La mere eut la gaieté  
 évaporée que vous ne pouvez souffrir.  
 Elle parla continuellement sans dire  
 beaucoup de choses ; Elle rioit de ce  
 qu'elle croïoit dire de plaisant , & fai-  
 soit tout ce qu'il falloit pour paroître  
 opposée à Madame votre Tante. Rien  
 de plus éloigné de la justesse d'expres-  
 sion & du sourire spirituel dont elle ac-  
 compagne les paroles qu'elle veut ren-  
 dre obligeantes. Mais, MADAMOISELLE ,  
 pour n'étendre pas inutile-  
 ment ma narration , voici de quelle  
 maniere se passa le reste de la matinée.  
 La Dame rondelette parla beaucoup ,  
 je l'écoutai peu , & je regarday assés

souvent  
 qu'elle pa  
 qu'elle av  
 toit atten  
 Sur le mie  
 dîner. Les  
 y étoient d  
 roffe. Les  
 aux Dam  
 brioché d  
 voulurent  
 quis de V  
 loit parta  
 peur que d  
 lument po  
 qui venoit  
 À peine vo  
 Dame ron  
 aimable fil  
 Il ne m'en  
 donner de  
 de leurs  
 belle perso  
 est Madem  
 frere aime  
 crû, Ma  
 brioché eût  
 cette petite  
 sur le point  
 deux Ama

souvent son aimable fille. Je pris garde qu'elle paroissoit plus occupée de ce qu'elle avoit dans l'esprit, qu'elle n'étoit attentive à ce que disoit sa mere. Sur le midi nous arrê tâmes à \*\*\* pour dîner. Les deux Marquis & l'Abbé qui y étoient déjà arrivez, vinrent au carrosse. Les Marquis donnerent la main aux Dames, & l'Abbé leur offrit la brioche dont il s'étoit saisi. Elles n'en voulurent qu'une partie, & le Marquis de V\*\*\* dit tout haut qu'il falloit partager le reste entre nous de peur que chacun ne mangeât trop goulument pour avoir plus de part en ce qui venoit de Mademoiselle de C\*\*\*. A peine vous eut-il nommée, que la Dame rondelette parut surprise, & son aimable fille rougit & baissa les yeux. Il ne m'en falut pas davantage pour me donner de la curiosité. J'interrogeai un de leurs Laquais, & j'appris que la belle personne qui venoit de rougir, est Mademoiselle de \*\*\* que vôtre frere aime éperdûment. Auriez-vous crû, M A D E M O I S E L L E, que vôtre brioche eût dû faire le dénoûment de cette petite aventure; & qu'elle fût sur le point de contribuer au bonheur de deux Amans qui vous doivent être



390 *Réponses sur toutes sortes*

chers ? Je ne manquai pas d'aller le lendemain voir la Rondelette dans son château, je fis jaser le même Laquais qui étoit, selon la bonne coutume, recevant & parlant. Il me dit que l'inclination de la Belle étoit pour notre Capitaine ; mais que la Mere ne lui étoit pas favorable. Qu'une Suivante qui la gouvernoit, portoit les intérêts d'un honnête Normand qui lui a promis cinquante Louis, si elle lui fait accorder la préférence. Vous voyez l'effet qu'a déjà produit cette promesse. Mais j'ai trouvé moyen d'en faire une plus forte de la part de Monsieur votre frere, & je ne doute pas que soixante Louis que j'ai mis en dépôt, ne l'emportent sur cinquante que l'on ne s'est engagé de paier que par une promesse privée. L'heureux succès que nous avons lieu d'espérer, ne vous fera pas repentir de nous avoir donné une brioche si à propos. Vous pouvez faire part de cette bonne nouvelle à notre Capitaine, mais priez-le fort serieusement de ne me point étouffer quand il m'embrassera pour me remercier. Je suis bien aisé qu'il sache que je serois fâché de mourir avant que d'avoir achevé de vous rendre compte de notre voiage, & sans

vous assure  
vous qu'a

J'ai trou  
verfation  
felle \*\*\*  
lui ai parl  
me je devo  
se repondr  
te aiant d  
son tres-cl  
de la reco  
vois fait.  
re obligea  
c'étoit à el  
Si notre C  
mes j'ai r  
passion en  
les passions  
de l'être.

Vous  
MADAM  
que vous  
de \*\*. Ne  
plûtôt qu  
l'Intendant

vous assurer que je suis encore plus à vous qu'à lui.

J'ai trouvé occasion de lier une conversation particuliere avec Mademoiselle \*\*\*, & vous jugez bien que je lui ai parlé de nôtre Capitaine comme je devois. Elle a rougi, & n'a osé répondre d'abord; mais dans la suite aiant connu que j'étois intime de son tres-cher, elle m'a témoigné bien de la reconnoissance de ce que j'avois fait. Elle a ajoûté d'une maniere obligeante, & en souriant, que c'étoit à elle à païer les soixante Louis. Si nôtre Capitaine savoit en quels termes j'ai reparti, je suis assuré que sa passion en seroit contente, encore que les passions n'aient pas trop accoûtumé de l'être.

---

*A Madame de \*\*\**

**V**ous me faites bien de l'honneur, MADAME, de me consulter sur ce que vous avez à faire pour vôtre terre de \*\*. Ne vous semble-t-il pas que le plutôt que vous irez chez Monsieur l'Intendant, sera le meilleur? N'atten-

392 *Réponses sur toutes sortes*

dez pas que le Marquis de \*\*\* vous y mene. Une personne comme vous a-t-elle besoin qu'on la presente ? N'avez-vous pas ouï dire mille fois qu'une Belle porte sur le visage sa Lettre de recommandation , & que cette Lettre écrite de la main de la nature est lisible par toutes sortes de Nations , quelque differens que soient leurs langages. C'est mon avis. Si le Marquis s'en plaint , nous n'aurons qu'à lui reprocher sa paresse.

---

*A Madame de \*\*\**

**J**E vous assure , M A D A M E , que depuis que nous n'avons plus l'honneur de vous voir , je n'ai jamais eu tant de joie que m'en a donné la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je souhaiterois de vous le pouvoir bien témoigner. Je suis assuré que vous ne me jugeriez pas indigne de la grace que vous m'avez faite de vous souvenir de moi. Il n'y a rien au monde que je ne fisse de bon cœur pour en meriter la continuation , ni rien au monde qui me parût d'un si grand prix que cette bon-

té. Je ne  
en doutiez  
chose plus  
drai toute  
que j'ai p  
charmes q  
conversati  
beauté de  
de votre a  
ardemmen  
vos servite  
soumis. V  
dont j'ai v  
près cette  
vous rend  
que vous  
de vous en  
nos beaux  
D A M E , q  
qu'ils fero  
roient de f  
m'engagea  
dre de mo  
qui soit m  
voiai der  
ctions du  
vous mieu  
que l'on fi  
mediocres  
conquêtes

té. Je ne saurois m'imaginer que vous en doutiez, & qu'il y ait au monde une chose plus aisée à croire. Je me souviendrai toute ma vie des heures agréables que j'ai passées auprès de vous, & des charmes que l'on trouve dans votre conversation. Après avoir connu la beauté de votre esprit & la générosité de votre ame, je n'ai rien souhaité si ardemment que d'être du nombre de vos serviteurs les plus zelez, & les plus soumis. Voilà, M A D A M E, une verité dont j'ai voulu soulager mon cœur. Après cette protestation, je n'ai qu'à vous rendre compte de la commission que vous aviez bien voulu me donner, de vous envoïer tout ce que feroient nos beaux esprits. Vous savez, M A D A M E, que je ne vous promis, ni qu'ils feroient beaucoup, ni qu'ils feroient de fort belles choses. Ainsi je ne m'engageai qu'à ce qui pouvoit dépendre de moi. Je ne sai rien de nouveau qui soit meilleur que ce que je vous envoïai dernièrement sur les belles actions du Roy. Peut-être trouverez-vous mieux votre compte en un Sonnet que l'on fit autrefois contre les pieces mediocres dont on vouloit celebrer les conquêtes de nôtre grand Monarque.

394 *Réponses sur toutes sortes*

Ces vers sont d'un caractère qui ne vous déplaira pas.

*Ma foi Messieurs les beaux Esprits,  
Je vous conseille de vous taire,  
Laissez-moi-là tous vos écrits,  
Ce Heros donne trop d'affaire :*

*Croïez-moi vous y serez pris,  
L'entreprise en est temeraire,  
Ce que vous direz prix pour prix,  
Ne vaudra pas ce qu'il sait faire.*

*L'esprit est prompt, mais par ma foi  
Le vôtre l'est moins que ce Roy,  
Vos efforts seront inutiles.*

*Pour moi dans mon cabinet  
Je n'ai pû faire qu'un Sonnet  
Dans le tems qu'il a pris vingt Villes.*

Contentez-vous, s'il vous plaît, de ce Sonnet, si l'on me tient parole, on me donnera demain une petite fable dont vous serez bien-aise que je vous fasse part.



A  
V  
ous  
que Mr le  
vroit avoi  
le pria en  
quiter de  
vriez donne  
rien fait,  
raison que  
du encore  
car s'il out  
venir de vo  
de les nou  
que je m'en  
on ne voit  
parle que  
Vous favez  
au Parnass  
du à la C  
comme le  
trouvez si  
si l'ambitio  
prive du d  
noit la p  
fait des t  
Duchesses



*A Madame de \*\*\**

**V**ous me demandez un compte que Mr le Chevalier de \*\*\* vous devroit avoir rendu, il y a six jours; je le priai en partant pour Orleans de s'acquitter de la commission que vous m'aviez donnée. A ce que je voi, il n'en a rien fait, j'en pourrois mieux savoir la raison que vous. Cependant il s'est rendu encore plus coupable que je ne suis, car s'il oublie mes prieres, il se doit souvenir de vos ordres. Pour ce qui regarde les nouvelles de Versailles, il faut que je m'en rapporte au Marquis de \*\*\* on ne voit que lui en ce pais-là, il ne parle que cercle & qu'appartement. Vous savez qu'il montoit quelquefois au Parnasse quand il étoit moins assidu à la Cour, & qu'il faisoit des Vers comme le Marquis Poëte que vous trouvez si agreable dans Sarazin. Mais si l'ambition dont il s'est coëffé, nous prive du divertissement que nous donnoit sa poësie, les contes qu'il nous fait des *tête à tête* qu'il a avec les Duchesses & les Marêchales, valent

*A Madame de \*\*\**

**V**ous êtes bien injuste , MADAME, de m'accuser de trop d'empressement quand je veux savoir ce que vous faites à la campagne. Vous direz tant qu'il vous plaira que ce sont des bagatelles, qui ne meritent pas la curiosité que j'ai de les apprendre. Il n'y a point de bagatelles pour moi , dans tout ce qui vous regarde , & vous ne pouvez point dire non plus que je me mêle d'une chose dont je n'ai que faire , quand je vous demande quels peuvent être les divertissemens que vous prenez dans votre solitude. Y goutez-vous bien la joie que vous devez avoir d'y posséder la plus précieuse chose du monde en jouissant de vous-même à votre aise & en pleine liberté ? Ajoutez-vous quelquefois à cette douceur la conversation de Madame de \*\*\* ? Les Nobles de votre voisinage ne vous trouvent-ils pas plus aimable qu'il ne seroit nécessaire pour votre repos ? Avez-vous trouvé l'invention de vous en faire admirer

sans en être  
trop assidue  
cœur , que  
vert de leur  
vous voudr  
choles , &  
du monde  
tout ce que  
que j'ai po  
ma curiosit  
la satisfaire  
que vous e  
d'être touj

*A*

**E**st-il po  
m'ayant ob  
vous puissi  
en me don  
C'est ne m  
fier du pou  
que de me  
les précau  
Croiez-vo  
jours eue p  
ou refroidi  
ger de sent

sans en être importunée par des visites trop assidues ? Je souhaite , de tout mon cœur , que vous puissiez mettre à couvert de leurs persecutions le tems que vous voudrez emploier à lire de belles choses , & à cultiver le plus bel esprit du monde. Si vous connoissiez bien tout ce que vous êtes , & les sentimens que j'ai pour vous , au lieu de blâmer ma curiosité , vous ne songeriez qu'à la satisfaire ; mais de quelque maniere que vous en usiez , je ne laisserai pas d'être toujourns tout à vous.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**E**st-il possible , MONSIEUR , que m'ayant obligé en tant de rencontres , vous puissiez craindre de m'importuner en me donnant une petite commission ? C'est ne me pas connoître , & vous défier du pouvoir que vous avez sur moi , que de me faire une priere avec toutes les précautions que vous apportez. Croiez-vous que l'ardeur que j'ai toujours eue pour vos interets soit éteinte ou refroidie ? Vous n'avez qu'à changer de sentiment , si vous êtes tombé

398 *Réponses sur toutes sortes*  
dans une si étrange erreur. Soiez persuadé que je ne fus jamais à vous avec plus de zele & plus de soumission que je suis.

---

*A Madame de \*\*\**

**V**ous me donnez vos commissions d'une maniere si ingenieuse & si galante , que j'ai bien plus de plaisir à lire vos Lettres , que de peine à executer vos ordres. Je souhaiterois que vous voulussiez bien que je fisse quelque chose de plus difficile pour vous. Ce seroit une gloire dont je serois satisfait. Je verrois que vous auriez meilleure opinion de moi , & que vous ne me prendriez pas pour un serviteur inutile. Eprouvez donc , s'il vous plaît , M<sup>A</sup>DAME , à quel point & avec quelle passion je suis à vous.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**V**ous m'offrez vôtrec secours , je l'accepte. Tous mes autres Amis m'ont oublié , & vous m'avez promis autre-

fois que  
Faites de  
core que  
Pais. Je  
de \*\*\* e  
point de  
rite jalous  
plutôt qu  
qui rega  
que je p  
tourne à  
vous prie  
de vous  
office to  
sera deü  
passion

**E**St-il  
que vou  
petits Ve  
ma part  
tout le p  
bien glo  
personne  
je n'ose  
n'ai ni m

fois que cela ne vous arriveroit jamais. Faites donc que je sache s'il y aura encore quelque chose à negocier dans ce Pais. Je croi que l'amitié de Monsieur de \* \* \* est endormie pour moi. Il n'y a point de mal que je l'éveille par une petite jalousie, & que je m'adresse à vous plutôt qu'à lui pour être éclairci de ce qui regarde mon voiage ? Faudra-t-il que je passe les Monts, ou que je retourne à Paris ? Faites-le moi savoir, je vous prie, Monseigneur ne refusera pas de vous le dire, & j'aurai pour ce bon office toute la reconnoissance qui vous fera deü. Je suis à vous avec toute la passion imaginable.

---

*A Monseigneur le \* \* \**

**E**St-il possible, MONSEIGNEUR, que vous me parliez tout de bon des petits Vers que l'on vous a donnez de ma part, & que vous les aïez lûs avec tout le plaisir que vous dites ? Je serois bien glorieux d'être approuvé d'une personne d'un goût si excellent, mais je n'ose me flatter d'un succès que je n'ai ni merité, ni attendu. Je suis même



en peine de quelle maniere je vous dois témoigner la reconnoissance que j'ai de la Lettre obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous êtes si généreux que j'apprehende de passer pour intéressé en vous rendant les tres-humbles graces que je vous dois. On pourroit s'imaginer que je ne vous remercie de cette premiere faveur que pour en obtenir d'autres dans les occasions qui s'en presenteront. Mais, MONSIEUR, vous en jugerez plus favorablement, & s'il m'arrive d'implorer votre crédit, vous aurez la bonté de croire que ce sera plutôt pour donner de l'exercice à votre humeur bien-faisante, & pour accroître votre reputation, que pour les autres avantages qui m'en pourront revenir. Les marques d'estime & de bien-veillance dont vous m'honorez me sont d'un assez grand prix pour contenter mon ambition, & pour m'obliger d'être à vous toute ma vie avec la reconnoissance & le respect que je dois.



*A Madame*

Que  
longue &  
de quoi  
reproche  
quand v  
ges de la  
& me d  
vous sup  
me plus  
que vou  
vous ête  
fièvre, p  
plus que  
pas senti  
pour me  
vous ête  
votre eff  
depuis d  
oublions  
cherch  
pos. Si  
action a  
somm  
monde,  
II. A

*A Madame de \*\*\**

**Q**ue v<sup>otre</sup> Lettre me plaît ! Elle est longue & obligeante ; mais, MADAME, de quoi vous avisez-vous d'y mêler des reproches , & de douter de mon amitié, quand vous me donnez des témoignages de la vôtre ? C'est me faire du bien & me dire que j'en suis indigné ; je vous supplie tres-humblement de ne me plus outrager de la sorte , à moins que vous ne vouliez me persuader que vous êtes entierement guérie de vôtre fièvre , puisque vous ne vous plaignez plus que d'un mal que vous ne devriez pas sentir. Je me console de voir que pour me reprendre de quelques fautes , vous êtes contrainte de rappeler dans vôtre esprit ce qui n'y devoit plus être depuis deux mois ; mais, MADAME , oublions le passé , je vous prie , & ne cherchons point à troubler nôtre repos. Si quelque parole ou quelque action a pû blesser l'amitié dont nous sommes liez , j'en ai tous les regrets du monde , & je vous proteste que mes in-

*II. Partie.**L I*

402 *Réponses sur toutes sortes*

tentions n'ont jamais été mauvaises. Ne tournons donc plus la veüe de ce côté-là. Ce n'est pas que je craigne que vous trouviez quelque chose contre moi ; mais je ne puis souffrir d'être accusé d'un crime par la plus belle personne du monde. Le soupçon que vous auriez , me tiendrait lieu de supplice , & cependant je vous puis assurer que le hazard seul me fit paroître coupable. Aussi ne veux-je point accepter le pardon que vous m'offrez. Je vous prie de m'excuser si je refuse quelque chose de vous. Je croi que vous êtes bien-aise , que je n'en aie pas besoin , & que vous ne doutez pas qu'au lieu de vous avoir fait une infidélité , je ne vous aie toujours aimée plus que moi-même. Je passe plus avant , je m'imagine qu'il n'y a point d'homme au monde qui ne doive avoir la même passion que moi pour une personne si accomplie , & c'est ce qui me donne souvent des chagrins mieux fondez que ceux que vous venez de me témoigner. Mais, M A D A M E , encore une fois , mettez vôtre esprit en repos , & ne m'accusez jamais d'un crime que je suis incapable de commettre.

A  
J E vous  
graces ,  
vous m'a  
mais vo  
plâit , de  
geans do  
servir. Vo  
dit du bi  
m'en fai  
M A D A  
que d'un  
lance qu  
qu'il y a  
dont le so  
par les bi  
perer ; m  
j'aimeroi  
parce qu  
parce que  
témoigna  
Après cel  
êtes fache  
des loüan  
grand pri  
desirer ?

*A Madame la D. de \*\*\**

**J**E vous rends mille tres-humbles graces , M A D A M E , de la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, mais vous me permettrez , s'il vous plaît , de me plaindre des termes obligans dont vous avez bien voulu vous servir. Vous n'êtes pas contente d'avoir dit du bien de moi , vous souhaitez de m'en faire. Ne m'en faites-vous pas , M A D A M E , en me donnant des marques d'une estime & d'une bienveillance qui sont si precieuses ? J'avoue qu'il y a des personnes de vôtre rang dont le souvenir ne me toucheroit que par les bienfaits que j'en pourrois espérer ; mais pour vous , M A D A M E , j'aimerois bien moins vos liberalitez , parce qu'elles me feroient utiles , que parce que je les regarderois comme un témoignage de vôtre approbation. Après cela direz-vous encore que vous êtes fachée de ne m'avoir donné que des loüanges , si elles sont d'un assez grand prix pour ne me laisser rien à desirer ? Ce ne sont veritablement que

474 *Réponses sur toutes sortes*  
des paroles ; mais quelles paroles !  
Elles sont plus puissantes que celles  
dont la Magie compose ses charmes.  
Aussi vous puis-je assûrer que je serai  
heureux tant que je me souviendrai de  
la grace que vous venez de me faire,  
& que la fortune ne me pourra plus  
nuire qu'en me faisant perdre la mé-  
moire. J'espère qu'elle ne me traitera  
pas si cruellement, & que je vous pour-  
rai toujours dire que je suis à vous ,  
MADAME , avec tout le respect &  
toute la reconnoissance que je dois.

---

*A Monsieur de \*\*\**

P Uisque vous n'approuvez pas la re-  
solution que j'avois prise , je n'ai garde  
de l'exécuter. Ce n'est pas qu'après  
avoir examiné ce dessein , je ne l'eusse  
communiqué à mes Amis. Ils m'a-  
voient tous assuré que je n'en pouvois  
attendre que des suites avantageuses ,  
& cependant je ne laissai pas d'appeller  
de leur sentiment au vôtre , & de vous  
consulter sur ce que j'avois à faire. La  
réponse que vous m'avez faite , a été  
une décision absoluë , je la suivrai , &

je me re-  
sées qui  
aux vôt  
cœur, &  
dans tou  
pourrai  
sion je su

EN vo  
heureuse  
sieur l'A  
plus ain  
qu'elle n  
tez, elle  
Cet hon  
extrême  
cependa  
les perle  
tomber.  
est indu  
qu'il voi  
il donne  
il n'est a  
une dou  
monde.  
vertu, &



je me repens même d'avoir eu des pensées qui ne se trouvent pas conformes aux vôtres. J'y renonce de tout mon cœur, & vous verrez par ma déférence dans toutes les occasions, où je vous la pourrai montrer, avec quelle soumission je suis à vous.

---

*A Madame de \* \* \**

EN vérité, MADAME, vous êtes heureuse d'avoir un Oncle tel que Monsieur l'Abbé de \* \*. Jamais vertu ne fut plus aimable que la sienne. Encore qu'elle ne se sente point de nos infirmités, elle s'y accommode parfaitement. Cet homme admirable a une aversion extrême pour toutes sortes de vices, & cependant il ne regarde qu'avec pitié les personnes qui ont le malheur d'y tomber. Il ne se pardonne rien, & il est indulgent à la plus part des fautes qu'il voit commettre. Enfin, MADAME, il donne des roses & garde les épines, il n'est austère que pour lui seul, & il a une douceur charmante pour tout le monde. C'est par-là qu'il fait aimer la vertu, & qu'il corrige tous ceux qui le

406 *Réponses sur toutes sortes*

voient sans les reprendre. Je pense que vous ne serez pas fâchée de m'avoir demandé mon sentiment sur une chose dont peu de gens vous peuvent mieux rendre compte que moi, & je puis même vous assurer que personne ne prend plus d'intérêt que moi en tout ce qui regarde votre maison. Je suis tout à vous.

---

*A Madame de \*\*\**

**V**ous me demandez l'éclaircissement d'une chose dont j'ai eu de la peine à me souvenir, mais comme je suis bien-aîsé de satisfaire votre curiosité autant que je le puis, j'ai rappelé mes idées sur ce que vous vouliez savoir. J'ai même revu ce qu'en a dit il y a environ douze ans, un Auteur à qui nous devons de tems en tems des recits de ce qui arrive de plus extraordinaire. Il assure que du tems de la feuë Reine de Pologne on trouva dans les forests de Lithuanie un Enfant d'environ huit ans qui avoit été nourri par une Ourse, qui vivoit parmi les Ours, & que l'on appella *l'Enfant-Ours*. Ses traits étoient

Mr de  
Vizé.

assez beaux sur  
ces sur  
mer qu'  
Messieur  
& qu'il  
de recr  
s'être ég  
branches  
une agili  
remarqu  
de Polog  
le soin d  
filles de  
Varsovie  
pour son  
étoit bie  
tirer que  
passée qu  
Mais, M  
que la Re  
qu'on eût  
parole à  
que l'on  
venu à  
rocité, &  
prochoir  
de la Cro  
à manger  
qu'il avo  
loit devo

assez beaux , mais on voïoit des cicatrices sur tout son visage. Il est à presumer qu'elles venoient des ongles de Messieurs les freres les jeunes Ours , & qu'il se joüoit avec eux aux heures de recreation. Il pouvoit bien aussi s'être égratigné contre les ronces & les branches d'arbre qu'il traversoit avec une agilité surprenante , comme on le remarqua lorsqu'on le prit. La Reine de Pologne à qui on l'apporta , donna le soin de le nourrir & de l'élever aux filles de la Charité qu'elle a fondées à Varsovie , & voulut qu'on n'oubliât rien pour son instruction. Cette Princesse étoit bien-aise de voir si l'on pourroit tirer quelque connoissance de sa vie passée quand il auroit appris à parler. Mais , M A D A M E , la Relation porte que la Reine de Pologne mourut avant qu'on eût pû faire prononcer une seule parole à l'Enfant-Ours , quelque peine que l'on eût prise pour cela. On étoit venu à bout seulement d'adoucir sa ferocité , & de le rendre sociable. Il s'approchoit du monde , & faisoit le signe de la Croix , parce qu'on ne lui donnoit à manger que lorsqu'il l'avoit fait. Dès qu'il avoit du pain , il s'enfuoit & l'alloit dévorer en bête. Il déchiroit tout

408 *Réponses sur toutes sortes*

ce qu'il rencontroit avec ses ongles & ses dents, & vous jugez bien qu'il n'avoit pas la discretion d'épargner ses habits. Son plus grand plaisir étoit de gratter la terre, d'y faire des ouvertures, & de s'y jeter. Depuis la mort de la Reine de Pologne on n'en a pas ouï parler. Un Evêque de Lithuanie s'en chargea; mais on n'a pas seu quels progrès ont eu les soins qu'il en a pris. Vous ne doutez pas, *MADAME*, que cet enfant n'eût été exposé, & qu'il ne fût le fruit d'un amour qui fuïoit l'éclat. Si toutes les femmes vivoient comme vous, on ne verroit point de ces petits Ours.

---

*A Monsieur de \*\*\**

**V**ous ne m'êtes point obligé, *Monsieur*, quand je relis l'Ouvrage que vous m'avez envoyé, j'y trouve toujours de nouvelles graces. La narration en est concise, nette & agréable, le raisonnement fort, l'élocution belle & noble, & les railleries fines & delicates. J'y ai fait néanmoins de petites notes, & j'ai écrit au dessous les raisons qui m'ont

m'ont n  
seront d  
avec im  
quels for  
regler le  
tistaire n  
pourrez

**P**Arlez  
Monfieur  
apprehen  
vous don  
celles qu  
étoient c  
dangereu  
ne verrio  
vous, M  
avez été  
merite, &  
été ébran  
couter q  
tout ce d  
rage. Ra  
rien de  
flateuses  
ceres  
II, Pa

m'ont porté à les faire. Je ne sai si elles seront des raisons pour vous. J'attens avec impatience que vous m'écriviez quels sont vos sentimens là-dessus pour regler les miens. Je vous conjure de satisfaire ma curiosité le plutôt que vous pourrez, & de me croire tout à vous.

---

*Au même.*

**P** Arlez-vous tout de bon, mon cher Monsieur, quand vous dites que vous apprehendez que les louanges que je vous donne, ne vous gâtent l'esprit? Si celles que vous recevez à tout moment étoient capables de produire un effet si dangereux; il y a long-tems que nous ne verrions pas d'homme plus gâté que vous. Mais, mon cher Monsieur, vous avez été loué par tant de personnes de merite, sans que vôtre modestie en ait été ébranlée, que vous ne pouvez pas douter qu'elle ne soit à l'épreuve de tout ce que je puis dire à vôtre avantage. Rassûrez-vous, & ne craignez rien de mes paroles. Bien loin d'être flatteuses, elles ne sont pas moins sinceres; quand elles publient ce que



410 *Réponses sur toutes sortes*  
vous valez , que lorsque je vous pro-  
teste que je suis tout à vous.

---

*A Madame de \*\*\**

**Q**UE je vous plains , M A D A M E ,  
d'être visitée si souvent de l'Abt é qui  
fait le Docteur Regent de votre quar-  
tier. Je sai que dès qu'il a ouvert la  
bouche il ne déparle plus , & que les  
Sentences, les Proverbes & les Cita-  
tions dont il accable les gens, ne sont  
guere propres à divertir une personne  
qui est sujette à la migraine. Je ne sau-  
rois lui pardonner le mal que vous font  
ses importunités , ni le tems qu'il vous  
déroba l'autre jour , & que vous vou-  
liez employer à m'écrire. Reparez la  
chose, je vous en conjure , & faites-  
moi savoir les particularitez de l'affaire  
que vous aviez resolu de me recom-  
mander. Souvenez-vous, s'il vous plaît,  
M A D A M E , que je ne souffrirai jamais  
que vous donniez cette commission à  
un autre. Parlons franchement , où  
trouverez-vous une personne qui la  
puisse executer avec plus de zele , & qui  
soit plus absolument à vous ?

AU  
faites su  
me dema  
ces à vot  
adrez  
les gens  
vos Ami  
être for  
de la cho  
son aussi  
peut dire  
Mogol ;  
rablement  
la sorte d  
Cependa  
avons pe  
de dire M  
de Theatr

Il est  
re  
Legue  
m  
Du Gr  
G

*A la même.*

AU lieu des excuses que vous me faites sur les éclaircissemens que vous me demandez quelquefois, j'ai des grâces à vous rendre de ce que vous vous adressez à moi plutôt qu'à tant d'habiles gens que vous avez à choisir parmi vos Amis. Il est vrai qu'il ne faut pas être fort savant pour décider d'abord de la chose dont il s'agit. Vous avez raison aussi-bien que votre voisin. L'on peut dire le Grand Mogor, & le Grand Mogol; mais ce dernier est incomparablement plus usité. Je l'ai vû écrit de la sorte dans la plûpart des Relations. Cependant un grand Poëte que nous avons perdu depuis peu, n'a pas laissé de dire Mogor, dans une de ses Pièces de Theatre.

Par Mr  
Cornel-  
le.

*Il est vrai que je rêve & ne saurois  
résoudre,*

*Lequel des deux je dois le premier  
mettre en poudre,*

*Du Grand Sophy de Perse ou bien du  
Grand Mogor.*

M m ij

412 *Réponses sur toutes sortes*

L'Empire de ce Grand Potentat s'appelle *Indostan*, & comprend la plus grande partie de la terre-ferme de l'Inde. On dit qu'il a six cens cinquante lieues d'étenduë d'Orient en Occident, & plus de quatre cens cinquante du Septentrion au Midi. On le divise ordinairement en quarante Roiaumes, dont la plupart tirent leurs noms de leurs Villes Capitales. Celle d'Agra séjour de l'Empereur est si grande, & si pleine d'Habitans, que l'on assure que l'on en pourroit tirer deux cens mille hommes capables de porter les armes. Le Mogol pretend être descendu du fameux Tamerlan. Chah-Jean pere du Mogol qui regne aujourd'hui, avoit quatre fils qu'il fit Gouverneurs des quatre principales Provinces de son Empire; mais étant tombé malade d'une maladie qui dura fort long-tems, ses quatre fils vécutrent dans l'indépendance, & aspirerent tous quatre à la Couronne. Ils armerent pour ce sujet, après la mort de leur pere, & se firent une guerre cruelle durant cinq ans. Le troisieme appellé *Aureng-Zebe*, fut plus fin que les autres, comme il est assez ordinaire aux gens de son humeur. Il vivoit en Dervich, c'est-à-dire, qu'il

étoit de  
Il arriva  
fit accro  
ment po  
n'avoit  
monter  
mieux q  
qui lui e  
des Aîn  
leur sero  
reconn  
de peine  
deux Ar  
attaqua  
désit &  
dont il j  
au Roi  
Oncle q  
sieur de  
remmen  
est dans  
tire son  
belle & g  
montagn  
sur le for  
comme u  
y est Ma  
des Perse  
que je n  
d'une gue

étoit devot de profession dans sa secte. Il attira dans son parti son Cadet, & lui fit accroire que n'ayant aucun attachement pour les grandeurs de la terre, il n'avoit pris les armes que pour le faire monter sur le Trône: Qu'il aimoit bien mieux que l'Empire fût au plus jeune qui lui en sauroit gré, que de le céder à des Aînez qui pourroient croire qu'il leur seroit dû, & n'en auroient aucune reconnoissance. Il n'eut pas beaucoup de peine à persuader son Cadet, & des deux Armées n'en aiant fait qu'une, il attaqua séparément les deux Aînez, les défit & s'empara de la Souveraineté dont il jouit à présent. Il fait la guerre au Roi de Golconde. Vous avez un Oncle qui fut en ce pais-là avec Monsieur de la Haie, & vous savez apparemment que le Roïaume de Golconde est dans les Indes au deçà du Gange. Il tire son nom de sa Capitale qui est une belle & grande Ville située au bas d'une montagne. On a construit la forteresse sur le sommet, & le Palais du Roi fait comme une troisième Ville. Le Peuple y est Mahometan, & suit les opinions des Perses. Vous jugez bien, MADAME, que je n'entrerai point dans le détail d'une guerre où vous ne prenez aucun

414 *Réponses sur toutes sortes*

intéressé. Je vous dirai seulement que les Troupes du Roi de Golconde s'étoient toujours défendues avec beaucoup de valeur sous un Général nommé Ibrahim ; mais le premier Ministre du Roïaume n'ayant point d'égard aux services d'Ibrahim , lui ôta le commandement de l'Armée pour le donner à son frere. Depuis ce tems-là les choses ont entièrement changé de face , & l'on dit que le pauvre Roi de Golconde est dans la Citadelle serré de près par ses Ennemis. Je ne vous rendrai pas un compte plus exact de ce que je puis savoir de ce pays-là , il vaut mieux que je finisse , & que je vous assure que je suis tout à vous.

---

*A Monsieur de \*\*\**

Que je vous trouverois attrapé, mon cher Monsieur , si je répondois par une espece de pointe aux agréables choses que vous m'avez écrites ! Je n'aurois qu'à dire qu'au lieu que vous aïez des affaires par dessus la tête , vous avez la tête au dessus de toutes les affaires , dont on vous pourroit charger. Mais les jeux des mots ne sont non plus de

vôtre goût  
les laïcs  
s'ériger  
vous pla  
tres-imp  
mon che  
de super  
travaill  
prenez d  
plier  
quand o  
cessé d  
compar  
si vous n  
vôtre re  
blement  
pourra v  
les d'ext  
peines e  
au lieu  
laissant  
mentero  
cens mil  
vous , &  
ce qui r  
famille  
forte , &  
de l'avis  
pouvez  
tion ni



vôtre goût que du mien. Nous pouvons les laisser aux gens qui veulent briller & s'ériger en Beaux-Esprits. Parlons , s'il vous plaît , d'une chose que je trouve tres-importante. Vous travaillez trop, mon cher Monsieur , & quelque esprit de superiorité que vous aïez , vous ne travaillerez pas long-tems , si vous ne prenez quelque relâche. Peut-on s'appliquer depuis le matin jusqu'au soir quand on veut vivre ? Au nom de Dieu cessez de vous tuer. Vous établirez incomparablement mieux votre maison , si vous ne lui sacrifiez qu'une partie de votre repos. Considérez qu'un redoublement d'étude durant six mois vous pourra valoir deux ou trois cens pistoles d'extraordinaire , & finir toutes vos peines en vous mettant au tombeau ; au lieu que des soins moderez vous laissant vivre encore trente ans , augmenteront votre bien de plus de quatre cens mille livres. L'amitié que j'ai pour vous , & l'intérêt que je prens en tout ce qui regarde votre petite & aimable famille , m'obligent à vous parler de la sorte , & à vous conjurer de profiter de l'avis que je vous donne. Vous n'en pouvez recevoir pour votre conservation ni de meilleur , ni qui vienne

416 *Réponses sur toutes sortes*  
d'une personne qui soit plus absolu-  
ment à vous.

---

*A Madame de \*\*\**

**V**ous avez beau faire, M A D A M E, vous serez toujours loüée, & dussiez-vous en enrager, j'ajouterai que vous ne le serez jamais assez. Je vous dirai même, que la Lettre que je viens de recevoir de vous, est d'un tour si délicat, que je ne vous aurois point fait de réponse, si je pretendois à bien écrire. Mais puisque vous n'aimez non plus qu'on vous parle de vôtre esprit que de vos yeux, il vaut mieux que je vous raconte les particularitez que vous me demandez sur le mariage de Mademoiselle de \*\*\* que j'appellois *pomme d'api*. Il n'y avoit pas de plus grosse cour que chez elle dans tout nôtre quartier, depuis que vous étiez allée à la campagne. Entre tant d'Adorateurs, Monsieur vôtre cousin, & son cher Ami furent les plus assidus. Comme ils étoient les mieux faits & les plus galants, ils furent aussi traitez plus favorablement que tout le reste. Ce-

pendant  
pretend  
étoit ég  
touchée  
mais ils  
étoient l  
n'oseren  
Ils vinre  
sie, ma  
Il n'y a  
& de C  
divertir  
joint à  
ne servi  
de \*\*\*  
Elle ne  
clarer,  
à laisser  
rent in  
frequen  
le sujet  
rent de  
& qu'il  
modere  
avoient  
pour se  
Madem  
l'équité  
roit la B  
tre, de p

pendant ni l'un ni l'autre ne pouvoit pretendre à être préféré. Leur merite étoit égal , & la Demoiselle en étoit touchée également. Ils eurent dépit , mais ils n'en firent aucun éclat ; ils étoient liez d'une amitié si forte , qu'ils n'osèrent se regarder comme Rivaux. Ils vinrent à bout de cacher leur jalousie , mais ils redoublerent leurs soins. Il n'y a partie de promenade , d'Opera & de Comedie , qu'ils ne fissent pour divertir la Belle. Ces empressemens joints à une complaisance continuelle ne servirent qu'à jeter Mademoiselle de \*\*\* dans un plus grand embarras. Elle ne fut pour qui elle se devoit declarer , & son irresolution venant enfin à lasser ses deux Amans , ils lui rendirent insensiblement des visites moins frequentes. Ils se demanderent ensuite le sujet de ce changement , & ils avoient de bonne foi qu'on se lasse de tout , & qu'il n'y a point d'ardeur qui ne se modere. Considerant neanmoins qu'ils avoient fait une dépense considerable pour se mettre bien dans l'esprit de Mademoiselle de \*\*\* , ils crurent que l'équité vouloit que celui qui posséderoit la Belle , donnât mille écus à l'autre , de peur qu'il ne perdît son argent.

418 *Réponses sur toutes sortes*  
& la Maîtresse. De son côté la Belle vit avec chagrin ce refroidissement en deux Cavaliers qu'elle estimoit , & craignant qu'ils ne vinssent à changer tout-à-fait , elle resolut de se declarer en faveur de celui qui lui rendroit la premiere visite. C'est monsieur vôtre cousin qui la rendit , & qui fut preferé. Il m'a avoué depuis que son bonheur est encore au dessus de ce qu'il avoit esperé , mais je ne sai s'il est prêt à paier les mille écus. Quand je lui en ai parlé , il m'a répondu , que si son Ami les avoit dépensez , il en avoit eu du plaisir & même de l'honneur. Cette affaire ne se terminera qu'à vôtre retour , & je croi que vous serez le Parlement qui en décidera. Mais M A D A M E , souvenez-vous , s'il vous plaît , que les procès qui traînent , ne valent jamais rien pour les parties : venez mettre fin à celui-là le plutôt que vous pourrez , j'attens avec une extrême impatience de voir prononcer un Arrest par la plus belle bouche du monde.



A Mo  
Q  
dre de m  
que pour  
dre la p  
exprime  
agrémen  
drois de  
avoir un  
vous en  
lui. J'ai  
maniere  
vous ne  
est bien  
qu'avec  
d'avoir  
faire br  
tour de  
der ce q  
l'esprit.  
un hom  
êtes , c  
pas obli  
des pen  
mots ?  
vous ne

---

*A Monsieur le Marquis de \*\*\**

**Q**ue vous êtes injuste de vous plaindre de mon silence ! Ne semble-t-il pas, que pour vous écrire il n'y a qu'à prendre la plume ? Il faut penser , il faut exprimer ; mais , bon Dieu, avec quel agrément & quelle délicatesse ! Je voudrois de tout mon cœur qu'il y pût avoir un autre Marquis de \*\*\* , & que vous eussiez commerce de Lettres avec lui. J'aurois le plaisir de voir de quelle manière vous vous y prendriez , & si vous ne seriez point embarrassé. Il vous est bien aisé , quand vous ne traitez qu'avec des personnes comme moi , d'avoir l'imagination belle & vive , de faire briller de la nouveauté dans le tour de vos expressions , & de hazarder ce qui vous passe de plus hardi dans l'esprit. Mais si vous aviez à contenter un homme d'aussi bon goût que vous êtes , quelles mesures ne seriez vous pas obligé de prendre , pour le choix des pensées , & pour l'arrangement des mots ? Croïez-moi , MONSIEUR , vous ne seriez pas sans peine , & je me



trompe fort si pour finir vous n'aviez recours à quelque tour particulier, au lieu d'une protestation sincere comme celle que je vous fais, d'être toute ma vie tres-absolument à vous.

---

*A Monsieur de \*\*\**

P Uisque vous voulez sçavoir ce que je pense de la Lettre que vous m'avez envoyée, je vous en dirai mon sentiment avec la franchise que vous demandez. Il me semble que l'homme qui vous en a regalé, meurt d'envie d'écrire mieux qu'il ne peut. Il charge son pauvre stile d'adverbes & d'épitetes, il l'en accable en s'imaginant qu'il le rend fort. Pour ne pas tomber dans de basses expressions, il se guinde si haut qu'on le perd de veüe. Ce que je trouve de fort plaisant, est qu'il n'a pas employé une seule fois le mot *et*, dans toute sa Lettre. J'ai ry de la peine qu'il s'est donnée, & de ce qu'il vous a dit qu'il trouve cette conjonctive trop commune pour s'en servir. Je lui conseillerois de ne manger plus de pain, parce que tout le monde en mange.

Mais c'est  
est même  
Vous sça  
jour, qu  
& les pi  
de regar  
ces étoie  
bon jour  
suis entie

J E ne p  
vous den  
dans ma  
feuille. C  
de la pe  
suivis, &  
raconter  
lant Pla  
au Roi pr  
Les prem  
les autres  
nuit, &  
mode po  
moiselle  
cet, & le  
blement

Mais cessons de critiquer une chose qui est même peu digne d'être examinée. Vous sçavez ce que nous disions l'autre jour, que lorsqu'on pesoit les écus d'or & les pistoles, l'on ne s'avisoit guere de regarder si les sou & les petites piéces étoient de poids. Je vous donne le bon jour, mon cher Monsieur, & je suis entierement à vous.

---

*Au même.*

**J**E ne puis vous envoïer les Vers que vous demandez, je ne les trouve ni dans ma memoire, ni dans mon portefeuille. Contentez-vous, s'il vous plaît, de la petite aventure dont ils furent suivis, & que vous me priez de vous raconter. Monsieur de \*\*\* fit un galant Placet comme pour être présenté au Roi par les Amans contre les Filoux. Les premiers se plaignoient de ce que les autres les empêchoient de sortir la nuit, & de profiter d'un tems si commode pour leurs rendez-vous. Mademoiselle de Sc... répondit à ce Placet, & les Filoux se défendirent agréablement par son secours. Ils se moque-

422 *Réponses sur toutes sortes*

rent des Amans timides , & dirent que puisqu'ils avoient peur , ils n'étoient pas dignes de ces rendez-vous dont ils parloient si haut. Ils ajoutèrent même que leur crainte étoit mal fondée , & que leurs bourses n'étoient pas assez pleines pour attirer les Voleurs ; que les présens de leurs Maîtresses qu'on leur pourroit prendre , ne consistoient qu'en quelques petits bracelets de cheveux : Qu'ils étoient bien differens des Amans qui vivoient sous le Regne de Henry le Grand , *d'amoureuse mémoire.* Que l'on trouvoit sur eux les Portraits de leurs Belles dans des boîtes d'or enrichies de diamans. Si on venoit à les leur voler , ils les rachetoient le lendemain plus qu'elles ne valoient , & ne manquoient jamais de païer le secret qu'il leur importoit que l'on gardât pour les Portraits. Ces Placets plurent extrêmement , on trouva que les Vers en étoient jolis , & tout le monde en voulut avoir des copies , mais peu de gens savent la suite dont j'ai promis de vous faire part. Je vous dirai donc que quatre ou cinq mois après que l'on ne songeoit plus à parler du démêlé des Amans & des Filoux , on vint , le jour de l'An , sur les dix heures du matin

heurter  
Mademo  
Buillon  
ouvrir ,  
un hom  
moultach  
de la cul  
poignard  
voir en d  
de son m  
Laquais  
de fraïeu  
rencontr  
tre illust  
Crois.  
nous som  
court un  
nous va t  
la chamb  
ce qu'on  
felle de S  
voiez-vo  
un Cava  
tête, & q  
née , & c  
une aum  
leurs? Po  
dites-lui  
ma fortun  
Demoisel

heurter assez rudement à la porte de Mademoiselle de Scu . . . Le petit du Buissou que vous connoissez , courut ouvrir , & pensa mourir de peur. Il vit un homme terrible par sa mine , par sa moustache , & sur tout par la ceinture de sa culotte garnie de pistolets , de poignards , & de bayonnettes qu'il laissa voir en entrant , & qu'il avoit cachées de son manteau dans les ruës. Le petit Laquais s'enfuit aussi vite qu'une grande fraïeur le peut permettre , & aiant rencontré la Demoiselle qui est à nôtre illustre Amie. Ah ! Mademoiselle Crois . . . s'écria-t-il en tremblant , nous sommes perdus ; il y a dans la court un grand Diable d'homme qui nous va tous tuer. Crois . . . entre dans la chambre de sa Maîtresse , & raporte ce qu'on vient de lui dire. Mademoiselle de Scu . . . tâche de la rassûrer. Ne voïez-vous pas , lui dit-elle , que c'est un Cavalier qui ne sait où donner de la tête , & qui vient dans une ruë détournée , & chez une fille , croïant recevoir une aumône plus considerable qu'ailleurs ? Portez-lui ces deux pistoles , & dites-lui que je serois plus liberale si ma fortune étoit en meilleur état. La Demoiselle enhardie par ce present

424 *Réponses sur toutes sortes*  
qu'elle avoit à faire, aborda l'homme terrible, mais ce ne fut qu'avec une grande révérence. Monsieur, lui dit-elle, voilà ce que Mademoiselle vous envoie. Elle vous prie de l'excuser si elle n'a pas l'honneur de vous voir. Dites à Mademoiselle votre Maîtresse, lui répondit-il en s'humanisant, & en refusant l'argent, que je viens pour donner, & non pas pour recevoir. Presentez-lui cela de ma part, ajouta-t-il, en lui mettant une petite corbeille entre les mains. Il n'eut pas plutôt achevé ces mots qu'il sortit, & la Demoiselle prit cette aventure pour un enchantement. Elle la raconta à sa Maîtresse qui n'en fut pas moins surprise, sur tout lors qu'elle ouvrit la Corbeille. Elle y trouva une bourse de point d'Espagne d'or, d'un travail admirable. Il y avoit dans cette bourse un bracelet de pierreries avec un petit Madrigal où l'homme terrible parloit à peu près de cette sorte : *Illustre Sapho, je viens de la part de mes Camarades les Filoux pour vous donner vos étrennes, & vous offrir la plus jolie bourse que nous aïons volée depuis que vous eûtes la générosité de défendre nôtre cause.* Mademoiselle de Sc... connut par le tour  
des

des Ver  
d'une  
present  
grande  
lant, q  
toute l'a  
drois bie  
pour moi  
mais sach  
plus abso

N  
E m  
vous prie  
ne me  
écrire; m  
puis deu  
d'un jour  
on le fair  
fâché qu  
faire, je  
quité, j'a  
donné à v  
faire part  
aviez env  
profité de  
laisse pas  
II.



des Vers , & par cette liberalité faite d'une maniere si ingénieuse , que le present lui venoit d'une personne de grande qualité , & d'un esprit fort galant , qui a pour elle toute l'estime & toute l'amitié qu'elle merite. Je voudrois bien que vous en eussiez autant pour moi. Je sai que je ne le merite pas, mais sachez que l'on ne peut être à vous plus absolument que je suis.

---

*A Monsieur de \* \* \**

**N**E m'accusez point de paresse , je vous prie , il n'a pas tenu à moi que je ne me sois donné l'honneur de vous écrire ; mais vôtre Portier m'assure depuis deux mois que l'on vous attend d'un jour à l'autre. Je ne sai pourquoi on le fait parler ainsi ; mais je suis bien fâché qu'ayant des remercimens à vous faire , je ne m'en sois pas encore acquité. J'ai appris que vous aviez ordonné à vôtre Valet de chambre de me faire part de quelque gibier que vous aviez envoyé , & quoique je n'aie pas profité de vos bonnes intentions , je ne laisse pas de vous en être obligé. Je

*II. Partie.*

Nn

426 *Réponses sur toutes sortes*

vous en aurois témoigné ma reconnoissance, si l'on ne m'avoit encore assuré que vous étiez en chemin pour revenir. Ce n'est que depuis peu de jours que l'on ne me paie plus de cette esperance. Monsieur le Chevalier me dit dernièrement que vous aviez envoié querir vôtre *Committimus*, & je jugeai par-là que vous seriez encore quelque tems en Provence. Ainsi, MONSIEUR, si vous trouvez bon que je me donne quelquefois l'honneur de vous écrire des nouvelles du monde, vous n'aurez qu'à me le faire connoître par un mot de réponse. Si vous vouliez bien aussi me donner quelques commissions, vous verriez par la maniere exacte & prompte, dont je m'en acquiterois, avec quelle ardeur & quelle soumission je fais à vous.

---

*A Monsieur le Marquis de \*\*\**

**L**Oüez la Chasse tant qu'il vous plaira, mais permettez-moi de n'être pas de vôtre sentiment & de vous dire le mien. Je ne trouve pas mauvais qu'un homme de vôtre âge & de vôtr

qualité  
tissement  
qu'il s'e  
nuelle, j  
gers où  
deur que  
& je ve  
Sanglier  
tion de n  
gneur. M  
la dépen  
soutenir  
Ne savez  
par ses d  
gneurs d  
leurs Me  
nons au p  
vous prie  
ze lievres  
seriez pl  
Croiez-m  
la camp  
à la Co  
beaucoup  
n'oubliez  
qu'à la g  
aux honn  
bier par l  
dis pas d  
ment que

qualité prenne quelquefois ce divertissement-là , mais je ne puis souffrir qu'il s'en faſſe une occupation continue. Je ne conte pour rien les dangers où vous expoſe, ſans gloire, l'ardeur que vous avez pour cet exercice , & je veux même que les Cerfs & les Sangliers de vos foreſts aient la diſcretion de ne s'en prendre pas à leur Seigneur. Mais conſidérez , s'il vous plaît, la dépenſe que vous êtes obligé de ſoutenir pour ſatisfaire cette paſſion. Ne ſavez vous pas qu'Acteon devoré par ſes chiens avertit les Grands Seigneurs de ne ſe pas laiſſer ruiner par leurs Meutes ? Ce n'eſt pas tout , venons au plus eſſentiel , & dites-moi , je vous prie , ſi pour prendre dix ou douze lièvres de plus dans un an , vous en ſeriez plutôt Maréchal de France ? Croïez-moi , M O N S I E U R , dérobez à la campagne un tems que vous devez à la Cour & à l'armée. Vous avez beaucoup d'eſtime pour les Romains , n'oubliez pas qu'ils ne s'adonnoient qu'à la guerre. Ils faiſoient la guerre aux hommes & laiſſoient tuer le gibier par leurs Eſclaves. Je ne vous en dis pas davantage, je ſouhaite ſeulement que vous profitez de mes avis.

N n ij

Je vous donne le bon jour , M O N  
S I E U R , & je suis à vous avec tout le  
zele imaginable.

---

*A Madame de \* \* \**

**J**E suis assez éloigné de vous pour ne pas craindre d'être battu quand je vous dirai tout ce que je pense. Je vous declare donc avec autant de hardiesse que de sincerité, que vous êtes une grande Enchanteresse. Si vos yeux ne m'avoient entierement pris au Palais Roial , vôtre Lettre auroit achevé de me charmer au Fauxbourg saint Germain. Je l'ai reluë plus de vingt fois avec un plaisir sensible , & je l'admire de telle sorte que je ne comprends pas que j'ose vous faire réponse. Vos pensées & vos expressions brillent du plus beau feu du monde , & l'on y trouve je ne sai quoi de si aisé & de si naturel, que l'on juge bien qu'il en coute moins à vôtre esprit qu'à vôtre main à écrire de si agréables choses. Enfin , vous n'êtes pas moins habile homme que belle femme. Si vôtre modestie vous empêche de le croire , c'est tant

pis pour  
Si vous  
riez plu  
que je n  
deviend  
garderie  
plus abl  
puis d're

Je cro  
console  
jeunesse  
ploi que  
dirai là-  
fois Ma  
sieur le  
voit un  
dans un  
Monfien  
lui repr  
corrige  
qu'on en

**O**N  
j'ai un p  
si vous  
cause q

pis pour vous , & non pas pour moi. Si vous étiez plus credule , vous en seriez plus heureuse , & je ne doute pas que je n'en fusse plus malheureux. Vous deviendriez si fiere que vous ne me regarderiez pas , quoique je sois à vous plus absolument encore que je ne vous puis dire.

Je croi que Monsieur vôtre frere se console aisément , qu'il n'y ait que sa jeunesse qui l'empêche d'obtenir l'emploi que l'on proposoit pour lui. Je vous dirai là-dessus ce que répondit autrefois Mademoiselle de Sc\*\*\* à Monsieur le Duc de Mont \*\*\* qui trouvoit un de mes Neveux trop jeune dans une pareille occasion : *Quoi ! Monsieur , lui dit-elle , pouvez-vous lui reprocher un défaut , que l'on ne corrige que trop tous les jours malgré qu'on en ait ?*

*A la même.*

**O**N vous a dit vrai , M A D A M E , j'ai un procès , & je ne sai où j'en serois si vous ne m'aviez charmé. Vous êtes cause que je n'enrage pas de la peine



430 *Réponses sur toutes sortes*  
que l'on me donne avec injustice , &  
voici de quelle maniere je vous suis  
obligé. Quand le chagrin me veut  
monter dans l'esprit , il le trouve si  
plein de vôtre idée qu'il n'y peut en-  
trer ; de sorte , MADAME , que c'est  
un grand avantage de vous avoir tou-  
jours présente à l'imagination. Ne  
croïez pas néanmoins que tout le mon-  
de en tire le même profit que moi , si  
je vous dois le repos dont je jouïs mal-  
gré la chicane qu'on me fait , je  
connois mille gens à qui vous donnez  
bien de l'inquietude encore qu'ils ne  
songent pas à plaider. Dieu me pre-  
serve d'être de leur nombre. J'aime  
mieux présenter des Requêtes & soli-  
citer des Juges sans vous déplaire , que  
d'être sans procès , & de vous impor-  
tuner par des soupirs. Vous m'avez dit  
cent fois qu'il n'y a rien de plus in-  
commode qu'un Amant plaintif. Ne  
craignez pas que je le devienne , je ne  
serai jamais à vous que comme un tres-  
humble Serviteur , qui vous admire.



A  
J  
E dem  
y a peu  
voulut le a  
aussique  
Vous tro  
ordinaire  
d'esprit d  
ne. sauro  
croire q  
étant ple  
mieux ,  
Ne dison  
jours à u  
nous heu  
nons pas  
à celles  
Cependa  
Grands  
que vous  
rez la res  
ce sujet.  
qualitez  
dre : No  
que ce q  
corromps

---

*A Monsieur de \*\*\**

**J**E demeure d'accord avec vous qu'il y a peu d'opinions populaires que je voulusse approuver, mais je vous avoue aussi que je ne les condamne pas toutes. Vous trouvez étrange ce que l'on dit ordinairement qu'un enfant qui a plus d'esprit que son âge n'en promettoit, ne sauroit vivre long-tems. Je veux croire que la perte que l'on en fait étant plus sensible, on la remarque mieux, & on s'en plaint davantage. Ne disons-nous pas aussi que c'est toujours à une partie malade que l'on nous heurte, parce que nous ne prenons pas garde quand on nous touche à celles qui ne nous font aucun mal. Cependant on peut dire que plusieurs Grands hommes sont d'un sentiment que vous appelez vulgaire. Considérez la reflexion que fait Quintilien sur ce sujet. Après avoir parlé des belles qualitez d'un fils qu'il venoit de perdre : *Nous voyons d'ordinaire*, dit-il, *que ce qui meurt trop promptement, se corrompt bien-tôt, & qu'il ne peut du-*

432. Réponses sur toutes sortes  
rer autant que nous le souhaiterions. Il y  
a je ne sai quelle envie du dessein qui  
coupe precipitamment les grandes espe-  
rances que l'on a conçûes. Il semble qu'il  
craigne que l'homme ne s'éleve au dessus  
de sa condition, & qu'il ne passé les bor-  
nes qui lui sont prescrites. Seneque par-  
le peu differemment sur cette matiere.  
Si vous avez oublié ce qu'il dit en con-  
solant Marcia, je consens à vous le  
rapporter, puisque vous n'avez pas vos  
Livres à la Campagne. Quoi Marcia !  
quand vous consideriez que vôtre fils  
s'étoit fait, dans une grande jeunesse,  
une prudence qui sembloit avoir été meu-  
rie par une longue suite d'années ; quand  
vous voyiez qu'il fouloit aux pieds les  
voluptez, qu'il étoit exempt de vice, qu'il  
moderoit ses passions, qu'il n'aimoit les  
richesses que pour en faire des liberalitez,  
& qu'il prenoit les plaisirs sans déregle-  
ment & sans excès ; pouviez-vous croire  
que vous le conserveriez long-tems ? Ne  
vous representiez-vous point que ce qui  
est monté à son dernier degré de perfe-  
ction, est prest à tomber ? Qu'une vertu  
consommée se dérobe en un moment à nos  
yeux, & que les fruits bâtifs n'attendent  
point l'arriere-saison ? Un feu vif &  
clair meurt en un instant, celui qui se  
prend

prend a  
mer, &  
triste, s'  
vantage,  
esprits, p  
s'éteignent  
qui ne pe  
veille de  
tems de n  
Enfant  
grands b  
guere, &  
tous les g  
mort. Ils  
n'arriver  
anticipe,  
mis de p  
avances.  
nous avon  
faite est un  
de son suj  
arrive ne  
qu'elle av  
épuisée.  
Je pou  
avoit dit  
guere que  
gues. Il n  
qui soit d  
bout. La  
II. F

prend à une matiere difficile à enflammer, & qui n'a qu'une lueur morne & triste, s'entretient incomparablement davantage. Nous pouvons dire le même des esprits, plus ils ont de lumiere, plutôt ils s'éteignent; & à parler en général, ce qui ne peut s'élever plus haut est à la veille de sa chute. Fabien écrit que du tems de nos Peres, il se vit à Rome un Enfant qui étoit de la taille des plus grands hommes; Cet Enfant ne vécut guere, & autorisa la prédiction que tous les gens d'esprit avoient faite de sa mort. Ils avoient jugé avec raison qu'il n'arriveroit jamais à un âge qu'il avoit anticipé, & dont la nature, s'il est permis de parler ainsi, lui avoit fait les avances. Cet exemple confirme ce que nous avons déjà dit qu'une maturité parfaite est une marque infaillible de la ruine de son sujet, & que la fin d'une chose arrive necessairement dès que la vertu qu'elle avoit de croître, est entierement épuisée.

Je pourrois ajouter ce que l'Auteur avoit dit auparavant, qu'il ne se vit guere que les grandes felicitiez soient longues. Il n'y a qu'un bon-heur mediocre qui soit durable, & qui aille jusqu'au bout. La fortune s'en retourne ordinairement.

44 *Réponses sur toutes sortes  
rement du même train qu'elle est venue.  
Elle demeure peu où elle s'est pressé d'ar-  
river. La nature se hâte de même à re-  
prendre ce qu'elle a donné trop tôt, & si  
elle a fait trop promptement des prêts con-  
siderables, elle les demande avant le ter-  
me qu'elle devoit donner. Après les  
témoignages de ces grands Maîtres,  
je n'ai rien à vous dire si ce n'est que  
je suis, &c.*

---

*A Madame de \* \* \**

**Q**UOI ! M A D A M E, vous me que-  
relez parce que je parus un peu gai  
hier au soir aux Tuilleries ? Je n'avois  
de joie que parce que je vous vois.  
Craignez-vous que l'on ne s'imagine  
que vous avez cessé de m'être cruelle ?  
Ne fait-on pas que vous êtes la plus  
fiere personne qui fut jamais ? Croiez-  
moi, M A D A M E, il n'y va pas de vô-  
tre honneur que je sois toujours triste,  
& il me semble que je me puis réjouir  
quelquefois sans vous offenser. Que  
vous importe que mon imagination  
me fournisse des plaisirs si vous n'y  
contribuez point du tout. Estes-vous

fâché  
& qu'il  
roisse si  
D A M E  
aurois-je  
personne  
des per  
pourrais  
qui n'ai  
complai  
ne pouv  
fordre o  
j'étois da  
rois bie  
humble

**V** Ous  
de charn  
je ne vou  
je ne so  
que je n  
pour m'e  
accoutum  
celle de  
velles gr  
que je me



fâchée que je me forge des chimères , & qu'un homme qui vous aime , paroisse si peu raisonnable ? Mais , M A D A M E , si j'avois toute ma raison , aurois-je tant de tendresse pour une personne dont je ne puis attendre que des persécutions continuelles ? Vous pourrois-je aimer , vous M A D A M E , qui n'aimez rien , qui n'avez aucune complaisance pour moi , & qui même ne pouvez souffrir que je jouisse du désordre où vous avez mis mon esprit ? Si j'étois dans mon bon sens , je vous dirois bien-tôt que je suis vôtre très-humble serviteur.

---

*A la même.*

V Otre Lettre me paroît si pleine de charmes , que j'en ai un dépit que je ne vous saurois exprimer. Je voi que je ne sortirai jamais de vos mains , & que je ne fais que des efforts inutiles pour m'en tirer. Quand je crois être accoutumé à la beauté de vos yeux , celle de vôtre esprit fait voir de nouvelles graces , dont il est impossible que je me défende. Enfin , M A D A M E ,

436 *Réponses sur toutes sortes, &c.*  
plus je vous examine pour trouver  
quelque défaut qui me puisse dégager ,  
plus je trouve des qualitez aimables  
qui renforcent les chaînes que je vou-  
drois rompre. Mais en découvrant  
tant de beautez , ne verrai-je ni dou-  
ceur ni complaisance pour moi ? En ve-  
rité, M A D A M E , vous êtes injuste de  
ne relâcher jamais d'une sévérité dont  
vous vous faites un honneur imagi-  
naire ; & je vous dirai franchement  
que si vous n'étiez la plus belle per-  
sonne du monde , vous en seriez la  
plus insupportable. Profitez de cet avis,  
c'est moins pour mes interêts que je  
vous le donne , que pour vôtre gloire.  
Car je suis bien plus à vous qu'à moi-  
même.

*Fin de la seconde Partie.*



T  
DES

Conten

Le premier  
ou sec

A BAILL  
ver  
apparten  
de mod  
regulari  
rimens.  
Page  
Abbé qui  
s'avance  
cription  
blagant  
Habile  
Honest  
II.  
Accommod



# T A B L E

## DES PRINCIPALES

### MATIERES,

Contenuës en ces deux Volumes de  
Lettres.

*Le premier chiffre I. ou II. marque la premiere  
ou seconde Partie ; & l'autre signifie  
la Page.*

#### A

<b>A</b> BILLA. La di-	tre pour persuader
versité de leurs	une personne de
appartemens a servi	qualité à faire un
de modele pour la	accommodement. I.
regularité de nos bâ-	12 Maniere de por-
timens. <i>Partie II.</i>	ter à laisser termi-
<i>Page</i> 31	ner par accommo-
<i>Abbé</i> qui cherche à	dement, un grand
s'avancer, sa des-	démêlé I. 341
cription. I. 194 O-	<i>Accusation.</i> Comment
bligéant. II. 254	on doit se comporter
Habile orateur. 263	dans une accusa-
Honeste homme.	tion. I. 343. & <i>sui.</i>
II. 405	355
<i>Accommodement.</i> Let-	<i>Adieu.</i> Plainte à ce
	O o iij

# TABLE DES MATIERES.

- sujet. II. 228
- Affaires.* De quelle maniere on peut recommander ses propres affaires. I. 169 Maniere de prier un ami de donner moins de tems aux affaires de ses amis, pour en avoir plus à donner aux siennes. I. 319 Maniere d'écrire les Lettres d'Affaires. II. 209. 211.
- Aimer.* On s'avoit aimer avant l'usage de l'écriture I. 213. 214. Maniere de porter à aimer avec plus de tendresse. I. 333.
- Amant.* Comment peut reprocher une infidelité que lui a fait sa maitresse. I. 361 Amant passionné. II. 107 Description d'un Amant. II. 301
- Ambassadeur,* description de son entrée. II. 135
- Ami.* De quelle maniere on peut consoler un ami, éloigné de la Cour. I. 113 Un ami malade. 119. 121 Un ami dont les ouvrages ont esté critiquez. 122. Comment on peut feliciter un ami. 145 Sur sa guérison. 146. 147. Sur son mariage. 157. Sur la naissance d'un fils. 158 Sur le gain d'un procez. 159 Ami recommandé par un solitaire, à un grand Magistrat. 162. Remercement à un ami pour un bon office qu'il avoit voulu rendre. 178 Autre remerciement à un ami. 181 Plainte contre un ami. 186. 187 Comment doivent être regardez les amis qui sont les docteurs en amitié. 215
- Amie.* Comment on peut consoler une Dame sur la mort d'une de ses amies. I. 124
- Amitié,* Difference entre les amitez qui se font dans le commerce de la vie, &

TAB  
celles  
des sent  
nature.  
Anciens,  
en ecri  
11 Qu  
suscip  
Lettres.  
Antoine,  
contre  
I.  
Apologie.  
dout fa  
Autres  
Appelles  
tre, v  
xandre.  
quoi il  
Ce qu'  
pourrai  
dre, fai  
les. la  
Arch. v  
tion à ce  
Arch. v  
tiquié  
prog  
sa reg  
avoir é  
Comb  
dtes en  
ture. 33  
de pe  
est à  
France.

# TABLE DES MATIERES.

celles qui naissent des sentimens de la nature. I. 100	plus necessaire de tous les Arts. 35 De quelles choses on lui est redevable. <i>là m.</i>
<i>Anciens</i> , leur maniere en écrivant. I. 10.	Les Grecs n'ont laissé aucune instru- ction sur l'Architec- ture. II. 38
11 Quelle étoit la suscription de leurs Lettres. 16	<i>Armée</i> . Comment on peut persuader à un jeune Gentilhomme d'aller à l'Armée. I. 246
<i>Antoine</i> , sa violence contre un Sénateur. I. 463	<i>Avantures</i> . II. 121.
<i>Apologie</i> . Comment se doit faire. I. 348	349. 422. Avanture d'une Languedoc- quoise, & d'un Normand. II. 258
Autres apologies. I. 395. 406	<i>Auguste</i> , Empereur, de quoi loué par Tacite. I. 377
<i>Appelles</i> fameux Pein- tre, visité d'Ale- xandre. II. 9 En quoi il excelloit. 10	<i>Aumônier</i> d'un Car- dinal, son adresse pour obtenir un Be- nefice. II. 286
Ce qu'on disoit d'un portrait d'Alexan- dre, fait par Appel- les. <i>là même.</i>	<i>Auteur</i> , amateur du sublime jusques dans les moindres sujets. I. 26 Autre Auteur dont le genie est op- posé. 28 Il se trou- ve plus d'Auteurs capables de faire des Tragedies, que des Comedies. 62 Sa- tire contre un Au- O o iij
<i>Archevêché</i> . Felicita- tion à ce sujet. I. 139	
<i>Architecture</i> , son an- tiquité. II. 28 Son progrez. 29 D'où sa regularité peut avoir été prise. 32	
Combien il y a d'or- dres en l'Architec- ture. 33 A quel point de perfection elle est à present en France. 34. Est la	



# TABLE DES MATIERES.

teur. 202 Defauts  
des Auteurs criti-  
quez 375 & *suiv.*  
Auteur moderne,  
comment traité II.  
270. 298

## B

**B**AGNANS, Peuples  
Indiens, leur  
ciance. II. 132  
De Balzac, son ca-  
racter. I. 382. &  
*suiv.*

**Bataille** Comment on  
peut rassurer un ami  
dout le protecteur  
est sur le point de  
donner une bataille.  
I. 284

**Benefice** litigieux, de  
quelle maniere peut  
être recommandé. I.  
172

**Bergere.** Pourquoi dé-  
figurée par ses pro-  
pres mains. I. 390

**Bienfaisant.** Comme  
peut être remercié.  
II. 318

**Billet.** Pourquoi sont  
d'un si grand usage.  
I. 7 Quel en doit  
être le stile. 8 Leur  
utilité. 18 Billet de

consolation à un  
ami malade. 121  
Billet plaisant. 137  
Billets de protesta-  
tion. I. 210 Billet  
envoïé pour rompre  
un commerce ga-  
lant. II. 184 Sa re-  
ponse. 185

**Blâmer**; maniere de  
le faire. I. 185 Par  
quels endroits on  
peut décrier un  
homme. *la même.*  
**Bonheur**, ses effets. II.  
274

**Brieveté**, voisine de  
l'obscurité. I. 46  
**Le Brun**, fameux Pein-  
tre. II. 16

## C

**CACHET.** Remer-  
ciment pour un  
cachet. I. 176

**Cain** est le premier, qui  
a bâti une Ville. II.  
28

**Calomniateurs**, com-  
ment peuvent être  
punis. II. 281

**Campagne**; maniere  
de convier un ami  
de venir à la cam-  
pagne. I. 251 De re-

# TAB

venir de  
gue à l'  
**Capitaine**  
homme  
Poëte. I.  
**Caravanne**  
à la Mec-  
& *suiv.*  
**Cardinal.**  
Cardinal  
deur de l'  
& la m  
se fait le  
II. 69.  
la dig-  
nal. 27  
siterable  
pécunia  
Sont au  
de pour  
pourquoi  
en est la  
73. Que  
fixa à l'o  
75. Co  
s'élisent.  
qui se  
leur prom  
**Carnaval**  
la descri  
39. & *su*  
**Caton**, Se  
son sujet  
372. Son  
la m. So  
II.

# TABLE DES MATIERES.

venir de la campagne à Paris. 254	<i>Casule</i> comment appellé. I. 398
<i>Capitaine</i> , honnête homme. & mechant Poëte. II. 256	<i>Celibat</i> . Ecclesiastique accusé d'avoir écrit contre le Celibat. I. 406
<i>Caravannes</i> qui vont à la Meque. II. 18. & suiv.	<i>Chancelier de France</i> , comment peut être felicité. I. 149
<i>Cardinal</i> . Origine des Cardinaux, la grandeur de leur dignité, & la maniere dont se fait leur élection. II. 69. Comment la dignité de Cardinal s'est renduë considerable. 71 Leur prééminence. 72 Sont toujours vêtus de Pourpre. <i>là m.</i> & pourquoi. 73 Quel en est le nombre. 73. Quel Pape le fixa à loixante dix. 75 Comment ils s'éleisent. <i>là m.</i> Ce qui se pratique à leur promotion. 78	<i>Chasse</i> . Comment on peut détourner de la chasse. II. 426
<i>Carnaval</i> de Venise, sa description. II. 39. & suiv.	<i>Chicaneur</i> . Satire contre un Chicaneur. I. 189
<i>Caton</i> , Sentiment à son sujet. I. 369. 372 Son caractere. <i>là m.</i> Son préjugé. II. 287	<i>Chine</i> sa description. II. 320
	<i>Coloie</i> , quel il est I. 400
	<i>Commerce</i> . En quelle maniere on peut porter un ami à s'adonner au commerce. I. 247. 297 Eloge du Commerce. I. 298. Maniere d'écrire pour ce qui regarde le commerce II. 213
	<i>Compliment</i> fait à César par un Poëte. I. 375. 376
	<i>Congé</i> pour un homme de guerre, comment peut être demandé. I. 166 Comment un

## TABLE DES MATIERES.

- Gentilhomme attaché au service d'un grand Prince, peut lui demander permission de se retirer. I. 295
- Conseiller.* Comment on peut feliciter une personne qui vient d'être reçu Conseiller au Parlement de sa Province. I. 153
- Consolation.* Ce qu'il faut faire dans les Lettres de consolation. I. 96
- Côstrume louable, de se consoler les uns les autres dans les afflictions. *la m.* De quelle maniere on peut adoucir une douleur, quand la personne à qui on écrit s'y abandonne avec trop de violence. 97. 98
- Si on peut en ces sortes de Lettres mêler des traits de morale ou des sentimens de piété. 98
- Divers exemples selon la difference des personnes qui veulent consoler, ou qui ont besoin de consolation. 98. 99
- Plaisanterie sur une consolation. 129. 131
- Conversation,* son utilité. I. 2
- Defauts qu'ont eu dans la conversation quelques-uns de nos plus celebres Auteurs ; critiquez. I. 375
- Qualitez necessaires pour exceller dans la conversation. 376
- Conversion.* Comment on peut porter un Protestant à se convertir. I. 271
- Nouveau Catholique, qui exhorte son frere à renoncer au Calvinisme. 279
- Cour.* Comment on peut feliciter un grand Seigneur sur son retour à la Cour. I. 151
- Crucifix* envoié par une mere à sa fille, le lendemain de sa vœure. I. 94
- Curiositez.* A quelles personnes on peut écrire des Lettres de curiosité. II. 5

## TABLE

Quel en  
Anc. 6  
confidete  
d'entre  
de Lettr

**D**AMES  
veu  
louées.  
Comment  
louer un  
quali é.  
qui se de  
Alexand  
ge d'une  
Portra:  
me. 199  
caractere  
tulier.  
*Danger.* Co  
peut déte  
ami de s  
poser au  
I.

*Deste* d'une  
doit se m  
*Debauche*  
persuaden  
homme d  
à un mau  
merce. I.  
*Debiteurs* à  
chez les  
II.

RES.

consola-  
99 Plai-  
r une con-  
129. 131  
; son u-  
Defauts  
dans la  
en quel-  
e nos plus  
Auteurs ;  
I. 375  
necessai-  
exceller  
conversa-  
376  
Comment  
porter un  
à se con-  
71 Nou-  
holique ,  
e son fre-  
ncher au  
279  
ment on  
citer un  
gneur sur  
la Cour.  
151  
oïlé par  
la fille,  
in de la  
94  
A quelles  
on peut  
Lettres  
e. II. 8

## TABLE DES MATIERES.

Quel en doit être le  
style. 6 Ce qu'il faut  
considerer avant que  
d'écrire ces sortes  
de Lettres. 7

### D

**D**AMES comment  
veulent être  
louées. I. 53. 54  
Comment on peut  
louer une Dame de  
qualité. 18 Dame  
qui se declare pour  
Alexandre. 60 Elo-  
ge d'une Dame. 74  
Portrait d'une Da-  
me. 199 Dame d'un  
caractere assez par-  
ticulier. I. 378  
**Danger.** Comment on  
peut détourner un  
ami de se trop ex-  
poser aux dangers.  
I. 303  
**Deite** d'une Lettre, où  
doit se mettre. I. 41  
**Debauche.** Maniere de  
persuader à un jeune  
homme de renoncer  
à un mauvais com-  
merce. I. 286  
**Debiteurs** à plaindre,  
chez les Romains.  
II. 277

**Defauts** qu'ont eu  
dans la conversation  
quelques-uns de nos  
plus celebres Au-  
teurs ; critiquez. I.

375

**Delateurs** comment  
sont regardez. I. 344

**Deliberatif** ( genre )  
quels discours ren-  
ferme. I. 48

**Deliberation.** Soins  
qu'il faut apporter  
pour les ouvrages  
qui regardent les de-  
liberations. I. 239

**Demande.** En quel cas  
on peut demander à  
un grand Seigneur.  
II. 285

**Demêlé.** Comment on  
peut porter à laisser  
terminer par ac-  
commodement un  
grand demêlé. I.  
341 Demêlé d'esprit.  
II. 266

**Demonstratif** ( genre )  
quels discours ren-  
ferme. I. 48. 53

**Devots**, grands épou-  
seurs. II. 282

**Diamans** offert au  
Cardinal de Xime-  
nez ; refusé. I.  
465

## TABLE DES MATIERES.

<i>Discours.</i> Trois genres renferment toutes sortes de Discours. I. 48	adorée par les Indiens. I. 464
<i>Docteurs</i> qui parlent trop hardiment, raillez. I. 191 Docteur offensé, & ses plaintes. II. 155 Docteur Regent. II. 410	<i>Enfant</i> nourri par une ourse II. 406
	<i>Episcopat.</i> Pensées sur le fardeau de l'Episcopat. I. 178
	<i>Epître.</i> Ce qu'on entend par ce mot. I. 9 A quelles Lettres on donne ce nom. la même.

### E

<b>E</b> CCLESIASTIQUE accusé d'herésie & d'avoir écrit contre le celibat des Prêtres; son Apologie. I. 406	<i>Epître</i> <i>dedicatoire</i> , ce qu'on doit y observer. I. 17. 72 & suiv.
<i>Eclipses</i> , vaine superstition des Chinois à l'égard des Eclipses. II. 314 Ce que c'est qu'une Eclipsé. <i>lam.</i>	<i>Etude.</i> En quelle maniere on peut porter un jeune homme à l'étude. I. 241
<i>Ecriture.</i> On savoit aimer avant l'usage de l'Ecriture. I. 213. 214	F
<i>Education.</i> Avis pour l'éducation d'une personne de qualité. II. 218	<b>F</b> ABLE. Toute fable ne se souffre point dans une Lettre. I. 33. 34
<i>Egauts</i> , quels. I. 122	<i>Fâcheux</i> , leur description. I. 229
<i>Emeraude</i> d'une prodigieuse grosseur,	<i>Faveur.</i> Description des gens de faveur. II. 314
	<i>Felicitacion.</i> De quelle maniere on peut feliciter. I. 138. & suiv.

## TABL

<i>Felicité.</i>	<i>Fille</i> qui
<i>felicitez</i>	mere, com
<i>de ducé</i>	être con
<i>Femme</i> com	<i>Fils</i> qui a
être con	pere, com
mort de	être con
I. 107	128
tion des	<i>Fortune</i> , &
103 Les	II.
119 tem	<i>Frere</i> com
ne, qui n	être con
survivre	peut d'u
mort. II.	
qui fait	
une Let	
mari. II.	
<i>Feste.</i> Recit	
re. II.	
<i>Fidelité</i> de	
roles. II.	
<i>Figures.</i> Q	
res doive	
nies des	



RES.

ar les In-  
464  
ri par une  
406  
en'ées sur  
de l'Epis-  
178  
qu'on en-  
e mot. I.  
es Lettres  
ce nom.

stoire , ce  
y obler-  
7. 72 &  
quelle ma-  
peut porter  
homme à  
241

Toute fa-  
se souffre  
une Let-  
33. 34  
ar descrip-  
229  
escription  
de faveur.  
314  
De quelle  
peut se-  
138. &

# TABLE DES MATIERES.

*Felicité.* Les grandes  
felicitez sont de peu  
de durée. II. 433

*Femme* comment peut  
être consolée sur la  
mort de son mari.

I. 107 Dissimu'a-  
tion des femmes. II.

103 Leur fraieur.

119 Femme Indien-  
ne, qui ne veut point  
survivre à son mari

mort. II. 132. Femme  
qui fait reponse à  
une Lettre de son  
mari. II. 337

*Feste.* Recit d'une Fê-  
te. II. 121

*Fidelité* dans les pa-  
roles. II. 276

*Figures.* Quelles figu-  
res doivent être ban-  
nies des Lettres. I.

31

*Fille* qui a perdu sa  
mere, comment peut  
être consolée. I. 115

*Fils* qui a perdu son  
pere, comment peut  
être consolé. I. 126.

128

*Fortune.* sa bijarrerie.  
II. 275

*Frere* comment peut  
être consolé sur la  
perte d'un autre frere.

re. I. 110 Frere ac-  
cusé par son autre  
frere de l'avoir vou-  
lu tuer. I. 345  
*Furieux*, sa descrip-  
tion. II. 385

## G

### GALANTERIE.

Quel doit être  
le stile d'une Lettre  
galante. II. 84

*Gallus Asinius*, son  
sentiment touchant  
le train, l'équipage,  
l'ameublement &  
les bijoux. I. 465

*Garçon.* Ce que fit un  
jeune garçon pour  
étouffer les desirs  
que sa beauté avoit  
fait naître. I. 390

*Gâte-periodes*, quels  
mots sont ainsi ap-  
pellez. I. 38

*Gentil-homme*, com-  
ment peut être re-  
commandé. I. 168

*Gouvernement.* Com-  
ment on peut felici-  
ter au sujet d'un  
Gouvernement. I.

155

Les Graces ne sont ni  
boiteuses ni estro-

# TABLE DES MATIERES.

pièces. I.	165	crié, ou loué. I	185
<i>Grands</i> Comment doi-		Ce que c'est que	
vent être louez. I	54	l'homme. II.	4.
Leurs mœurs. II.		Homme qu'on veut	
	284	marier, comment	
<i>Guerre.</i> Maniere d'é-		s'en défend. II	248
crire pour ce qui		Hommes, Come-	
regarde la Guerre.		diens en matiere	
II.	213	d'amour. II.	347
<i>Guerriers</i> , de quelle		<i>Honte</i> , Pourquoi ne	
façon en usent avec		convient pas à un	
leurs belles au re-		sage. I.	371
tour de la Campa-		<i>Horace</i> , une de ses	
gne. II.	95	Odes traduite par	
		Malherbe. II.	378

## H

**H**AZARD, ses ef-

fets. II. 274

Ce que c'est que le

hazard. 283

*Histoire* doit être ban-

nie des Lettres. I. 33

Maniere de porter

à lire l'Histoire. I.

263 Avantages que

produit cette lectu-

re. 264 Ses effets.

II. 223 Sa differen-

ce d'avec le Roman.

La même.

*Historiens* & Poètes

en quoi different. I.

390

*Historiette*. II.

352

*Homme*, par quels en-

droits peut être dé-

## I

**I**NDIFFERENCE

pour ses amis,

comment peut être

reprochée. I. 394

*Inferieurs*, quels. I. 22

*Infidélité*. Comment

un amant peut re-

procher une infide-

lité que lui a fait sa

maîtresse. I. 361

*Ingrats* en grand nom-

bre. II. 380

*Instruction*. Maniere

d'écrire les Lettres

d'instruction. II.

209

*Interdit*, ce que c'est.

II. 229 Si c'est une

# TABL

peine ibi

Si l'usage

cien. 13

tems a

232 Ce

venoit.

*Indicaine*

quels dis

ferme. I.

compre

judiciair

quel en

la même

*Instruction*

neut. I.

RES.

ûé. I. 185  
c'est que  
II. 4.  
qu'on veut  
comment  
d. II. 248  
, Come-  
matiere  
II. 347  
arquoi ne  
pas à un  
371  
ne de ses  
duite par  
. II. 378

RANCE  
es amis ,  
peut être  
. I. 394  
uels. I. 22  
Comment  
r peut re-  
ne infide-  
ia fait sa  
I. 361  
rand nom-  
380  
Manière  
es Lettres  
on. II.  
209  
que c'est.  
Si c'est une

## TABLE DES MATIERES.

peine spirituelle. 130  
Si l'usage en est an-  
cien. 231 En quel  
tems a commencé.  
232 Ce qui s'y pra-  
tiquoit. 234

*Judiciaire* { genre }  
quels discours ren-  
ferme. I. 49 Ce que  
comprend le genre  
judiciaire. I. 343  
quel en est le stile.  
*la même.*

*Justification* , peu se-  
rieuse. I. 470

### L

**L** ABYRINTHE ,  
ce qu'il conte-  
noit. II. 36

*Lait* , Excellence de  
cette nourriture. II.

359

*Laquais* étourdi , sa  
description. I. 235

*Leonard de Vinci* , ha-  
bile Peintre d'Italie,  
attiré en France par  
François I. II. 12

Sa mort. *la même.*

*Lesdiguières* (Duc de )  
son éloge. I. 89

*Lettre.* D'où vient la  
difficulté d'attra-  
per le stile qui con-

vient aux Lettres.

I. 3 Exactitude qu'on  
doit apporter en  
écrivant 6 Ce qu'on  
y doit observer. 7.

38 En combien de  
manieres on écrit. 7

Ce que c'est qu'une  
Lettre. 8. 9 Quelles

Lettres sont appel-  
lées *Epîtres.* 9. Ce

qu'il faut faire pour  
rendre une Lettre

agréable. 10. Ma-  
niere des Anciens en

s'écrivant, *la même.*

Suscription d'une  
Lettre , quelle. I.

15. Ce qu'il faut ob-  
server au commen-

cement d'une Let-  
tre. 16. & *suiv.* à

la fin d'une Lettre.

23 Quel doit être le  
stile des Lettres. 24

Ce qu'on doit éviter  
en écrivant. 31. 32.

43 Pourquoi on ne  
doit écrire que ra-

rement sans neces-  
sité & sans matiere.

36 Ce qu'il faut ob-  
server à la fin des

Lettres. 40 Cara-  
ctere de différentes  
Nations en écri-

# TABLE DES MATIERES.

vant. 46 Quelle est la matiere des Lettres. 47 S'il y a moins de peine à écrire d'un grand stile, que d'un stile mediocre. 62 En quelle espece de Lettres on donne le plus de Louanges. I. 79 Comment on peut louer une personne au sujet de ses Lettres. II. 289.

297

*Lettres* Comment appellées. I. 182 Lettres familières. I. 210. Comment on peut quelquefois les regarder. 211 Lettres mêlées de vers & de prose. II. 110 *Belles Lettres.* Comment on peut reprocher à un ami, de s'être déclaré contre les belles Lettres. I. 391

*Louange.* Ce qu'il faut observer en donnant des louanges. I. 53 Quelles sont les sources des louanges. 54. 55. & suiv. En quelles sortes de

Lettres on donne le plus de louanges 79

## M

**M**ADRIGAL envoie le jour d'une Fête. II. 101 *Magistrat*, son sentiment touchant les soumissions qu'on lui rendit. I. 393 *Mahomet*, en quelle Ville est son tombeau. II. 17. 26 Sa veste. 19

*Malade* reconnoissant. II. 106

*Maladie.* II. 173. 182 Comment doit se supporter. II. 269

*Malherbe*, ce qu'en disoit Marini. I. 380 sa reponse à une grande Princesse. la même.

*Maréchal de France*, Comment peut être felicité. I. 144

*Mariage.* Comment on peut felicitier un ami sur son mariage. I. 157 Comment on peut porter un ami à se marier. I. 242.

244.

# TAL

244.

peut de  
fille,

qu'on

261 Un

tendre

sonne

267 Ma

suader u

selle d'

homme

qui la

269. 3

tourner

mariage

tend fait

*Mari*, Co

pellez pa

Poëtes. I

*Marius* Ca

jugemen

Tacite. I

*Marseille*,

supplie le

permettre

en bronz

Equestre

jeite I.

*Martial*

qu'il fait

parteur de

I.

*Mausole*,

beau en

bic II

*Maxime* au

II. Pav

RES.

donne le  
anges 79

GAL en-  
le jour  
II 101  
on senti-  
chant les  
s qu'on  
I. 393  
en quelle  
son tom-  
7. 26 Sa  
19  
mnoissant.  
106  
173. 182  
doit se  
II. 269  
qu'en di-  
i. I. 380  
e à une  
Princesse.

France,  
peut être  
144  
mmment on  
er un ami  
ariage. I.  
mmment on  
er un ami  
I. 242.  
244.

# TABLE DES MATIERES.

244	Comment on peut détourner une fille , d'un mariage qu'on lui propose.	plaisirs. II. 297
261	Un ami de pre- tendre à une per- sonne qu'il aime.	<i>Medecin</i> , son avantu- re. II. 151 Sa defi- nition. II. 298
267	Maniere de per- suader une Demoi- selle d'épouser un homme de qualité qui la recherche.	<i>Medine</i> , Ville où est le sepulcre de Ma- homet. II. 26
269. 316	De de- tourner un ami d'un mariage qu'il pré- tend faire. 283. 313	<i>Meque</i> , Ville de l'A- rabie deserte , res- pectée des Maho- merans. II. 17. 18
<i>Maris</i> ,	Comment ap- pellez par un de nos Poëtes. I. 314	<i>Mere</i> , en quels termes écrit à sa fille le len- demain de sa prise d'habit. I. 93 Com- ment peut être con- solée sur la mort de sa fille. I. 105
<i>Marinus Celsus</i> ,	quel jugement en fait Tacite. I. 370	<i>Merite</i> envié. 279
<i>Marseille</i> , ( Ville )	supplie le Roi de lui permettre d'élever en bronze la Statuë Equestre de Sa Ma- jesté I. 292	<i>Michel-Ange</i> , en quoi ce Peintre excelloit. II. 11
<i>Martial</i> ,	reproche qu'il fait à un beau parleur de son siecle. I. 378	<i>Missive</i> : Lettre missive d'où ainsi appelée. I. 8
<i>Mausole</i> ,	son Tom- beau en quoi cele- bre. II 37	<i>Mogol</i> . Description de cet Empire. II. 412
<i>Maxime</i> au sujet des	II. Partie.	<i>Molinos</i> ( Michel ) Espagnol , de quelle Secte est auteur. II. 56 Ses dogmes. 58 Examen qu'on en fit. 60 Sentence renduë contre Mo- linos. 64 Son as- jur- tation. 65 Court as- P p



# TABLE DES MATIERES.

que d'en perdre dans  
l'eau. 66 Pourquoy  
ne fut pas condam-  
né à la mort 67  
D'où étoit origi-  
naire, la même.

*Mort* comment doit  
être regardée I. 102  
Est une suite neces-  
saire de la naissan-  
ce. 121  
*Murailles*, par qui in-  
ventées. II. 30. 31

## N

*N*EGOCIATION  
considérable,  
quel en est le stile.  
II. 210. & suiv.

*Nemius*, son opinia-  
treté I. 464

*Normand*, sa finesse  
envers une Langue-  
dochienne. II. 258

*Nouvelles* Comment  
on peut se plaindre  
d'un ami dont on ne  
reçoit point de nou-  
velle I. 367

*Nouvelles*. Maniere  
d'écrire les Lettres  
de nouvelles II. 113  
Sentiment d'une  
personne d'esprit sur  
les nouvelles. 120.

121

*Nouveliste* II. 157  
*Nymphe*, sa description  
& sa suite. II. 112

## O

*O*BELIQUES, leur  
origine II. 37  
*Offense*. Comment on  
peut porter à par-  
donner une offense.

I. 312  
*Office*. Remercement à  
un ami pour un bon  
office qu'il avoit  
voulu rendre. I. 178

*Officier*, son devoir II.

340  
*Offre*, obligeante. I.  
182. II. 295

*Opale* de grand prix.  
I. 464

*Opera* qui se représen-  
tent d'ordinaire à  
Venise, leur descri-  
ption II. 40

*Opinion*. Diversité des  
opinions aussi na-  
turelle que la dif-  
férence des visages.  
I. 123 Opinions  
vulgaires II. 431

*Orateurs* Pourquoi ne  
s'emprescent pas à  
publier les haran-  
gues qu'ils ont pro-

TAB  
noncé  
Orateur  
compl  
stant  
Ouvrage  
persua  
me d'e  
plier  
quelque  
ge. I.  
ment u  
fend q  
nieres d  
tiquées  
ses ouv  
Ouvrag

P  
mer  
un pa  
avant q  
mande.  
Pape. Pou  
tu de bl  
Papier, q  
on lui co  
Parasius  
Pentre.  
Pardon.  
porter à  
une offe  
Parler. Co  
peut co

## TABLE DES MATIERES.

- noncées. I. 3  
*Orateur* Flamand, son  
 compliment à Con-  
 stantin. I. 382  
*Ouvrage*. Maniere de  
 persuader à un hom-  
 me d'esprit de s'ap-  
 pliquer à écrire  
 quelque bel ouvra-  
 ge. I. 189 Com-  
 ment un Auteur dé-  
 fend quelques ma-  
 nieres de parler, cri-  
 tiquées dans un de  
 ses ouvrages. I 369  
 Ouvrage loué. II.  
 257

## P

- P**AÏEMENT. Re-  
 mercement pour  
 un paiement fait  
 avant qu'il fût de-  
 mandé. I. 180  
*Pape*. Pourquoi est vê-  
 tu de blanc. II. 73  
*Papier*, quelles choses  
 on lui consie. I. 27  
*Parasius*, excellent  
 Peintre. II. 9  
*Pardon*. Maniere de  
 porter à pardonner  
 une offeñe I 322  
*Parler*. Comment on  
 peut conseiller de  
 parler un peu moins.  
 I. 305  
*Parnasse*, quelle gloire  
 on y trouve. I. 392  
*Parole*. Comment on  
 peut porter quel-  
 qu'un à tenir exa-  
 ctement les paroles  
 qu'il donne. I. 327  
*Passion*. Quel est le ca-  
 ractere des Lettres  
 tendres & passion-  
 nées. II. 162  
*Pedant*, Sa description  
 I. 193. 196  
*Peintres* anciens &  
 modernes, leurs  
 noms. II. 8. 9. 11  
*Peinture*, son origine.  
 II. 7. 8 Son progresz.  
 10 Sa decadence. II  
*Pere*, comment peut  
 être consolé sur la  
 mort de son fils. I.  
 100 Comment peut  
 être felicité sur la  
 naissance d'un fils.  
 I. 158  
*Pericles* comment loué  
 Athenes & ceux qui  
 furent tuez au com-  
 mencement de la  
 guerre du Pelopon-  
 nese. I. 108  
 Du Perron ( Cardinal )  
 raillerie qu'il fait d'un

# TABLE DES MATIERES.

Predicateur , &c à quel sujet. I.	385	75. ans comment loué. I.	63. 64 Poëme critiqué en une de ses parties. I.
Personne. Combien il y a de sortes de personnes dans le monde. I.	22	389. Autre Poëme critiqué. II.	192
Pibrac. Comment finit son Poëme de la vie rustique. I.	73. 374	Poëse , porte mieux à la vertu que l'histoire. I.	390
Pierreries , leur éloge. I.	462. & suiv.	Poëte , son compliment à Cesar. I.	375. 376
Placet présenté par les amans contre les filoux. II.	411	En quoi les Poëtes different des historiens. I.	390 Poëte mal traité. II.
Plaideur , sa description. I.	188. & suiv.	Pompée , son éloge par Cicéron. I.	76
II.	296	Portrait d'un homme mal fait. I.	197
Plainte contre un ami. I.	187	D'une Dame. I.	199
Comment doit être une plainte regardée comme l'accusation d'un crime. I.	401	Predicateur à quel sujet raillé par le Cardinal du Perron. I.	385
Plainte galante. I.	458. 468	Presens , maniere de les faire. II.	265
Sur un silence. I.	466. 473	Prince félicité sur le gain d'une bataille. I.	141
Plaintifs , Nation fatiguante. II.	287	Comment on doit faire un remerciement à un Prince. I.	174
Plaisanteries hors de saison. I.	129. 131	Princesse , éloge d'une belle Princesse. I.	77
Pline , son sentiment touchant les differens voïages de quelques Philosophes Grecs. I.	397	Prisonnier de guerre comment peut être	
Poëme fait à l'âge de			

TAB
confi
Probité
siste. II
Procez
pour se
sur le g
cez. I.
ment d
comm
cez. I.
Manier
pour ce
les prog
Comm
se dél
comm
suivre u
Protecteur
raffurer
donc le
est sur
donner u
I.
Proverbes
bannis d
34 Par c
avec l'ad
Prudence
II.
Pudeur si e
tribuer
hommes
Pyramides
leur deit
36 D'o

# TABLE DES MATIERES.

consolè. I.	100	mot <i>Pyramides</i> , la même.
<i>Probité</i> , en quoi consiste. II.	276	
<i>Procez</i> . Comment on peut feliciter un ami sur le gain d'un procez. I.	159	
Comment on peut recommander un procez. I.	170. 171	
Maniere d'écrire pour ce qui regarde les procez. II.	212	
Comment on peut se délivrer de la commission de poursuivre un procez. II.	238	
<i>Protecteur</i> . Maniere de rassurer un ami, dont le protecteur est sur le point de donner une bataille. I.	284	
<i>Proverbes</i> doivent être bannis des Lettres. I.	34	
Par qui emploiez avec succez. la m.		
<i>Prudence</i> son éloge. II.	283	
<i>Pudeur</i> , si elle peut s'attribuer aux grands hommes. I.	370	
<i>Pyramides</i> d'Egypte, leur description. II.	36	
D'où vient le		

Q

**Q**UIETISTES, leur Auteur, II. 56 D'où sont ainsi appelez. 58

R

**R**AILLERIES non permises, quelles. I. 131 Raillerie de quelques Docteurs qui parlent trop hardiment. 191 Autre Raillerie. II. 384

*Raison* mal traitée par une Dame. II. 272

*Raphaël d'Urbain*, en quoi ce Peintre excellait. II. 11

*Recit*. Maniere d'écrire les Lettres de Recits. II. 118

*Recommandation*. En combien de manieres on peut recommander. I. 161 & suiv.

*Remercement*. De quelle maniere se doit faire un remerci-

# TABLE DES MATIERES.

ment. I. 173	II. 36
<i>Reponse.</i> Reflexions sur les Réponses & sur la maniere de les faire. II. 242	<i>Roi</i> comment peut être loué I. 59
<i>Réponse</i> pour le caractère tendre. 244 à un homme d'Esprit. 245 à une Lettre écrite d'une maniere noble. 246 à une personne enjouée. 247. &c. jusqu'à la fin du livre.	<i>Romans.</i> Sentiment à ce sujet. II. 220 & suiv.
<i>Reproche.</i> De quelle maniere on peut faire des reproches violens en forme d'accusations. I. 413 & suiv. Reproche galant. I 457. 459 460. 469	S
Sanglant II. 169	<b>L</b> E SAGE fait tout également bien. I. 217 Sage mené à une foire, son étonnement II. 291
<i>Retour.</i> Compliment sur un retour II. 294	<i>Sarasin</i> , son caractère. II. 111
<i>Retraite</i> du monde, sa description. II. 253	<i>Satire.</i> Plaisir que l'on a à écouter ce qui tient de la satire. I. 185 Quelles expressions elle demande. 186 Plusieurs satires 189 193 & suiv.
<i>Rhume</i> Plaisanterie à ce sujet I 216	<i>Savant.</i> Maniere d'attirer chez soi un favant dont la fortune n'est pas bien établie. I. 339
<i>De Richelieu</i> ( Cardinal ) son éloge. I. 67	<i>Science.</i> A quelles personnes on peut écrire des Lettres de science. II. 5 Quel en doit être le stile. 6
<i>Rival</i> Plainte à ce sujet. II 262	<i>Scudery</i> , son éloge. I. 90. II. 249
<i>Rodope</i> , Courtisane ; aventure à son sujet.	<i>Secrets.</i> Comment on peut persuader une Dame, de garder

T A  
plus f  
lécrois  
confie.  
*Senèque*, si  
I 80.  
unes de  
la même  
Mecitoi  
leur siec  
de Nero  
Sentences  
point en  
Lettres  
Sermons  
bligent  
Silence. P  
silence.  
ponse  
*Simon*, P  
premier  
profil I  
*Sincérité*, S  
Solitaire  
mande  
mis à u  
gistrat  
Sonnes con  
ces me.  
Souscriptio  
re. I  
Spectacle d  
Noble V  
decomp  
& suiv.



# T A B L E D E S M A T I E R E.

plus fidellement les  
secrets qu'on lui  
confie. I. 311  
*Senèque*, son caractere.  
I. 80. Quelques-  
unes de ses pensées.  
*la même*, & suiv.  
Méritoit un meil-  
leur siecle que celui  
de Neron. 87  
*Sentences* ne doivent  
point entrer dans les  
Lettres. I. 33  
*Sermens*. Quand n'o-  
bligent pas. II. 277  
*Silence*. Plainte d'un  
silence. I. 386 Re-  
ponse. 387  
*Simon*, Peintre, a le  
premier peint de  
profil II. 9  
*Sincerité*, Ses effets. II.  
306  
*Solitaire* qui recom-  
mande un de ses a-  
mis à un grand Ma-  
gistrat I. 162  
*Sonnet* contre les Pic-  
ces mediocres. II.  
394  
*Souscription* des Let-  
tres. I. 40  
*Spectacle* donné par un  
Noble Venitien, sa  
description. II. 39  
& suiv.

*Statuë*. En quels rei-  
mes la Ville de Ma-  
seille supplie le Roi  
de lui permettre d'é-  
lever en Bronze la  
Statuë de Sa Ma-  
jesté. I. 292. 29  
*Stile*. D'où vient  
difficulté d'attrai-  
le stile qui conv  
aux Lettres. 3 Quel  
doit être le stile des  
Billets. 8 Des Let-  
tres. I. 24 Quel sti-  
le convient le mieux  
aux Lettres. I. 24.  
45. Il doit varier se-  
lon les sujets & les  
personnes. 25. 26  
Quand est languis-  
sant. 32 Quel doit  
être le stile dans un  
commerce d'esprit.

38  
*Succes*. Quels sont les  
effets des bons suc-  
cez. II. 283  
*Supérieurs* quels I 22  
*Suscription* d'une Let-  
tre. I. 15. 17

T  
**T A C I T E**, juge-  
ment qu'il fait  
de *Marinus Celsus*. I.  
370 d'Auguste. 377  
*Temple* d'Ephese, com-

# TABLE DES MATIERES.

bien de rem-fu, à bâ-	<i>Vielleffe</i> , son éloge. I.	
tir. II. 37	<i>Ville</i> . Quelle Ville a	64
de Salomon en quoi	été bâtie la premie-	
recommandable <i>la</i>	re. II.	31
même. Temple de	<i>Virgile</i> comment finit	
sainte Sophie. II. 38	ses <i>Georgiques</i> I. 373	
<i>endresse</i> , voir <i>passion</i> .	<i>Voïage</i> , sa description.	
<i>bere</i> , son caractère.	II.	387
II.	<i>Voiture</i> est le seul qui	
en quoi excel-	ait employé des pro-	
loit II. 12	verbes avec succès.	
Pourquoi	I. 34. Il ne doit pas	
surnommé le Divin.	être imité en cela, ni	
13 Estime qu'en fai-	même en d'autres	
sont Charles-quin.	choses. 34 Son ca-	
<i>la même</i>	ractère. 42: 380. <i>Es-</i>	
<i>Tour de Babel</i> ; Dispute	<i>surv</i> . En quoi ex-	
à ce sujet. II. 330	celle. II.	84
<i>Tours</i> par qui inven-	<i>Voix</i> , ses avantages	
tées. II. 31	sur l'écriture. I. 4.	
<i>Traduction</i> , comment	X	
on peut porter une	<b>X</b> IMENEZ, (Car-	
personne à cō-entir à	dinal) par quel	
une traduction I. 256	motif refuse d'ache-	
V	ter à vil prix un	
<b>V</b> APEURS, sorte	Diamant fort consi-	
de maladie, a-	derable. I. 465	
vanture à ce sujet.	Y	
II. 150	<b>Y</b> AS de Chartres;	
<i>Vers</i> . Remercement	qualité qu'il don-	
pour des <i>Vers</i> . I. 177	ne à de simples Moi-	
<i>Vie monastique</i> . Com-	nes. I. 384	
ment on peut encour-	Z	
ager à perséverer	<b>Z</b> EUXIS, celebre	
avec zele dans la vie	Peintre II. 9	
Monastique. I. 336		
338		

Fin de la Table des Matieres de ces 2. Volumes.

ES.

éloge: I.

64

Ville 2  
premiere

31

ent finit

nes I 373

cription.

387

seul qui

des pro-

succiez.

doit pas

en cela, ni

d'autres

Soa ca-

380. 6

quoi ex-

84

vanrages

c. I. 4.

(Car-

par quel

d'ache-

prix un

rt confi-

465

partres ;

u'il don-

les Moi-

384

celebre

II. 2

olumes,



